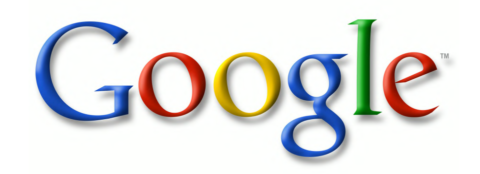




HISTOIRE MILITAIRE

DU

PIÉMONT.

HISTOIRE MILITAIRE
DU PIÉMONT

PAR LE COMTE

ALEXANDRE DE SALUCES

COLONEL COMMANDANT LA LÉGION ROYALE LÉGÈRE
COMMANDANT GÉNÉRAL DU CORDON.

OUVRAGE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

TOME CINQUIÈME.



TURIN 1818.

CHEZ PIERRE JOSEPH PIC
Libraire sous les arcades de la place Château.

SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

Guerres du Piémont depuis le 17.me siècle.

CHAPITRE LXX.

GUERRE DE 1690.

Sommaire. Les Français entrent dans Casal. — Leur condúuite avec la cour de Turin. — Plaintes inutiles du duc de Savoie. — La dureté et les prétentions de Louis XIV le forcent à la guerre. — Retour des Vaudois en Piémont. — Position dangereuse de Victor Amédée. — Il traite à Venise son alliance avec les ennemis de Louis XIV. — Monsieur de Catinat à la tête des troupes françaises en Piémont. — Ses instructions. — Ses manières. — On négocie avec lui. — Il déclare la guerre au nom de son maître. — Suite de la négociation après cette déclaration. — Premières hostilités. — Les Autrichiens joignent les Savoyards. — Conspiration découverte à Turin. — Mouvemens militaires. — Catinat assiège et prend Cavour. —

Suite des opérations des armées. — Bataille de Staffarde. — Relation et réflexions sur cette journée.

(1) Chapitre 67.

Nous avons remarqué (1) que la découverte des projets de la cour de Paris sur Casal en retarda l'exécution. Monsieur d'Asfeld, qui traitait cette affaire avec le duc de Mantoue, ayant été arrêté prisonnier par les Espagnols à son passage en Lombardie, monsieur de Catinat attendait à Pignerol le moment favorable pour prendre possession de la capitale du Monferrat, dont Louis XIV venait de faire l'acquisition, en payant douze cents mille livres à la maison de Gonzague. La France n'aurait peut-être pas voulu que l'occupation de Casal accélérât la rupture, dont la maison d'Autriche la menaçait; mais lorsqu'on vit la guerre inévitable et prochaine, on n'hésita plus à Paris. Le marquis de Bouflers arriva de Dauphiné à Pignerol avec un corps de dix mille hommes à la tête desquels il entra en Piémont en même temps que monsieur de Catinat écrivait au marquis de Pianezze, ministre chargé du département de la guerre à Turin, pour apprendre par où et comment le duc de Savoie desirait que les troupes françaises traversassent ses états, afin d'arriver à Casal.

An 1681.

Il n'y avait pas moyen de s'opposer à leur marche; quelque regret qu'on en eût, il fallut fixer les étapes à cette petite armée, qui ayant passé le Pô à Carignan, entra dans le Monferrat par Saint-Raphael, et arriva le 29 septembre à sa destination (1). Dès-lors Louis XIV ménagea peu; il voulut établir à Turin même un détachement de ses troupes, destiné à servir de garde à son ambassadeur; lorsqu'on changeait les garnisons du Monferrat, on poussait des piquets jusque contre les palissades de la capitale du Piémont, et quelquefois on se permettait de fixer arbitrairement les étapes dans les villages, sans en rien dire au gouvernement savoyard (2). Victor Amédée essayait inutilement de se plaindre au roi de l'injustice de ses ministres, et de l'insolence de ses officiers; loin d'en obtenir réparation, il se voyait chaque jour en butte à de nouveaux outrages (3).

An 1681.

Ce n'était pas avec des procédés aussi insultans qu'on pouvait se flatter d'engager le duc de Savoie à se décider contre les ennemis de la maison de Bourbon; mais on connaissait mal encore un jeune prince, auquel on supposait que la seule volonté de Louis XIV aurait dicté la loi. Victor avait paru desirer se conserver neutre dans la guerre qui allait embraser l'Europe: il s'était montré disposé à

(1) Archivj reali. Provincia di Mondovi, mazzo 3. —Lettre originale de monsieur de Catinat. — Memoires de Saint-Hilaire, liv. 2. — Quincy.

(2) De-Beil. Précis historique sur la maison de Savoie. — Memoires sur les guerres d'Italie.

(3) Saint-Hilaire, liv. 2.

An 1681. accorder le passage aux Français, sans autres conditions que celles nécessaires à sa propre sûreté; on repoussa ses offres avec hauteur; monsieur de Louvois lui fit de telles demandes, dit le duc de Saint-Simon, que ce prince n'aurait pu les accorder sans livrer ses états à la discrétion d'une puissance étrangère, et on le força par mille affronts, ajoute le même auteur, à prendre le parti de la guerre (1).

La mésintelligence entre les deux cours ne tarda pas à percer. Les Vaudois expulsés du Piémont, et retirés en Suisse depuis le 1686, entreprirent de rentrer

An 1689. dans leurs vallées. Si le duc de Savoie ne fit pas naître ce projet, il y a du moins apparence qu'il le favorisa; le retour de ces montagnards courageux, et devenus ennemis de la France, qu'ils regardaient comme la cause de leur malheur, ne pouvait qu'être utile à Victor Amédée au moment de s'allier avec l'Angleterre et la Hollande. Une première colonne de Vaudois, partie du pays de Vaud sous la conduite du ministre Arnaudi, traversa le lac de Genève, entra en Savoie par le Faucigny, et parvint sans obstacle au Montcenis qu'elle passa.

Deux cents cinquante dragons, commandés par le comte de Verrue, prétendirent arrêter la marche des Vaudois au passage de la Doire, et engagèrent

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 1, liv. 1, § 12. — Histoire de Victor Amédée II. — Mémoires de Feuquières, tom. 1, chap. 3, tom. 2, chap. 50.

l'escarmouche à Jaillon près de Suse; mais, soit que les Vaudois craignissent d'irriter leur souverain, en attaquant ses troupes, soit qu'on fût secrètement d'accord, ou que leur chef Arnaudi connût la négligence avec laquelle les Français se gardaient à Salbertrand, ils changèrent inopinément de route, abandonnèrent au comte de Verrue un butin considérable, avec quelques ôtages qu'ils amenaient de Savoie, et ils pénétrèrent dans la vallée d'Oulx, où ils forcèrent les postes français sur les montagnes par lesquelles ils arrivèrent à Luzerne. . . . . An 1689.

Une seconde troupe de Vaudois, partie des mêmes lieux, suivait la même route à peu de distance; il y a apparence que la marche de cette colonne n'aurait pas rencontré plus d'obstacles que la première, si la France, avec qui Victor n'avait point ouvertement rompu encore, ne s'était hautement recriée sur la facilité qu'on donnait à la rentrée de ces expulsés; la cour de Turin crut alors devoir s'opposer à leur retour; un corps de troupes, réuni à Thonon sous le comte de Bernex, repoussa les Vaudois, et les contraignit à reprendre la route de Suisse; on chargea le marquis de Parelle de chasser ceux de la première colonne, qu'on se contenta néanmoins de pousser sur les montagnes des vallées de Luzerne (1). An 1690.

(1) Histoire de Victor Amédée. — De-Breil.

Ces ménagemens paraissaient d'autant

An 1690.

plus nécessaires, que beaucoup de Français étaient à Turin, où l'on n'ignorait pas qu'ils avaient des partisans secrets (1) : d'ailleurs, quoique l'empereur et les Hollandais eussent offert au ministère piémontais des conditions avantageuses, rien n'était conclu avec eux (2) ; mais Victor se confirmant chaque jour davantage dans l'idée de secouer le joug qu'on aurait voulu lui imposer, s'était décidé d'aller traiter lui-même cette importante affaire avec le duc de Bavière arrivé à Venise de la part de l'empereur.

Victor, jeune et aimant les plaisirs, crut pouvoir donner à son voyage l'air d'une course sans conséquence ; néanmoins Louis XIV fit courir après lui le ministre qu'il entretenait à Turin, et s'il ne réussit pas à prévenir l'alliance de Victor Amédée avec ses ennemis, du moins il en eut connaissance (3). Dès-lors le roi renforça jusqu'à quinze mille hommes les troupes qu'il entretenait à Pignerol, et monsieur de Catinat s'avança à Aveillane, au débouché de la vallée de Suze. En y arrivant il fit prier Victor Amédée de lui envoyer un officier de sa confiance, auquel il pût faire part des intentions et des desirs de sa cour ; le marquis Ferrero s'y rendit, et apprit du général français, que Louis exigeait qu'on envoyât en France les premiers et les meilleurs régimens de l'armée

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie.

(2) Saint-Simon, liv. 1. § 12. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 4. — Saint-Hilaire, liv. 12.

(3) Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

de Savoie, qui serviraient, disait-on, de garans de la conduite du gouvernement piémontais, auquel monsieur de Catinat faisait de la part de son maître une longue énumération de griefs et de torts. An 1690

Les Autrichiens n'avaient point encore en Lombardie des forces assez considérables pour soutenir efficacement Victor Amédée ; il lui fallait gagner du temps ; il offrit de consentir à la demande de Catinat, en y mettant de telles conditions qu'on était convaincu de ne pas les voir acceptées : cependant le général français sollicitait une réponse précise ; Victor pressé d'opter sans retard entre la guerre et le départ de ses troupes, se décida pour ce dernier parti ; on en apprit la nouvelle au roi par un courrier, quoique monsieur de Catinat sût déjà quelles étaient les intentions de Louis XIV ; aussi ne tarda-t-il point à demander le dépôt d'une place forte ; il était également dangereux de consentir et difficile de refuser le général français, qui à la tête de ses troupes s'était avancé dans la plaine de Turin ; Victor Amédée envoya vers lui l'abbé Scaglia sans rien pouvoir obtenir ; et monsieur de Saint-Thomas, qui se rendit ensuite à son quartier avec l'offre de remettre Verrue, apprit qu'on voulait avec cette place la citadelle de Turin.

Cette nouvelle prétention mit le duc

An 1690. de Savoie dans un cruel embarras; il n'était point en mesure de résister; les Autrichiens étaient encore loin, et cependant remettre la clef de sa capitale c'était tout perdre en un instant. Victor espéra d'obtenir un meilleur parti en s'adressant directement au roi: il écrivit à Louis XIV, lui offrit le dépôt de deux places, à son choix, Turin seul excepté; et le pria de trouver bon que le comte de Provane allât traiter à Paris des conditions de la remise de ces places; mais Louis répondit sèchement, qu'il ne convenait pas de perdre du temps à attendre l'arrivée du comte de Provane, et qu'il agréait le dépôt de la citadelle de Turin.

Monsieur de Catinat avait suspendu la marche de son armée en attendant les dernières résolutions de la cour; dès qu'elles lui furent connues, il refusa d'entendre les propositions que le marquis de Saint-Thomas était chargé de lui faire; le grand chancellier, qui alla lui offrir ensuite de remettre la citadelle de Turin à une garnison de troupes suisses ou de celles du pape, n'obtint rien non plus, et monsieur de Catinat publia par un manifeste la déclaration de guerre de la France au duc de Savoie. Victor Amédée n'y répondit pas; il écrivit seulement au duc d'Orléans son beau-père pour se justifier des reproches de monsieur

de Catinat; et ce général, croyant que la déclaration de guerre réduirait le duc de Savoie à n'oser lui rien refuser, chercha à renouer la négociation. An 1690

Le 16 juin, il fit prier ce prince d'envoyer vers lui un de ses ministres; mais le duc de Savoie, las de tant endurer, et averti peut-être de l'approche des Espagnols, répondit à Catinat; *j'ai autant de témoins, que vous avez de soldats; du desir où j'étais de conserver la paix: je vous offris les plus grands sacrifices: vos réponses m'ont prouvé quel est le seul parti qui me reste à prendre: je l'ai décidément embrassé.* Monsieur de Catinat étonné de cette résolution publia un second manifeste exprimant le desir qu'avait la France de prévenir la guerre de Piémont; il offrit par cet écrit de renoncer à mettre garnison dans la citadelle de Turin, si on lui remettait Montmeillan, Suse, Verrue et Carmagnole; il demandait que la cour de Savoie garantît ces places à la France jusqu'à la paix avec l'Espagne, et obtînt de l'Autriche la liberté aux puissances italiennes de conserver la neutralité. De pareilles propositions n'étaient pas recevables. Victor décidé à rompre ouvertement avec la France, lui déclara la guerre; il l'annonça lui-même à sa noblesse rassemblée dans son palais, et il la fit intimer à monsieur de Catinat (1).

(1) Loschi. — Breve racconto della venuta de' Francesi. — Vie du maréchal de Catinat. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 4. — Flassan, 4. période, liv. 5.

An 1690.

Dans les premiers jours qui suivirent cette déclaration on découvrit à Turin, où il n'y avait pour toute garnison que deux bataillons du régiment aux gardes (1), la conspiration formée par un Français nommé Silvestre, qui après avoir mis le feu à plusieurs endroits de la ville, comptait parvenir à se saisir de la citadelle, dont il aurait ouvert les portes à l'ennemi. Silvestre et ses complices furent arrêtés (2), dans le temps à peu près, où monsieur de Catinat, à la tête de quinze mille hommes, passait, le 8 juillet, le Pô à Carignan, dont il se serait emparé, si le marquis de Pianezze ne s'y fût jeté à la hâte; le duc de Savoie s'en approcha bientôt avec la faible armée qu'il venait de réunir, en appelant près de lui la plus grande partie de ses garnisons, et la milice royale; il campa à la Loggia, sa droite appuyée aux cassines de Carpené, et sa gauche au Pô; les Français ne voulaient pas en venir à une action décisive; ils renoncèrent à l'entreprise de Carignan, après une légère escarmouche, et se retirèrent d'abord à Lombriasque, et ensuite à Marsaille (3), en traitant avec une rigueur extrême les pays qu'ils traversaient; monsieur de Catinat gémissait en secret des ordres qui le forçaient à abandonner le Piémont aux excès de la licence militaire, et les exécutait malgré lui (4).

(1) Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 50. Remarques.

(2) Loschi. — Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte.

(3) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

(4) Vie du maréchal de Catinat. — Breve racconto della venuta dei Francesi.

Dès le moment de la déclaration de guerre, Victor Amédée brisa les fers des Vaudois détenus pour cause de religion, et rappela dans leurs vallées les exilés de Suisse. Ces montagnards, qui en s'armant contre les Français, remplissaient la condition mise à leur grâce, et servaient leur propre ressentiment, coururent se joindre au marquis de Parelle, qui les avait attaqués naguère, et les petits combats qu'on livra dans ces montagnes contèrent plus de mille hommes à l'ennemi, qu'on chassa de Luzerne, et qu'on poursuivit jusqu'à Briquérasque. — *An* 1690.

Huit mille Autrichiens arrivèrent dans ces entrefaites en Piémont (1). Victor ayant déjà été joint par la milice des vassaux médiats de l'empire (2), et par un grand nombre de volontaires accourus sous ses drapeaux, se trouva assez fort pour s'opposer aux courses de l'armée française, dont les partis ravageaient les villages et les campagnes, et enlevaient par tout les fourrages et les bestiaux. L'armée de Catinat s'était avancée de Marsaille à Beinasco, qu'on brûla, et l'intendant de cette armée portait déjà sur l'état des contribuables Turin, avec les principales villes de province.

Le duc de Savoie ayant découvert le nouveau projet d'insurrection formé par quelques traîtres, et monsieur de Rebenac ambassadeur de France se trouvant

(1) Loschi. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Histoire de Victor Amédée. — Saint-Hilaire, liv. 3.

(2) Archiv. Caldera, mazzo 1.

An 1690. accusé d'y prendre part, il fut conduit prisonnier à Ivrée (1), en même temps qu'on arrêtait tous les Français établis en Piémont; on usa de représailles envers les Savoyards qui se trouvèrent en France, et l'on s'assura à Paris du marquis de Dogliani et du comte de Provane, ministres de Victor Amédée (2). Pendant que ces mesures aigrissaient les deux cours, l'armée combinée s'avançait à Mirefleurs, fort près de Beinasco: ce mouvement décida la retraite de l'ennemi sur None, et bientôt après sur Bibiane.

(1) Breve racconto della venuta de' Francesi. — Vie du maréchal de Catinat.

(2) Quincy. — Histoire de Victor Amédée.

Les alliés abandonnèrent alors Mirefleurs pour camper à Moncalier: monsieur de Catinat s'avança vers Cavour, en dispersant un corps de milice, qui avait osé entreprendre d'arrêter sa marche. Le 2 août, Cavour fut investi; la ville était défendue par un détachement du régiment de Monferrat, et par quelques milices vaudoises; peu d'heures de feu suffirent à ouvrir dans les murs une large brêche: on monta à l'assaut sur le refus que fit la garnison d'accepter la capitulation proposée, et malgré le courage des assiégés, les Français entrèrent victorieux dans la place, que Catinat abandonna à la fureur du soldat. Le château, dont les fortifications se trouvaient en très-mauvais état, fut emporté l'épée à la main, peu de momens avant

l'arrivée du marquis de Parelle, accouru au secours des assiégés. *An 1690.*

Le duc de Savoie marchait lui-même sur Cavour; dès qu'il en apprit la perte, il se retrancha à Villefranche, et monsieur de Catinat s'avança vers Saluces, qu'il fit attaquer par le marquis de Feuquières. A la première nouvelle de ce mouvement, Victor Amédée, auquel les ennemis prêtaient le flanc pendant toute leur marche, espéra de les attaquer avec avantage ; le général français averti de l'approche des Savoyards, rappela monsieur de Feuquières et lui ordonna d'abandonner Saluces, dont il s'était emparé après un léger combat. Les armées se trouvèrent ainsi fort près l'une de l'autre, le soir du 17. Victor Amédée prit son quartier à l'abbaye de Staffarde, et rangea son armée sur deux lignes, en appuyant sa droite aux marécages du torrent Sendon, et sa gauche aux marais du Pô ; trois bataillons, avec un corps de milices, entrèrent dans le marais même, autant pour soutenir le flanc de la première ligne que pour battre celui de l'ennemi dès qu'il approcherait; il aurait dû ajouter à cette précaution celle d'occuper les restes d'une vieille digue, qui lui aurait assuré l'avantage de prendre les Français en flanc; mais apparemment on ne reconnut pas assez exactement le terrain, puisqu'on négligea une mesure aussi utile.

An 1690. Le centre des alliés, où se trouvait la plus grande partie de la cavalerie piémontaise et allemande, s'appuyait aux deux aîles composées uniquement d'infanterie ; Victor jeta quelques chevaux de frise devant ses escadrons ; il fit occuper plusieurs cassines sur le bord du Sendon, et par une seconde faute qu'on ne saurait comment excuser, il laissa un espace considérable entre ces cassines et l'armée, ce qui donna à l'ennemi la liberté de se former en bataille sur le flanc de la première ligne piémontaise ; la seconde ligne fut disposée comme la première, l'infanterie sur les aîles, les escadrons au centre.

Pendant que les alliés se préparaient ainsi au combat, l'armée française se déployait en bataille fort près de l'abbaye de Staffarde.

Monsieur de Catinat, avant de faire ses dispositions ; voulut reconnaître la situation et l'ordre de ses ennemis ; il s'avança vers eux à la tête de dix escadrons, qu'il chargea d'observer et d'occuper le duc de Savoie, en attendant le moment de la bataille. Monsieur de Saint-Silvestre, l'un des officiers généraux les plus distingués de l'armée de Catinat, commandait ces dix escadrons ; il jugea au premier coup d'œil de l'importance qu'il y aurait à chasser les Piémontais des cassines auxquelles leur droite était appuyée ; il fit en

conséquence mettre pied à terre à ses dragons, et il attaqua celle de ces cassines dont il se trouvait le plus près; d'abord les Savoyards en furent chassés; mais revenant à la charge, ils repoussèrent à leur tour les Français, et se soutinrent contre les nouveaux efforts des troupes de Saint-Silvestre. An 1690.

Cet officier avait cependant remarqué qu'il se trouvait un grand espace entre la cassine et la ligne ennemie; il poussa la colonne dans cet intervalle; et les deux bataillons qui se trouvaient enfermés dans cette cassine, craignant de se voir séparer de l'armée, commençaient à se retirer, lorsque trois autres bataillons, et quelque cavalerie, arrivèrent à leur secours: Victor connaissant l'avantage de soutenir ce poste, y envoya des renforts tirés de sa seconde ligne; on combattit long-temps avec un courage égal: monsieur de Saint-Silvestre fut enfin repoussé; mais il en coûta beaucoup de monde aux alliés, dont l'infanterie se trouva affaiblie avant le moment de la bataille.

Elle ne commença qu'à onze heures; l'armée française arriva en présence des ennemis formée sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les aîles. Monsieur de Catinat qui voulait d'abord attaquer la gauche du duc de Savoie, fit entrer sa droite dans le marais, en

An 1690. soutenant par quelques escadrons l'infanterie de sa première ligne; les Espagnols et les milices reculèrent après une chaude escarmouche: néanmoins il devint impossible aux Français de pousser plus loin ce premier avantage; et pendant que sur ce point l'on disputait pas à pas un terrain difficile, le combat s'engageait sérieusement à l'aîle opposée, où les deux chefs étaient accourus.

Monsieur de Catinat reprit l'attaque que monsieur de Saint-Silvestre avait commencée, et dirigea contre la cassine, ou contre celles qui en étaient près, le feu de quatorze pièces de canon; les Piémontais s'opiniâtrèrent à les défendre, et après une heure de combat, ils se soutenaient par tout, malgré le ravage que faisait l'artillerie dans les bâtimens qu'ils occupaient. Le sort de cette journée, indécis jusqu'alors, l'aurait probablement été long-temps encore, si en repoussant l'attaque de monsieur de Saint-Silvestre, Victor Amédée eût fait avancer une partie de sa seconde ligne dans l'intervalle qui restait vide entre son aîle droite et les cassines; le mouvement par lequel les Français cherchèrent d'abord à occuper ce terrain aurait dû lui faire connaître le défaut de sa première disposition; il ne le prévint pas, et les Français, las de la résistance qu'ils éprouvaient à l'attaque des cassines, laissèrent

quelques troupes pour en contenir les défenseurs, et longèrent entre ces postes l'armée alliée, dont ils prirent l'aîle droite en flanc. An 1690.

Ce mouvement, hardi sans doute, puisque monsieur de Catinat se trouvait lui-même entre les deux lignes ennemies, ayant à dos les troupes enfermées dans les cassines, réussit néanmoins à souhait; la droite des Savoyards, vivement pressée, se replia derrière la cavalerie du centre; les cassines n'étant plus soutenues, furent forcées l'une après l'autre; et monsieur de Catinat, profitant du moment, exécuta une charge générale sur tout le front. Cependant l'infanterie du duc de Savoie s'étant remise en ordre, faisait un feu très-vif contre le centre des Français, qui poussait celui de l'armée combinée; Victor avait porté toute sa seconde ligne dans les intervalles de la première, et il usait de ses derniers moyens pour arrêter l'avantage des ennemis; il le balança encore pendant quelque temps; mais Catinat, dont la seconde ligne n'avait pas combattu jusqu'alors, la fit marcher contre les aîles de l'armée ennemie, et les alliés fatigués ne résistèrent plus à cette nouvelle charge; partout l'ennemi remportait l'avantage: le duc de Savoie et le prince Eugène, qui donnèrent pendant toute la bataille les preuves du plus

An 1690. intrépide courage, virent la nécessité de se retirer, et en donnèrent l'ordre.

Le dernier de ces princes se chargea de couvrir le mouvement de l'armée sur Staffarde, à la tête de ses gardes et des gendarmes piémontais, soutenus par des piquets d'infanterie, qu'on jeta dans les bois qui bordent le Pô. Les Français harcelèrent vivement les alliés, qui perdirent à cette bataille quatre mille hommes, outre douze cents prisonniers; ils auraient sans doute souffert davantage, si la cavalerie de l'aîle gauche de Catinat, forcée de faire une contre-marche afin de déblayer le terrain par lequel l'infanterie devait aborder le front ennemi, ne s'était trouvée séparée de l'armée par le Giandon, et réduite à ne point agir pendant six heures que dura le combat.

Les Français gagnèrent onze pièces de canon et quelques drapeaux; ils ne perdirent que mille hommes environ; et se trouvèrent maîtres de la campagne. Le duc de Savoie ne crut pas pouvoir s'arrêter à Staffarde; il y abandonna ses blessés, en les recommandant au général ennemi, et il alla camper à Morette, où ses troupes arrivèrent dans le plus grand désordre (1). Monsieur de Catinat marcha, le 19, à Saluces; les milices qu'on y avait laissées se retirèrent à son approche, et la ville, sans opposer la moindre résistance, ouvrit ses portes au vainqueur (2).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 1. — Vie du maréchal de Catinat. — Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 50 et 53, tom. 3, chap. 80. — Quincy. — Bibliothèque militaire., vol. 3. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Loschi.

(2) Alberti.

CHAPITRE LXXI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1690.

Sommaire. Consternation en Piémont après la perte de la bataille de Staffarde. — Constance et fermeté du duc de Savoie. — Il calme la terreur générale, et refait son armée. — La Savoie est envahie. — Renforts autrichiens arrivés en Piémont. — Situation et conduite de Victor Amédée. — Progrès des armées françaises. — Mouvemens des alliés. — Les armées en présence. — Monsieur de Catinat retourne vers Pignerol. — Il prend Barge. — Il concentre ses forces, et semble vouloir entrer en quartiers d'hiver. — Ces démonstrations tendent à cacher le projet d'assiéger Suse. — Attaque et prise de cette place, malgré les efforts des Piémontais pour la sauver. — Ceux-ci se rendent maîtres de Château-Dauphin, dont ils détruisent les fortifications. — Guerre de partis. — On entre en quartiers de part et d'autre. — Monsieur de Feuquières surprend à Luzerne un bataillon savoyard, et à Savillan quatre compagnies de gendarmerie. — Les paysans s'arment contre les Français. — Guerre cruelle. — Monsieur de

Catinat manque la surprise d'Aveillane. — Les Savoyards ravagent les environs de Pignerol. — Les Français entrent dans le comté de Nice. — Ils en font la conquête en peu de temps.

An 1690. La perte de la bataille de Staffarde jeta une consternation générale dans tout le Piémont; le découragement était dans l'armée; un grand nombre de soldats se dispersèrent, et aux nouvelles exagérées répandues par ces fuyards, les paysans désertaient les villages, et les abandonnaient à la merci des moins crédules, qui s'enrichirent aux dépens de ces infortunés. Victor seul paraissait conserver son courage au milieu des périls qui le menaçaient; il n'oublia aucune des mesures qui pouvaient relever l'esprit public, et le mettre dans le cas de résister à l'ennemi vainqueur; il appela sous les armes la milice générale, écrivit aux corps municipaux et aux principaux seigneurs de ses états, pour leur demander des secours; par tout il trouva cet empressement qui naît de la confiance; et les résultats de ces démarches surpassèrent l'espérance même qu'il devait en avoir conçu. Cependant l'ennemi s'étant avancé à Saluces, on ne pouvait sans imprudence s'arrêter à Morette avec une armée inférieure en nombre et battue; le-

duc de Savoie se retira à Carmagnole, d'où, après quelques jours, il campa successivement à Carignan et à Moncalier(1). *An* 1690.

Pendant que monsieur de Catinat remportait ainsi l'avantage en Piémont, la Savoie était conquise par monsieur de Saint-Ruth, plus odieux par sa sévérité, que célèbre par ses victoires, dit l'auteur des mémoires du maréchal de Villars (2). Chambéry et Annecy ne lui résistèrent point : Rumilly fut emporté l'épée à la main ; et le comte de Bernex dut quitter les bords de la Rue pour se replier vers les alpes, avec le faible corps qu'il commandait. L'ennemi étendit alors ses forcesdans le Genévois, dans le Chablais et dans une partie du Faucigny; il s'avança ensuite en Tarantaise ; le comte de Salles, chargé de défendre l'entrée de cette vallée, rejoignit le comte de Bernex dans les environs de Moutier. Monsieur de Saint-Ruth ayant fait filer une colonne sur la gauche de l'Isère, les attaqua de flanc et de front en même temps ; la supériorité de ses forces ne permit pas de lui résister ; les Savoyards entrèrent par le Saint-Bernard dans le duché d'Aoste, tandis que les Français occupaient sans obstacle toute la Tarantaise et la Maurienne jusqu'au pied du Montcenis (3).

Monsieur de Bernex arriva au camp de Moncalier, où Victor Amédée venait de recevoir un renfort de sept à huit

(1) Voyez le chap. 21 de la première partie. — Brève racconto. — Alberti. — Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 7.

(2) Mémoires de Villars, tom. 1.

(3) Quincy. — Histoire de Victor Amédée.

An 1690. mille Autrichiens : la milice royale s'était rassemblée sous ses drapeaux, et déjà l'armée ne se ressentait plus des pertes faites à Staffarde (1).

Le duc de Savoie se trouva assez fort pour ne pas avoir besoin de la milice générale, réunie d'abord après la perte de la bataille ; il ordonna qu'elle eût seulement à se tenir prête à marcher, et pour en assurer le rassemblement sans retard, il établit dans toutes les provinces des signaux, au moyen desquels la réunion des masses serait indiquée au besoin (2) ; on dut à cette mesure l'avantage d'assembler en peu de temps des forces considérables dans les provinces d'Asti et d'Albe, menacées d'invasion ; et ce fut peut-être à l'appareil de ces forces, que ces provinces durent l'avantage de ne pas être dévastées par les nombreux partis qui couraient le Piémont. Monsieur de Louvois ordonnait à Catinat de tout brûler, de tout détruire, et ce général n'osait pas résister aux volontés du ministre (3).

Ces malheurs, ajoutés à ceux qu'apporte nécessairement la guerre dans le pays où elle se fait, exigeaient que le gouvernement ménageât le peuple accablé ; cependant le ministère se voyait forcé d'établir de nouvelles impositions pour l'entretien des troupes ; Victor Amédée espéra que les habitans du Piémont

(1) Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Histoire du prince Eugène, liv. 1. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

(2) Archives. Caldera. — Lettera del marchese di Parella al conte di Monesiglio.

(3) Vie de monsieur de Catinat. — Breve racconto della venuta de' Francesi.

supporteraient patiemment ces nouvelles charges, s'il leur faisait trouver des compensations dans l'abolition des privilèges de la noblesse : il l'essaya ; mais cette mesure fut mal reçue dans le public ; le peuple se recria sur ce qu'on exigeait de lui, pendant que la noblesse qui avait fait les plus grands sacrifices au bien de la cause commune, et qui s'était toute rangée autour de son souverain après la journée de Staffarde, ne cacha pas son mécontentement. *An 1690.*

L'armée française, campée à Saluces, s'empara de Savillan, de Fossan et de Villefranche, où l'on trouva quelques restes de magasins ; ces trois villes, ouvertes et sans garnison, n'opposèrent aucune résistance à monsieur de Catinat, qui alla attendre à Raconis l'arrivée des troupes venant de Savoie (1). Il porta de ce nouveau camp la désolation dans le cœur du Piémont ; ses partis réduisirent en cendre les fauxbourgs de Carmagnole (2) qu'il semblait vouloir assiéger. Le duc de Savoie le craignit, et le 16 septembre, il s'avança de Moncalier à Carignan, à la tête de vingt mille hommes. Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant quarante jours sans rien entreprendre, jusqu'à ce qu'enfin le général français se mit le premier en mouvement, passa le Pô près de Cardé, malgré une troupe de paysans qui lui

(1) Quincy. — Histoire de Victor Amédée.

(2) Loschi. — Breve racconto della venuta de' Francesi. — Ottieri, lib. 1.

An 1690. disputa le passage de ce fleuve, et marchant vers Pignerol, il arriva le premier de novembre à Garzillane, d'où il se porta sur Barge le même jour. Le régiment piémontais chargé de défendre le retranchement dont la ville était couverte, se replia dans les montagnes, après un combat meurtrier, et le vainqueur abandonna Barge au pillage.

Le 2, les Français brûlèrent Luzerne et Bibiane; ils campèrent à Miradeul, et parurent vouloir entrer en quartiers d'hiver; mais ces démonstrations tendaient à cacher le projet d'assiéger Suse: Catinat fit passer en Dauphiné une partie de sa cavalerie; il rappela à Pignerol les garnisons de Fossan, de Savillan et de Saluces, en leur ordonnant d'y détruire les restes des fortifications; ces villes, et le pays par où ces troupes passèrent, eurent infiniment à souffrir, ce qui exaspéra les paysans à un tel point, que non seulement ils massacrèrent les traîneurs, mais qu'ils osèrent insulter la colonne. Elle joignit l'armée après quelque perte; et monsieur de Catinat la conduisit, le 6 novembre, de Pignerol à Fenestrelle; le 9, il attaqua le col des Fenêtres, que les Piémontais abandonnèrent pour se retirer au col du Colet; les Français les suivirent, les forcèrent, et prirent le chemin de Suse, où ils arrivèrent le matin du 10.

Le duc de Savoie avait envoyé vers cette place le général de Louvignies, avec ordre de fortifier plusieurs postes qui en rendaient l'approche difficile (1) ; il y aurait conduit l'armée entière, dès qu'on lui apprit les mouvemens de monsieur de Catinat; mais sur le refus des Espagnols, il marcha à la tête de ses seules troupes (2). Cependant le comte Loza ne donna pas au secours le temps d'arriver; après s'être enfermé dans le château, en abandonnant la ville sans résistance, il s'y défendit encore très-mal. Le 11, les assiégeans se logèrent à six toises des fortifications: ils traînèrent le lendemain dix pièces de canon sur une hauteur d'où ils se proposaient de battre le ravelin qui couvrait la porte, et comme ils s'approchèrent beaucoup de cet ouvrage, la garnison chercha à retarder leurs logemens, en jetant sur les travailleurs une grande quantité de grenades. Le feu continua vivement toute la journée du 13; les Français cherchaient à cacher, ou du moins à protéger le travail du mineur contre le ravelin, car ils n'espéraient pas d'achever sitôt encore leur entreprise: aussi furent-ils surpris eux-mêmes d'entendre battre la chamade dans le fort, le soir du même jour. On accorda au gouverneur de se retirer le lendemain avec sa garnison, forte de quatre cents hommes; et monsieur de

An 1690.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Alberti. — Quincy.

(2) Breve racconto della venuta de' Francesi.

An 1690. Catinat ayant pris possession de la place, reconduisit sans retard son armée à Pignerol (1).

Le duc de Savoie était à quatre milles de Suse lorsqu'il en apprit la reddition ; il fit arrêter prisonnier le gouverneur avec ses principaux officiers, et pour se venger en quelque sorte de la perte qu'il venait de faire, il envoya trois mille hommes, sous les ordres du marquis de Parelle, assiéger Château-Dauphin. Ce corps arriva à Saluces le 6 de novembre : le 7, il se porta à Paësane, passa le même jour de la vallée de Pô dans celle de Vraïta, occupa Saint-Peyre, et cerna, le 8, Château-Dauphin, qui se rendit le 12 ; monsieur de Parelle en démolit les fortifications, abandonna la ville au pillage, et mit en feu le hameau des Torrettes, avant de reconduire ses troupes en Piémont.

De son côté monsieur de Catinat continuait à courir le pays, portant par tout le fer et le feu; un fort détachement, parti de Pignerol, marcha par Cumiane à Rivoli, qui n'ayant point entièrement acquitté la contribution demandée, fut livré à la fureur du soldat; et déjà cette troupe chargée d'un riche butin s'était mise en retraite, lorsque le prince Eugène averti de sa marche, courut après elle, et l'atteignit non loin de

(1) Histoire de Victor Amédée. — Vie du maréchal de Catinat. — Quincy. — Breve racconto della venuta dei Francesi.

Cumiane; les Français surpris, et songeant moins à combattre qu'à sauver leur proie, résistèrent faiblement; on les poursuivit jusqu'aux portes de Pignerol; on dévasta les environs de cette ville, et on reprit à l'ennemi la plus grande partie de son butin (1). An 1690.

Monsieur de Catinat s'occupait alors de l'établissement de ses quartiers d'hiver; une partie de son armée les prit au delà des alpes, et lui-même quitta le Piémont (2). Les alliés ne tardèrent pas à entrer en cantonnemens; la plus grande partie des troupes espagnoles retournèrent en Lombardie : les Impériaux se logèrent dans le Monferrat; et les Savoyards se dispersèrent dans les villes ou les villages à portée d'observer les ennemis (3). Monsieur de Feuquières était resté au commandement de Pignerol. Il en partit la nuit du 16 décembre, et marcha droit à Luzerne, à la tête d'un fort détachement. On avait logé dans cette ville, dont les murs avaient été abattus, un bataillon du régiment de Loches, qui ne croyant pas être attaqué dans une saison aussi rigoureuse, négligeait les mesures nécessaires à sa sûreté. Le marquis de Feuquières le surprit par l'endroit où l'on s'attendait le moins à être attaqué, et n'accorda de quartier à personne (4).

Les Savoyards, commandés par le

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 1. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Alberti. — Loschi.

(2) Vie du maréchal de Catinat.

(3) Saint-Hilaire, liv. 3. — Breve racconto della venuta de' Francesi.

(4) Vie du marquis de Feuquières. — Mémoires de Feuquières, tom. 3, chap. 56.

An 1690. marquis de Parelle, exécutèrent quelques courses dans la vallée de Barcelonnette, et les partis français qui ne cessaient de courir le Piémont, obligèrent les habitans de plusieurs villages à les abandonner; ces infortunés après avoir renvoyé leurs familles dans les villes fermées, commencèrent contre les Français une guerre cruelle. Alors monsieur de Catinat ordonna que tous les absens eussent à rentrer dans leurs foyers sous peine de mort; il défendait, par le manifeste qu'il publia à cette occasion, de ne rien payer aux officiers du duc de Savoie, sous peine aux communes d'être traitées en ennemies, et il déclara, que les municipalités dans le ressort desquelles un soldat français serait assassiné, ou seulement arrêté, payeraient une amende de dix pistoles (1).

An 1691. La petite guerre continuait malgré la rigueur de la saison; la garnison de Pignerol fit prisonnière une compagnie d'infanterie dans le château d'Orbassan, l'occupa, et poussa ses courses jusque sous le canon de Turin. Monsieur de Feuquières, toujours en action, forma le projet d'enlever quatre compagnies de gendarmes piémontais en quartier à Savillan. Informé de la négligence avec laquelle se gardait cette gendarmerie, quoique dans une ville presque ouverte, et où il n'y avait d'autre infanterie que la

(1) Breve racconto della venuta de' Francesi. — Alberti.

milice bourgeoise, il se mit en marche, le 27 janvier, à la tête de huit cents cavaliers, portant cinq cents fantassins en croupe; un homme affidé qu'il introduisit dans la ville, se chargea de lui ouvrir la porte de Carmagnole, dont la garde se retirait la nuit; ce traître ayant rempli exactement sa promesse, Feuquières, arrivé deux heures avant jour en vue de Savillan, fit traverser sur la glace le fossé à son infanterie, qui baissa les ponts levis, pour que la cavalerie pût la suivre, et l'une et l'autre ayant entouré la caserne des Savoyards, sans qu'ils en fussent avertis, les forcèrent à se rendre. Contens de ce succès, les Français reprirent sur l'heure même la route de Pignerol; le temps pressait: il leur restait quatre rivières à traverser, et vingt milles à faire dans un pays ennemi: le duc de Savoie pouvait tomber sur eux avec deux mille chevaux au moins (1), et leur couper la retraite; rien n'arriva pourtant de celà: la marche de monsieur de Feuquières ne fut inquiétée que par les paysans armés, contre lesquels il eut à escarmoucher long-temps (2).

An 1691.

Monsieur de Catinat se rendit à Suse à peu près dans ce temps, avec le projet de surprendre Aveillane, occupé par un régiment de dragons piémontais; il comptait attaquer la ville du côté de

(1) Quincy. — Vie du marquis de Feuquières. -- Mémoires de Feuquières, tom. 3, chap. 55 et 56.

(2) Breve racconto della venuta de' Francesi.

An 1691.

Saint-Ambroise, pendant que le marquis de Feuquières, venu de Pignerol à Rivoli, l'attaquerait sur le point opposé; mais Feuquières étant arrivé avant l'heure convenue, engagea seul le combat, et après un moment d'avantage se trouva forcé à la retraite avant l'arrivée de la colonne de monsieur de Catinat; ce général se replia vers Suse; et monsieur de Feuquières, auquel les Piémontais coupèrent la retraite par la plaine, retourna à Pignerol, en prenant le chemin des montagnes, toujours pressé par l'ennemi. Les deux chefs de l'expédition s'accusèrent réciproquement de précipitation et de négligence; on s'accorde néanmoins assez généralement à donner les plus grands torts au marquis de Feuquières; quoi qu'il en soit, les Savoyards en profitèrent pour dévaster les environs de Pignerol (1).

Il avait été un moment question de traiter de nouveau la paix particulière du Piémont avec la France; mais cette espérance ne tarda pas à s'évanouir, et dès le commencement du printemps les Français ouvrirent la campagne en attaquant le comté de Nice. Ils entrèrent dans cette province par le col de Tende et par le Var; les deux colonnes réunies, formant un corps de neuf à dix mille hommes, cernèrent Villefranche, le 15 de mars; le château seul entreprit de leur résister, et capitula après deux

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Alberti. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 7. — Feuquières, tom. 3, chap. 56. — Memorie di un Borghese di Rivoli.

jours de tranchée ouverte ; le fort de Saint-Hospice se défendait plus mal encore, et celui de Montalban fut livré à monsieur de Catinat par trahison. Le 24, ce général investit la ville de Nice, que le comte de Frossasque aurait voulu défendre, afin d'achever ses préparatifs dans le château ; mais les habitans, prévoyant que l'ennemi ne tarderait pas à entrer en vainqueur irrité dans leurs murs presque sans défense, traitèrent secrètement avec lui, et ouvrirent leurs portes aux Français, malgré la garnison, qui après une escarmouche assez vive s'enferma dans le château. An 1691.

Le comte de Frossasque jeta quelques bombes sur la ville, et dirigea le reste de son feu contre les travailleurs des assiégeans ; monsieur de Catinat éleva de son côté des batteries destinées à protéger l'ouverture de la tranchée, qui se fit le 29 ; il porta le lendemain son canon sur la montagne de Saint-Alban, et le soir du même jour, une bombe ayant éclaté près d'une traînée de poudre mit le feu dans le magasin, qui éclata avec un fracas horrible ; ce malheur endommagea les fortifications, et consterna les assiégés ; les Français en profitèrent pour avancer leurs logemens fort près des palissades, dont le glacis était bordé ; la garnison presque uniquement réduite au feu de sa mousqueterie depuis que les

An 1691.

éclats du magasin à poudre avaient démonté la plupart de ses canons, ne put long-temps se soutenir derrière ses palissades; le 31, les assiégeans s'y logèrent; ils avancèrent le lendemain quatre pièces de vingt-quatre sur le glacis même, et ayant poussé leurs boyaux jusqu'à la contr'escarpe, ils travaillèrent à la descente du fossé.

Monsieur de Catinat entreprit en même temps une galerie, destinée à conduire son mineur sous le pied du rempart qu'on se proposait de contreminer; mais on n'eut pas besoin de tant de travail pour réduire la place; une bombe ayant mis le feu au second magasin à poudre, on se trouva sans munitions; les vivres commençaient à leur manquer; les défenseurs étaient réduits à la moitié de leur nombre, par les maladies et par les pertes du siège; monsieur de Frossasque demanda à capituler, et convint de rendre la place, si elle n'était secourue avant le 4: ce jour venu, la garnison, forte encore de mille hommes, se retira avec les honneurs de la guerre à Oneille. Le duc de Savoie, qui était au col de Tende, marchant vers Nice, retourna à Turin, dès-qu'il eut appris la perte de cette place (1).

(1) Vie du maréchal de Catinat. -- Quincy. -- Mémoires du maréchal de Tessé. -- Mémoires sur les guerres d'Italie. -- Alberti. Storia di Sospello, part. 2, cap. 14.

CHAPITRE LXXII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1690.

Sommaire. Les Français tentent et manquent une entreprise sur Oneille. — Monsieur de Catinat assiège et prend Aveillane. — Il pille Rivoli. — Turin est menacé. — Retraite de la cour. — Les Français attaquent Carmagnole. — Capitulation de cette place. — Prise de Savillan et de Saluces. — Position et mouvemens du duc de Savoie. — Excursion de monsieur de la Hoquette dans le duché d'Aoste. — Siège de Coni par monsieur de Feuquières. — Monsieur de Bullonde y arrive. — Belle défense des assiégés. — Retraite des Français. — Ils ravitaillent la garnison de Casal, et mettent à contribution le pays entre Asti et Quiers. — Renforts arrivés d'Allemagne aux alliés. — Leurs projets. — Ils entreprennent de resserrer l'armée ennemie à Pignerol. — Mouvemens exécutés de part et d'autre. — Le duc de Savoie assiège Carmagnole qu'il soumet.

Après la conquête de Nice, monsieur de Catinat repassa en Provence, pour *An* 1691.

An 1691.

retourner en Piémont, pendant que la flotte française aux ordres du comte d'Estrée alla bombarder Oneille ; cette ville, sans défense et sans garnison, était au moment d'envoyer une députation aux Français qui menaçaient de la réduire en cendre, lorsque monsieur de Frossasque, arrivant de Nice, ranima le courage abattu des citoyens, et bientôt monsieur d'Estrée renonça à son entreprise (1).

Le comte de Frossasque ne laissa qu'un détachement à Oneille, et alla joindre l'armée alliée qui se rassemblait sous les murs de Turin. Les Français se réunissaient à Pignerol (2). Le 20 mai, monsieur de Catinat quitta cette ville, et marcha vers Suse, à la tête de toute son armée; le 27, il campa à Saint-Ambroise, et le lendemain il cerna Aveillane. La ville n'étant pas en état de se défendre, le gouverneur entra dans le château avec cinq cents hommes qu'il commandait ; il en plaça trois cents dans un grand retranchement qui couvrait son enceinte, et ce retranchement, assez faible d'ailleurs, fut forcé le 29, sans que les Piémontais eussent le temps de se retirer dans l'intérieur du château ; les assiégeans élevèrent la nuit suivante leurs batteries, et se logèrent fort près des murs: la garnison arbora le drapeau blanc, et se rendit prisonnière de guerre, le 29(3).

Le 3 juin, l'armée française s'avança à

(1) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

(2) Archivi. Caldera. Mazzo 1. — Breve racconto della venuta de Francesi.

(3) Mémoires du maréchal de Tessé. — Vie de monsieur de Feuquières. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Quincy.

Rivoli; la plus grande partie de la ville, et le superbe château du duc de Savoie, furent saccagés et brûlés. Victor Amédée placé sur la colline de Turin, et témoin de ce désastre, regrettait la chaumière du pauvre, et disait aux soldats qui l'environnaient, qu'il donnerait tous ses palais pour sauver l'humble demeure du dernier de ses sujets. Ces discours, et la popularité de ce prince redoublaient l'amour et le zèle de l'armée; elle demandait à combattre: mais Victor craignit que l'ennemi ne voulût assiéger Turin, et pendant qu'il donnait les dispositions les plus propres à assurer sa capitale, il en éloignait les princesses de sa maison. Le départ de la cour pour Verceil jeta dans Turin une telle alarme, qu'un grand nombre de familles quittèrent la ville, en emportant leurs effets les plus précieux. Alors des bandes de soldats étrangers, tentées par la richesse et la facilité du butin, désertèrent leurs drapeaux, et attaquèrent les passans sur les grandes routes. Ces désordres durèrent plusieurs jours sans qu'on y apportât remède, dans la circonstance où l'approche de l'ennemi empêchait qu'on pût les réprimer (1). An 1691.

La nuit du 4 juin, l'armée française marcha sur six colonnes de Rivoli à Carignan. Le 5, monsieur de Catinat fit guéer le Pô à sa cavalerie;

(1) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Breve racconto della venuta de' Francesi.

An 1691. l'infanterie la suivit, ayant à peine de l'eau jusqu'à la ceinture, et s'avança devant Carmagnole. Il y eut, le 6, un engagement assez vif entre la garnison de cette place, et les avant-postes ennemis. Cependant la nuit du 7 la tranchée fut ouverte à cent pas de la contr'escarpe; les assiégeans commencèrent en même temps du côté des capucins, et du côté des moulins, deux attaques, qu'ils poussèrent vigoureusement, quoiqu'exposés au feu meurtrier de l'artillerie chargée à cartouches. Le 9, ils se logèrent fort près des palissades du chemin couvert, dont on se proposait d'exécuter l'attaque dès que la nuit serait venue; la défense en était confiée aux milices de Mondovi, commandées par le capitaine Fachino, ce même homme que nous avons vu à la tête des insurgés pendant la révolte de cette province. Fachino, brave et déterminé soldat, voulait faire oublier ses torts par ses services, et jurait de périr ou de repousser l'ennemi; mais sa perte aurait été certaine et inutile: la place ne pouvait résister plus long-temps; le gouverneur demanda à capituler, et sortit, le 10, de Carmagnole, à la tête de sa garnison qu'il conduisit à Turin.

Le duc de Savoie campait à Mirefleurs, avec dix-huit ou vingt mille hommes (1); peut-être qu'après avoir craint

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 2. -- Vie du maréchal de Feuquières. -- Histoire de Victor Amédée. -- Quincy. -- Alberti.

le siège de Turin, il sentit moins la perte de Carmagnole: peut-être aurait-il tenté de dégager cette place, s'il ne s'était flatté de recevoir incessamment les renforts des Impériaux, ce qui l'aurait mis en position d'éloigner les Français de la plaine du Piémont, et de reprendre aisément les places qu'ils y occupaient. Quoi qu'il en soit, les Autrichiens s'annonçaient toujours, et n'arrivaient jamais; monsieur de Catinat, maître de Carmagnole, avait occupé sans coup férir, Savillan et Saluces, où il campa. Victor Amédée marcha alors à Revel. *An* 1691.

On ne sait pas sur quel fondement monsieur de Feuquières a avancé, que si ce prince s'était porté à Scarnafis sur la droite du Pô, il aurait pu rendre difficile le retour de monsieur de Catinat à Pignerol (1): il semble en effet que le seul moyen de l'embarrasser devait être celui de se placer entre Pignerol et son camp; mais celà même ne changea rien aux projets du général français: il resta immobile à Saluces, d'où ses partis coururent la plaine jusqu'à Moncalier, en attendant les derniers ordres de Paris sur le siège de Coni, que monsieur de Feuquières sollicitait, et qu'il paraissait à monsieur de Catinat dangereux d'entreprendre. Victor Amédée, inquiet pour cette importante ville, sans avoir des forces à opposer à celles de son ennemi, se

(1) Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 53.

An 1691. décida à démanteler plusieurs places, afin d'en retirer les garnisons; il rappela celles d'Asti, de Villeneuve, de Chivas et de Quérasque, malgré l'avis de plusieurs de ses officiers, auxquels il semblait que Quérasque au moins était important à conserver et à défendre (1).

Pendant que le duc de Savoie cherchait à balancer la supériorité que les Français avaient acquise dans le centre du Piémont, il apprit la nouvelle, que monsieur de la Hoquette ayant passé le Saint-Bernard, le 18 juin, était entré dans le duché d'Aoste, à la tête de cinq à six mille hommes. Le détachement chargé de garder le défilé de Pontchara dut se retirer après s'être vaillamment défendu; il prétendit inutilement arrêter le vainqueur au passage du Ruitor près de la Thuille: monsieur de la Hoquette occupa ce village le 19, et le 20, il s'avança à Pierretaillé: on y combattit encore; mais les Savoyards n'étaient pas en force; le 22, l'ennemi entra dans la Cité, et l'abandonna au pillage; il marcha ensuite vers le fort de Bard, dont il paraissait disposé à faire le siège. Cependant l'objet de cette course dans la vallée d'Aoste était celui d'empêcher les Piémontais d'arriver par la Tarantaise au secours du fort de Montmeillan qu'on allait assiéger, et monsieur de la Hoquette crut avoir rempli son

(1) Brève racconto della venuta dei Francesi.

tant en dégradant les chemins déjà très-difficiles, et en coupant tous les ponts de la vallée, dont quelques-uns étaient des monumens précieux de l'antiquité la plus reculée. Après ces vandaliques exploits, monsieur de la Hoquette repassa les alpes (1).

An 1691.

Monsieur de Catinat ayant reçu du roi l'ordre d'entreprendre le siège de Coni, en confia la conduite au marquis de Feuquières, qui se mit en marche le 12. Il ne se trouvait dans cette importante place qu'une garnison très-faible, composée en grande partie de détachemens de la milice royale; les fortifications étaient si dégradées, que sans le zèle des habitans, et l'activité du comte Roero gouverneur de la ville, on n'aurait guère pu espérer de s'y défendre avec succès. Cependant les Français forcèrent les gués de la Sture, et se logèrent, le 12, à la Tour de Bonada, sous le canon des remparts. Monsieur de Feuquières était persuadé qu'on ne lui résisterait point, et fut étonné de voir répondre par un feu meurtrier à la sommation qu'il adressa aux assiégés; il recula alors son camp à Notre-Dame des Anges, et se vit forcé d'abandonner avec perte le terrain où était bâtie autrefois la citadelle; la garnison exécuta une sortie le même jour: le 14, elle en tenta une seconde contre les postes ennemis

(1) Du-Tillier. Histoire d'Aoste. — Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1691. sur le Gezzo, et toujours l'avantage lui en demeura (1).

Le duc de Savoie, observé par monsieur de Catinat, n'osait pas marcher à Coni avec les seules forces dont il pouvait disposer; il prévoyait néanmoins que le siège ne durerait pas long-temps s'il ne secourait promptement la place; il se hâta en conséquence d'appeler sous les armes la milice royale et toutes les forces de ses vassaux (2); mais sans attendre la réunion de ces moyens extraordinaires, il ordonna au comte de Bene, commandant à Mondovi, de jeter un renfort dans Coni. Monsieur de Bene se mit en mouvement le 15, à la tête d'un bataillon de Saluces, de quelques compagnies d'Autrichiens, et de cinq cents hommes de la milice royale: dès que la nuit survint il passa le Gezzo, favorisé par une sortie de la garnison; et déjà le marquis de Voghère à la tête d'un fort détachement était entré dans la ville, lorsque la cavalerie française parut; elle donna sur la milice royale, que le comte de Ferrère commandait, et que monsieur de Bene fit retirer; cet officier ayant rempli le but de sa marche, retourna à Mondovi, et le marquis de Feuquières, voulant prévenir l'approche d'un nouveau secours, divisa ses troupes, dont il plaça une partie entre la Sture et le Gezzo, où son front d'attaque était choisi, en même

(1) Teofilo Partenio. -- Saint-Simon. Histoire de Coni. -- Histoire du prince Eugène, liv. 2. -- Vie du marquis de Feuquières.

(2) Histoire de Victor Amédée. -- Archivi. Caldera, mazzo 1.

temps qu'il poussait sur la droite de cette dernière rivière un corps d'observation. An 1691.

A la nouvelle du renfort qui était entré dans Coni, monsieur de Catinat, content peut-être de trouver une occasion de mortifier Feuquières, destina le lieutenant-général de Bullonde à prendre le commandement du siège. Monsieur de Bullonde y arriva le 17, avec quelques régimens et une nombreuse artillerie; il visita les travaux le même jour, les pressa beaucoup, et le 20, il poussa la sape jusqu'à nonante toises des palissades. Les assiégés s'opposaient à l'approche des Français avec autant d'habileté que de courage. Messieurs de Garoé et de Guibert, ingénieurs distingués, prévoyaient toujours, et prévenaient souvent, les projets des ennemis. Il en coûta beaucoup de sang aux assiégeans avant de pouvoir dresser leurs batteries, sous la protection desquelles ils marchèrent, le 22, à l'attaque des palissades, en face de la demi-lune de Balbian; on combattit avec beaucoup de courage; les palissades furent néanmoins emportées l'épée à la main, et la demi-lune attaquée avec une impétuosité si grande que le colonel Julien ne put s'y soutenir.

La perte de cet ouvrage allait bientôt entraîner celle de la place; monsieur de Roero, résolu de ne pas donner aux ennemis le temps d'élever un logement dans

An 1691. la demi-lune, appela sur le bastion de Caraglio la plus grande partie de sa garnison, fit placer une nombreuse artillerie dans l'intérieur de ce bastion ou dans celui de Notre-Dame Del-Bosco, et commença un feu si vif, que les Français, après avoir éprouvé une perte considérable, se décidèrent à regagner la tranchée; les Savoyards sortirent aussitôt sur leurs flancs, les attaquèrent, leur tuèrent mille hommes, et rentrèrent dans la ville n'ayant perdu que cent cinquante soldats (1). Ce malheur, et les pertes des journées précédentes affaiblirent considérablement les assiégeans: tous leurs ingénieurs avaient été mis hors de combat, monsieur de Bullonde se vit contraint de tirer des régimens d'infanterie des officiers pour en faire le service (2); il n'en continua pas moins les travaux, qu'il poussa vers le chemin couvert; le 23, on était arrivé fort près des palissades, et l'on s'y soutenait, quoique les assiégés eussent tué un grand nombre de travailleurs dans les deux sorties qu'ils exécutèrent le 27; les Français cherchèrent à prévenir de semblables pertes, en construisant des épaulemens, dans lesquels ils placèrent des piquets de cavalerie; mais ces épaulemens étaient à peine achevés, que le prince Eugène, nouvellement destiné au

(1) Teofilo Partenio. — Saint-Simon. Histoire de Coni.

(2) Vie du maréchal de Catinat.

commandement de l'armée impériale, réunit à Mondovi un gros de cavalerie. An 1691.

A cette nouvelle, monsieur de Bullonde prit tellement l'alarme, que sans attendre davantage, il voulut abandonner l'entreprise. Le matin du 29, il marcha à Villefallet avec une précipitation extrême, en abandonnant tous ses blessés, ses vivres, une partie de ses munitions de guerre, un grand nombre d'outils, et quelques pièces de canon; ses troupes passèrent la Sture dans le plus grand désordre, suivies par les paysans armés, qui les harcelèrent toujours; elles campèrent d'abord à Savillan, ensuite à Raconis. Ainsi se termina ce siège, qui coûta quatre mille hommes aux Français et mille aux Savoyards (1). Monsieur de Quincy diminue beaucoup la perte des assiégeans (2), et s'accorde avec monsieur de Feuquières pour aggraver les torts non contestés du lieutenant-général de Bullonde, en affirmant que monsieur de Catinat lui avait ordonné d'attendre dans ses lignes l'arrivée du prince Eugène. Cependant cet officier général, arrêté un moment, ne tarda pas à être remis en liberté par ordre du roi.

(1) Histoire de Victor Amedée. — Saint-Simon. Histoire de Coni. — Teofilo Partenio. — Vie du marquis de Feuquières. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 8. — Histoire du prince Eugène, liv. 2.

(2) Quincy. Histoire militaire.

On fit dans tout le Piémont des rejouissances extraordinaires à l'occasion de la délivrance de Coni. Victor Amédée voulut conserver le souvenir de cet heureux évènement, en faisant frapper une

An 1691.

médaille, qui en perpétuerait la mémoire; il accorda des privilèges à la ville, et des récompenses à ses vaillans défenseurs (1). Monsieur de Feuquières, auquel on reprochait avec raison d'avoir trop vivement sollicité une entreprise aussi hasardée, se lava de cette tache par l'habileté qu'il fit paraître lorsque, dans ces jours là même, il fut destiné à commander les troupes qui devaient favoriser la marche des secours envoyés à la garnison de Casal: ayant rempli avec succès cette commission difficile (2), il frappa à son retour de très-fortes contributions sur la plus grande partie de l'Astesan. Riva fut brûlé par ses troupes; et Quiers ne se racheta d'un pareil sort qu'en payant une énorme rançon.

Le duc de Savoie fit de nombreux détachemens pour arrêter les courses de l'ennemi (3). Ce prince venait de recevoir d'Allemagne des renforts qui portèrent à plus de quarante mille hommes son armée, commandée après lui par le duc de Bavière (4). Monsieur de Catinat, inférieur en forces, quitta Raconis, et campa successivement à Pancalier et à Morette (5). Victor projetait de laisser un corps de troupes en présence du général français, et d'entrer en Savoie avec le reste de son armée pour secourir le fort de Montmeillan; déjà une colonne s'était avancée dans le duché

(1) Alberti. — Saint-Simon. Histoire de Coni.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy. — Vie du marquis de Feuquières.

(3) Breve racconto della venuta dei Francesi in Piemonte.

(4) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

(5) Vie du maréchal de Catinat. — Alberti.

An 1690.

d'Aoste, lorsqu'à la nouvelle des forces qu'avaient les ennemis sur le mont Saint-Bernard, ce prince se rendit à l'avis de son conseil de guerre, et entreprit de resserrer monsieur de Catinat vers Pignerol (1).

Depuis que ce général avait pris position à Morette, les alliés campaient à Pancalier; Victor Amédée comptait se porter entre Morette et Pignerol, dans l'espérance d'engager l'ennemi à quelque mouvement, qui pût lui fournir l'occasion de profiter de la supériorité de sa cavalerie pour combattre avec avantage; ce projet trouva de grandes oppositions de la part des généraux de l'empereur, décidés à éviter une bataille; on marcha néanmoins, le 14 septembre, à l'abbaye de Staffarde, mais après avoir convenu qu'on n'en viendrait à une journée qu'autant que par quelque grande faute Catinat lui-même en assurerait le succès. Victor étendit son aîle droite fort près de Revel (2): les Français quittèrent Morette et se retranchèrent à Saluces (3); il y eut pendant plusieurs jours des engagemens de partis; les Savoyards enlevèrent les magasins que l'ennemi avait à Savillan (4), et monsieur de Catinat, en appelant à son camp divers corps détachés, se trouva y avoir trente mille hommes de bonnes troupes.

Les alliés, qui s'étaient flattés d'engager

(1) Œuvres de Louis XIV, 2 part., tom. 4. — Quincy. — Breve racconto della venuta dei Francesi in Piemonte.

(2) Alberti. — Histoire de Victor Amédée. — Breve racconto della venuta dei Francesi. — Vie du marquis de Feuquières.

(3) Vie du maréchal de Catinat. — Quincy.

(4) Alberti.

An 1691. ce général à se retirer vers Pignerol, résolurent de faire le siège de Carmagnole dès qu'ils le virent obstiné à rester dans la position de Saluces; le 26 septembre, ils passèrent le Pô près de Cardé (1). Victor Amédée éprouva pendant cette marche la vue d'un spectacle cruel à son cœur; la belle et riche partie du Piémont qu'il traversa avait été tant de fois pillée et dévastée, que ses habitans étaient réduits à la plus cruelle indigence; par tout ils accouraient en foule sur les pas de Victor; et le tableau déchirant de leur misère pénétra son ame; l'argent que ce prince ou les personnes de sa suite se trouvaient avoir fut distribué sur le champ; mais il restait des infortunés à secourir, et Victor leur donna le riche collier d'or de son ordre garni de pierreries (2). Le 27, l'avant-garde alliée, conduite par le prince Eugène, investit Carmagnole; l'armée y étant arrivée le jour suivant, on en détacha dix mille hommes, que l'on chargea de détruire une écluse, au moyen de laquelle les Français avaient introduit l'eau du Pô dans les fossés de la place; ce travail prit un temps considérable, et l'on n'ouvrit la tranchée que le 31 octobre (3). Pendant que l'armée combinée était ainsi occupée, monsieur de Catinat conduisait la sienne à Cavour, après avoir pillé les environs

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Quinçy.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Alberti.

(3) Quincy. — Histoire du prince Eugène, liv. 2.

de Saluces (1). Ce mouvement annonçait le projet de livrer la ville assiégée à ses propres forces. On forma contre elle trois différentes attaques; l'une fut conduite par les Piémontais, l'autre par les Impériaux, et la troisième par les Espagnols. Le 5 novembre, trente-six pièces de canon et huit mortiers commencèrent leur feu: les Espagnols emportèrent le lendemain une redoute construite sur le glacis fort près du chemin couvert qu'on allait attaquer, lorsque, le 8, les assiégés arborèrent le drapeau blanc. Victor Amédée leur accorda, avec les honneurs de la guerre, la liberté de se retirer à Pignerol. Cette capitulation fut cependant mal observée par l'escorte chargée de conduire les Français qui les dévalisa en route (2).

An 1691.

(1) Alberti.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte. — Quincy. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 13, cap. 8.

CHAPITRE LXXIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1690.

Sommaire. Mouvemens des deux armées après le siège de Carmagnole. — Le roi de France desire et recherche la paix. — Les Piémontais s'approchent de Suse. — Ils sont repoussés à l'attaque du col des Fenêtres. — Ils resserrent les Français à Pignerol, et entrent en quartiers d'hiver. — Monsieur de Catinat conduit son armée en Savoie pour assiéger le fort de Montmeillan, dont la

ville avait été prise par monsieur de la Hoquette. — Opérations de ce siège. — La place capitule après une belle défense. — Le comte de Tessé échoue dans le projet d'exciter une révolte en Piémont. — Il traite secrètement la paix avec le duc de Savoie. — Détails sur cette négociation. — Le prince Eugène la traverse. — Conspiration tendante à introduire les Allemands dans Casal. — Les Français la découvrent et la préviennent. — Le duc de Savoie fait valoir auprès de ses alliés son refus aux propositions du roi de France, pour les engager à ouvrir la campagne de bonne heure. — Plan d'opérations formé par ce prince. — Il entre sus les terres de France. — Ses progrès. — Siège et prise d'Embrun. — Maladie de Victor Amédée. — Inaction de son armée. — Elle retourne en Piémont. — Combat d'Hubaye. — Surprise de Suse manquée par le général Palfi. — On entre de part et d'autre en quartiers d'hiver.

An 1691. Le duc de Savoie trouva à Carmagnole des magasins considérables, et une nombreuse artillerie; il y laissa une garnison, et dès le 11 novembre, il passa le Pô, pour aller à Vigon. Monsieur de Catinat, qui s'était déjà porté de Cavour à Pignerol,

marcha alors à Aveillane, où il campa, en s'étendant vers Rivoli. Le marquis de Quincy nous dit que ce mouvement fut la suite d'un avis, par lequel on annonçait à monsieur de Catinat, que les ennemis comptaient prendre la route de Suse (1); mais comment supposer que le duc de Savoie se fût porté de Carmagnole à Vigon, s'il avait projeté alors d'assiéger cette place? Le but que se proposait Victor était de resserrer les Français contre les alpes: il n'avait pas d'autre dessein que celui d'empêcher ses ennemis d'hiverner en Piémont. Monsieur de Catinat lui-même n'espérait pas le pouvoir; dès le commencement du mois d'août, il avait adressé au roi un mémoire tendant à prouver la nécessité de reconduire l'armée en Dauphiné; Louis XIV en était convaincu, et c'était sur celà même qu'il calculait l'avantage d'une paix particulière avec le Piémont; le cardinal de Sorbin était chargé de la négocier par l'entremise du souverain pontife, et monsieur de Catinat reçut ordre de se soutenir en campagne, afin de faciliter la conclusion d'un accord que Louis desirait infiniment (2).

Victor Amédée n'entrait pas alors dans cette vue: la supériorité de ses forces semblait lui assurer l'avantage: il voulait en profiter, et il s'approcha de Rivoli; monsieur de Catinat quittant alors son

An 1691.

(1) Quincy.

(2) Œuvres de Louis XIV, 2 partie, tom. 4.

An 1691.

camp d'Aveillane, se rapprocha de Pignerol, et les alliés étant entrés dans la vallée de Suse, arrivèrent à Bussolin, le 26 novembre. Victor fit le lendemain un gros détachement, destiné à occuper le col des Fenètres; mais il s'y trouva prévenu, et campa ce jour-là à Méane sur le bord de la Doire (1): le 28, ce corps s'avança à la reconnaissance des postes français, qui le repoussèrent par tout, et le forcèrent de se retirer à Suse (2). Le duc de Savoie ne pensait au siège de cette place qu'autant qu'il trouverait à l'exécution de son entreprise les mêmes facilités qu'il avait eues jusqu'alors; il renonça sans peine à cette idée, et satisfait d'avoir resserré les Français à Pignerol, il reconduisit son armée à Saint-Ambroise, d'où il l'envoya en quartiers d'hiver. Les Espagnols retournèrent en Lombardie. Les Impériaux se dispersèrent dans le Monferrat, le Mantouan, le Modénais et l'état de Parme.

Dès que monsieur de Catinat en apprit la nouvelle, il passa les alpes, à la tête de la plus grande partie de ses troupes, pour assiéger le fort de Montmeillan. La ville de ce nom avait été attaquée et prise par monsieur de la Hoquette. Cet officier général en retournant de la vallée d'Aoste, ouvrit la tranchée devant Montmeillan, la nuit du 27 juillet; le 30, il commença à battre en

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy.

(2) Vie du maréchal de Catinat.

brêche trois grandes tours, qui soutenaient l'enceinte, qu'on chercha à embrasser par le travail de la sape: on dirigea une partie de l'artillerie contre les maisons de la ville, et l'on continua un très-grand feu jusqu'au 4 août. An 1691.

Le marquis Del-Caretto de Bagnasc s'étant retiré ce jour-là au château, permit aux syndics de capituler. Ceux-ci convinrent que les Français entreraient le 5 dans la ville, et qu'il y aurait jusqu'au 9 une suspension d'armes avec la garnison du château. Cette trêve s'était tacitement prolongée, et les hostilités n'étaient pas recommencées encore, lorsqu'après la fin de la campagne de Piémont monsieur de Catinat arriva en Savoie.

Le 22 novembre, l'armée assiégeante se trouva réunie sous les murs de la place, ayant un parc d'artillerie de vingt-cinq mortiers et de quarante pièces de canon; huit cents travailleurs ouvrirent la tranchée; le 25, les batteries commencèrent leur feu, et la nuit du 27, les Français se logèrent à neuf toises de la contr'escarpe, en même temps qu'ils avançaient leurs batteries, malgré le feu terrible qui partait des remparts.

La nuit du premier décembre, les assiégeans poussèrent leur travail, et commencèrent à battre en brêche le bastion de Bonvoisin; le 7, ils avancèrent leur sape jusqu'au bord du fossé; et ils

An 1691. attachèrent le mineur à la contr'escarpe, qui se trouva percée le 9; le 13, la descente du fossé fut exécutée sous la protection du feu des batteries, et quoique les Savoyards missent tout en œuvre pour empêcher les Français d'établir leurs logemens, ils n'y réussirent point.

Monsieur de Catinat fit aussitôt attaquer par son mineur le pied du bastion de Bonvoisin; les assiégés réussirent cependant à combler une partie de son travail; ils entreprirent de conduire un fourneau sous la galerie des ennemis qu'ils espéraient de renverser; mais ce travail ayant été écrasé par les bombes des assiégeans, rien ne les empêcha de faire jouer leur mine contre le bastion. L'effet qu'elle eut ne permit pas au marquis de Bagnasc de différer plus long-temps sa capitulation; le 22, il remit au vainqueur la porte royale du fort : il en sortit le lendemain par la brèche, tambours battans et enseignes déployées, pour se retirer libre en Piémont, avec trois pièces de canon, et l'attirail nécessaire à cette artillerie; il ne restait plus à monsieur de Bagnasc que deux cents hommes en état de combattre. La bravoure et l'intelligence de cet officier lui attirèrent la bienveillance de Victor Amédée, qui le nomma lieutenant général, et chevalier de l'ordre suprême de l'Annonciade (1).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Quincy. — Breve racconto della venuta de'Francesi. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

Pendant la durée de ce siège monsieur de Tessé, commandant les Français à Pignerol, entreprit de séduire les Vaudois, et d'exciter une nouvelle révolte dans la province de Mondovi; il méditait de faire égorger par les habitans de cette ville la garnison qui s'y trouvait; monsieur de Catinat n'approuvait pas ces projets; ils échouèrent; et le comte de Tessé jouant bientôt un autre rôle, ouvrit une négociation secrète avec la cour de Turin. Victor Amédée, soit qu'il desirât en effet de mettre fin à la guerre, soit qu'il se flattât seulement d'amuser son ennemi, envoya à Pignerol monsieur Gropello, son général des finances, l'homme qui a peut-être obtenu le plus de confiance de la part du duc Victor, dont le caractère réservé ne s'ouvrait jamais entièrement. Gropello, déguisé sous l'habit d'un paysan, vit monsieur de Tessé, et s'entretint avec lui des moyens de procurer la paix particulière du Piémont avec la France. Louis XIV la desirait toujours; il destina monsieur de Chamlai à suivre la négociation, et le chargea d'offrir au duc de Savoie l'évacuation de tous ses états, une indemnité pour les frais de la guerre, la neutralité de l'Italie, la démolition des fortifications de Casal, et enfin la possession du Milanais, si le roi d'Espagne mourait sans enfans, ainsi qu'on le préjugeait dès-lors.

An 1691.

An 1691. On ne demandait à Victor Amédée, qu'un corps de troupes, qui ferait la guerre de Flandre comme auxiliaire, et la remise de quelque place de sûreté à des troupes d'une puissance neutre, ou amie commune.

An 1692. Ces propositions, auxquelles le duc de Savoie n'avait pas droit de s'attendre, furent cependant rejetées. Louis XIV lui écrivit une lettre affectueuse pour l'engager à une reconciliation; mais Victor se laissa persuader par le prince Eugène qu'il n'y aurait ni assez d'avantage, ni assèz de sûreté dans les offres qui lui étaient faites; et après une correspondance assez suivie, le marquis de Saint-Thomas, ministre d'état, ayant écrit à monsieur de Chamlai une lettre (a), qu'on regarda comme une défaite, la négociation se rompit (1).

(1) Mémoires du marquis de Tessé, tom. 1, chap. 3. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 9. — Vie du maréchal de Catinat. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Diedo, tom. 7, lib. 13.

(a) » Monseigneur le duc de Savoie croit avoir » lieu d'espérer son bien sans témérité; l'on a peine » à abandonner ceux qui promettent de nous y » conduire, sauf qu'on trouve le même avantage » dans une voie plus courte, ce qui serait sans » doute agréable de toute manière; je veux dire » que si S. A. R. peut se promettre de rentrer » positivement par votre moyen dans la possession » entière, et sans séquestre de ses états et places, » S. A. sera bien aise de vous voir avec les » précautions que l'on dira, et avec votre pa» role, que quelque soit le succès de cette entre» vue, elle restera ensevelie dans le plus profond » secret. »

Dans ce temps, ou à-peu-près, les Français coururent le risque de perdre Casal. Le marquis Fassati, commandant dans cette ville pour le duc de Mantoue, avait formé le dessein d'y introduire les Impériaux; mais cette trame fut découverte assez à temps pour que monsieur de Crenau, commandant de la citadelle, pût arrêter monsieur Fassati prisonnier. Le duc de Mantoue désavoua la conduite de cet officier, et donna sa place à un autre. An 1691.

L'hiver se passa tranquillement; la disposition des quartiers de l'armée savoyarde contint les Français à Pignerol et à Suse, sans qu'ils pussent rien entreprendre. Victor Amédée ne troubla pas leur repos (1); il profitait de l'hiver pour se préparer à la nouvelle campagne, et il ne manquait pas de faire valoir à Vienne et à Madrid les propositions que la cour de Paris venait de lui faire. Sa constance à suivre les intérêts de la maison d'Autriche fit d'autant plus de plaisir aux Allemands et aux Espagnols, qu'ils attendaient avec inquiétude le résultat des négociations entreprises par la France avec plusieurs autres puissances d'Italie; monsieur de Rebenac les continua tout l'hiver, et les ennemis de la maison de Bourbon ne furent tranquilles sur les suites de cette négociation,

(1) Quincy. — Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte.

An 1692. qu'au moment à-peu-près du commencement de la campagne.

Victor Amédée en pressait l'ouverture: il fallait le satisfaire dans la circonstance où il venait de donner une si grande preuve de dévouement à la cause commune; et dès les premiers jours du mois de mai, les Autrichiens, réunis aux Savoyards, formèrent une armée de quarante mille hommes, du double au moins plus forte que celle de monsieur de Catinat, qui venait cependant de réunir ses troupes dans les environs de Pignerol. Le duc de Savoie comptait l'éloigner de cette ville et la bloquer, resserrer ensuite Casal, et entrer lui-même en Dauphiné avec le gros de son armée (1).

En exécution de ce plan, la cavalerie des alliés se porta le 28 dans les environs de Pignerol; l'infanterie la suivit, et campa à Buriasque; monsieur de Catinat prit alors son camp entre Pignerol et Suse, dans la vue de soutenir ces deux places sans risquer une bataille. La lenteur du général Caprara fit perdre au duc de Savoie un mois entier; il se remit en mouvement vers la fin de juin (2); le marquis de Pianezze marcha à Casal, à la tête de six mille hommes: quinze à seize mille restèrent à Pignerol sous les ordres du général Palfi, chargé d'observer Catinat et d'inquiéter la vallée de Suse. Le duc de Schomberg s'avança

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Mémoires sur les guerres d'Italie

(2) Vie du maréchal de Catinat. — Alberti. — Breve racconto della venuta de' Francesi.

dans la vallée de Luzerne avec quatre mille combattans, et Victor Amédée conduisit lui-même à Saluces le reste de son armée, dont le marquis de Parelle commandait l'avant-garde. Le 23 juillet, cette armée se réunit sous les murs de Coni: le lendemain elle campa à Démont dans la vallée de Sture et s'approcha de la frontière du Dauphiné; en même temps que monsieur de Schomberg s'y portait depuis la vallée de Luzerne, et que monsieur de Parelle entrait dans celle de Barcelonnette. An 1692.

Un nouveau corps de troupes espagnoles, venant du Milanais, joignit le duc de Savoie, qui passa le col de Vars, et assiégea Guillestre, dont il se rendit maître après quelques jours de batterie. Victor Amédée ayant alors passé la Durance, assiégea Embrun, le 5 août. Le marquis de Larré s'y était jeté avec trois mille hommes; on ouvrit la tranchée la nuit du 6, et le jour suivant monsieur de Schomberg arriva dans les lignes. Nous avons dit que cet officier était entré en France depuis la vallée de Luzerne: il s'était avancé jusqu'à Queiras, d'où marchant par sa gauche il se rendit à Embrun. Les Savoyards et les Autrichiens entreprirent séparément leur attaque contre cette place; toutes deux avancèrent également: et la nuit du 9, les assiégeans se trouvèrent avoir

An 1692. embrassé par le travail de leur sape les demi-lunes sur l'un et l'autre point. La garnison exécuta trois sorties et détruisit les boyaux les plus avancés. Cependant la grosse artillerie, dont la difficulté des chemins avait jusqu'alors retardé la marche, étant arrivée au camp, on commença, le 15, un feu vivement exécuté: les fortifications en furent endommagées dès le premier jour, et le 19, monsieur de Larré remit la ville au duc de Savoie, qui lui permit de se retirer à Pignerol, avec les deux mille huit cents hommes qu'il commandait, sous la promesse, que de six semaines ils ne serviraient pas contre lui, ni contre ses alliés.

On trouva dans la place la caisse du trésorier de la province, quarante pièces de canon, et des magasins considérables. La perte des assiégeans ne fut pas grande; mais ils eurent plusieurs officiers de marque blessés, entr'autres le prince Eugène, le prince de Commercy, le général Lastorres, le marquis de Voghère, le marquis de Léganes, le marquis de Bernex et le marquis de Massel; on ne compta d'officiers supérieurs tués que le marquis de Saint-Michel, le comte de Lagnasc et le marquis de Cori. Après la prise d'Embrun les alliés mirent à contribution une assez grande étendue de pays. Gap ayant refusé de s'y

soumettre fut attaqué, pris, et réduit en cendre, le 20. On ne réprimait pas la licence militaire: les Impériaux surtout exercèrent une cruelle rigueur en représailles, disaient-ils, de ce qui s'était passé dans le Palatinat. An 1693.

Les succès des alliés appelèrent monsieur de Catinat à la défense du Dauphiné; il laissa des garnisons en Piémont, et se rendit à Briançon, à la tête de quatorze mille hommes; il est cependant à présumer qu'il n'aurait pu s'opposer aux progrès de son ennemi, si le duc de Savoie n'était pas tombé dangereusement malade. Ce prince se trouva attaqué de la petite vérole, et réduit en peu de jours dans un état alarmant (1). Le danger de Victor Amédée, qui n'avait point encore d'enfans mâles, donna lieu aux calculs et aux projets des cours étrangères. Le prince Emmanuel Philibert de Carignan, auquel la succession du duc régnant aurait appartenu de droit, était sourd et muet de naissance (a), et l'on prétendait l'en exclure; on disait que l'empereur en plaçant le fils de ce prince, âgé de sept ans seulement, sur le trône de Savoie, comptait faire prendre la

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Quincy. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

(a) Le comte Tesauro fit sur ce prince les premiers essais d'un art que l'abbé de l'Epée a perfectionné. Tesauro porta son élève au point de comprendre ce qu'on lui disait, et d'exprimer ses propres idées.

An 1692. régence de l'état au prince Eugène : la France était résolue de s'y opposer; et pendant que les cours étrangères calculaient sur un évènement qui aurait fait le malheur du Piémont, on éprouvait dans ce pays l'inquiétude la plus grande. Cependant après avoir touché aux portes du tombeau, Victor fut rendu à l'amour de son peuple; à peine put-il être transporté qu'il retraversa les alpes avec la duchesse son épouse, accourue auprès de lui aux premiers momens de sa maladie. Son armée le suivit de près. Ayant passé un mois entier dans l'inaction, les alliés firent sauter les fortifications de Embrun, et arrivèrent le 28 septembre à Saluces, chargés d'un riche butin (1).

Pendant que le gros de l'armée faisait la guerre en Dauphiné le marquis de Parelle tenta de pénétrer en Provence depuis Barcelonnette; mais repoussé à l'attaque d'Hubaye, il dut se faire transporter à Saluces, où il mourut de ses blessures. Le général Palfi manqua la surprise de Suse, où ses intelligences furent découvertes (2), et après le retour de Victor Amédée en Piémont, les opérations de la campagne languirent, jusqu'à ce qu'au commencement de novembre ce prince retira ses troupes du blocus de Pignerol, chargea les Espagnols, qu'il cantonna dans le Monferrat, du soin de resserrer Casal, renvoya les

(1) Breve raccontò della venuta de' Francesi. — Mémoires du maréchal de Tessé. — Alberti. — Histoire de Victor Amédée.

(2) Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Quincy.

Allemands en Lombardie, et donna des quartiers d'hiver à son armée. Monsieur de Catinat ne tarda pas à prendre les siens; et les opérations militaires, qui semblaient au commencement de la campagne annoncer de grands évènemens, n'apportèrent aucun changement au sort de la guerre, ni à l'état des choses en Piémont (1). *An 1690.*

(1) Vie du maréchal de Catinat. — Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

CHAPITRE LXXIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1690.

Sommaire. Nouvelles conférences tenues secrètement à Pignerol. — Dispositions des deux puissances. — Les Français cherchent à exciter des troubles en Piémont. — Leurs desseins sont découverts et prévenus. — Ils chassent les Savoyards de la vallée de Barcelonnette. — Mouvemens des armées. — Les Piémontais s'emparent de la vallée de la Pérouse. — Les Espagnols resserrent Casal. — Pignerol bloqué. — Soins du comte de Tessé qui y commande. — Siège et prise du fort de Sainte-Brigide. — Préparatif pour le bombardement de Pignerol. — Le duc de Savoie tente inutilement de renouer la négociation. — Pignerol bombardé. — Mouvemens du maréchal de Catinat pour

éloigner les ennemis de cette place. — Retraite des alliés. — Marche des Français. — Ils s'approchent des ennemis. — Force et dispositions des deux armées. — Bataille de Marsaille ou d'Orbassan. — Victoire de monsieur de Catinat. — Remarques sur cette journée. — Retraite de l'armée combinée. — Les partis français exigent des contributions sur une grande étendue de pays. — Ils ravitaillent Casal, dont le blocus est levé. — Soins par lesquels le prince piémontais cherche à réparer ses pertes. — Marche de ses ennemis vers Coni. — Ils se retirent au delà des alpes. — Reprise des négociations. — Convention signée à Turin.

An 1693. Dès que la rigueur de la saison eut fait cesser le bruit des armes, le comte de Tessé envoya secrètement au duc de Savoie la nouvelle proposition d'un accommodement avec la France. Victor Amédée chargea monsieur Péraquin, alors intendant de la province des Quatre-Vallées, de conférer avec monsieur de Tessé, et quelque temps après monsieur Gropello retourna à Pignerol sous son déguisement ordinaire. Les nouvelles avances du général français avaient fait présumer à la cour de Turin qu'il allait lui

offrir des conditions meilleures encore que celles déjà refusées; on se trompa: le comte de Tessé se montra plus réservé, plus froid qu'on ne devait l'attendre; il dit aux envoyés savoyards, que le roi en consentant à rendre les pays conquis depuis la guerre, entendait, que Suse, Nice et Villefranche fussent remis à des garnisons d'une puissance neutre; que la princesse fille de Victor Amédée, et Victor Amédée prince de Carignan, regardé alors comme le successeur présomptif du duc, fussent envoyés en France, à condition toutefois que la princesse de Savoie serait dès son arrivée à Paris fiancée au duc de Bourgogne. Monsieur de Tessé demandait au nom de son maître, que le prince piémontais se déclarât contre la maison d'Autriche, si elle refusait de consentir à la neutralité d'Italie, et si elle y adhérait, il exigeait qu'une partie des troupes savoyardes restât à la solde du roi, qui dans ce cas aurait payé au duc deux cents mille écus par an, pendant quatre années consécutives. An 1693.

Monsieur de Tessé essaya de persuader à Gropello et à Pérachino l'avantage que trouverait le Piémont à s'unir avec la France: il dit qu'on savait à Paris, que l'empereur sollicitait le bombardement de Pignerol dans l'espérance que le roi s'en vengerait en démolissant les

An 1693. fortifications de Montmeillan et de Nice, ce qui aurait mis, au gré des Autrichiens, un obstacle insurmontable à la paix particulière qu'ils redoutaient; il ajouta avec l'expression d'un intérêt sincère, que les Impériaux visaient à asservir l'Italie, en s'emparant de Casal et du Milanais, après la mort du roi d'Espagne. Le fidèle Gropello ne répondit rien aux instances de Tessé: il se chargea seulement de revenir vers lui aussitôt qu'il les aurait exposées à son maître; il retourna en effet à Pignerol, le 14 avril, porteur d'une note, par laquelle Victor Amédée demandait l'évacuation pleine et entière de tous ses états, sans restriction, ni réserve, et la liberté de ne prendre aucune part à la guerre, qui continuerait entre la France, l'Allemagne et l'Espagne, en offrant sa médiation, pour obtenir la neutralité de l'Italie; à ces conditions, il consentait aux autres demandes qui lui étaient faites.

Dès-lors la négociation languit; mais elle traîna jusqu'à la mi-juillet (1): la France avait intérêt à la prolonger, soit pour retarder l'ouverture de la campagne qui devait être défensive de sa part, soit parce qu'elle espérait beaucoup des troubles intérieurs qu'elle se flattait de faire naître en Piémont. L'on a dit, que monsieur de Tessé avait manqué une fois le projet de soulever la province de Mondovi; il n'en perdit pas l'espérance: quelques

(1) Mémoires du maréchal de Tessé.

An 1693.

lâches, qu'il gagna à force d'or, cherchèrent en effet à exciter la révolte; mais avant d'avoir grossi leur parti, ils furent arrêtés et conduits au dernier supplice; le marquis de Montfort, qui sous prétexte de défendre ses anciens privilèges menaçait de s'unir aux ennemis de l'état, se vit assiégé dans son château, et prétendit inutilement s'y défendre : le marquis de Saint-Damian, aussi coupable, et plus adroit que lui, ayant pris parti dans l'armée de France, eut ses biens confisqués, et l'on dut renoncer enfin à l'idée de porter le Piémont à la révolte (1).

Les Français se mirent les premiers en mouvement dans les alpes, et chassèrent les Savoyards de la vallée de Barcelonnette; résolus néanmoins de se tenir sur la défensive, ils campèrent dans la vallée de Suse, entre le Villar et Bussolin (2). Victor Amédée, qui après avoir été malade le printemps, se remettait avec une peine extrême (3), laissait à ses généraux le soin de conduire la guerre; ils la firent mollement; l'armée piémontaise s'était réunie, le 20 mai, à Carignan. Les Impériaux la joignirent à la moitié de juin, et le 21, on prit position à Vigon. Les Espagnols étaient occupés en Monferrat, où ils prirent le château de Saint-George, après douze jours de siège; maîtres de ce poste, ils

(1) Archives royales. Provincia di Mondovi, marzo 4. — Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 13, cap. 9.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 53.

(3) Histoire de Victor Amédée.

An 1693. construisirent quelques redoutes qui achevèrent de resserrer Casal, et ayant laissé un corps de troupes destiné à en continuer le blocus, ils se mirent en marche pour s'unir à l'armée combinée.

Sans les attendre, les Savoyards s'emparèrent de Buriasque et de Saint-Second. Ils entrèrent ensuite dans la vallée de la Pérouse, à dessein de couper les communications de monsieur de Catinat avec Pignerol; mais ce général les prévint, et retournant vers cette ville, il prit position sur les hauteurs de Rochecostel; un instant plus tard ce mouvement lui devenait impossible à exécuter, car les Piémontais chassèrent tous les postes établis sur les montagnes de Pragelas, et se rendirent maîtres du fort de la Pérouse.

Les Espagnols arrivèrent le 23 juillet au camp de Vigon; le duc de Savoie s'y rendit en personne, et s'étant approché des Français à la tête de son armée (1), il reconnut que monsieur de Catinat avait fait la faute de ne point assurer ses communications avec Pignerol; il se porta en conséquence à l'Abbaye sur les derrières de Rochecostel (2). Catinat se trouva alors embarrassé, et ne crut pas pouvoir faire autrement que de se retirer à Fenestrelles. Monsieur de Tessé resta dans la place menacée avec douze bataillons; cet officier rappela

(1) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Alberti. — Histoire du prince Eugène, liv. 2.

(2) Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 53.

près de lui les cinq bataillons postés sur la hauteur entre le fort de Sainte-Brigide et la citadelle, en laissant cinq cents hommes seulement au poste du Pillon (1). Les alliés se trouvèrent ainsi maîtres de cerner Pignerol; ils le resserrèrent étroitement, en attendant l'arrivée de la grosse artillerie venant de Turin (2). An 1693.

Le comte de Tessé, qui se voyait à la veille d'un siège, s'occupait à élever des redoutes sur le terrain compris entre la citadelle et le fort de Sainte-Brigide. De leur côté les alliés travaillaient à rassembler les fascines et les gabions nécessaires au siège; il y eut pendant plusieurs jours des escarmouches continuelles; et enfin, le matin du 29, le général Lastorres emporta la redoute à laquelle on comptait appuyer la tranchée, qui fut ouverte la nuit du 30 contre le fort de Sainte-Brigide, à deux mille pas des ouvrages extérieurs; les assiégés firent un très-grand feu, tant de la place même, que depuis quelques cassines qu'ils occupaient sur le flanc des travailleurs; on emporta, le premier août, une de ces cassines l'épée à la main, et l'on avança les boyaux, jusqu'à embrasser le poste du Pillon, que les Français abandonnèrent, pour se retirer dans un retranchement sur le glacis du fort.

Les parapets commençaient à être endommagés; le 2, on éleva une batterie de

(1) Mémoires de Tessé.

(2) Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte.

An 1693. mortiers qu'on fit jouer le soir même. La garnison opposait un feu très-vif à celui des assiégeans ; les ingénieurs français remarquèrent que la tranchée pouvait être battue à revers depuis le glacis sur lequel ils firent avancer quatre pièces de canon ; mais les alliés, que ce feu incommodait, marchèrent, la nuit du 4, à l'attaque de cette batterie ; on eut à peine le temps de retirer le canon dans la place, et le détachement chargé de le défendre fut enlevé. Le duc de Savoie visita, le 5, les travaux du siège ; il s'exposa beaucoup, en voulant tout voir par lui-même ; il traça de sa propre main la nouvelle batterie à mortiers, dont il ordonna la construction, et il assista à la prise d'une redoute qu'il fit attaquer.

Les assiégés se défendaient cependant avec courage : ils s'occupaient à creuser une coupure dans l'intérieur du bastion ; le 8, ils envoyèrent leurs blessés à Pignerol, et en reçurent un nombre égal de soldats en état de servir. Le soir du même jour, les alliés s'emparèrent d'une autre redoute, et du poste de Belvedere, où ils ne purent cependant se soutenir sous le feu terrible, dont la place les écrasait ; ce combat coûta beaucoup de monde au duc de Savoie, qui s'obstina à le continuer, parce que le poste de Belvedere devait lui faciliter la

descente du fossé. On reprit le travail de la sape. Le 11, on avança les batteries fort près de la contr'escarpe, et leur feu endommagea extrêmement le revêtement du bastion attaqué; la garnison reçut un renfort de trois cents hommes venant de Pignerol; mais ce renfort devenait inutile dans l'état où se trouvait la place, puisqu'on n'était pas dans l'intention de soutenir l'assaut, parce qu'on voulait sauver la garnison nécessaire à la défense de Pignerol. Le 13, la brêche était si grande, et l'ennemi qui s'était logé dans le fossé si à portée d'y monter, qu'on hésita à décider, si on n'abandonnerait pas sans retard le fort; on résolut néanmoins de s'y soutenir jusqu'au lendemain, pour faire sauter pendant la nuit une partie des fortifications: et dès le lendemain du 14 la garnison défila vers Pignerol, sous la protection d'une sortie que monsieur de Tessé exécuta. Les assiégeans n'ayant pu troubler cette retraite, entrèrent dans le fort Sainte-Brigide presque entièrement ruiné.

An 1693.

Le duc de Savoie comptait assiéger Pignerol (1); mais sur la nouvelle des renforts, qui arrivaient journellement à monsieur de Catinat, il se détermina à bombarder la ville, dans l'espérance de la forcer à capituler plutôt (2). Pendant qu'il se préparait à cette expédition,

(1) Mémoires du maréchal de Tessé. — Quincy. — Breve racconto della venuta de' Francesi.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Histoire de Victor Amédée.

An 1693. et qu'il réparait le fort de Sainte-Brigide, il détacha de son armée un corps de dix mille hommes, destiné à arrêter les courses que l'ennemi, maître de Barcelonnette, exécutait dans les vallées de Sture et de Pô; il y eut dans cette partie des alpes quelques escarmouches, après lesquelles on se retira de part et d'autre, chacun sur son propre terrain (1).

La résistance qu'on venait de rencontrer au fort de Sainte-Brigide faisait augurer des difficultés à l'entreprise de Pignerol; l'armée française grossissait dans son camp de Fenestrelles; l'arrière-saison approchait, sans qu'on eût obtenu de grands succès, malgré la supériorité des forces, et l'on était au moment de voir monsieur de Catinat redescendre en Piémont. Dans ces circonstances, la négociation parut bonne à renouer. Victor Amédée en chargea de nouveau monsieur Gropello, qui se rendit secrètement auprès du comte de Tessé, sous prétexte d'excuser le sac donné aux campagnes de Pignerol, dont l'envoyé piémontais rejetait le tort sur l'indiscipline des troupes étrangères. Le général français reçut assez froidement les avances qui lui étaient faites: il imagina qu'on voulait pénétrer les intentions de sa cour, sans rien conclure, et dans cette crainte il se tint sur la réserve, quoique le roi, qui après s'être flatté d'accabler le duc

(1) Quincy. — Alberti.

de Savoie dans une seule campagne, se voyant réduit à faire contre lui la guerre défensive, desirât ardemment de la finir. An 1695.

Les deux entrevues de Gropello avec Tessé n'ayant pas répondu aux espérances que Victor Amédée en avait conçues (1), celui-ci éleva trois batteries de mortiers, deux du côté de l'Abbaye, et une entre Sainte-Brigide et la citadelle; le feu de la place était meurtrier; la garnison fit une sortie qui retarda le travail (2), et l'on ne put commencer le bombardement que le soir du 25 septembre. Depuis ce jour jusqu'au 29, quatre mille bombes et autant de coups de canon furent tirés sans que la ville en souffrît beaucoup. Ce jour là même Victor Amédée reçut l'avis que monsieur de Catinat était en mouvement, et sur cette nouvelle, il se décida à la retraite; son artillerie commença à filer vers Turin; il démolit jusqu'aux fondemens le fort de Sainte-Brigide, par le moyen des mines; enfin le 2 octobre, vers les onze heures du matin, son armée s'ébranla sur trois colonnes, pour camper le soir près d'Orbassan aux cassines de Marsaille, la droite appuyée aux bois de la Volvera, la gauche au torrent de Chisola.

(1) Vie du maréchal de Catinat. — Mémoires du maréchal de Tessé.

(2) Quincy.

Le 27 septembre, monsieur de Catinat avait quitté sa position de Fenestrelles, et était entré dans la vallée de Suse; sa

An 1693. nombreuse cavalerie, dont il ne voulait pas se séparer, l'obligeait à faire ce détour. Le 28, il campa à Bussolin, en occupant les montagnes latérales jusqu'à la Sacra de Saint-Michel, d'où il chassa aisément quelques paysans armés qui s'y tenaient avec négligence. L'avant-garde française se logea à Aveillane, que les Savoyards firent la faute d'abandonner. Elle était grande cette faute. Victor au lieu de défendre les débouchés de la vallée de Suse, se contenta d'y porter un détachement de quinze cents cavaliers, qui se retirait toujours en présence de l'ennemi, dont il était simplement chargé d'éclairer les mouvemens. Monsieur de Catinat, nommé depuis peu de temps maréchal de France, étant arrivé à Aveillane le 30, détacha de son armée un corps de cavalerie destiné à mettre à contribution les environs de Turin. Monsieur de Bachevilliers, chargé de cette commission, s'en acquitta avec une rigoureuse exactitude : il pilla et réduisit en cendre les palais de la Vénerie royale et de Rivoli, ainsi que les plus belles maisons de campagne des environs ; la grange du cultivateur ne fut point épargnée ; par tout le feu et le fer laissèrent des traces de sa marche (1).

Rejoint par ce détachement, le général français campa, le 2 octobre, entre Rivalta et Beinasco, à la tête de quarante

(1) Vie du maréchal de Catinat. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 10. — Mémoires du marquis de Tessé. — Breve racconto della venuta de' Francesi. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

mille hommes. Le duc de Savoie n'en ayant que vingt-cinq mille sous les drapeaux (1), aurait voulu, dès qu'il vit l'ennemi se porter entre son armée et sa capitale, gagner une marche sur sa droite, et prendre position dans la plaine de Mirefleur, pour assurer ses subsistances qui lui venaient de Turin; mais le maréchal s'étant avancé vers lui, le matin du 3, l'exécution de ce mouvement auquel Victor avait songé trop tard devint impossible, et les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence. An 1693.

Le duc de Savoie, en formant son ordre de bataille, plaça vingt-deux escadrons à la droite de sa première ligne, qu'il appuya aux bois de la Volvera, dans lesquels il jeta quelques bataillons; le centre de cette première ligne fut de vingt bataillons; l'on construisit à la hâte et par intervalles quelques retranchemens sur le front de l'infanterie; l'on distribua devant elle vingt-neuf pièces de canon, et l'on entremêla six escadrons aux gens de pied: vingt-quatre autres escadrons étaient à la gauche, où l'on plaça deux pièces de canon. Cette aîle fut imprudemment appuyée à la Chisola, quand on aurait dû la pousser en avant, à la hauteur de la montagne de Piossasque, qu'il fallait nécessairement garnir de quelque infanterie; et cette faute décida du sort de la journée. La seconde ligne

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1695. des alliés était composée de dix-neuf bataillons au centre, de quinze escadrons à la droite et de douze à la gauche ; une brigade de trois bataillons se plaça au delà de la Chisola sur la route de Pignerol.

L'armée française se déploya en bataille entre le Sangon et la montagne de Piossasque ; Victor s'aperçut alors qu'il aurait dû s'emparer de cette montagne, vers laquelle il fit aussitôt marcher cinq bataillons de sa seconde ligne ; mais l'ennemi les avait prévenus, et il fallut se contenter d'occuper deux cassines, qui se trouvèrent à la portée d'observer et de contenir les trois brigades placées avec quatre pièces de canon sur la hauteur ou dans le village même de Piossasque. Le maréchal de Catinat se disposait au combat ; il rangea son armée sur deux lignes, ayant une réserve de deux bataillons et de quatre escadrons. A la droite de sa première ligne le maréchal plaça vingt escadrons : il y entremêla trois bataillons, et en poussa un quatrième en avant du front de bandière, afin de soutenir la cavalerie sur le terrain coupé de vignobles où elle se trouvait placée. Quatorze bataillons formaient le centre, soutenu par vingt-six pièces de canon disposées en trois batteries : vingt-huit escadrons, parmi lesquels était toute la gendarmerie, composaient la gauche

de la première ligne des Français. La seconde avait seize escadrons à sa droite, dix-huit bataillons au centre et douze escadrons à la gauche; cependant parce qu'une partie du terrain en avant de cette aîle était couvert d'épaisses broussailles, monsieur de Catinat y fit entrer huit bataillons. An 1693.

La journée se passa en dispositions de part et d'autre: chacun les rectifia pendant la nuit, selon les nouvelles qu'il recevait des mouvemens de son ennemi, les deux armées étant à peine éloignées de deux milles. Dès que le jour parut, les Français s'ébranlèrent dans l'ordre qu'ils avaient pris; mais à mesure qu'ils avançaient, le terrain à leur droite se resserrant davantage, ils doublèrent une partie de cette aîle, ce qui n'empêcha cependant pas qu'elle ne débordât de beaucoup la gauche des alliés. Le duc de Savoie le remarqua assez à temps pour porter sur ce point une partie de sa seconde ligne avant que l'action s'engageât. C'était neuf heures du matin, lorsque l'artillerie commença à tirer. Victor Amédée, placé à la droite de son armée, s'avança vers les ennemis, dont la ligne entière marchait à sa rencontre; il culbuta d'abord tout ce qui se présenta devant lui; mais il fut bientôt arrêté par les nouvelles qu'il reçut de son aîle gauche. Cette aîle,

An 1693. quoique protégée par les troupes tirées de la seconde ligne, ne put éviter d'être prise en flanc, et se serra sur le centre, où elle porta le désordre; les Français qui le remarquèrent, exécutèrent leur charge, et firent perdre terrain aux alliés. Ce fut alors que le duc de Savoie éprouva les inconvéniens de l'interposition de la cavalerie à l'infanterie : les deux armes ne pouvant ni se serrer exactement, ni suivre exactement la même impulsion, il se trouva dans la ligne des intervalles où l'ennemi pénétra. Le centre des alliés fut culbuté après une résistance opiniâtre: les aîles découvertes et détachées firent d'inutiles efforts pour rétablir le combat; la droite, où se trouvait Victor, retourna vaillamment à la charge; mais elle ne fit que rendre sa perte plus considérable; par tout Catinat avait l'avantage; il fallut songer à se retirer.

Le duc de Savoie en donna l'ordre, et voulut lui-même se tenir à l'arrière-garde. Son exemple ranima le courage du soldat, et sa contenance en imposa assez au vainqueur, pour que la retraite s'exécutât en assez bon ordre, le général Rabutin ayant repoussé les Français lorsqu'ils tentèrent de le poursuivre.

La bataille de Marsaille coûta aux alliés neuf à dix mille hommes, presque toute l'artillerie et trente drapeaux; le nombre

An 1693.

des officiers de marque tués ou blessés de part et d'autre fut considérable ; on compta parmi les Piémontais ou les alliés qui périrent à cette journée, le marquis de Parelle, le marquis de Pallavicino, le comte de Chalais, le marquis de Saint-Thomas et le chevalier Siméoni ; le chevalier de Pamparà, le marquis de Carail et le marquis de Gattinare demeurèrent prisonniers (1).

On a reproché plusieurs fautes au duc de Savoie, mais non pas toutes avec une égale raison. D'abord il est vrai qu'il aurait dû arrêter le maréchal de Catinat au débouché de la vallée de Suse, le chercher, et le combattre, avant qu'il eût pénétré dans la plaine, pour l'empêcher de profiter de sa supériorité en cavalerie. N'ayant pas pris ce parti, la position dans laquelle il attendit la bataille avait certainement des avantages suffisans à en compenser les inconvéniens, puisqu'en forçant les ennemis de se placer entre son armée et Turin, avec lequel les communications lui étaient assurées par Stupinis, ou du moins par la droite du Pô, il aurait détruit entièrement l'armée française, si la victoire se déclarait en sa faveur ; le moyen lui en serait devenu facile ; son infanterie, en se portant par Cumiane et Giaveno sur Aveillane, aurait coupé le chemin de Suse au maréchal de Catinat, qui forcé de

(1) Histoire de Victor Amédée 2. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 10. — Vie du maréchal de Catinat. — Quincy. — Mém. du maréchal de Tessé. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Breve racconto della venuta de' Francesi in Piemonte.

An 1695. se retirer par les vallées vaudoises, toutes en armes contre lui, et pressé par la cavalerie des alliés jusque sous les murs de Pignerol, devait nécessairement éprouver les pertes les plus grandes. Il n'est pas juste non plus de dire que Victor Amédée accepta la bataille quand il aurait dû l'éviter ; sa retraite livrait à l'ennemi une grande partie du Piémont; et d'ailleurs les avantages qui dans la circonstance auraient été la suite de la victoire, devaient l'engager à livrer le combat: c'est plutôt d'avoir négligé d'occuper la montagne de Piossasque qu'on a droit de l'accuser.

Après sa défaite, Victor Amédée se retira à Moncalier, où il se retrancha. Les partis de monsieur de Catinat coururent le pays jusqu'à Saluces, et descendirent le long du Pô depuis Villefranche jusqu'à la Loggia (1): ils s'emparèrent des magasins préparés en différens endroits pour les sièges de Pignerol et de Casal, dont ils ravitaillèrent la garnison. Le duc de Savoie venait de retirer les troupes depuis long-temps employées au blocus de cette place; il ouvrit un recrutement général, appela sous les armes la milice royale, et renouvella les ordres donnés en 1690 relativement à la réunion de la milice générale et à l'appel des vassaux et des arrières-vassaux du Piémont. Ces mesures étaient nécessaires;

(1) Mem. d'un Borghese di Rivoli. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 3. — Mém. sur les guerres d'Italie. — Alberti.

le maréchal de Catinat après la victoire alla camper à Pancalier; le 15, il passa le Pô à Polonghera, et le premier novembre, il conduisit son armée à Morette, s'empara de Busque et battit un gros détachement commandé par le chevalier de Parelle. Le 5, il s'avança à la Mante, et ayant fait marcher sa grosse artillerie à Costigliole, il paraissait vouloir faire le siège de Coni; mais changeant tout à coup de projet, soit qu'il en reçut l'ordre de sa cour, soit qu'il désespérât de pouvoir hiverner en Piémont, le général français rappela ses troupes à Saluces, campa, le 25, à Savillan, le 9 décembre, à Lagnasco, d'où il alla, le 15, par Cavour à Pignerol, et peu de jours après il reconduisit son armée au delà des alpes (1), en permettant à ses soldats les excès du plus affreux libertinage (2). An 1693.

Avant d'entrer en France monsieur de Catinat fut chargé par le roi d'offrir la paix à Victor Amédée. Louis XIV, toujours empressé de détacher le duc de Savoie de l'alliance de la maison d'Autriche, crut que la perte de la bataille de Marsaille le rendrait plus facile et plus accommodant (3). Monsieur de Tessé reprit une négociation déjà tant de fois entâmée sans succès, et peu de temps, après la première ouverture, il se décida à aller lui-même à Turin sur une

(1) Histoire de Victor Amédée. — Quincy. — Mém. du maréchal de Tessé. — Vie du maréchal de Catinat. — Arch. Caldera, mazzo 2, n. 7. — Mémoires de Feuquières, tom. 2, chap. 53, tom. 3.

(2) Alberti. — Mémoir. de Villars, tom. 1.

(3) Œuvres de Louis XIV, tom. 4, seconde partie. — Flassan, 5 pér., liv. 5.

An 1693. lettre du marquis de Saint-Thomas, qui lui laissait entrevoir la probabilité de réussir. Le général français, déguisé en postillon, resta pendant six jours caché dans le palais royal: il vit plusieurs fois pendant ce temps le duc de Savoie, qui lui parla de manière à prouver, que s'il souhaitait la paix, ce n'était pas par faiblesse (a); monsieur de Saint-Thomas traitait directement avec le comte de Tessé; et après quelques discussions ils convinrent ensemble d'un projet de neutralité pour l'Italie, portant, que si les Autrichiens s'y refusaient, le duc s'unirait contr'eux à la France (1).

(1) Mémoires du maréchal de Tessé.

CHAPITRE LXXV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1690.

Sommaire. Suite des négociations. — L'empereur refuse de consentir à la neutralité d'Italie. — Conduite de Victor Amédée. — Casal resserré. — Les Français entrent dans les vallées vaudoises, et sont repoussés avec

---

(a) » Je ne suis pas un grand monarque comme » le roi votre maître, *dit Victor au comte de* » *Tessé*, mais le caractère de souverain, quel- » ques opprimés qu'ils soient, est indélébile; j'ai » toujours respecté le roi: mais j'ai cru devoir lui » faire connaître que je ne le craignais point. »
Mémoires du maréchal de Tessé, liv. 3.

perte. — Fin de la campagne du 1694. — Dessein des Autrichiens sur Casal. — Négociation secrète du duc de Savoie avec la France pour la démolition de cette place. — Accord convenu. — Siège entrepris. — Capitulation de Casal. — La cour de Vienne se recrie d'abord, et consent enfin, à ce que les remparts de cette ville soient abattus. — Elle est remise au duc de Mantoue. — Embarras du duc de Savoie. — Il réussit avec peine à empêcher ses alliés d'attaquer Pignerol. — Il est forcé de renouveller son alliance avec les ennemis de la France. — Il traite encore avec cette puissance. — Rien ne se décidant, il fait un voyage à Lorette, où par la médiation du Pape et de Venise la neutralité d'Italie est arrêtée. — Accord secrètement conclu à Pignerol sur les bases fixées à Lorette. — Mouvemens de l'armée française dans les alpes, pour en favoriser l'exécution. — Son entrée et ses désordres en Piémont. — Remède qu'y apporte Victor Amédée. — Craintes qu'il fait paraître. — Politique dont il use pour engager les Autrichiens à consentir à sa paix particulière. — Suspension d'armes signée. — Dispositions des confédérés d'Augsbourg. — Ils pénètrent le secret du duc de

Savoie. — Déclaration de ce prince. — Il s'unit aux Français. — Les Autrichiens se retirent du Piémont. — Victor assiège Valence. — Les Autrichiens consentent à la neutralité d'Italie. — Fin de la guerre.

An 1694. Le comte de Tessé alla lui-même, par ordre du maréchal de Catinat, soumettre à Versailles le projet dont il venait de convenir: le roi l'approuva, et renvoya aux premiers jours de la nouvelle année monsieur de Tessé en Piémont, avec les pleins pouvoirs nécessaires pour conclure. Le duc de Savoie croyant voir dans la neutralité de l'Italie, non seulement le bien de ses propres états, mais l'avantage des puissances belligérantes, la proposa à Vienne; il insista même pour l'y faire agréer; cependant l'empereur, loin d'adopter les vues du duc de Savoie, éclata en menaces, et dans la circonstance où deux armées autrichiennes gênaient les déterminations de la cour de Turin, Victor n'osa pas provoquer le ressentiment de ses alliés; il fit néanmoins au maréchal de Catinat l'offre de se tenir de part et d'autre sur la défensive.

Ce général aurait voulu que le duc de Savoie s'engageât du moins par un traité secret à l'exécution des articles

convenus; Victor Amédée s'y refusa: il espérait toujours d'y faire consentir les Autrichiens sans en venir à une rupture avec eux, et il laissa languir les opérations militaires (1). C'était procurer un très-grand avantage aux Français, dont l'armée, affaiblie par les maladies et par la désertion, manquait des objets les plus nécessaires (2), et venait de recevoir l'ordre d'envoyer en Catalogne ou en Italie de nombreux détachemens, pendant que des renforts considérables arrivaient d'Allemagne en Piémont (3).

An 1694.

(1) Mémoires du maréchal de Tessé.

(2) Vie du maréchal de Catinat.

(3) Histoire du prince Eugène, liv. 2. -- Mémoires sur les guerres d'Italie.

Il fallait au duc de Savoie une grande prudence pour que son inaction ne lui fût pas imputée à Vienne et à Madrid. Son armée, éparpillée sur plusieurs points de la frontière, paraissait destinée à menacer la longue chaîne que l'ennemi occupait dans les alpes; il se contenta cependant d'envahir la vallée de Pragelas; la milice royale engageait souvent l'escarmouche, sans rien entreprendre d'essentiel, et les Autrichiens reçurent de Victor l'ordre de passer en Monferrat, et d'y resserrer Casal (4). La campagne touchait à son terme, sans que rien eût changé à ces dispositions, lorsque vers la fin d'octobre, monsieur de Catinat attaqua sur quatre points les vallées vaudoises; par tout ses troupes furent repoussées et suivies au delà des alpes, jusque dans les environs de Briançon et

(4) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Alberti.

An 1694. d'Embrun, où les Savoyards brûlèrent quelques villages (1).

(1) Quincy. — Vie du maréchal de Catinat.

An 1695. Les Autrichiens mécontens de l'inaction dont ils soupçonnaient la cause, sollicitèrent le siège de Casal. Il aurait été aussi contraire à l'intérêt du Piémont de les voir maîtres de cette importante place, que d'y laisser les Français; Victor Amédée en était convaincu, et forma le projet d'en abattre les fortifications. Persuadé que la France entrerait aisément dans ses vues, puisqu'il savait que les forces qu'elle destinait cette campagne en Italie ne suffisaient pas pour troubler l'entreprise formée par l'empereur, il envoya, le 15 mars, monsieur Gropello à Pignerol, avec ordre d'exposer au comte de Tessé son inquiétude et son dessein. Monsieur de Tessé partagea l'une, et approuva l'autre. Gropello lui proposa d'arrêter d'avance la capitulation de Casal, dont la première condition serait la démolition des fortifications de la ville et de la citadelle; on dressa la convention: on l'envoya à Paris: et le roi l'approuva, sous la condition que ses troupes resteraient dans la place jusqu'à la fin des démolitions; qu'après la capitulation de Casal il y aurait une suspension d'armes; et que si les Autrichiens refusaient d'y consentir, le duc de Savoie se déclarerait contr'eux.

Cette dépêche, arrivée à Pignerol le 6

avril, donna lieu à de longues et vives discussions : le dernier article exigé par Louis XIV rencontrait de grandes difficultés à Turin ; mais le desir de voir tomber des remparts depuis si long-temps funestes au Piémont l'emportant enfin sur toute autre considération, on arrêta que l'ordre serait donné au gouverneur de cette place de capituler, aussitôt que les assiégeans se logeraient sur le glacis, à condition que les fortifications en seraient rasées, sans pouvoir être rétablies durant la guerre ; le duc de Savoie promit de ne rien entreprendre avant le mois de novembre, ni sur les terres de France, en y comprenant le district de Pignerol, ni dans la vallée de Suse : il s'engagea à occuper ses alliés de manière qu'ils ne retirassent pas leurs forces d'Italie, pour les porter ailleurs contre Louis XIV, ou de se déclarer en sa faveur, si les Autrichiens n'exécutaient pas les articles convenus ; le roi de son côté consentit à ce que dans les états de Savoie occupés par ses troupes, les contributions fussent réglées à l'amiable (1). An 1695.

Cet accord secret une fois conclu, Victor Amédée, pressé par les Allemands et par les Espagnols d'ouvrir la campagne, réunit vingt-cinq mille hommes sous Casal. C'était à la moitié d'avril, et l'on disposait, quoique lentement, les préparatifs du siège, lorsque par un hasard

(1). Mémoires du maréchal de Tessé. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

An 1695. extraordinaire la neige tomba en si grande abondance qu'il fallut cantonner l'armée. Cet accident favorisa le desir de Victor Amédée, et la tranchée ne fut ouverte que la nuit du 27 juin (1). Le 6 juillet, les assiégeans commencèrent à bombarder la ville, et la nuit du 8, ils se logèrent sur le glacis; alors monsieur de Crenau arbora le drapeau blanc en exécution des ordres de sa cour; le 9, la capitulation fut signée: on convint que la garnison serait chargée de la démolition du corps de la place, et que celle des ouvrages extérieurs appartiendrait aux alliés, auxquels les Français remirent les magasins de guerre et de bouche, avec deux cents pièces d'artillerie, et tout leur attirail.

La cour de Vienne apprit avec une peine extrême les articles de la capitulation de Casal; le Monferrat étant un des grands fiefs de l'empire, cette cour prétendait qu'on ne pouvait sans son agrément détruire les fortifications qui en assuraient la capitale; on disputa vivement sur ce sujet, jusqu'à ce qu'enfin Victor Amédée arracha le consentement de l'empereur par la menace qu'il fit de s'unir à la France (2). L'on mit alors la main à l'œuvre; la partie des démolitions confiées aux alliés s'exécuta avec promptitude; mais celle qui devait s'exécuter par la garnison allait si

(1) Alberti. — Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3.

(2) Mémoires du maréchal de Tessé. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy.

lentement, malgré les sollicitations continuellement faites à monsieur de Crenau, qu'il fallut lui signifier qu'on le ferait sortir de la ville, sans en attendre la fin, s'il ne pressait son travail; il s'en occupa alors avec sollicitude, et le 18 septembre, Casal fut remis aux officiers du duc de Mantoue, auquel il devait être rendu. An 1695.

Le duc de Savoie avait quitté le Monferrat et distribué son armée en quartiers quelque temps avant ce terme, en laissant seulement dans son camp sous Casal un corps de cinq mille hommes commandé par milord Gollowai (1). Dès que ce général l'eut rejoint, Victor se trouva dans un grand embarras; ses alliés voulaient le siège de Pignerol, et le voulaient d'une manière si précise, qu'il n'y avait point d'espérance de parvenir à les détourner de cette idée. Victor ne trouva dans ces circonstances d'autre expédient que celui d'engager lui-même le maréchal de Catinat à menacer sa frontière, et paraissant craindre pour le Piémont dès les premiers mouvemens que ce général fit dans les alpes, il exagéra le danger auquel ses états se trouvaient exposés, insista pour que ses alliés concourussent à le défendre, et ayant éparpillé l'armée, il obtint de passer le reste de la campagne sur la défensive.

(1) Breve racconto della venuta dei Francesi. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1696.

Menacé cependant, et pressé par la maison d'Autriche, sans pouvoir espérer d'être validement soutenu par la France, le duc de Savoie se vit forcé de renouveller son alliance avec les confédérés d'Augsbourg ; il en prévint le comte de Tessé, et monsieur Gropello, toujours employé à ces négociations secrètes, lui fit entendre, que pour fournir à Victor Amédée un honnête motif de se retirer de cette alliance, le roi aurait dû lui rendre Pignerol. On répondit à l'envoyé du duc de Savoie, que si son maître voulait échanger cette place contre un équivalent au delà des alpes, la France ne serait pas éloignée d'y consentir; mais Victor en s'y refusant, affecta de donner des ordres pour les préparatifs de la nouvelle campagne (1).

(1) Mémoires du maréchal de Tessé. — Alberti. — Archivi reali, mazzo 15, num. 13. Provincia di Mondovi. — Correspondance de monsieur Gropello.

Ces démonstrations tendaient au double but d'obtenir de meilleures conditions à Paris, et d'écarter les soupçons des Allemands et des Espagnols, car dans le fond de son cœur Victor Amédée était dès-lors décidé à procurer la paix à l'Italie, dont le Pape et Venise le pressaient d'obtenir la neutralité. Il voulait cependant la faire acheter à la cour de Paris, qui y trouvait de grands avantages, et ne jugeant pas pouvoir sans imprudence poursuivre la négociation à Turin, où les ministres autrichiens l'épiaient attentivement, il prétexta un vœu, et se

rendit avec peu de suite à Lorette. Il y trouva un plénipotentiaire français: le marquis de Saint-Thomas traita avec lui; et sous la médiation des envoyés de Rome et de Venise, on y convint des bases d'un traité, qui fut bientôt après conclu (1). An 1696.

Victor Amédée, revenu à Turin sans que son voyage eût alarmé ses alliés, malgré leur méfiance, fit partir, le 5 mai, son fidèle Gropello pour Pignerol: monsieur de Tessé et lui ayant respectivement les pouvoirs nécessaires, signèrent, le 30, des articles portant en substance, que le roi céderait au duc les vallées de Pragelas et de la Pérouse avec Pignerol, dont les fortifications seraient démolies, sans qu'on pût jamais les relever: on stipula néanmoins, que la remise de cette place au duc de Savoie n'aurait lieu qu'à la paix générale. Le roi s'engagea à ne pas faire de traité sans y comprendre le duc, auquel il s'obligea de rendre la Savoie et le comté de Nice, aussitôt que les armées autrichiennes évacueraient l'Italie. Le mariage du duc de Bourgogne avec la princesse Adelaïde de Savoie fut arrêté, et l'on stipula en faveur des ambassadeurs piémontais les mêmes traitemens que recevaient à Paris ceux des têtes couronnées. En équivalent de tant d'avantages, le duc consentit à réduire son armée sur le pied de paix, dès que les

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 3. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1696. confédérés d'Augsbourg auraient souscrit à la neutralité d'Italie, et s'ils la refusaient, il s'engagea à se déclarer contre eux, pourvu que le roi lui confiât le commandement en chef de son armée d'Italie.

Dans ce cas, et prévoyant celui où l'on porterait la guerre en Lombardie, il fut dit, que toutes les conquêtes qu'on y ferait, appartiendraient sans exception au duc de Savoie, et si le roi d'Espagne venait à mourir sans enfans, la France devait employer son influence, et ses moyens pour procurer la réunion du Milanais au Piémont. Pendant la durée de la guerre, le roi promettait de payer au duc cent mille écus annuels, et lui fournir vingt-six mille hommes auxquels Victor en joindrait dix mille. L'on fixa à tout le mois d'août le terme pendant lequel on attendrait les déterminations des cours de Vienne et de Madrid sur le projet de la neutralité d'Italie, et l'on convint de leur offrir une suspension d'armes en attendant leurs résolutions (1).

Pendant que la paix se traitait ainsi, l'armée française se renforçait dans les alpes; le maréchal de Catinat ayant rassemblé dans la vallée de Suse quatre-vingt-dix bataillons, et quatre-vingt-quinze escadrons, s'avança, le 26 mai, à Aveillane: le 28, il campa entre Orbassan et Rivalta, en faisant courir le bruit

(1) Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 11. — Mémoires du maréchal de Tessé. — Diedo, tom. 3, lib. 15.

qu'il voulait assiéger Turin. Le duc de Savoie paraissait inquiet sur le danger de sa capitale, et ne négligeait rien de ce qui pouvait en assurer la défense. Les craintes de Victor Amédée semblaient d'autant plus justes, qu'il n'avait dans son camp près de Moncalier que seize mille hommes, tout compris : il sollicita vivement le secours des Autrichiens, car malgré l'accord fait, il éprouvait des inquiétudes (1) que la conduite des troupes françaises justifiait assez : ces troupes s'abandonnaient à de tels désordres, et leur chef les réprimait si peu, que Victor fut contraint d'ordonner aux paysans de leur courir sus, et mit à prix la tête de ces soldats qu'il devait probablement commander bientôt lui-même. La guerre devint alors horriblement cruelle : heureusement elle dura peu sur ce pied, car la certitude d'un danger évident ramena l'armée de Catinat à la discipline.

An 1696.

Les circonstances autorisaient le duc de Savoie à renouveller auprès de ses alliés les instances les plus pressantes pour obtenir d'eux l'adhésion à la neutralité de l'Italie : le ministre de ce prince à Vienne la demandait à grands cris (2) : mais l'empereur s'obstinait à s'y refuser : il ne savait point l'accord de Pignerol, et tout le monde l'ignorait encore, lorsque le maréchal de Catinat adressa à

(1) Quincy. — Alberti. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3.

(2) Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

An 1696. Victor Amédée une lettre, par laquelle il proposait à ce prince, de la part du monarque français, les avantages les plus grands, s'il voulait s'unir à lui contre la maison d'Autriche. On fit appeler à Turin les généraux allemands et espagnols, et l'on concerta avec eux la réponse qu'on fit à monsieur de Catinat, auquel le duc offrait d'engager ses alliés à traiter de la paix, et proposait une trêve, en attendant le retour des courriers qui seraient expédiés à Vienne et à Madrid. La suspension d'armes fut en effet conclue; le cours du Pô fixa la limite qu'on s'engagea de part et d'autre à ne point passer.

Le duc de Savoie appelant alors dans son camp de Moncalier toutes ses forces, et celles de ses alliés, prit contre eux des précautions, pour les empêcher de se saisir de ses places. Les réponses de l'empereur et du roi d'Espagne arrivèrent dans ce temps. Joseph premier se montra surtout contraire à la conclusion d'un traité particulier : il ne négligea rien de ce qu'il crut pouvoir déterminer la cour de Turin à renoncer à ce projet; mais Victor y persista si décidément, qu'on se borna à prolonger jusqu'à la mi-septembre l'armistice dernièrement conclue. Le maréchal de Catinat profita de la suspension d'armes, et se rendit à Turin, où il remit, et reçut, le 29 août, la

An 1696.

ratification des articles convenus à Pignerol (1), sans que le secret en transpirât encore; cependant la cour de Londres en eut connaissance à peu près dans ce temps, et milord Gallowai demanda une audience au duc de Savoie, exprès pour s'en plaindre. Victor avoua qu'on lui faisait de très-belles propositions: il ajouta que les circonstances l'engageaient à ne pas rejeter les avantages qui lui étaient offerts, dès que sa paix, loin d'être préjudiciable à la maison d'Autriche, assurait ses possessions en Italie; on prétendit inutilement éblouir le ministère piémontais par les offres les plus flatteuses; ses résolutions furent inébranlables (2): Victor déclara enfin, que si les Autrichiens ne se décidaient pas à accepter la neutralité de l'Italie, il s'unirait à la France, et les y forcerait.

Le maréchal se mit en mouvement, afin d'appuyer cette déclaration par la force. Le premier septembre, il passa la Doire à Colegno, dans l'idée de suivre le cours du Pô jusqu'à Valence, dont il projetait le siège; ce mouvement décida les Allemands et les Espagnols à se retirer promptement en Lombardie (3); et le duc de Savoie, à la tête de quinze bataillons et de dix-sept escadrons de ses troupes, joignit, le 17, l'armée française, qu'il devait commander en chef. Le 19, il investit Valence par les deux bords du Pô:

(1) Mémoires du maréchal de Tessé. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5.

(2) Histoire de Victor Amedée. — Histoire du prince Eugène, liv. 3. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Diedo, tom. 3, lib. 15.

(3) Quincy. — Mémoires du maréchal de Tessé. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Istoria dell' Italia occidentale. lib. 13, cap. 11.

An 1696. la tranchée fut ouverte, la nuit du 23, et l'on commença le lendemain deux attaques (1). Victor Amédée souhaitait ardemment de presser le siège d'une place qui devait lui appartenir; mais le maréchal de Catinat, prévoyant que la reddition de Valence apporterait de nouveaux obstacles à la conclusion du traité que la France desirait, retardait avec art les opérations du siège (2). Les Autrichiens n'étaient pas loin en effet de consentir à ce qu'ils avaient jusqu'alors refusé avec dédain; la crainte de voir entâmer la Lombardie les inquiétait beaucoup: elle détermina le comte de Mansfeld, commissaire de l'empereur, à demander, le 14 septembre, de se présenter au duc de Savoie, qui préféra d'envoyer à Pavie le marquis de Saint-Thomas, son ministre, par les soins duquel l'accord se conclut enfin. On en apprit la nouvelle, le 8 octobre, au camp sous Valence, et dès le lendemain, on leva le siège de cette place. Le 14, les troupes françaises et allemandes commencèrent à évacuer l'Italie, pendant qu'une partie de l'armée espagnole prenait la route de Naples (3).

La paix générale, qui ne tarda pas à se conclure à Riswick, confirma le traité particulier de la France avec le duc de Savoie (4). On dut probablement à ce traité les facilités que les Autrichiens

(1) Histoire de Victor Amédée. — Alberti. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie.

(3) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 2. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 3. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 13, cap. 11. — Quincy. — Mémoires du maréchal de Tessé.

(4) Flassan, 5 période, liv. 5.

apportèrent à finir la guerre. Le Piémont respira enfin, après six ans de cruels malheurs; le tableau des désastres de ce pays infortuné, et le desir d'y mettre un terme, est tout ce que l'on peut opposer aux reproches qui ont été faits à Victor Amédée. *An 1696.*

CHAPITRE LXXVI.

NOUVEAUX TROUBLES

DANS LA PROVINCE DE MONDOVI.

Sommaire. On veut soumettre la province de Mondovi aux charges que le reste du Piémont supporte. — Difficultés que rencontre l'exécution de cette mesure. — Victor Amédée se rend en personne à Mondovi, et y fait marcher des troupes. — Succès de son voyage. — État des choses après son retour à Turin. — Monsieur des Hayes chargé de contenir les mécontens. — Leur hardiesse. — Ils s'emparent de plusieurs postes. — Combat de Villeneuve. — Prise de ce village par les insurgés. — Combat de Saint-Quintin. — Retraite des rebelles. — Renforts arrivés aux troupes. — Elles attaquent l'ennemi sur tous les points. — Leur victoire est complète. — Détails de cette journée. — Ses suites.

— Nouveau combat à Monesté. — Monsieur des Hayes occupe Montalto. — Rigoureuses punitions des révoltés. — Le plus grand nombre pose les armes, et implore la clémence de Victor Amédée. — Fin des troubles.

Victor Amédée, contraint de supporter l'indocilité de la province de Mondovi, lorsqu'en 1686 ses forces étaient occupées dans les vallées vaudoises (1), s'y vit menacé d'une nouvelle révolte pendant les dernières campagnes contre la France : les germes de la sédition furent étouffés en naissant (2) ; mais il résolut dès-lors d'attendre le retour de la paix pour soumettre la province de Mondovi aux nouvelles charges que le reste du Piémont supportait sans murmures depuis plusieurs années. La manière distinguée dont les habitans de Mondovi avaient servi durant la guerre de 1690, leur fit peut-être espérer la continuation de tant de tolérance. Cependant, dès qu'en 1697 Victor Amédée eut fait publier l'ordre de la levée du sel par capitation, la ville en donnant l'exemple de l'obéissance aux volontés souveraines, exhorta les communes de son mandement de s'y soumettre, sans s'exposer à de nouveaux malheurs.

(1) Mem. sugli eventimenti di Mondovi.

(2) Histoire de Victor Amédée.

An 1697.

Les villages de la plaine suivirent ce sage conseil : ceux de la montagne se montrèrent indécis sur le parti qu'ils embrasseraient ; et plusieurs mois se passèrent ainsi, malgré les instances réitérées des ministres aux administrateurs de ces communes. Le duc de Savoie prit alors la résolution de se rendre en personne dans la province, comptant que sa présence en imposerait aux malveillans, comme en 1684. Un corps de troupes, sous les ordres de monsieur des Hayes, précéda sa marche, et campa entre Villeneuve et Mondovi, où Victor arriva bientôt lui-même (1). Par son ordre quelques personnes furent arrêtées, d'autres envoyées en exil à Pignerol ou à Verrue ; il nomma le comte de Monestarol au commandement de la province, chargea le président Garagno de l'exécution des ordres relatifs au *Sannage*, et ne repartit, qu'en laissant monsieur des Hayes avec une autorité très-étendue, au moment où tout semblait annoncer une prompte soumission (2).

An 1697.

An 1698.

Le premier soin de ces chefs fut celui de surveiller à l'exacte exécution de l'ordre prohibitif du port d'armes et des attroupemens : la peine de mort, décernée contre les coupables par l'édit royal du 16 août, devait être appliquée sommairement et sans appel, par la *Délégation extraordinaire* (3). On travaillait

(1) Mem. sugli evenimenti di Mondovi.

(2) Arch. royales, provincia di Mondovi, mazzo 4, n. 6 e 12. — Relation du fait de Mondovì en 1699.

(3) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 7.

An 1698. d'autre part à effectuer la division des territoires de chaque commune du *mandement* pour en exécuter l'arpentage, afin d'asseoir dans une juste proportion la quotité de l'impôt foncier; on s'occupait en même temps de la liquidation de la dette publique, et de celle de la comptabilité des receveurs et des caissiers (1); le ministère espérait beaucoup de l'exécution de ces mesures, qui devaient décharger les communes taxées trop haut, et faire entrer au trésor royal le denier public sans fouler le peuple.

Cependant le nombre des malveillans grossissait chaque jour: ils se joignaient dans les montagnes aux brigands qu'on avait imprudemment négligé de dissiper, et plusieurs fois ils étaient descendus armés dans les environs de la ville, avant qu'on eût ordonné aux communes de prendre les armes, et de s'opposer à leurs courses. Dès que cet ordre fut donné, plusieurs de ces communes obéirent (2), d'autres s'en excusèrent; mais les deux Briaglia, la Bastie, Pasco et les Molliné se joignirent aux brigands. Dès-lors ceux-ci levant ouvertement l'étendard de la révolte, s'emparèrent de Montalto et de Monesté, forcèrent à la retraite un régiment cantonné à Notre-Dame de Vico, et vers la moitié de novembre occupèrent Vico même, après avoir contraint tous ceux qu'ils rencontrèrent en route de se joindre à eux,

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 9. — Istruzioni al presidente Garagno, e senatore Graneri 19 luglio e 13 settembr.

(2) Memorie sugli avvenimenti del Mondovi. — Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 8.

Monsieur des Hayes fit passer des secours aux communes de Roburent, de Frabouse et de Roccafort pour en prévenir la défection. Le sénat déclara par un *manifeste* que ceux qui avaient pris les armes étaient rebelles et coupables de haute trahison; il ordonna d'informer contr'eux, et fit publier une note de cinquante-cinq personnes condamnées à la peine de mort (1). De leur côté, les insurgés jetèrent un pont sur le Tanaro, et marchèrent contre Villeneuve, dont les habitans s'étaient joints aux troupes; il ne se trouvait qu'une centaine d'hommes dans le village : on y combattit néanmoins avec chaleur; mais après une longue résistance les rebelles y entrèrent victorieux, cernèrent le chevalier de Berton dans la maison où il se retira avec son détachement, le contraignirent à capituler, et mirent tout à feu et à sang dans le village infortuné dont ils venaient de se rendre maîtres. *An* 1698.

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 10 e 11.

Malgré la rigueur de la saison, les insurgés s'avancèrent au commencement de janvier fort près de Saint-Quintin. Monsieur des Hayes marcha à leur rencontre; le combat s'engagea vivement : il durait depuis quatre heures avec un avantage égal, lorsqu'à l'approche d'un corps de cavalerie, les paysans se retirèrent en désordre dans les bois voisins, où monsieur des Hayes les aurait *An* 1699.

An 1699. poursuivis, si une nouvelle colonne arrivant au secours de l'ennemi n'eût décidé sa retraite. L'état des choses parut alors si alarmant à ce général, qu'il voulut en rendre compte lui-même à la cour (1); il ne s'arrêta que peu de jours à Turin, et à son retour à Mondovi, il appela sous les armes la milice sédentaire de la province, la joignit à la milice royale du marquisat de Saluces, des provinces de Pignerol, de Fossan et de Coni, arrivée à Mondovi avec quelques régimens de ligne, et il se prépara à attaquer les rebelles.

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 12 e 13. — Mem. sugli evenimenti di Mondovi. — Relation du fait de Mondovi.

Dès les premières dispositions qui annoncèrent le projet du général, les insurgés s'adressèrent à l'évêque, et lui témoignèrent le desir où ils étaient de se soumettre; mais leurs prétentions firent tomber la négociation dès son ouverture. Monsieur des Hayes avait à ses ordres les régimens aux Gardes, de La croix blanche, de Savoie, de Monferrat, de Piémont, de Fusiliers, d'Aoste, de Chablais, de Schoulembourg et de Genévois dragons, sans compter la milice. Il mit, le 26 mai, sa petite armée en mouvement, du côté de Vico, où les rebelles s'étaient retranchés; une colonne marcha par Costa-Malcina, et occupa les forêts où l'on craignait que l'ennemi ne se jetât; une seconde colonne se dirigea vers les postes que les paysans

entretenaient sur les hauteurs de Vico, An 1699.
et on ne trouva sur ce point aucune résistance, car le chef des insurgés, gagné par monsieur des Hayes, se retira dès que les troupes parurent : la troisième colonne prit par Vasco la route de Monesté, à dessein d'empêcher les habitans de ces contrées de secourir Vico; enfin la quatrième colonne fut destinée à l'attaque d'une petite redoute qui appuyait ce dernier village, et qu'on appelait le Fort-commun.

En arrivant à la portée des abattis qui flanquaient cette redoute; les troupes se précipitèrent la baïonnette au bout du fusil sur les rebelles qui les défiaient au combat; le fanatisme était extrême parmi eux; ils poussaient des cris horribles, et s'exhalaient en injurieuses menaces contre les soldats. Le feu commença vivement, sans que les troupes en souffrissent plus qu'une perte médiocre, et soit, comme le prétendirent les paysans, qu'on eût ôté les balles de leurs cartouches, soit que le courage les abandonnât en apprenant la mort de leurs principaux chefs tués au commencement de l'action par quelques-uns des leurs, ils ne résistèrent pas long-temps; on fit un grand nombre de prisonniers, et l'on abandonna au pillage Briaglia Sottana et Vico.

Monsieur des Hayes ayant fait pendre

An 1699. sur les lieux mêmes les chefs des rebelles tombés en son pouvoir, s'avança sans retard à Monesté, dont les habitans avaient pris la fuite; il livra ce village à la fureur du soldat; mais pendant qu'on butinait, les insurgés descendirent des montagnes voisines, et attaquèrent les troupes avec fureur: celles-ci se remirent en ordre à la hâte: on combattit pendant huit heures entières, jusqu'à ce que les paysans renonçant à l'espoir de vaincre, regagnèrent les lieux d'où ils étaient descendus. Cette journée fut sanglante: elle coûta plusieurs braves officiers, à la tête desquels on compta le colonel d'Allemagne: monsieur des Hayes reçut plusieurs coups dans ses armes, en se montrant toujours à la tête des siens.

La nuit qui suivit ce combat, ce général marcha sur Montalto: il en approcha sans obstacle, y établit une garnison et une commission militaire, qui chargée de juger sommairement des délits de révolution, envoya en exil dans le Verceillais un grand nombre de familles, condamna à la peine de mort trente-six des principaux chefs de la révolte, et ordonna à tous les religieux nés dans la province d'en quitter les couvens, et d'aller habiter ceux des lieux les plus éloignés (1). La nouvelle de ces évènemens, portée à Turin par

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 6. — Mem. sugli evenimenti di Mondovi.

un aide-de-camp de monsieur des Hayes, fit espérer à Victor Amédée d'avoir abattu l'hydre insurrectionnelle; il ordonna sur le champ au comte de Buttiglière, qui avait la survivence de la secrétairerie d'état, régie alors par le marquis de Saint-Thomas son père, de se rendre à Mondovi, pour y aviser aux moyens propres à rétablir l'ordre et la tranquillité. Ce jeune ministre trouva que les rebelles consternés et abattus semblaient avoir perdu le courage avec l'espérance: le nom seul de monsieur des Hayes faisait trembler les communes jusqu'alors les moins dociles, et elles témoignaient toutes le desir d'obtenir, par une prompte soumission, le pardon de leur faute. Monsieur de Buttiglière ayant fixé la destination des cantonnemens d'une partie des troupes, en renvoya l'autre dans les garnisons, et répartit pour Turin, en laissant à monsieur des Hayes un mémoire instructif sur la conduite qu'il aurait à tenir (1). An 1699.

On regardait la commune de Montalto comme le foyer de l'insurrection toujours renaissante, et l'on prit la résolution de détruire ce village. Montalto se divisait en neuf hameaux; on décida d'en conserver un seul, et d'y fixer le petit nombre d'habitans, qui n'avaient pas pris part à la révolte, ou qui avaient quitté les armes à la première

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 4, n. 13 e 14. — Mém. au comte de Buttiglière pour son voyage à Mondovi. — Mazzo 5, n. 6. — Relation du fait de Mondovi.

An 1699. sommation. Victor chargea de l'exécution de cet ordre le général des finances Gropello, le même que nous avons vu pendant le cours des dernières guerres si souvent employé dans les négociations, et qui venait d'être fait comte en récompense de ses services. Les instructions qu'on lui donna portaient, qu'il n'eût à recevoir les rebelles qui offriraient de se soumettre qu'à condition que la moitié d'entr'eux serait transportée dans le Verceillais avec leur famille, et sous peine de la confiscation de tous leurs biens qui devaient être distribués aux citoyens, dont l'attachement au gouvernement avait causé la ruine, et singulièrement aux habitans de Frabouse et de Roburent, maltraités par les révolutionnaires : les cantons de la Briaglia, épars sur la montagne, et servant de refuge aux brigands, devaient aussi être démolis: la tête des chefs de l'insurrection fut mise à prix, et monsieur des Hayes reçut ordre de les tenir continuellement en alarme (1).

(1) Archives royales. Ut supra.— Istruzione al generale di finanze Gropello.

Le comte Gropello s'étant rendu à Montalto, ordonna d'abord dans toutes les communes de la province le dénombrement général des habitans, afin de connaître la force des insurgés qui persistaient dans la révolte, par le nombre d'hommes manquans dans leurs foyers ; il jugea, d'après un calcul approximatif,

qu'à peine cinq cents personnes se trouvaient absentes de leur domicile ordinaire, et il se flatta d'en gagner plusieurs encore, en engageant monsieur des Hayes à proroger le terme de l'amnistie accordée aux rebelles. Cependant on poursuivait avec activité le cours des procédures commencées contre les détenus; quarante-neuf furent pendus à Montalto seulement; on décida les seigneurs des fiefs impériaux des Langhes à refuser un asile aux fuyards, et l'on commença à abattre les bourgades qui devaient être détruites, et les forêts dont les montagnes voisines étaient couvertes; trois mille pionniers, venus des provinces éloignées, y travaillaient sans relâche; pendant que les troupes poursuivaient jusqu'aux sommets des montagnes les faibles corps d'insurgés fuyant devant elles (1). An 1699.

Gropello publia alors l'édit royal portant défense de rebâtir les maisons détruites, ou d'en élever d'autres au delà des termes fixés, ni de replanter, ou laisser croître les bois qu'on venait d'abattre (2). Cette mesure ne tarda pas long-temps à être modifiée; mais on continua si vigoureusement la poursuite contre les rebelles obstinés, qu'ils disparurent ou périrent, et le calme fut rétabli plutôt qu'on n'avait osé le croire. Quatre cents quarante-cinq familles

(1) Archives royales. Ut sup. — Relazione del generale di finanze Gropello. — Relation du fait de Mondovi. — Arch. Caldera, marzo 2, n. 2.

(2) Editto 4 luglio 1699.

An 1699. avaient été dispersées dans les villages du Verceillais, où l'on accorda à chacune un revenu en biens-fonds, égal à celui qu'elle possédait dans sa patrie (1); c'est ainsi qu'en punissant le crime que nul gouvernement ne peut pardonner sans cesser d'exister, Victor Amédée traitait en père ses sujets égarés; il avait de même pourvu à l'indemnité des créanciers des coupables, et ordonné, que les dots de leurs femmes, et les alimens de leurs enfans fussent prélevés avant toute chose de la masse des biens tombant en confiscation (2). Dès-lors on retira les troupes cantonnées dans les villages. Messieurs des Hayes et Gropello, rappelés à Turin, remirent le commandement de Mondovi au comte de Monestarol, par la prudence et les soins de qui les traces mêmes de l'esprit de vertige, dont ce pays infortuné venait d'être agité, disparurent entièrement (3). Ses habitans, empressés de réparer la faute dont ils s'étaient rendus coupables, exercèrent par la suite le courage qui les distingua contre les ennemis du Piémont, et donnèrent à Victor Amédée des marques de fidélité, d'amour et de zèle, dans la guerre que ce prince ne tarda pas à soutenir.

(1) Archives royales. Ut supra, mazzo 3, n. 13. — Lettera del conte Gropello a S. A. R. 19 marzo. Altra al marchese di San Tommaso 11 aprile. Altra del conte della Torre al conte Gropello 11 aprile. Altre di S. A. allo stesso 2 e 11 detto. -- Mazzo 5, n. 3; mazzo 3. -- Relazione del generale di finanze Gropello.

(2) Archives royales. Ut supra, mazzo 5. -- Istruzione a'regj delegati 22 marzo. — Mem. al generale di finanze, 25 detto.

(3) Archives royales. Ut supr. — Lettre de S. A. R. au comte Gropello. — Relation du fait de Mondovi.

CHAPITRE LXXVII.

GUERRE DE 1701.

Sommaire. Les maisons d'Autriche et de Bourbon prétendent à la succession d'Espagne. — Le duc de Savoie s'unit à Louis XIV. — Conditions de l'alliance. — Les Français s'avancent en Piémont. — Le duc de Mantoue les reçoit dans sa capitale. — L'empereur cherche et ne réussit pas à gagner le gouverneur de la Lombardie, et le sénat de Milan. — Une armée allemande entre en Italie sous la conduite du prince Eugène de Savoie. — Premiers mouvemens militaires de cette campagne. — Fautes des coalisés. — Leur mésintelligence. — Le prince Eugène en profite et fait des progrès. — Le duc de Savoie craint la maison de Bourbon. — Il ne se rend qu'avec peine à l'armée. — Ses projets, ses vues, sa conduite. — Le maréchal de Villeroi remplace le maréchal de Catinat dans le commandement. — Nouvelles discussions. — Combat de Chiari. — Suite des opérations militaires. — Les alliés entrent en quartiers. — Les Impériaux prennent les leurs. — Campagne d'hiver. —

Mantoue resserré par les Autrichiens. — Avantages qu'ils remportent. — Surprise de Crémone.

La branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne s'étant éteinte par la mort de Charles II, arrivée le premier novembre 1700, l'empereur prétendit être appelé à lui succéder, de préférence au duc d'Anjou petit fils de Louis XIV, que le feu roi avait nommé son héritier. Il n'entre pas dans notre sujet de parler du traité de partage conclu en 1697 entre les puissances intéressées à morceler la monarchie espagnole, ou à la gouverner; ce traité n'eut aucune suite, et à la mort de Charles les maisons de Bourbon et d'Autriche se préparèrent à faire valoir par les armes leurs droits à un des premiers trônes de l'univers.

Les deux prétendans appréciaient l'alliance du duc de Savoie, dont l'influence avait plus d'une fois décidé du sort de la guerre en Italie; mais ni l'un ni l'autre ne paraissait disposé à l'acheter au prix que ce prince aurait voulu y mettre; la cour de Vienne, lente et réservée, semblait attendre des avances que le ministère piémontais ne voulait pas faire; celle de Paris se contenta d'abord de solliciter le passage de l'armée qu'elle

destinait à entrer en Lombardie, et sur les obstacles que le comte de Philippaux, ambassadeur de France à Turin, rencontra à cette occasion, Louis XIV y envoya monsieur de Tessé, plus heureux à négocier en Piémont qu'à y faire la guerre. Après des discussions assez longues, le traité d'alliance fut conclu au commencement du 1701; on y prit des arrangemens pour acquitter les sommes que l'Espagne devait au duc de Savoie; l'on arrêta le mariage de Marie Louise, fille de ce prince, avec le duc d'Anjou, que nous appelerons désormais Philippe V; on convint que Victor joindrait douze mille hommes aux trente-cinq mille Français qui passeraient les alpes, et dont il serait nommé généralissime; on lui accorda enfin, à titre de subside, six cents mille livres par mois (1). Le duc de Savoie aurait souhaité que l'envoyé de Vienne à Paris servît d'ôtage au marquis de Prié son ministre; mais le roi ayant besoin d'un ôtage pour la sûreté de son propre ambassadeur, ne put consentir à sa demande (2), et l'on ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de cette précaution, car, soit que l'empereur espérât encore d'attirer le duc de Savoie à son parti, soit que monsieur de Prié fût dès-lors dans les intérêts de la maison d'Autriche, au service de laquelle il finit par se vouer, on le traita avec égard

An 1701.

(1) Millot. Mém. tom. 1, 2. part. — Quincy. -- Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 1. --Histoire du prince Eugène, liv. 3. — Mémoires du maréchal de Tessé.

(2) Œuvres de Louis XIV, tom. 6, suite de la troisième partie.

An 1701.

(1), on lui permit de retourner à Turin, et il ne tarda pas à y être nommé ministre d'état.

(1) Ottieri, lib. 4.

Après la conclusion de l'alliance, l'armée française commença à filer en Piémont par le Dauphiné et par l'état de Gênes; quinze mille hommes, sous les ordres du comte de Tessé, s'approchèrent de Mantoue, dont le souverain voulait paraître forcé à se déclarer contre l'Autriche, quoiqu'il eût secrètement traité avec la France, et convenu de recevoir une garnison dans sa capitale; elle y entra le 5 avril, après quoi monsieur de Tessé passa dans les états de Modène et de Parme, comptant faire déclarer ces deux ducs en faveur de Philippe V.

Le maréchal de Catinat, destiné à commander en Italie sous le duc de Savoie, arriva dans ce temps à Turin; il en repartit bientôt, sans pouvoir déterminer Victor Amédée à se mettre à la tête de l'armée. Victor commençait à craindre de voir la Lombardie tomber plus aisément qu'on ne l'avait d'abord cru sous la puissance de la maison de Bourbon, et n'était pas pressé de lui en faciliter la conquête (2): quoiqu'on présumât à Paris qu'il ne pouvait rien vouloir que les volontés de Louis XIV (3), il resta lui-même à Turin, et il retarda la marche de ses troupes. Monsieur de Catinat joignit les siennes aux Espagnols que le

(2) Mémoires du maréchal de Tessé. — Becattini, vol. 1.

(3) Millot, tom. 1, 2 partie.

prince de Vaudemont commandait dans le Milanais, et s'avança à la rencontre de l'armée allemande. L'empereur ayant inutilement tenté de gagner le gouverneur et le sénat de Milan, venait de faire entrer dans le Tyrol le prince Eugène de Savoie, à la tête de trente-deux mille hommes qui débouchèrent sans opposition en Italie par la faute que firent leurs ennemis, en n'entrant pas sur les terres de Venise (1); un ordre exprès du roi le défendait au maréchal, qui passa le Mincio dès qu'il vit les Autrichiens s'avancer sur l'Adige. Cependant la supériorité du talent et du nombre se trouvait réunie en faveur des Impériaux : ils passèrent l'Adige entre Castelbaldo et Villabona, en laissant monsieur de Catinat incertain s'ils se porteraient dans le Modénais ou dans le Mantouan; craignant également l'un et l'autre, le général français se plaça le long du canal Bianco; mais il fit la faute de ne point en border le cours jusqu'à son embouchure dans le Tartaro, ce qui laissa la liberté au prince Eugène de passer cette rivière à Castel-Gulielmo, en même temps qu'un corps détaché marchait par son ordre dans le Ferrarais, et passait le Pô à Pantalone (2).

An 1701.

Le maréchal de Catinat rejetait la cause de tant de malheurs sur le prince de Vaudemont, qui avait contrarié son

(1) Vie du prince Eugène, liv. 3. — Ottieri, lib. 4.

(2) Vie du maréchal de Catinat. — Mémoires de Feuquières, tom. 3, chap. 80. — Quincy. — Mém. du maréchal de Tessé.

An 1701. plan de campagne, et sur le duc de Savoie, qui retenait ses troupes en Piémont (1) : il sollicita vivement l'arrivée de ces troupes à l'armée : il envoya trois mille hommes de pied, et quinze escadrons à Carpi, et il occupa avec un corps plus considérable San-Pietro de Legnago. Ces dispositions étaient la suite du projet que le général français supposa d'abord à son ennemi, en lui supposant le dessein de se loger à Carpi ; mais sur quelques mouvemens qu'il lui vit faire, il le crut décidé d'agir sur le Pô, et il marcha à Ostiglia, après avoir garni Stellata. C'était ce que desirait le prince Eugène, son intention étant de s'emparer de Carpi et de Castagnaro, comptant s'approcher ensuite de Saint-Pierre de Legnago, et séparer les corps stationnés à Rivoli, à Stellata, ou le long du cours de l'Adige, afin de battre les Français en détail.

(1) Ottieri, lib. 4.

En exécution de ce plan, les Autrichiens passèrent le canal Bianco à Baruchella, et attaquèrent en même temps Carpi et Castagnaro. Monsieur de Tessé, commandant à Saint-Pierre de Legnago, marcha au secours du premier de ces postes, sans pouvoir le sauver, il recueillit les fuyards, et poursuivi jusqu'à Legnago, il se replia sur les quartiers voisins du Mincio. Rivoli et les bords de l'Adige furent abandonnés par les troupes françaises;

les Impériaux les pressèrent dans leur retraite, et sans la difficulté des chemins qui retarda la marche d'une colonne, l'armée de Catinat se serait trouvée coupée. Nous ne discuterons pas jusqu'à quel point peuvent être justes les reproches qu'on fait à ce général : le récit des opérations de cette campagne, nécessaire à éclaircir l'histoire militaire du Piémont, n'entre dans notre plan que sous ce seul rapport. An 1701.

L'armée française se retira entre Mantoue et Peschiera: la division s'était mise parmi ses chefs ; et non seulement le prince de Vaudemont et le maréchal de Catinat étaient devenus ennemis, mais le maréchal et le comte de Tessé se montraient irréconciliables : ils rejetaient les uns sur les autres la cause du peu d'espérance qu'ils conservaient tous de parvenir à arrêter la marche de l'ennemi vainqueur (1).

Les malheurs de l'armée d'Italie affligèrent d'autant plus Louis XIV, qu'il se défiait alors du duc de Savoie, et qu'il n'ignorait pas combien la disposition des esprits lui était contraire en Lombardie (2). On soupçonnait monsieur de Vaudemont, gouverneur de cette province pour Philippe V, de s'entendre secrètement avec les Autrichiens (3), et cependant on se croyait forcé de le ménager. Dans ces circonstances le

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 3. -- Vie du maréchal de Catinat. -- Mémoires de Feuquières, tom. 3, chap. 80. -- Mém. du maréchal de Tessé, chap. 5. — Quincy.

(2) Millot, vol. 1, 2. partie.

(3) Œuvres du duc de Saint-Simon, liv. 1, §. 16, et liv. 7.

An 1701. cabinet de Versailles consentit enfin à complaire au duc de Savoie, qui voulait voir le mariage de la princesse sa fille avec le roi d'Espagne authentiquement déclaré avant de quitter ses états (1), et Victor Amédée satisfait sur cet article, fit marcher ses troupes à l'armée, vers laquelle il partit lui-même, le 24 juillet, en confiant le commandement militaire du Piémont au marquis de Bagnasc, sous les ordres de la duchesse son épouse (2).

L'arrivée du duc de Savoie au camp des alliés, loin d'éteindre la discorde, fit naître de nouvelles factions; ce prince en donnant sa confiance au comte de Tessé, exaspéra monsieur de Catinat, qui malgré les réclamations de Victor, dispersa les troupes piémontaises sur tout le front de sa ligne. Ce général avait projeté de faciliter au prince Eugène la prise des ponts établis à Goito sur le Mincio, dans l'espérance de le prendre sur le temps, et de le combattre avec avantage; mais il ne fut pas possible d'attirer les Allemands dans le piège qu'on leur préparait. Le duc de Savoie soutint alors que l'ennemi pouvant passer ailleurs la rivière, et tourner la position qu'on occupait, il fallait se concentrer à Goito même. Cette raison était militairement fondée; on se replia sur la droite de l'Oglio, et les

(1) Ottieri, lib. 4.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires sur les guerres d'Italie.

Autrichiens s'étant avancés de Monte-chiaro à Rovere, messieurs de Vaudemont et de Tessé se rangèrent à l'avis du duc de Savoie de se retirer à Antignato, où l'armée prit position, le 7 août, contre le sentiment du maréchal de Catinat. An 1701.

Ce général auquel on ne peut refuser des talens, quoiqu'il n'eût pas le génie du prince Eugène, venait d'éprouver une suite de malheurs que ses ennemis attribuaient à ses fautes; on l'en accusa à Paris, et le roi nomma pour le remplacer le maréchal de Villeroi, qui, le 22 août, arriva à l'armée. Ce nouveau chef, dont les moyens étaient bornés, et la présomption très-grande; ayant assuré à son maître, qu'il chasserait bientôt les Autrichiens de toute l'Italie, entreprit la guerre offensive en y arrivant. Dès le 26 il passa l'Oglio à Rudiano, après avoir menacé les Impériaux à Palazzuolo, et le premier septembre il attaqua Chiari, qu'il n'avait pas seulement reconnu (1). Le duc de Savoie s'opposa inutilement au dessein du maréchal : il prétendit que dans l'incertitude où l'on était sur la force, et les dispositions de l'ennemi, on devait se borner à défendre le cours du Mincio; l'avis du maréchal l'emporta, et Victor Amédée, n'ayant que le titre de général en chef, insista sans succès sur le danger auquel on allait exposer l'armée (2).

(1) Vie du maréchal de Catinat. — Mémoires de Tessé. — Mém. de Feuquières, tom. 3, chap. 80. — Bentivoglio, tom. 1.

(2) Histoire de Victor Amédée.

An 1701. Les Allemands s'étaient retranchés à Chiari ; toutes leurs forces réunies à la portée de cette ville, pouvaient aisément la soutenir ; on prétend d'ailleurs que le prince Eugène fut secrètement averti du projet de monsieur de Villeroi, et les Français accusèrent le duc de Savoie de lui en avoir donné connaissance ; il est cependant sûr que quand même on serait parvenu à s'emparer de ce poste, on n'aurait pu s'y soutenir; messieurs de Catinat et de Tessé le représentèrent au duc de Villeroi, sans pouvoir lui faire changer d'idée. Il attaqua les Autrichiens: il s'obstina même trop long-temps à soutenir un combat malheureux, et il ne se retira qu'après avoir perdu quatre mille hommes.

La bravoure que Victor Amédée fit paraître ce jour n'empêcha pas les Français de croire qu'il s'entendait avec le prince Eugène : on était à l'armée environné de soupçons : on s'y méfiait également du duc de Vaudemont, du comte d'Aguillar, du comte de Lastorres et du secrétaire de monsieur de Catinat. Le maréchal de Villeroi se trouvait dans une position où l'homme même le plus habile se serait vu embarrassé.

Le 6 septembre, l'armée prit position à Rudiano; monsieur de Catinat proposa de tenter une incursion dans le Frioul, pour rappeler les Autrichiens aux confins

de l'Italie; mais le duc de Savoie pressé An 1701.
de reconduire ses troupes en Piémont, soutint qu'il fallait se tenir sur la défensive, et monsieur de Villeroi en embrassant ce parti, voulut néanmoins harceler son ennemi.

Les alliés allèrent camper à Urago; en appuyant leur droite à Castrazato, leur gauche à l'Oglio. Le 16, ils poussèrent dans le Mantouan une colonne aux ordres du comte de Tessé, qui attaqua sans succès Castiglione delle Strivere et Gottofredo. Le prince Eugène, placé entre Palazzuolo et Chiari, à moins de deux milles des postes qu'on prétendait lui enlever, les fit soutenir, et repoussa d'autant plus aisément les efforts du comte de Tessé qu'il connaissait ses projets, sa force et ses dispositions; d'après une lettre du duc de Savoie à un de ses officiers généraux, qui fut interceptée; l'expédition échoua; et monsieur de Tessé se retira sans autre avantage que d'avoir dispersé les magasins de Cavazère et de Castelbaldo.

Chacun rentra dans sa position. L'arrière-saison avançait: on souffrit également de part et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin au commencement du mois de novembre les alliés, affaiblis par la disette et la désertion, se décidèrent à prendre des quartiers. Le duc de Savoie partit le premier, pour rentrer en Piémont; ses

An 1701. troupes le suivirent, et monsieur de Villeroi ayant marqué son quartier à Soracina, distribua l'armée dans les villages et les cassines le long de l'Oglio, sans que le prince Eugène eût connaissance de ce mouvement. Ce prince souhaitait établir ses cantonnemens dans la province de Bresse; cependant la république de Venise refusa d'y consentir, et dès-lors il ne restait aux Autrichiens d'autre parti à prendre que celui de percer dans le Mantouan, s'ils ne voulaient pas rétrograder jusqu'au Tyrol. Le 20 novembre, ils entrèrent en effet dans le duché de Mantoue. Le maréchal de Villeroi informé de leur mouvement, étendit ses quartiers entre Crémone et l'Oglio, et jeta plusieurs ponts sur cette rivière depuis Torre d'Oglio à Gazzolo.

Cette disposition, quoique bonne, n'empêcha pas les Impériaux d'attaquer Conetto, le 1.er décembre; la place se rendit le 3 à discrétion; Mercaria capitula le 13: ils occupèrent Guastalla le lendemain, et passant ensuite inopinément le Pô, ils surprirent, le 24, la Mirandole. Le pont que les alliés entretenaient près de Gazzolo, fut masqué par une ligne de postes; celui de Torre d'Oglio fut attaqué et pris, ainsi que Marmirolo; les Français se retirèrent précipitamment à Ostia ou à Pontemolino, et les communications entre les différens quartiers de l'armée

des deux couronnes se trouvèrent par-là extrêmement gênées. Mantoue même paraissait menacé, si on ne sauvait Borgoforte, où les Allemands marchèrent la nuit du 8. Il y eut le lendemain un engagement de cavalerie, avantageux aux alliés, ce qui n'empêcha cependant pas qu'ils n'évacuassent Borgoforte. Dès le 10 au matin, les généraux Palfi et Herbestain s'approchèrent de Mantoue; le comte de Tessé retira les postes de Saint-Angelo, de la Chartreuse, de Custatone, de Montanara, de Casteluccio et de Governolo: il retrancha le moulin delle Cerese: il ordonna des travaux considérables aux fortifications de la ville, et il fit passer à Goito un convoi nombreux (1).

An 1701.

Le duc de Savoie était spectateur au moins indifférent des succès de la maison d'Autriche en Italie, quoique la conclusion du mariage de la princesse sa fille avec le roi d'Espagne vînt d'avoir lieu. Le double lien qui unissait ce prince à la maison de Bourbon ne tenait pas contre la crainte de se voir environné par elle; l'indépendance des états de Savoie était menacée si la Lombardie tombait au pouvoir d'un prince français, et la disparité d'intérêts et de vues divisait nécessairement les coalisés (2). Le prince Eugène agissant seul contr'eux, avait un grand avantage. Ce prince, informé de l'extrême négligence avec laquelle ses

(1) Quincy. — Histoire du prince Eugène, liv. 3. — Ottieri, lib. 4. — Mém. du maréchal de Tessé.

(2) Millot, vol. 4, 2. partie. — Becattini, tom. 1.

An 1701. ennemis se gardaient à Crémone, où le maréchal de Villeroi venait d'établir son quartier, résolut d'en tenter la surprise, quoiqu'il y eût dans la ville une garnison de huit mille hommes. Si ce projet hardi réussissait, l'armée des deux couronnes se trouvait séparée, et l'entrée du Milanais était ouverte aux Impériaux : quoi qu'il en soit, Victor Amédée, ni ses troupes, n'ayant pris aucune part à cette importante entreprise, nous nous dispenserons d'en rapporter les détails que tous les historiens du temps ont conservés.

Le prince Eugène entré dans Crémone sans pouvoir s'y soutenir, grâce à la brillante valeur des troupes françaises, se retira, ayant perdu douze cents hommes, et alla occuper sur l'Oglio la position que monsieur de Tessé avait fait la faute d'abandonner pendant le combat de Crémone ; le prince de Savoie y trouva des magasins considérables, et l'attirail nécessaire à la construction d'un pont. Les Français se concentrèrent entre Crémone et Mantoue ; leur général avait été fait prisonnier, et ce ne fut point un malheur, car il ne tarda pas à être remplacé par l'un des plus habiles généraux qu'eût Louis XIV (1).

(1) Quincy. — Histoire du prince Eugène, liv. 4. — Relation de la surprise de Crémone par le chevalier de Revel. — Ottieri, lib. 6. — Mémoires de Feuquières, tom. 3, chap. 65.

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. Continuation du blocus de Mantoue. — Le duc de Vendôme prend le commandement de l'armée française. — Mouvemens des troupes. — Prise et reprise de plusieurs postes. — Les Savoyards arrivent au camp des alliés. — Les armées en présence. — Le roi d'Espagne vient en Italie. — Conseil de guerre qu'il tient à Crémone. — Opérations militaires à la suite de ce conseil. — Combat de Santa-Vittoria. — Succès des alliés. — Ils s'emparent de plusieurs places. — Les Impériaux se retirent à Borgoforte, et abandonnent le blocus de Mantoue. — Desseins des chefs de l'armée des deux couronnes. — Le prince Eugène les prévient. — Il se flatte de surprendre ses ennemis. — Accident qui fait échouer son projet. — Bataille de Luzzara. — Le château de ce nom est pris par les Français. — Ils se rendent maîtres de Guastalla. — Philippe V retourne en Espagne. — Nouveaux avantages remportés par le duc de Vendôme. — Les Allemands se retirent sur la gauche du Mincio. —

On prend de part et d'autre des quartiers d'hiver. — La cour de Vienne cherche à détacher le duc de Savoie du nombre de ses ennemis. — Premières opérations militaires de la nouvelle campagne. — Les Français entrent dans le Tyrol. — Ils retournent au camp sur la Secchia. — Les troupes savoyardes y sont désarmées par leurs alliés. — Conduite de Victor Amédée. — Il déclare la guerre à la France et à l'Espagne.

An 1702. Mantoue était chaque jour plus étroitement resserré ; les Impériaux ne négligèrent rien pour s'assurer du cours du Pô, et empêcher que l'ennemi n'y jetât des ponts. Le 6 janvier, ils s'emparèrent de Castel-Mantovano, et coupèrent ainsi les communications de la place bloquée avec Vérone; celle que Mantoue conservait du côté de Goito, lui fut ôtée le 18, par la prise de Mirmirolo, où les alliés retournèrent le 27, sans pouvoir s'y soutenir. Cependant la garnison ne cessait de faire paraître le plus brillant courage: elle exécuta deux sorties heureuses contre Mirmirolo, et contre le couvent de la Fontana : elle chassa les assiégeans du faubourg delle Cerese, dont ils s'étaient emparés, et se montrait résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les Allemands avaient occupé la Chartreuse, le 14 février; ils commençaient à s'y retrancher, lorsque les Français les y attaquèrent: on combattit vaillamment, et sur le soir les Autrichiens se retirèrent à Curtatone. Le comte de Tessé, chargé de la défense de Mantoue, ne laissait aucun repos à son ennemi; le 18 il exécuta une reconnaissance du côté de Pontemerlano: le 20, il battit un détachement qu'il rencontra du côté de Soeva, par où il s'ouvrit la route de Goito sans passer à Mirmirolo (1). Le duc de Vendôme nouvellement arrivé à l'armée dont le roi de France lui confia le commandement, s'était avancé le 1.er mars à Crémone; mais trop faible pour agir avant l'arrivée des renforts qu'on lui annonçait, il se borna à manœuvrer pour donner de l'inquiétude au prince Eugène, et pour jeter des secours dans Mantoue, si l'occasion s'en présentait (2). On y était continuellement en action: la garnison emporta, le 13 mars, le village de Dosso; le 19, elle reprit Castel-Mantovano; et enfin, le 22, elle attaqua et battit le général Transmandorf, qui à la tête de deux à trois mille hommes s'était porté en avant de Castiglione, entre Sainte-Magdelaine et le ruisseau de l'Agnel. Monsieur de Tessé, quoique blessé à cette occasion, força, le 25, les postes ennemis, et jeta un convoi dans Goito (3).

An 1702.

(1) Mémoires du maréchal de Tessé, liv. 6.

(2) Histoire du prince Eugène, liv. 4.

(3) Mémoires du maréchal de Tessé, liv. 6.

An 1702. Le duc de Vendôme manœuvrant de son côté, venait de faire passer le Pô à un corps de treize mille hommes, et d'occuper Castel-San-Gioanni. Ce mouvement engagea le prince Eugène à détacher de son camp de Bersello un corps de troupes destiné à couvrir le duché de Modène. Alors l'armée des deux couronnes se réunit près de Plaisance, traversa la Nura, et prit position à Pontenura, le 31 mars. Le général autrichien attentif à observer son ennemi, s'approcha de Parme, et monsieur de Vendôme alla, le 7 avril, camper à Sanazaro, jeta des ponts sur le Pô à Monticello, et se rapprocha de l'Oglio. Quoiqu'il eût distribué ses troupes en quartier, le prince Eugène jugea que le but des alliés était de dégager Mantoue; il se hâta en conséquence de pousser une colonne à Macaria sur l'Oglio. Les Français jetèrent, le 14, des ponts sur cette rivière, qu'ils passèrent le lendemain, arrivèrent à Bassano, et s'étant assurés d'un pont sur la Méla, en occupant Minerbio, ils se logèrent à Pra-Albuina le 16.

Le prince de Savoie, inquiet pour le blocus de Mantoue, s'en approcha le même jour à la tête de toutes ses forces, et se posta entre Borgoforte et le Serraglio. Le duc de Vendôme marcha le 18 à Isorella, attaqua Canetto, dont il s'empara le 20, passa la Chiesa le jour

suivant, prit Castelguifré, et campa à Casalmoro. Ses partis enlevèrent, le 27, un convoi aux Allemands; l'escarmouche était continuelle, Marmirolo, pris et repris, demeura aux Autrichiens, qui dressèrent contre le moulin delle Cerese une batterie de quatorze pièces. Ce poste attaqué l'épée à la main, fut emporté, et le détachement chargé de le défendre, se retira avec peine, en abandonnant son canon. Monsieur de Tessé entreprit alors de fortifier une petite île en face de ce moulin, dans lequel les Autrichiens élevèrent une batterie de vingt pièces. An 1702.

Le 22, les alliés bloquèrent Castiglione delle Strivere, et s'étant saisis de Medoli, ils s'avancèrent à Goito; les Impériaux l'abandonnèrent à leur approche, ainsi que Mirmirolo, pour se réunir dans le Serraglio, sur la nouvelle qu'ils reçurent de l'arrivée des Piémontais au camp ennemi. Monsieur des Hayes qui les commandait, conduisit à l'armée alliée un escadron de gardes-du-corps, un régiment de grosse cavalerie, deux régimens de dragons et six bataillons d'infanterie de ligne. Ce renfort mit les alliés en état de s'approcher des Impériaux (1); monsieur de Vendôme, résolu de dégager Mantoue, campa, en appuyant sa droite à la Fossa Maestra, sa gauche à Notre-Dame des Grâces, et en retranchant son

(1) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Ottieri, lib. 6. — Becattini, tom. 1.

An 1702. front; une seule digue séparait les deux armées; la petite guerre se faisait sans relâche; le prince Eugène tenta d'enlever le général français dans son quartier de Rivalta: celui-ci s'en vengea en canonnant le quartier du prince; et l'on resta ainsi en présence, jusqu'à ce que le 11 juillet le duc de Vendôme, laissant vingt mille hommes dans sa position, conduisit une partie de ses troupes à Crémone (1), pour attendre le roi d'Espagne, qui s'était rendu de Madrid à Naples, et allait arriver dans le Milanais. Ce monarque vit le duc de Savoie à Alexandrie; mais au lieu de chercher à captiver cet allié chancelant et nécessaire, il l'indisposa par une contestation de cérémonial. Victor se conduisit dans cette circonstance avec prudence et modération, quoiqu'il se crût offensé par son beau-fils (2).

Le roi Philippe passa à Milan, et se rendit à Crémone le 3 juillet. Il y tint un conseil de guerre, dans lequel il fut décidé qu'on diviserait en deux corps l'armée (3), forte alors de quatre-vingt mille hommes, auxquels les Impériaux ne pouvaient en opposer que quarante mille (4). En exécution de ce qui venait d'être arrêté, les alliés se mirent en mouvement le 18 juillet. Le corps d'armée le plus considérable se réunit à Castelvetro sous les ordres du roi lui-même, et marcha par la droite du Pô sur Parme, en

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 4. — Mémoires du maréchal de Tessé, liv. 6.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Millot, liv. 3. — Ottieri, lib. 6. — Becattini, tom. 1.

(3) Histoire du prince Eugène, liv. 5.

(4) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 4.

prenant la route de Soragna, qui le conduisit, le 21, à Colorno. Monsieur de Vendôme suivit le cours du Pô, par la rive gauche de ce fleuve, jusqu'à Casalmaggiore, où il jeta des ponts. L'armée se réunit, le 24, pour camper le jour suivant à Sorbolo ou à Castelnovo sur la Lenza, ce qui semblait menacer à la fois Guastalla et Bersello. An 1702.

Le prince Eugène, forcé d'entretenir des garnisons dans Borgoforte, Ostiglia, Luzzara et La-Mirandole, se décida de rappeler de Bersello les cinq mille hommes qui s'y trouvaient; il ordonna au général Visconti de s'avancer sur le Crostolo, et de prendre position à Santa-Vittoria, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi. Cependant il y était à peine, que le duc de Vendôme passant la Lenza, le 26, s'approcha de lui, en campant à Castelnovo, et dès le lendemain il fit attaquer Santa-Vittoria par seize escadrons, et vingt-quatre compagnies de grenadiers. Les Autrichiens, quoiqu'ils eussent fait la faute d'envoyer au verd une partie de leur cavalerie, se défendirent courageusement; mais enfin voyant que les Français menaçaient le pont du Tessone, par lequel seul ils pouvaient se retirer, ils se replièrent au delà de cette rivière, ayant perdu près de mille hommes, leurs équipages et leurs drapeaux.

An 1702.

L'armée des deux couronnes campa, le 27, à Santa-Vittoria : le 29, elle s'empara de Reggio, et bientôt après de Correggio, de Modène et de Carpi : le 31 enfin elle arriva à Novellara (1). Ces mouvemens en menaçant les communications des Allemands avec Modène et avec La-Mirandole, les décidèrent à s'éloigner de Mantoue, pour se réunir à Borgoforte, et défendre les ponts qu'ils avaient sur le Pô. Le 1.er août, ils campèrent à Sailetto, suivis par les alliés qui prirent, le 2, position à Testa, et qui dans le dessein de prévenir les Impériaux à leurs ponts, traversèrent la Parmegiana et la Tagliata, et arrivèrent à Luzzara (2). La présence du roi d'Espagne à l'armée forçait le duc de Vendôme à prendre d'autant plus de précautions qu'on avait conçu à Paris de grandes inquiétudes ; on y supposait que le plus grand des capitaines de son siècle pût ternir son nom glorieux par un horrible assassinat : on garda même si peu de mesure, qu'Eugène eut connaissance de ces soupçons outrageans : pénétré d'indignation, il en porta des plaintes aux généraux ennemis, et l'Europe entière rendit ce témoignage aux vertus du prince de Savoie, de le croire au dessus d'une justification. La hardiesse extraordinaire d'un parti autrichien, qui sous la conduite du colonel Diak et du marquis Davia, pénétra

(1) Mémoires du maréchal de Tessé, liv. 6. — Quincy. — Mémoires du maréchal de Feuquières, tom. 3, chap. 80.

(2) Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 6. — Ottieri, lib. 6. — Histoire du prince Eugène, liv. 5.

jusqu'à Milan, et donna en queue aux équipages du roi d'Espagne, put faire supposer le dessein d'enlever ce jeune monarque, sans autoriser l'idée d'un noir attentat (1). An 1702.

Le chef des Impériaux, quoiqu'inférieur en force, comptait sur la connaissance exacte qu'il avait du pays où se faisait la guerre, pour trouver le moment de combattre avec avantage; jamais général ne fut mieux servi par ses espions que le prince Eugène; il apprit, le 15, que les alliés étaient en pleine marche vers Luzzara, gros bourg sans murailles, mais entouré d'un fossé plein d'eau, et il mit aussitôt son armée en mouvement. Il passa sur deux colonnes le Pô près de l'embouchure du Zéro, et se porta le long d'une digue construite sur cette rivière, de sorte que, quoique très-près de Luzzara, il ne pouvait en être vu; son projet était d'y laisser arriver les ennemis, et de fondre sur eux au moment où ils s'occuperaient à dresser leur camp. Ce camp était marqué en avant du village vers la digue, la gauche appuyée au Pô. L'armée alliée y entra sans défiance, comptant sur l'exactitude d'un corps de troupes chargé d'observer les Autrichiens, et déjà différens régimens quittaient les armes, lorsqu'un officier français, occupé de poster les grandes gardes, monta sur la digue pour y établir

(1) Quincy. — Ottieri, lib. 6. — Millot, liv. 3.

An 1702. un piquet : ce hasard ayant fait découvrir les Autrichiens, et porté l'alarme dans le camp, déconcerta les projets du prince Eugène, qui prenant néanmoins son parti sans hésiter, donna le signal de l'attaque.

Il était cinq heures du soir lorsque l'action s'engagea. L'infanterie autrichienne placée en première ligne avait devant elle tous ses grenadiers; l'aîle droite aborda la première la gauche du duc de Vendôme; on marchait sur un terrain coupé et si difficile que leur nombreuse cavalerie devint inutile aux alliés; cependant les Impériaux, pris en flanc par les Français, perdirent au commencement de l'action le prince de Commerci qui les commandait: leurs rangs, éclaircis par un feu meurtrier exécuté à bout portant, faiblissaient et perdaient terrain, lorsque le prince de Lichtenstein arriva pour les soutenir avec de nouvelles troupes. Quatre fois on renouvella l'attaque sur ce point; mais les Français se soutinrent toujours; et après un combat sanglant, il fallut renoncer à l'espérance de les contraindre à s'éloigner du Pô. Le combat venait de commencer à l'aîle opposée où le roi d'Espagne se trouvait en personne; les Allemands, culbutés au premier choc, retournèrent à la charge: la cavalerie, qui par tout ailleurs était dans l'inaction, donna ici de part et d'autre; l'avantage

paraissait indécis, et quoique la nuit fût close, le carnage n'aurait pas cessé encore, si le centre des Impériaux commandé par le prince Eugène n'eût été repoussé avec perte. Cet échec décida le prince à la retraite : il rappela ses colonnes, et reprit sa première position à la portée du mousquet des ennemis. An 1702.

Chacun s'étant conservé sur son terrain, et ayant perdu à peu près deux mille hommes, s'attribua l'avantage; il est constant néanmoins que le prince Eugène manqua son but, quoique ses ennemis eux-mêmes ne pussent refuser des éloges aux talens, et à l'intrépidité qu'il fit paraître (1); les troupes savoyardes se distinguèrent, et le roi d'Espagne leur témoigna sa satisfaction d'une manière flatteuse (2); ce monarque s'exposa beaucoup à cette bataille qu'on crut à Paris devoir amener la conquête de l'Italie (3). On s'y trompait; les Impériaux se tenant dans leur position, les Français cherchèrent à prendre la ligne ennemie en flanc par la construction d'une batterie dans une île du Pô qu'ils occupèrent. Le 27, ils entrèrent par capitulation dans le château de Luzzara, où six cents hommes s'étaient enfermés : ils resserrèrent alors Borgoforte et Guastalla qui se rendit le 9 septembre.

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 5. — Quincy. — Becattini, tom. 1. — Feuquières, tom. 3, chap. 80. — Ottieri, lib. 6. — Mém. du maréchal de Tessé, chap. 6. — Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 7, §. 3.

(2) Histoire de Victor Amédée.

(3) Millot, liv. 5.

Le reste du mois s'étant passé sans évènemens (4), Philippe V se décida à

(4) Quincy. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap.

An 1702. retourner en Espagne, où Louis XIV était empressé de le voir revenir ; il quitta l'armée le 2 octobre, s'arrêta à Milan jusqu'au 5 novembre, passa à Gênes, et s'y embarqua pour Barcellone (1). Monsieur de Vendôme resta à Luzzara sept jours encore après le départ du roi. Le 9 octobre, il s'approcha de la Secchia, dans le dessein d'attaquer La-Mirandole; mais le prince Eugène l'ayant prévenu au passage de cette rivière, le général français campa à Raggiolo, et il tira cet avantage du mouvement par lequel il éloigna l'armée impériale de Borgoforte, que cette place lui fut rendue avant l'arrivée des secours que le prince de Savoie se hâtait d'y faire passer. Maîtres de Borgoforte, les alliés assiégèrent Governolo, et le prince Eugène prit position à Sachetta, pour se mettre à portée d'en soutenir les défenseurs. Il y eut, le 18, une escarmouche assez vive, et dès le lendemain la garnison de Governolo l'abandonna, et rejoignit l'armée. Les Allemands se retirèrent alors sur la gauche du Mincio, en évacuant la plupart de leurs postes sur la gauche du Pô. La découverte des intelligences qu'ils entretenaient dans Mantoue, ne leur laissant plus l'espérance de s'emparer de cette importante place, ils entrèrent en quartiers d'hiver : les alliés ne tardèrent pas à prendre les leurs ; et la Lombardie se

(1) Millot, liv. 3. — Ottieri, lib. 6.

trouva chargée de l'entretien des deux armées. *An* 1702.

Le prince Eugène s'était rendu à Vienne avant le commencement de la nouvelle année. L'empereur le chargea de traiter avec le duc de Savoie; et Eugène, qui en avait le premier conçu l'espérance (1), comptait beaucoup sur le dévouement du marquis de Prié à la maison d'Autriche. Ce gentilhomme venait d'être nommé ministre d'état : il jouissait de la confiance de son maître, *An* 1703. et peut-être songeait-il dès-lors à figurer sur un plus grand théâtre que celui où les circonstances paraissaient le destiner; ses vues, quelles qu'elles fussent, se trouvèrent d'accord avec les intérêts de son pays, auquel l'empereur offrait des conditions fort avantageuses; il engagea Victor Amédée à les écouter; peut-être ne trouva-t-il pas de grands obstacles à vaincre : le duc de Savoie, mécontent de ses alliés, qui ajoutaient au projet de ne pas lui accorder un seul village en Lombardie, les formes les moins propres à captiver son ame altière (2), songea à profiter du moment où la désunion la plus grande régnait entre les Français et les Espagnols (3). La négociation du duc de Savoie avec les ennemis de la maison de Bourbon s'ouvrit d'abord à Londres : un agent secret de la cour de Vienne se rendit ensuite à Turin, où enfin monsieur

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 5. -- Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 6. — Quincy.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Ottieri, lib. 7.

(3) Millot, liv. 5.

An 1703. d'Avesberg arriva lui-même, et fut tenu caché par les soins du marquis de Prié. Quelque précaution que l'on prît, pour que rien ne transpirât, le cabinet de Versailles eut connaissance d'une partie au moins de ce qui se passait à Turin; on croit que la comtesse d'Orco, qui paraissait n'y être que pour son plaisir, mais qui servait d'espion au duc de Bavière, fut la première à pénétrer le secret du duc de Savoie (1). Cependant Louis XIV, faussement persuadé que Victor avait le plus grand intérêt à persévérer dans son alliance, refusa de croire aux avis qu'on lui donnait (2).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Ottieri, lib. 7. — Quincy.

(2) Millot, liv. 5.

La petite guerre se faisait en Italie, malgré la rigueur de la saison. Monsieur de Vendôme tenta sans succès d'étendre la ligne de ses quartiers vers le Trentin: il bloqua Bersello, et battit deux mille Autrichiens, qui voulurent s'y jeter: il repoussa l'ennemi à l'attaque de Bondanella; et vers la moitié du mois de mars, il fit marcher huit mille hommes sur la Secchia, avec ordre de s'y retrancher. Le comte de Staremberg, commandant de l'armée impériale, s'avança aussi sur la Secchia, comptant disputer le passage de cette rivière ou du Mincio que l'ennemi menaçait de tenter à San-Felice, à Rovere et à Bondanella. Il y eut plusieurs grandes escarmouches, et l'on demeura jusqu'au 19 mai dans cette position. Le 20, monsieur de Vendôme leva

ses quartiers (1), et se mit en mouvement, à la tête d'une colonne qu'il conduisit dans le Tyrol, où il comptait joindre le duc de Bavière, pendant que le grand prieur de Vendôme et le prince de Vaudemont observaient l'armée du comte de Staremberg (2). Les Français arrivèrent sans oppositions sous les murs de Trente, qu'ils se disposaient à bombarder; mais informés que l'électeur de Bavière, après s'être avancé jusqu'à Brixen, n'avait pu forcer le passage de l'Au, et rentrait dans ses états, ils reprirent la route de l'Italie, avec d'autant plus de promptitude, qu'ils voulaient, s'il était possible, prévenir la défection du duc de Savoie. Les intentions de ce prince n'étaient plus douteuses : la cour de Vienne elle-même venait de les proclamer, en publiant, comme s'il avait été signé, le traité qu'on était près de conclure. Cette ruse réussit : Louis XIV ordonna au duc de Vendôme qu'il eût à désarmer les troupes piémontaises servant dans son armée (3), et ce général, en revenant camper à San Benedetto sur la Secchia, n'eut pas de peine à disperser les Savoyards de manière qu'ils se trouvaient environnés par les Français.

Le 29 septembre, les soldats piémontais reçurent ordre de laver leurs armes pour marcher à une expédition; les officiers furent tous appelés au quartier

(1) Quincy.

(2) Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 7.

(3) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 2. — Ottieri, lib. 7. — Beccattini, tom. 1.

An 1703. général, et pendant qu'ils apprenaient de monsieur de Vendôme la mesure dont il était chargé, leurs soldats sans armes se virent entourés et arrêtés prisonniers de part le roi (1); bientôt on les força de s'enrôler dans les régimens français; mais presque tous en désertèrent, et retournèrent en Piémont, ainsi que les officiers qu'on enferma dans les places fortes de Lombardie, d'où ils trouvèrent moyen de s'évader: on traita de même les corps qui servaient comme auxiliaires en Flandre; et l'on forma de ces corps un régiment qu'on appela Nice (2).

En même temps que ces évènemens se passaient aux armées, un officier français présentait à Victor Amédée une lettre du roi, pleine de reproches et de menaces. Victor répondit à l'envoyé dans des termes aussi fiers que ceux dont on usait avec lui; il fit arrêter messieurs de Philippaux et de Villamajor, ambassadeurs de France et d'Espagne, ainsi que tous les sujets des deux couronnes qui se trouvaient dans ses états; il mit le séquestre sur toutes leurs marchandises, saisit les armes et les magasins destinés à l'armée, enfin il fit prisonnier un régiment de cavalerie française qui passait près de Turin (3). On découvrit dans ce temps même le projet formé par la comtesse d'Orco d'enlever le duc de Savoie pendant qu'il chassait avec peu

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 6. — Mémoires de Villars, tom. 2. — Quincy. — Memorie d'un Borghèse di Rivoli. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 4. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 2.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Ottieri, lib. 7.

(3) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 7. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4.

de suite dans les forêts de la Vénerie: un nombre d'officiers français, qui avaient été secrètement disposés le long des routes, devaient se saisir de Victor, et le conduire à Fenestrelles. Ce prince ne punit pas autrement madame d'Orco qu'en la chassant de ses états (1): il déclara sans hésiter la guerre aux deux couronnes, et il annonça par des courriers aux puissances liguées contre la maison de Bourbon la résolution qu'il venait de prendre (2).

An 1703.

Ce coup d'éclat était hardi, imprudent peut-être dans la circonstance où Victor Amédée ayant près de cinq mille hommes de ses troupes prisonniers en Italie, et presque autant en Flandre, ne pouvait guère disposer que de trois mille hommes de vieux soldats au delà de ce qui était nécessaire dans les places (3); mais ce prince, qui avait su déjà en 1690 exciter dans son peuple un enthousiasme qui le sauva du plus grand danger, comptait avec raison sur l'amour, la fidélité et le courage de ses sujets; il avait d'ailleurs si fort soigné la formation des régimens de la milice royale qu'il les regardait comme des troupes de ligne (4): il les appela sous les armes, et les trouva empressés d'y accourir (5): il donna en même temps des ordres pour la levée de plusieurs nouveaux corps; il fit réparer les fortifications de ses places; celles de

(1) Histoire de Victor Amédée.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Mém. de Tessé, chap. 7. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4. — Ottieri, lib. 7. — Becattini, tom. 1.

(3) Memorie d'un Borghese di Rivoli.

(4) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 11, cap. 3. — Ottieri, lib. 7.

(5) Ordine 8 ottobre 1703.

An 1703.

Turin furent en état en moins de quinze jours; il ne négligea rien enfin de ce que son génie fécond en ressources put lui suggérer d'utile dans ces momens de crise (1).

Ce serait peut-être ici l'endroit de parler des mémoires publiés par monsieur de Philippaux alors ambassadeur de France à Turin, si ce livre était autre chose qu'un recueil d'invectives grossières, et de bravades ridicules: le ton, le style et le fond (2) en sont également peu dignes du nom que portait son auteur, et de la charge qu'il occupait.

(1) Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Histoire de Victor Amédée.

(2) Mém. contenant les intrigues secrètes du duc de Savoie en 1703.

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. Traité conclu à Vienne entre l'Autriche et le Piémont. — Secours envoyés par les Impériaux au duc de Savoie.—L'armée française menace les états de ce prince. — La Savoie envahie; le Piémont entâmé. — Les Autrichiens joignent Victor Amédée dans la vallée de Bormida. — Fin de la campagne. — La cour de Paris cherche à regagner celle de Turin. — Inutilité de ses avances. — Liaisons de Victor avec les révoltés de Languedoc. — Ouverture de la nouvelle campagne. — Mouvemens des

armées. — Combat près de Trino. — Prise de cette ville par les Français. — Ils s'emparent de Suse et soumettent les vallées vaudoises. — Le duc de la Feuillade conduit son armée à Pignerol. — Celle du duc de Vendôme assiège et prend Verceil. — Elle marche à Ivrée, qui capitule après une belle défense. — Les Piémontais entrent en Savoie pour ravitailler le fort de Montmeillan. — Monsieur de Saint-Remi, qui commande cette expédition, est forcé de repasser les alpes. — Les Français le suivent en Val-d'Aoste et occupent cette province. — Victor Amédée tente et manque la surprise de Verceil. — Situation des armées en Lombardie. — État des affaires en Piémont. — Siège de Verrue. — Monsieur de Vendôme soumet le Biellais. — Suite du siège de Verrue. — Efforts du duc de Savoie pour secourir cette place. — Combats livrés sous ses murs. — La garnison est forcée de se rendre à discrétion.

Le prince Eugène de Savoie, cousin de Victor Amédée, regardait l'alliance du Piémont avec l'Autriche comme son ouvrage, et sollicitait à Vienne la cause de sa maison ; rien n'était cependant stipulé en sa *An 1703.*

An 1703. faveur, et déjà ses puissans ennemis la menaçaient. Dans ces circonstances l'empereur aurait pu tirer parti de la position d'un prince réduit à devenir son allié, quelles que fussent les conditions d'un traité devenu nécessaire : il n'en profita pas, et consentit à céder au duc de Savoie la Lomelline, le Vigévanasque, l'Alexandrin, la vallée de Sesia et les Langhes, en même temps qu'il promettait de joindre vingt mille hommes à ses troupes.

Ce traité ayant été signé le 26 octobre, les ordres les plus précis furent donnés au comte de Staremberg pour qu'il eût à secourir sans retard Victor Amédée. L'armée autrichienne campant sur la Secchia en présence de l'ennemi, l'exécution de cet ordre n'était pas sans difficulté; monsieur de Staremberg se mit néanmoins en devoir de l'exécuter, en détachant trois mille cavaliers, chargés de pénétrer en Piémont par Plaisance et la vallée de Tidone (1). Le général Visconti s'acquitta avec autant d'intelligence que de célérité de cette commission dangereuse: il ne put éviter d'être atteint en route; mais quoiqu'attaqué par des forces supérieures sur un terrain peu propre aux mouvemens de l'arme qu'il commandait, il joignit avec peu de perte les Savoyards, qui au nombre de douze mille hommes s'avancèrent vers lui.

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 5. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 2. — Ottieri, lib. 7.

Le duc de Vendôme s'était porté sur la droite du Tesin dès le commencement du mois d'octobre; et le 17, il entra dans le Monferrat (1), d'où il s'approcha de Verceil; il somma la place, et sur le refus que fit le gouverneur d'accepter aucune capitulation, le général français alla assiéger Villeneuve d'Asti, petite ville hors d'état de lui résister. Le comte de Tessé entrait en même temps en Savoie : il n'y avait que quelques paysans armés aux ordres du comte de Sales. Victor prévoyait si bien l'impossibilité de défendre cette province qu'il proposa de l'agréger à la confédération helvétique; mais la France traversa cette négociation, et la Savoie ne tarda pas à être envahie. Le comte de Sales, après s'être arrêté un moment en Tarantaise, se retira dans le duché d'Aoste; et monsieur de Tessé s'était emparé de tout le pays jusqu'au pied des alpes, lorsqu'appelé aux premiers jours de décembre à servir en Italie, il remit le commandement de ses troupes au duc de la Feuillade (2).

An 1703.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 4. -- Ottieri, lib. 8.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 3. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 8.

L'entrée du duc de Vendôme en Piémont y appela le général de Staremberg, qui prit sa route par Plaisance. Monsieur de Vendôme marcha aussitôt à sa rencontre, dans le dessein de le pousser sur Alexandrie, où il avait laissé une division de dix mille hommes; mais le général allemand, qui déploya dans le

An 1704. cours de cette campagne des talens qu'on admire avec justice, sut, par des marches savamment calculées, et habilement conduites, déjouer les projets de son ennemi; et malgré l'échee qu'éprouva son arrière-garde dans le combat qu'elle soutint entre Castelnovo et la Stradella, il gagna la vallée de Bormida, et se réunit à Caney au duc de Savoie. Ce prince, maître alors de la campagne, resserra Asti par une chaîne de postes fortifiés, et s'avança à Musunssengo dans le Monferrat, le 22 janvier. Les Français, qui après avoir ravitaillé Casal venaient de se cantonner dans les environs de cette place, se réunirent à Villadeati et à Rinco; et Victor Amédée renonçant alors à l'espoir de surprendre Moncalvo, ainsi qu'il s'en était flatté, passa le Pô à Verrue, et conduisit son armée à Verceil.

On prit des quartiers d'hiver de part et d'autre (1). Si dès-lors le duc de Savoie avait voulu consentir à une paix particulière, il n'eût dépendu que de lui de l'avoir, car Louis XIV la lui offrit, en prenant pour la proposer l'occasion où il lui fit part des couches de la duchesse de Bourgogne. Victor refusa (2): il espérait de voir renaître en France des troubles, dont il se flattait de tirer parti, et il venait d'entrer en liaison avec les révoltés du Languedoc, connus sous le nom de *Camisards*. Cavalier, un de

(1) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Ottieri, lib. 8.

(2) Ottieri, lib. 9.

leurs principaux chefs, s'était rendu à Turin, et y avait obtenu un secours de cinq cents hommes, qui s'étant embarqués à Villefranche furent ou faits prisonniers, ou forcés de retourner à Nice (1). *An* 1704.

Le duc de Vendôme ayant passé l'hiver à Milan, envoya, dès le retour du printemps, le grand prieur son frère sur la Secchia, pendant qu'il marchait lui-même vers le Piémont, à la tête de vingt-sept mille hommes d'infanterie, et de neuf mille cavaliers. Le duc de Savoie campait entre Balzola et Villeneuve dans le Verceillais, lorsqu'au commencement d'avril les colonnes françaises, réunies sous les murs de Casal, passèrent le Pô dans l'intention de livrer bataille (2). Victor Amédée ne se trouvait pas assez fort pour risquer une journée : il se retira à Trino (3), comptant se poster sans retard sous le canon de Crescentin (4); mais les Français s'étant mis à sa poursuite, atteignirent son arrière-garde, et la culbutèrent, après un combat sanglant, dans lequel monsieur de Vaubonne, commandant des Piémontais, reçut une blessure, et fut fait prisonnier.

Ce malheur n'empêcha pas les Savoyards de se retrancher à Crescentin. Le duc de Vendôme, après s'être emparé de Trino l'épée à la main, mit cette ville en état de défense, ordonna la fortifi-

(1) Mémoires du maréchal de Villars, tom. 2. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4.

(2) Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Alberti. — Histoire du prince Eugène, liv. 6.

(3) Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4.

(4) Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1704. cation de Tricciero, et alla camper d'abord à Fontané, puis à Dezane, en retranchant ses ponts sur le Pô. Il fit marcher un corps de troupes sur la droite de ce fleuve, afin de couvrir le Monferrat, pendant qu'il empêchait l'ennemi de troubler le siège de Suse, dont monsieur de la Feuillade était occupé. Ce général ayant passé le Montcenis à la tête de vingt-quatre bataillons et de quatre régimens de cavalerie, se présenta devant Suse; la garnison se replia sur la hauteur de La-Brunette, et la ville ouvrit ses portes sans résister. La-Brunette fut attaqué vivement; quinze cents hommes, qui s'y étaient retranchés, combattirent avec courage, et ne se retirèrent, qu'en garnissant la grande redoute connue sous le nom de *redoute de Catinat*.

Les Savoyards s'y soutinrent pendant deux jours: ils capitulèrent le troisième; et monsieur de la Feuillade entreprit alors le siège de la citadelle, autrement appelée le *Fort de Sainte-Marie*. Il plaça en batterie vingt-quatre pièces de canon et quatre mortiers, qui après cent heures de feu firent brêche. Les Français se disposaient à monter à l'assaut, lorsque monsieur de Corbilly livra la place, à condition de pouvoir se retirer libre avec sa garnison (1).

On accusa ce gouverneur d'avoir capitulé trop tôt; on prétend même qu'il

(1) Quincy. — Histoire de Victor Amédée. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4.

aurait eu la tête coupée sans l'intercession du ministre d'Angleterre, qui lui obtint sa grâce après beaucoup de difficulté (1). Il est vrai que la perte de Suse causa de grands maux au Piémont. Monsieur de la Feuillade ayant traversé les montagnes qui séparent cette ville de la province des Quatre-Vallées, offrit aux Vaudois un traité de neutralité qu'ils refusèrent (2); il mit alors le feu à leurs villages, et s'avança vers Pignerol, après s'être emparé du château d'Osasque. Il devait joindre une partie de ses troupes à l'armée de monsieur de Vendôme. Ce général, que nous avons laissé campé à Dezane, marcha, le 5 juin, à la tête de trente mille hommes contre Verceil: neuf mille Espagnols, commandés par le comte de Lastorres, le joignirent sous cette place, et la nuit du 14, la tranchée fut ouverte sans que la garnison troublât le travail. Elle était composée de onze bataillons, et de cinq cents cavaliers des meilleures troupes savoyardes. Verceil était entouré de quatorze bastions, de dix ravelins, d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé: rien de ce qui est nécessaire à une longue défense ne manquait aux assiégés; et la réputation de monsieur des Hayes, nommé au gouvernement de cette importante ville, semblait ajouter à la confiance où l'on était de la voir résister long-temps.

An 1704.

(1) Ottieri. lib. 8.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. -- Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 4.

An 1704. L'armée des deux couronnes commença deux attaques, l'une du côté de la porte de Turin, l'autre du côté de celle de Milan, à cinq cents pas du glacis. La sape fut poussée en peu de temps, malgré le débordement de la Sesia, qui inonda la tranchée, et quoique le feu des remparts ne discontinuât point. Le duc de Vendôme, après avoir assuré ses logemens, fit attaquer le chemin couvert, l'épée à la main; ses troupes y entrèrent, et s'y établirent; elles dressèrent aussitôt des batteries contre le ravelin de Sainte-Claire, qui couvrait la courtine du bastion de Saint-André: la brèche tarda peu à y être faite; les Français prirent l'ouvrage d'assaut, et commencèrent à battre les défenses de flanc.

Le revêtement du ravelin de Saint-Sébastien, canonné depuis plusieurs jours, n'offrant plus qu'un amas de ruines, on l'attaqua le premier juillet; deux fois les assiégés repoussèrent l'assaut : ils l'abandonnèrent néanmoins le 14, et les ennemis y formèrent une batterie, en même temps qu'ils construisaient dans le chemin couvert celles destinées à battre en brèche le corps de la place. Soixante et dix grandes bouches à feu protégèrent le passage du fossé: le mineur entreprit des galeries destinées à le conduire au pied du rempart, sans que la garnison troublât beaucoup son travail;

An 1704.

mais le duc de Vendôme était loin encore de croire la place prise, lorsque le 19, il apperçut avec étonnement le drapeau blanc arboré sur les murs de Verceil : le feu cessa : les parlementaires lui furent présentés, et l'on convint, que la garnison demeurerait prisonnière, après être sortie par la brêche enseignes déployées. On signa la capitulation le même jour; et les Français, auxquels ce siège avait coûté mille hommes, entrèrent le lendemain dans la ville, où ils trouvèrent des magasins considérables (1). Monsieur des Hayes, accusé de s'être mal défendu, fut mis en conseil de guerre (2) : il réussit à se justifier, en prouvant qu'il était malade; et le comte Doria qui commandait sous lui ne paraît pas avoir été recherché, quoique le duc de Savoie se montrât extrêmement irrité de cette reddition inattendue.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 4. -- Quincy. -- Istoria dell' Ital. occid., lib. 14, cap. 3. -- Ottieri, lib. 9. -- Histoire du prince Eugène, liv. 6.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie.

La cour de Paris fit raser jusqu'aux fondemens les fortifications de Verceil, qui vingt ans auparavant avaient coûté au Piémont des sommes immenses (3). Le roi n'avait pas attendu la prise de cette place pour ordonner à son général d'aller assiéger Ivrée (4); le but que se proposait principalement le monarque français était de faire prisonnières les nombreuses garnisons des places fortes, afin d'affaiblir l'armée savoyarde, et monsieur de Vendôme

(3) Histoire de Victor Amédée.

(4) Œuvres de Louis XIV, tom. 6, suite de la 3. partie.

An 1704. reçut à ce sujet des instructions très-précises (1); douze bataillons se trouvant enfermés dans Ivrée (2), il devenait par celà seul important de s'en rendre maître.

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 6.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie.

Le 10 août, l'armée des deux couronnes, forte de trente-neuf bataillons et de quatre-vingt escadrons, alla camper à Saint-Germain; vingt autres bataillons et autant d'escadrons, prirent position en face de Trin, pour observer les Piémontais. Le 14, monsieur de Vendôme s'avança à Santya et ensuite à Piveron, où il arriva néanmoins après le passage d'un nombreux convoi qui entra dans la place. Il fallut d'abord combattre et chasser plusieurs détachemens savoyards postés sur les hauteurs dont Ivrée est environnée, et le 30 seulement, la ville se trouva resserrée. On ouvrit la tranchée la nuit du 3 septembre. Le baron de Perron avait renvoyé les bouches inutiles, et fait abattre les cassines et les arbres à portée de faciliter l'approche de l'ennemi; secondé par le général Kirkbaum, qui partageait avec lui le commandement de la place, car les alliés l'avaient exigé ainsi, depuis la perte de Suse et de Verceil, monsieur de Perron ne négligea rien de ce qui pouvait retarder le siège.

Les Français songeaient de leur côté à presser l'entreprise. Ils venaient d'être

renforcés par huit bataillons et par douze escadrons des troupes de monsieur de la Feuillade ; douze mortiers et soixante-quatre pièces de canon commencèrent à tirer le 4 ; et sous la protection de ce feu, ils se logèrent, le 8, dans le chemin couvert. Ils jetèrent le même jour un pont sur la Doire, afin d'assurer leurs communications ; les assiégés disputèrent le passage de cette rivière, et deux fois ils repoussèrent les Français. Une troisième attaque exécutée le 11, leur réussit enfin ; mais le jour précédent un convoi de vivres était entré dans la ville. Les batteries élevées dans le chemin couvert furent en état de tirer le même jour ; le mineur des assiégeans conduisit la galerie sous une des faces du bastion verd : la mine se trouva chargée le 18 : la brèche était d'ailleurs ouverte, et le gouverneur offrit le même jour de rendre la ville. Cependant monsieur de Vendôme ayant prétendu que les deux châteaux lui fussent remis, le baron de Perron et monsieur de Kirkbaum y firent conduire toute l'artillerie, et s'y retirèrent avec leur garnison, en laissant aux habitans d'Ivrée le soin de traiter avec les assiégeans. *An* 1704.

Les syndics portèrent sur le soir les clefs de leurs portes au vainqueur. Les Français s'attachèrent d'abord à battre en brêche le retranchement qui couvrait

An 1704. le faubourg où les Savoyards se soutenaient encore. Quoique la Doire séparât ce faubourg de la ville, et que les Piémontais eussent pris soin de couper le pont sur cette rivière, l'eau y était si basse, qu'elle n'opposait aucun obstacle aux desseins des assiégeans, de sorte qu'une large brêche se trouvant faite le 26, les assiégés, accablés par un feu meurtrier qui les écrasait sur leurs remparts, se rendirent à discrétion. Il restait encore sur la droite de la Doire un château appelé *la Castiglia*: on emporta à la baïonnette les premiers postes de ce château, et on le força à capituler. Celui de Malvicino, dans lequel monsieur de Kirkbaum s'était enfermé, venait de tomber au pouvoir du duc de Vendôme. La tranchée avait été ouverte devant cette petite place, la nuit du 20: la garnison essaya inutilement de s'ouvrir une retraite à travers les postes français: forcée de rentrer dans ses murs, elle se rendit prisonnière (1).

Pendant que ces évènemens se passaient en Piémont, Victor Amédée faisait traverser les alpes à quatre mille hommes, qu'il chargea de ravitailler le fort de Montmeillan; le baron de Saint-Remi, commandant de cette expédition, l'ayant heureusement remplie, s'avança jusqu'à Chambéry, d'où il paraissait menacer la frontière française; mais le duc

(1) Ottieri, lib. 9. — Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 6. — Quincy. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 4.

An 1704.

de la Feuillade quittant promptement Pignerol, marcha à sa rencontre, et monsieur de Saint-Remi reprit la route de la vallée d'Aoste. L'ennemi le suivit. Il força aisément le passage du Saint-Bernard, défendu par la milice royale de la province, et par un régiment suisse de nouvelle levée; rien n'arrêta la marche des Français après cet avantage; la perte d'Ivrée obligea monsieur de Saint-Remi à chercher son salut à travers les montagnes, dans la crainte d'être resserré en Val-d'Aoste, et monsieur de la Feuillade ne trouva aucun obstacle a joindre les troupes du duc de Vendôme, qui assiégeaient le fort de Bard. Le colonel Reding leur ayant lâchement vendu cette place, dont le gouvernement lui était confié, le duché d'Aoste tomba tout entier sous la domination de la maison de Bourbon, qui le conserva jusqu'après la bataille de Turin (1).

Le duc de Savoie ne quittait pas la position de Crescentin; le projet de surprendre Verceil l'occupait, et paraissait devoir réussir: déjà il avait fait entrer dans cette ville un nombre de soldats affidés, qui se disant déserteurs, furent reçus parmi la garnison, composée de huit cents hommes seulement. Un corps de troupes devait se présenter la nuit à l'une des portes de la place, et au signal convenu, les transfuges qui y étaient

(1) Quincy. — Du-Tillier. Histoire d'Aoste. — Istoria dell' Italia occid., lib. 14, cap. 4. — Œuvres du duc de Saint-Simon. — Vies des hommes illustres, tom. 9, suite 4.

An 1704. enfermés auraient désarmé la garde et baissé les pont-levis. Les Français ne se doutant pas du danger dont ils étaient menacés, vivaient dans une sécurité propre à faciliter l'entreprise; mais la colonne partie de Crescentin s'étant égarée, n'arriva qu'au jour naissant en vue de Verceil, et dut retourner sur ses pas sans rien entreprendre (1).

Le roi de France espérait de pouvoir chasser le duc de Savoie de tous ses états, avant qu'il reçût les secours des Autrichiens. L'armée impériale en Italie s'était repliée vers le Tyrol, et même en supposant qu'à l'arrivée des renforts venant d'Allemagne elle pût reprendre l'offensive, il lui restait à combattre l'armée d'observation, qui sous la conduite du grand prieur de Vendôme campait sur les terres de Venise (2). La position de la cour de Turin était alarmante. Les Français, maîtres de plusieurs bonnes places en Piémont, semblaient ne pouvoir être arrêtés dans leurs succès ; ils projetaient le siège de Verrue; et Victor Amédée, déjà trop affaibli par les pertes précédentes, dut faire entrer dans cette forteresse une nombreuse garnison; il assura en même temps les communications de la ville menacée avec son camp de Crescentin, en construisant un pont couvert sur le Pô, et il fit retrancher la tête de ce pont, qu'il lia par une chaîne

(1) Histoire de Victor Amédée. -- Ottieri, lib. 9. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 4.

(2) Histoire du prince Eugène, liv. 6. -- Mémoires sur les guerres d'Italie. — Becattini, tom. 1.

de postes avec les fortifications de Verrue. *An 1704.*

Ces précautions étaient prises, lorsque le 14 octobre, l'armée assiégeante s'approcha de cette ville, traînant après elle treize mortiers et quarante-huit canons de brêche. Le 15, elle chassa des collines environnantes onze bataillons savoyards, et commença à rassembler les fascines et les gabions nécessaires aux travaux du siège. Le duc de Vendôme choisit le front d'attaque du côté de Guerbignan, où la garnison avait construit une grande enveloppe en avant du corps de la place, très-faible sur ce point; le 22, il commença ses batteries, et le 30, à trois heures après midi, il attaqua le retranchement de Guerbignan. L'action fut vive et meurtrière. Les Français se logèrent enfin sur l'angle saillant de la gauche: ils emportèrent sur la droite une redoute détachée, et quoiqu'on fît jouer contr'eux des fougades, ils se soutinrent dans leur premier avantage. Les Piémontais, déterminés à défendre pas à pas le terrain, exécutèrent des coupures, et élevèrent des blindes pour se couvrir, ce qui décida l'ennemi à attacher le mineur au retranchement (1).

Ce travail demandait quelques jours, pendant lesquels la plus grande partie de l'armée devenait inutile à Verrue. Le duc de Vendôme voulut profiter de ce temps, et conquérir la province de Bielle,

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5. — Quincy. — Ottieri, lib. 9. — Histoire du prince Eugène, liv. 6.

An 1704. où il savait qu'il n'y avait que quelques faibles détachemens de la milice royale, sous les ordres du marquis d'Andorno ; maître de Verceil, d'Ivrée, et du duché d'Aoste, il resserrait le Biellais de toute part ; ses troupes y entrèrent ; le pays sans places et sans défenseurs les reçut après quelque légère résistance, et dans trois semaines de temps la province lui fut soumise (1).

Le siège de Verrue avait avancé dans ce temps. Le 4 novembre, vingt-cinq bataillons français, vingt-huit escadrons de cavalerie et quatre régimens de dragons passèrent le Pô, et se joignirent à trois mille hommes venant de Casal, à dessein d'attaquer le camp du duc de Savoie.

Ce camp, digne d'être choisi par les plus grands hommes de guerre, honore l'habileté de Victor. Ce prince avait si peu de forces, qu'il ne pouvait sans témérité risquer le sort d'une journée, à moins qu'il ne rappelât ses troupes du retranchement de Guerbignan ; il hésita s'il prendrait ce parti, ou s'il s'éloignerait de la place ; mais il se décida enfin à ne laisser dans le retranchement que quelques détachemens, et à se soutenir dans sa position.

Dès-lors le général français renonça au projet de l'attaquer, et revenant à l'idée de forcer le retranchement qu'il venait de contre-miner, il mit le feu à

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon. — Vies des hommes illustres, tom. 9, note 4.

ses fourneaux, le 6 novembre; les mines eurent un effet prodigieux; les Piémontais ne se soutinrent que peu d'instans sur la brêche, et se retirèrent dans la ville. Les assiégeans ouvrirent la tranchée la nuit du 7. Le 11, ils se logèrent à cent vingt toises du chemin couvert, et ils auraient poussé leurs approches bien vîte, si les contre-mines du glacis n'eussent à chaque pas renversé le travail. Le 22, leur logement le plus avancé était à neuf toises des palissades; la garnison exécuta ce jour une sortie qui n'eut pas beaucoup de succès; mais le mauvais temps qui survint retarda la sape. *An 1704.*

Le 8 décembre, les Français attaquèrent le chemin couvert: on y combattit avec acharnement, et le régiment de Saluces fut entièrement défait. Cependant l'ennemi étant parvenu à s'y établir, forma quatre batteries, pour battre en brêche le corps de la place, et pour tenter d'écraser le pont que le duc de Savoie conservait sur le Pô. Le comte de la Roche-d'-Allery, gouverneur de Verrue, opposa un feu très-vif à celui des assiégeans; le 18, il fit jouer une mine, qui renversa l'épaulement de la première de ses batteries, et qui enterra deux pièces. Le 20 et le 21, on fit jouer de part et d'autre plusieurs fourneaux. Les Français entreprirent de couper la contr'escarpe, comptant exécuter le passage du fossé,

An 1704. ils construisirent une nouvelle batterie, et réparèrent celles qui avaient souffert.

Le duc de Savoie, revenu à son camp d'une course qu'il avait dû faire à Turin, voulut reconnaître lui-même l'état de la place ; il entra dans Verrue, qu'il se flattait de parvenir à dégager, car il savait que non seulement la cavalerie, mais une grande partie de l'infanterie française venait de prendre des cantonnemens, à cause des mauvais temps : il n'ignorait pas non plus, que les troupes restées au siège s'y tenaient négligemment dans les cahutes à quelque distance de la tranchée. Victor, décidé à profiter de ces circonstances, fit courir le bruit que pour ne pas fondre son armée pendant un hiver aussi rigoureux, il était décidé à faire sauter les fortifications de Verrue, et à se retirer ensuite vers Turin. Le gouverneur reçut en effet l'ordre de miner le pied des remparts, d'où il retira une partie de l'artillerie.

L'ennemi, trompé par ces feintes démonstrations, se gardait avec peu de vigilance, et ignorait que trois mille fusiliers choisis et mille cavaliers étaient secrètement entrés la nuit dans la ville. Le 26, ce corps d'élite fondit inopinément à la faveur d'un épais brouillard sur la garde de la tranchée, et sur le retranchement de Guerbignan ; les assiégeans surpris, n'opposèrent d'abord que peu de résis-

tance : leurs premières batteries furent emportées, et les boyaux les plus avancés détruits; monsieur de Chartogne, lieutenant général de jour, resta prisonnier des Savoyards; monsieur d'Ymercourt, maréchal de camp, reçut un coup mortel en tentant de rallier sa troupe. Les Piémontais poussaient leur avantage : ils détruisirent en grande partie le travail des mineurs français : toutes leurs batteries étaient tombées en leur pouvoir, plusieurs pièces furent enclouées, et un grand nombre d'affûts brisés; ils entraient victorieux dans la tranchée, et déjà le feu avait été mis aux matières combustibles qui s'y trouvaient amassées : tout fuyait devant eux : le quartier général du duc de Vendôme paraissait menacé, lorsque des points les plus éloignés des lignes les assiégeans s'y réunirent. Les Savoyards, attaqués à leur tour par des forces supérieures, se soutinrent longtemps contr'elles, et ne rentrèrent à nuit close dans Verrue qu'après avoir presque entièrement ruiné les travaux. *An 1704.*

Cette journée, si elle ne remplit pas l'objet que le duc de Savoie se proposait d'en obtenir, fut néanmoins très-nuisible à ses ennemis, qui durent faire venir au siège un nouveau parc d'artillerie, renouveller leurs magasins de fascines et de gabions, et passer plusieurs jours à reconstruire leurs boyaux ou

An 1704. leurs batteries. C'était à peu près un nouveau siège à recommencer dans le cœur de l'hiver ; la neige tarda peu à combler tous les travaux : le gel retardait beaucoup les progrès de la sape : souvent on trouvait dans la tranchée des soldats morts du froid, et cependant monsieur de Vendôme ne voulut pas se désister de son entreprise.

Le feu des remparts, les sorties de la garnison, l'effet des mines ajoutaient aux obstacles que les Français rencontraient à chaque instant, et leur général désespéra enfin de prendre la place, s'il ne parvenait à lui ôter ses communications avec le camp de Crescentin. Il se flatta de réussir à rompre le pont sur le Pô, contre lequel il dirigea une batterie, qu'il assura par la construction d'une grande redoute, en même temps qu'il cherchait à embrasser par des boyaux le retranchement dont le pont était
An 1705. couvert. D'autre part deux nouvelles batteries furent dirigées l'une contre le donjon, l'autre contre la courtine qui le liait au bastion attaqué. La garnison opposa un grand feu à celui de ces batteries, et elle inquiéta tellement la tête des logemens que l'ennemi se vit forcé de les blinder.

Le siège en était à ce point lorsque le lieutenant général Lapara, destiné à remplacer le premier ingénieur Richerau,

qui avait été tué, arriva dans les lignes. La longue résistance de Verrue étonnait et piquait Louis XIV. On était persuadé à Paris que monsieur de Vendôme aurait dû avoir plutôt intercepté les communications des assiégés avec l'armée de secours, et le roi chargea monsieur de Lapara de délibérer sur ce qui restait à faire. Cet habile ingénieur désapprouva les efforts qu'on avait tentés contre la place, avant de lui ôter son appui, et d'après son avis on ralentit les attaques, pendant qu'on essaya de mettre le feu au pont des Savoyards, par le moyen de quelques brulôts lancés sur le Pô. Cependant Victor Amédée s'étant douté de ce projet, le fit échouer, en embrassant le cours du fleuve. An 1705.

On résolut alors d'attaquer ouvertement la tête du pont, et l'on expédia des courriers pour faire arriver promptement les troupes qui se trouvaient en Provence ou en Savoie. Le mois de février se passa à les attendre : mais enfin ayant fait courir le bruit du projet de livrer l'assaut à la ville, le duc de Vendôme envoya dans la tranchée le premier jour de mars un grand nombre de prisonniers, vingt-cinq compagnies de grenadiers, et trente et un bataillons. A neuf heures du soir, ces troupes se mirent en mouvement, sous les ordres du lieutenant général de Vaubecourt, et s'approchèrent en silence

An 1705. de la tête du pont, en attendant le signal de l'attaque. Monsieur de Vendôme ne le donna qu'à deux heures du matin. Les régimens d'Aoste et de Tarantaise étaient ce jour là de garde au pont : ils eurent à peine le temps de prendre les armes, avant que les palissades fussent arrachées, et le retranchement escaladé. Surpris et étonnés, les Piémontais résistèrent faiblement, et n'en furent pas moins passés presque tous au fil de l'épée. Les Français ne perdirent pas un instant à couper le pont ; ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup de courage sous le feu meurtrier des troupes accourues à l'autre bord du Pô dès le premier bruit de l'attaque.

Le duc de Savoie se montra fort irrité contre monsieur de Villeneuve commandant la garde du pont. Il ordonna au marquis d'Aix de se jeter dans la place, et d'en encourager la garnison ; mais monsieur d'Aix fut fait prisonnier, et il ne resta plus d'autre moyen de correspondance entre Verrue et Crescentin, que celui des bombes vives, imaginées au siège de Turin en 1604, et connues sous le nom de *courriers volans*. Cependant monsieur de la Roche-d'-Allery, sommé de rendre la place, répondit qu'il ne se considérait assiégé que du jour où ses communications venaient d'être coupées. Il n'en était pas moins vrai que ses remparts tombaient en ruine, et si l'assu-

rance de la disette où les assiégés étaient réduits n'eût décidé monsieur de Vendôme à épargner un assaut inutile, il est probable que la garnison, malgré les palissades et les coupures dont elle s'était couverte, n'aurait pu défendre longtemps la brêche. An 1705.

Le général français, convaincu de la nécessité où était monsieur de la Roche-d'-Allery de se rendre bientôt, s'occupa uniquement du soin de prévenir l'entrée des secours; il craignait que le duc de Savoie n'entreprît de rouvrir ses communications avec la place, et il voulut le prévenir en le menaçant dans sa position de Crescentin; il fit en conséquence passer le Pô à toute sa cavalerie: une grande partie de l'infanterie se disposait à la suivre, et il se montrait résolu d'attaquer le camp des Piémontais. Victor Amédée en se retirant sur Chivas, et en cantonnant ses troupes dans les environs de cette ville, espérait que monsieur de Vendôme donnerait des quartiers à son armée accablée de fatigue; il se proposait dans ce cas d'attaquer les lignes, et de ravitailler la place, ou d'en tirer au moins la garnison. Dans cette vue, ce prince partit de Crescentin, le 13 mars: il coupa après lui les chemins, et arriva, le 14, en face de Chivas, où il avait formé des ponts sur lesquels il passa le Pô. Cependant le duc de Vendôme

An 1705. ayant intercepté une lettre écrite par Victor Amédée au gouverneur de Verrue, connut ses projets, et redoubla de vigilance et de précautions.

Monsieur de la Roche-d'-Allery avait inutilement tenté de faire sortir de la ville les bouches inutiles : les assiégeans les obligèrent à rentrer, et les objets de première nécessité manquaient dans la place. Le duc de Savoie désespérant d'ailleurs de la secourir, trouva moyen de faire parvenir au gouverneur une lettre par laquelle il lui ordonnait de capituler, s'il pouvait obtenir de sauver la garnison; mais cette proposition n'ayant point été agréée, les assiégés commencèrent, le 7 avril, à faire sauter les fortifications, sous lesquelles ils avaient creusé des fourneaux, ainsi que nous l'avons déjà dit. La démolition étant achevée, ils se retirèrent au donjon, où le 9, ils se rendirent. Monsieur de Vendôme, extrêmement irrité contre le gouverneur, le menaça de la mort pour avoir détruit la place; il ajouta qu'il ne lui accordait la vie que parce qu'il entrait dans ses projets de la ruiner, et il donna en effet l'ordre d'abattre les restes des remparts de Verrue, en même temps qu'il ordonna la démolition des murs de Verceil.

Tel a été le fameux siège de Verrue qui dura près de six mois. On y déploya de part et d'autre tout ce que la science militaire

peut suggérer dans l'attaque, ou la défense d'une place. Victor Amédée y fit paraître des connaissances profondes sur la guerre à côté du plus brillant courage, qui le distingua toujours (1) : il fatigua plus qu'un simple officier, et s'exposa souvent autant que le premier grenadier de ses troupes : on raconte que des suites de ce siège, il perdit tous ses cheveux (2).

An 1705.

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5. — Ottieri, lib. 9. — Histoire du prince Eugène, liv. 6. — Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 7, S. 16. — Quincy.

(2) Memorie di un Borghese di Rivoli.

CHAPITRE LXXX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. État de affaires en Italie. — Danger qui menace le duc de Savoie. — Le prince Eugène marche à son secours. — Ouverture de la campagne en Lombardie. — Le duc de la Feuillade prend la ville de Nice et les petites places de cette province. — Il est rappelé en Piémont au moment d'entreprendre le siège du château où le marquis de Carail s'était enfermé. — Mort de l'empereur Léopold. — Suite de la campagne en Lombardie. — Le duc de Vendôme assiège Chivas. — Victor Amédée cherche à le mettre dans la même position où il s'était trouvé à Verrue. — Le général français s'en doute, et le prévient. — Opérations du siège. — La cavalerie piémontaise est

forcée de s'éloigner de la place. — Le duc de Savoie l'abandonne après en avoir retiré la garnison. — Il marche avec son armée sur Turin. — Les ennemis le suivent. — Ils battent son arrière-garde, et campent aux environs de la capitale du Piémont. — Les évènemens de la campagne en Italie les décident à s'en éloigner. — Ils sortent d'Asti par méprise, et cherchent inutilement d'y retourner. — Combat avantageux pour les Savoyards. — Monsieur de la Feuillade prend des quartiers dans le Monferrat. — Le fort de Montmeillan capitule après un an de blocus. — Siège du château de Nice par le maréchal de Berwik. — Belle défense de cette place. — Les Français envahissent la principauté d'Oneille. — La campagne du 1706 s'ouvre en Italie. — Préparatifs pour l'attaque de Turin. — Monsieur de la Feuillade en approche. — Escarmouches qui précèdent le siège. — Soins et occupations du duc de Savoie. — Les Français travaillent à leurs lignes. — Ils ouvrent la tranchée, le 2 juin. — Premières opérations du siège. — Les Français en se portant sur la droite du Pô menacent de cerner entièrement la ville. — Victor Amédée en sort avec sa famille, et en confie le

commandement au comte de Thdun. — Monsieur de la Feuillade suit ce prince. — Guerre de ruse faite par Victor Amédée. — Suite du siège jusqu'au 29 juin.

Les Français occupaient l'armée impériale vers le Tyrol et aux frontières de l'état de Venise. Cependant la position du duc de Savoie était si malheureuse, que sa perte paraissait inévitable. Le desir le plus ardent de Louis XIV aurait été celui de faire éprouver à ce prince le sort qu'il avait fait éprouver au duc de Lorraine (1); les alliés le craignaient; les Anglais surtout sollicitaient en sa faveur de puissans secours: le prince Eugène pressait l'empereur, et ne cessait de lui dire, que laisser perdre le Piémont c'était donner aux Français l'Italie entière. L'avis de ce grand homme, en appuyant le vœu de la cour de Londres, décida les résolutions de Léopold, qui ayant mis un nouveau corps de troupes à la disposition du prince de Savoie, lui donna le commandement de son armée d'Italie.

An 1705.

Eugène en fixa le rendez-vous à Roveredo, où il se rendit lui-même, le 22 avril; il trouva l'ennemi occupé du siège de La-Mirandole; et n'ayant pu sauver cette place, qui se rendit plutôt qu'on ne

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 1. — Becattini, tom. 1.

An 1705. le calculait, le chef des Impériaux trompa le grand prieur de Vendôme; gagna une marche sur lui, et rendit inutile sa vigilance sur le Mincio, en se portant à Salò près du lac de Garda, par où il entra dans le Bressan (1). A la nouvelle de ces mouvemens, le duc de Vendôme envoya à son frère un renfort de huit mille hommes, quoique ses troupes n'eussent point eu cette année des quartiers d'hiver en Piémont. Monsieur de la Feuillade, chargé d'attaquer le comté de Nice, avait passé le Var, le 3 mars; sans rencontrer d'opposition; le 5, il arriva à Cimié, et le 10, il se présenta devant Villefranche. Le faible détachement enfermé dans cette ville refusa d'en sortir: les Français l'en chassèrent l'épée à la main: ils en investirent le château, en même temps qu'ils marchèrent contre Sospello, où le marquis de Senantes s'était rendu, à la tête de quatre à cinq cents hommes, et où la milice royale de la province devait se réunir. Le duc de la Feuillade ne lui en donna pas le temps: les Piémontais, attaqués de nuit, se retirèrent en désordre sur Tende; et le général français prit la route de Nice, en laissant une garnison à Sospello.

(1) Ottieri, lib. 9. — Histoire du prince Eugène, liv. 6.

Le château de Villefranche s'était rendu; le 15, la tranchée fut ouverte devant Nice, et le 22, on commença à bombarder la ville. Le marquis de

Carail s'y soutint jusqu'au premier avril, qu'il se retira dans le château, en y conduisant ses magasins et son artillerie. Les habitans ouvrirent alors leurs portes au vainqueur, qui s'étant rendu maître des forts de Montalban et de Saint-Hospice, aurait probablement assiégé le château, si comme nous l'avons dit, le duc de Vendôme n'eût ordonné à monsieur de la Feuillade d'abandonner Nice, et de venir le joindre en Piémont par la Provence et le Dauphiné (1).

An 1705.

L'armée française n'était pas reposée des fatigues qu'elle avait éprouvées au siège de Verrue, lorsque le prince Eugène, en s'avançant en Lombardie, la força de quitter les cantonnemens qu'elle venait à peine de prendre. Cependant la mort de l'empereur Léopold, arrivée le 5 de mai, laissa un moment dans l'incertitude sur le sort de la guerre. On ignorait les intentions de son successeur; mais Joseph premier ne tarda pas à rassurer ses alliés, et les ordres les plus précis furent donnés au prince Eugène, pour qu'il eût à joindre le duc de Savoie. Eugène trouvait dans cet ordre l'intérêt de sa gloire, et l'intérêt de sa maison; il continua avec le succès le plus brillant une campagne dont les premiers jours suffisaient à l'immortaliser, et il parvint à travers mille obstacles à passer l'Oglio et l'Adda sous

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5. — Ottieri, lib. 9. — Quincy. — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 15.

An 1705. les yeux de ses ennemis, qui desiraient le combattre (1).

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 6. — Becattini, vol. 1.

Plus les progrès des Autrichiens étaient rapides, plus monsieur de Vendôme était pressé d'accabler le duc de Savoie. Il voulait mettre le siège devant Chivas, et arrêter les courses des Piémontais, qui campés sous la protection de cette place, poussaient leurs partis dans le Milanais; un de ces partis fut assez heureux pour enlever près de Lodi les équipages du général français, et pour battre à son retour la garnison de Verceil, qui s'était avancée à sa rencontre jusque sur le Tesin. Ce trait hardi affermit le duc de Vendôme dans son dessein; il rassembla à Ivrée vingt-deux mille hommes, qui traînant après eux cent trente-cinq pièces de gros canons et cinquante mortiers, passèrent la Doire, le 12 juin, et campèrent à Strambino. Le 16, ils cernèrent Chivas, malgré le feu des batteries élevées sur la hauteur de Castagné, où Victor Amédée s'était rendu en personne. Ils jetèrent la nuit des ponts sur le Pô à Saint-Sébastien; et le 18, ils passèrent ce fleuve, attaquèrent les collines de Castagné, et forcèrent les Savoyards à abandonner quelques-uns de leurs postes.

Le 23, on ouvrit la tranchée; on s'empara de deux cassines que la garnison occupait, afin de couvrir la communication de la place avec son pont sur le Pô; les

Français y placèrent du canon, et battirent à revers cette communication, en même temps qu'ils construisaient une batterie sur les hauteurs dont ils s'étaient rendus maîtres, le 18. Le duc de Savoie en campant près de Castagné, se flattait de placer son ennemi dans la même position où il s'était trouvé à Verrue ; mais le souvenir en était resté à monsieur de Vendôme ; il voulait éloigner l'armée piémontaise, et il fit attaquer une troisième cassine proche du pont: trois fois il en renouvella l'assaut sans succès, ce qui le décida à ouvrir la tranchée, et à dresser des batteries contre ce poste fortifié. An 1705.

Le siège avançait d'ailleurs lentement: les approches de Chivas avaient été rendues difficiles par des inondations ; ce qui réduisait les assiégeans à ne pouvoir embrasser qu'un seul bastion du poligone attaqué. Après de longs travaux, ils parvinrent enfin à établir leur logement sur le glacis: ils firent jouer sous le chemin couvert un fourneau qui renversa l'angle saillant d'une place d'armes. La garnison sortit aussitôt pour couvrir le travail de ses pionniers occupés à élever une traverse derrière la brêche; mais les Français la repoussèrent, et se logèrent dans la place d'armes, après un combat sanglant. Le duc de Vendôme partit alors, et alla faire une course en

An 1705. Lombardie, en confiant à monsieur de la Feuillade le commandement de l'armée et la direction du siège. Ce général marcha, le 26, à la tête de onze bataillons et de vingt-six escadrons contre un corps de cavalerie piémontaise placée entre l'Orco et la Sture. A son approche les Savoyards se mirent en retraite vers Turin. Victor Amédée perdit ainsi tout à fait l'espérance de sauver la place, se borna au desir d'en retirer la garnison, qui par son ordre abandonna Chivas en emmenant avec elle une grande partie de l'artillerie, et se réunit heureusement à l'armée de Savoie, le 28.

Cette armée prit la route de Turin, la même nuit; les Français la suivirent, après avoir occupé la ville abandonnée : ils atteignirent l'arrière-garde ennemie, la culbutèrent, et prirent position entre la Vénerie royale et Lucento. Ils se logèrent au Vieux-parc, ainsi qu'au château de Colegno, destiné à protéger les ponts qu'ils jetèrent sur la Doire. Tout annonçait la volonté d'assiéger Turin; le duc de la Feuillade faisait fortifier différens postes pour assurer la marche de ses convois, et l'on disait hautement, que l'attaque de la capitale du Piémont commencerait aussitôt après l'arrivée au camp des nouveaux renforts venant de France. De son côté Victor s'occupait avec ardeur du soin de se bien défendre. De

nombreuses recrues lui arrivaient journellement: il faisait travailler sans relâche à réparer les fortifications de Turin, et il ne cessait d'inquiéter son ennemi, en envoyant nuit et jour des partis à la guerre. Le malheur paraissait redoubler le courage actif de ce prince (1), qui ayant gagné un jeune homme nommé Ravel, le chargea de mettre le feu à un grand magasin de poudre à canon que monsieur de la Feuillade formait à Suse. Ravel se rendit en effet dans cette ville; mais la crainte du danger, ou l'espoir d'une récompense lui firent reveler le but de son voyage; il fut aussitôt nommé par monsieur de la Feuillade capitaine d'une compagnie franche piémontaise, composée de tout ce que l'on put réunir de déserteurs ou de brigands. Cependant Ravel eut l'imprudence d'écrire à Turin pour offrir de déserter avec ses soldats, si on voulait lui accorder sa grâce; et le duc de Savoie ayant envoyé sa lettre même au général français, ce double traître fut arrêté, dégradé et pendu à Suse (2).

An 1705.

La guerre continuait en Lombardie, où depuis l'arrivée du duc de Vendôme on déployait de part et d'autre des talens militaires qui honorent également les deux chefs. La bataille de Cassano, dont chacun s'attribua la gloire, arrêta cependant la marche du prince Eugène;

(1) Histoire de Victor Amédée. — Quincy. — Mémoires sur les guerres d'Italie — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5. — Ottieri, lib. 9.

(2) Memorie di un Borghese di Rivoli.

An 1705. mais monsieur de Vendôme forcé d'appeler près de lui une partie des troupes que le duc de la Feuillade commandait en Piémont, délivra cette province du danger dont elle était menacée: ainsi les deux partis trouvèrent quelque avantage à cette journée. Le duc de la Feuillade, trop faible pour se soutenir en campagne, leva son camp, le 13 octobre (1), et prit des cantonnemens. Dans le mouvement général qu'entraîna l'établissement des quartiers, ses troupes abandonnèrent Asti par méprise; le duc de Savoie, toujours vigilant, fit aussitôt entrer le comte de Staremberg dans cette ville, vers laquelle les Français marchèrent de nouveau. Le 6 novembre, monsieur de la Feuillade ayant rassemblé ses forces à Casal, se porta sur les hauteurs de la Chartreuse d'Asti; le 8, il s'avança vers la porte de Saint-Pierre, qu'il se proposait d'attaquer, et déjà son artillerie s'en approchait, lorsque les Piémontais sortant de la ville, engagèrent un combat dans lequel les Français repoussés sauvèrent leur canon avec peine; ils retournèrent le lendemain sur le même terrain de la veille; mais avertis que Victor Amédée conduisait en personne son armée au secours de la place, ils abandonnèrent l'entreprise, et se retirèrent dans le Monferrat.

La capitulation du fort de Montmeillan en Savoie dédommagea amplement

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 6. — Ottieri, lib. 9. — Becattini, tom. 1.

les Français de la perte qu'ils venaient de faire. Cette place, bloquée depuis un an, manquait de vivres, et le comte de Santena, qui illustra son nom par son courage, la rendit, le 6 décembre (1). La nouvelle de cette capitulation arriva à Turin dans le temps même, où l'on y éprouvait les inquiétudes les plus grandes pour le comté de Nice. La trêve conclue entre le gouverneur de cette province et les officiers commandans en Provence étant expirée, le 30 octobre, le duc de Berwik passa le Var, et se présenta, le 31, devant Nice, où le marquis de Carail commandait une garnison de deux mille hommes. Monsieur de la Feuillade en l'abandonnant avait détruit les restes des fortifications, dont cette ville était encore environnée, et les Piémontais la fermèrent par de simples barricades, de sorte que les batteries de l'ennemi étant dressées, le 13, monsieur de Carail permit aux habitans d'ouvrir leurs portes. Le gouverneur, retiré dans le château, négligea pendant les deux premiers jours d'inquiéter les travaux des assiégeans: il ne commença son feu que le 16, lorsque les Français avancèrent leur sape, pour embrasser le front de Montalban; malgré les sorties de la garnison, soixante et dix canons, et seize mortiers placés en batterie, furent en état de tirer, le 8 décembre; les

An 1705.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5. — Quincy.

An 1706.

Savoyards répondirent à ce feu terrible, par celui de cinquante pièces, et les murs du château résistant mieux qu'on ne l'avait calculé au choc d'une artillerie aussi formidable, il fallut vingt-trois jours avant que la brêche fût ouverte.

Le duc de Berwik, qui pendant ce temps s'était emparé de l'ouvrage à corne du côté de Cimié, ordonna pour le 6 l'assaut de la place; mais, dès le 4, le marquis de Carail battit la chamade, et obtint de se retirer en Piémont avec les honneurs de la guerre. Le général Thaun s'avança trop tard au secours de Nice; il en apprit la perte en arrivant à Tende, d'où il retourna à Coni avec les six mille hommes qu'il conduisait. Monsieur de Berwik acheva sans peine la conquête entière du comté de Nice: il rasa les fortifications du château, et après avoir soumis la principauté d'Oneille, qu'il trouva dégarnie de troupes, il envoya les siennes en quartier (1).

Durant l'hiver les Français démolirent les fortifications d'Ivrée et de Montmeillan en Savoie (2). On se préparait des deux côtés pour la nouvelle campagne; mais il paraissait que les évènemens militaires en Italie dépendraient du résultat des affaires d'Espagne, où l'archiduc d'Autriche venait d'être reconnu roi par un puissant parti, et où il s'était

(1) Mémoires du maréchal de Berwik, tom. 1. — Histoire de Victor Amédée. — Otcieri, lib. 9. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 4, cap. 5.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 5.

rendu en prenant le nom de Charles III (1). Cependant les succès y étaient balancés encore, lorsque le duc de Vendôme, quittant Paris avant que le prince Eugène partît de Vienne, arriva en Lombardie, et ouvrit la campagne par la victoire qu'il remporta à Calcinato, le 19 avril. Le prince Eugène venant d'Allemagne, arrêta à Roveredo son armée battue: il la ramena d'abord à Gavardo, et bientôt il reparut sur l'Adige, quoique le général français ne négligeât rien de ce qui pouvait l'arrêter (2). Il était d'autant plus essentiel de s'opposer aux progrès des Impériaux, que la cour de Paris se proposait de porter un dernier coup au duc de Savoie, en lui enlevant sa capitale. Monsieur de la Feuillade, chargé de ce siège important, avait réuni à Chivas soixante-huit bataillons et quatre-vingt escadrons; son parc d'artillerie se composait de cent vingt-huit canons, et de cinquante mortiers: l'attirail de ce parc et les magasins de tout genre étaient immenses.

An 1706.

(1) Millot, liv. 5.

(2) Histoire du prince Eugène, liv. 7.

Le 12 mai, l'armée s'avança sur la Stura. La cavalerie piémontaise postée à la droite de cette rivière se retira à Colègne, en rompant les ponts de la Doire (3), et l'ennemi campa le même jour à la Vénerie royale, d'où il envoya à la guerre de nombreux partis, qui après avoir dévasté les campagnes aussi

(3) Histoire de Victor Amédée. — Ottieri, lib. 11. — Quincy. — Mémoir es de Saint-Hilaire, liv. 6. — Solar de la Marguerite.

An 1706.

loin qu'ils osèrent s'étendre, réduisirent en cendres les petites villes de Cirié, Saint-Gille, Druent, Matti, Gros, Villeneuve, Saint-Maurice, Front et Aglié (1). Le 13, les Français prirent position à Notre-Dame de Campagne, en appuyant leur droite à Lucento, et leur gauche au Vieux-parc; ils commencèrent, le 14, le travail des lignes (2), suivant le tracé de l'ingénieur Tardif, chargé de diriger le siège de Turin, quoiqu'il n'eût fait jusqu'alors que les sièges des petites places de Bavière (3).

Victor Amédée avait dans sa capitale dix mille hommes de garnison, parmi lesquels quinze cents Autrichiens; mais il pouvait compter sur le courage autant que sur la fidélité des habitans, qui dès l'approche du danger lui offrirent volontairement leur service, et qu'on distribua en huit bataillons. Victor Amédée dirigeant tout, et voyant tout par lui-même, remarqua que l'ennemi avait si fort approché son aîle gauche du bord du Pô qu'elle pouvait aisément être battue en flanc de l'autre côté du fleuve: il y fit aussitôt avancer un détachement avec du canon, et il contraignit les Français à changer de position, le 14. Le 19, il envoya à Lucento un corps de troupes, avec douze pièces de canon, pour briser les bâteaux rassemblés par monsieur de la Feuillade, qui comptait jeter

(1) Tarizzo.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Quincy. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Solar de la Marguerite.

(3) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 1.

un pont sur la Doire; et non seulement ce projet réussit, mais la marche des Piémontais porta l'alarme parmi les assiégeans, dont un camp volant occupait Alpignano. Les Savoyards ayant rempli leur objet, retournèrent à Turin par Colegno, suivis du détachement jusqu'alors stationné dans ce village. An 1706.

Les Français reprirent leur travail : ils passèrent la Doire, le 22, sur les ponts qu'ils formèrent à Pianezze et à Lucento. Le duc de Savoie voulut reconnaître ce mouvement en personne, et après s'être avancé un mille hors de la ville à la tête de ses escadrons, il rentra dans Turin, pour ordonner la construction d'une batterie sur la colline à côté de la vigne de Madame royale. Il avait déjà fait abattre tous les arbres à la portée du canon, en avant des fronts menacés; on voulut encore qu'on coupât les allées du Valentin, dont il fit garder le château par un détachement d'infanterie. Suivi de ses officiers généraux, et des principaux ingénieurs, ce prince donna les dernières dispositions, et pourvut à tout ce qui pouvait arrêter les progrès des assiégeans : il fit ajouter quelques ouvrages aux fortifications extérieures, d'après les projets de monsieur Bertola, qui chargé en chef de la partie du siège réservée aux ingénieurs, illustra son nom par le plus honorable emploi de ses talens,

An 1706. Les Piémontais occupaient les points de la colline les plus rapprochés de la ville, et se trouvaient par là maîtres de la droite du Pô; un corps de troupes ennemies passa ce fleuve et entreprit de se retrancher à Notre-Dame du Pillon; mais le duc de Savoie le força d'abandonner le travail commencé, en postant sur son flanc vingt-quatre pièces d'artillerie. Monsieur de la Feuillade se désista pour lors de cette entreprise, afin de donner tous ses soins à la construction des lignes auxquelles il faisait travailler sans relâche, en attendant que toute la grosse artillerie lui fût arrivée. Mais Victor prévoyait bien que le général français ne renoncerait pas au projet de se rendre maître de la gauche du Pô; sa cavalerie n'étant pas nécessaire dans la place, il n'y laissa que cinq à six cents hommes, et en envoya le reste à Moncalier, où elle campa le 24, avec un régiment d'infanterie, qui occupa le château et la tête du pont que l'on construisit sur le Pô.

La nuit du 2 juin, les assiégeans ouvrirent la tranchée, en s'appuyant à la cassine *des exercices* à un mille du glacis de la citadelle. Pendant trois jours ils s'occupèrent à étendre leur travail et à dresser les premières batteries. Les assiégés se hâtèrent de garnir leurs remparts d'une nombreuse artillerie ; ils

opposèrent jusqu'à soixante-quinze pièces de canon, et vingt-quatre mortiers au feu des ennemis. Les habitans, rivalisant avec la garnison de courage et de zèle, se montraient disposés à sacrifier leurs vies et leur fortune plutôt que de céder. An 1706.

Cependant le duc de la Feuillade avant de commencer à battre la ville offrit des passeports aux princesses de la maison royale, et fit prier Victor Amédée de lui indiquer le quartier où il habitait pour n'y point jeter des bombes: *mon quartier*, répondit ce prince au parlementaire français, *sera sur les remparts de la citadelle; et la porte du Pô étant à ma libre disposition, je remercie votre général des passeports qu'il propose à ma famille.*

Ce jour là même, les boyaux furent poussés fort avant, et, dès la nuit, les Français commencèrent la seconde parallèle. Ils la prolongèrent sur la gauche de manière à faire juger qu'ils comptaient embrasser le front des fortifications de la ville proche de la porte Susine. Cette menace redoubla l'activité des Savoyards à perfectionner les flèches et l'ouvrage à corne dont ce front était couvert. On prit en même temps des précautions dans la ville: les citoyens qui habitaient les quartiers les plus exposés, reçurent ordre de démenager: on pourvut à les loger ailleurs; on fit dépaver les rues; on plaça par tout des tonneaux

An 1706. pleins d'eau, afin de prévenir les incendies; et le marquis de Carail, nommé gouverneur de Turin, ainsi que le comte de la Roche-d'-Allery, nommé gouverneur de la citadelle, songèrent à tout ce qui pouvait augmenter la gloire qu'ils s'étaient acquise, l'un à Nice, l'autre à Verrue.

Le 9, les ennemis commencèrent à jeter des bombes: ils formèrent sur leur droite une batterie de canons, dont la position paraissait hasardée; le duc de Savoie fit sortir, le 11, par la porte neuve quelques pièces d'artillerie, qui battirent de flanc cette batterie, et l'endommagèrent beaucoup; mais les Français s'étant considérablement renforcés sur ce point, la garnison rentra le soir dans ses murs, et monsieur de la Feuillade assura son flanc en occupant la cassine de Machiolla. Il fit ouvrir, le 12, la troisième parallèle sous la protection de soixante-quinze pièces de canon; l'artillerie et la mousqueterie de la place tentèrent de retarder l'ouvrage; et quelques détachemens, sortis par la porte neuve, incommodèrent si fort les travailleurs qu'il fallut faire avancer des troupes, à l'approche desquelles les assiégés se retirèrent. La cassine de Machiolla fut mise en état de défense, et quelques redoutes furent construites pour assurer la tranchée, en même temps qu'on augmentait le nombre des communications de l'une à l'autre paral-

lèle. Des détachemens sortis de la place se portaient la nuit à cent cinquante pas en avant du glacis, ayant avec eux quelques pièces de campagne, ce qui forçait les assiégeans à n'avancer qu'avec beaucoup de précautions. An 1706.

Pendant que les opérations du siège se poursuivaient ainsi, monsieur de la Feuillade, qui reçut un renfort de troupes, envoya mille grenadiers et deux régimens de dragons sur la droite du Pô; ils le traversèrent à Chivas, pour se rendre à Gassino, en même temps qu'un autre corps menaçait de se porter au delà du fleuve à la hauteur de Carignan. La ville se serait ainsi trouvée cernée de toute part. Victor ne voulait pas y laisser enfermer sa famille : il jugeait même, que le plus sûr moyen de prévenir la perte de sa capitale serait celui d'en sortir, afin d'user de son influence et de ses propres ressources. D'abord il fit avancer quelques bataillons à Saint-Maure, pour contenir les Français campés à Gassino; puis il resserra la ligne de ses postes de la colline, en rappelant ceux des Camaldules et de la Magdelaine. Il poussa enfin sur cette même colline des détachemens vers Moncalier, et ayant confié au comte de Thaün le commandement en chef de Turin et de la citadelle, il manifesta sa détermination à la noblesse rassemblée autour de

An 1706. lui, à la garnison et à toutes les classes de citoyens réunis par son ordre. Quelque fût le regret qu'on éprouvât en apprenant le départ de la cour, les habitans de Turin sentirent redoubler leur courage au discours que leur fit Victor, et tous jurèrent de se défendre jusqu'au dernier souffle de vie. Le 16, ce prince quitta sa capitale, pour se mettre à la tête de sa cavalerie jusqu'alors logée à Moncalier. Il voulut escorter lui-même madame royale sa mère, la duchesse son épouse, le prince de Piémont, le duc d'Aoste, l'un et l'autre en bas âge, ainsi que le prince et la princesse de Carignan; il ne les quitta qu'après les avoir conduits à Quérasque, d'où la cour se rendit à Coni, et la maison de Carignan à Mondovi; revenant alors sur ses pas, le duc prit position à La-Ville, pour observer l'armée ennemie, et l'inquiéter à dos (1), (a).

Les Français ne tardèrent pas à attaquer plusieurs postes sur la colline, et la place fut bientôt investie de tous côtés;

(1) Quincy. — Histoire du prince Eugène, liv. 7. — Tarizzo. — Ottieri, lib. 11. — Solar de la Marguerite. — Histoire de Victor Amédée. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 6. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 6.

(a) Ce fut pendant ce voyage que monsieur Ferrero, connu depuis sous le nom de marquis d'Ormée, se fit remarquer par Victor Amédée. Monsieur Ferrero, alors juge royal de la ville de Carmagnole, fut destiné à suivre la cour en qualité d'intendant de la maison des princesses. Son crédit et sa fortune datent de ce jour.

Histoire de Victor Amédée.

mais leur général plein d'espérance d'arrêter prisonnier le duc de Savoie, ou de le forcer au moins à sortir du Piémont, se mit à sa poursuite. Victor reculant devant lui, manœuvrait avec art, et lui faisait perdre un temps précieux par des marches et des contre-marches, sans jamais se laisser atteindre (1). Monsieur de la Feuillade, repoussé à Quérasque, dont il crut se rendre maître par la trahison d'un moine français qui y habitait (2), s'avança à Mondovi, où l'esprit de faction n'était pas encore tout à fait éteint, et où il fut accueilli avec joie; il y arrêta prisonnier le vieux prince et la princesse de Carignan, auxquels il permit de retourner dans leur palais de Raconis, et après avoir fait marcher une colonne à l'attaque du fort de Cève, il se rendit à Savillan, poursuivant son projet. Les habitans de Mondovi reconnaissant alors leur faute envoyèrent une députation à leur souverain, qui dans les circonstances ne pouvait que pardonner à un moment d'erreur (3).

Le siège de Turin continuait sous la direction du lieutenant général comte de Chamaraute. On avait mis de part et d'autre une artillerie immense en action; la ville étant extrêmement endommagée, la garnison dut abandonner une partie de ses casernes, et se retirer dans ses quartiers les moins exposés. Les

An 1706.

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 2. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Tarizzo.

(2) Salmatoris: Descrizione della città di Cherasco.

(3) Archives royales. Provincia di Mondovi, mazzo 4, n. 13. — Tarizzo.

An 1706. Français tourmentés sans cesse dans leurs travaux et dans leurs batteries, par les sorties ou par le feu continuel des remparts, avançaient lentement; leur infanterie se trouvait affaiblie par les maladies autant que par les pertes du siège. On travaillait des deux côtés aux mines et aux contre-mines; les Piémontais chargèrent leurs fourneaux, et conduisirent plusieurs rameaux fort avant sur le glacis. Les Français prolongèrent la parallèle sur leur droite jusqu'à la hauteur de la Croisette, malgré le feu terrible qu'on faisait sur eux depuis la citadelle. Le 27, une bombe ayant fait sauter un magasin volant, les batteries en furent endommagées, et dans la seule journée du 28, le canon de la place mit hors de service vingt-deux pièces à l'ennemi. Pendant ce temps, les assiégeans s'occupaient sur leur gauche à embrasser avec la sape les flèches qui couvraient l'ouvrage à corne construit devant le bastion Amédée. Ils commencèrent, le 29, à tirer à boulets rouges contre les ouvrages extérieurs, presque tous revêtus en fascinages, et ils travaillèrent à reconnaître les mines, dont le glacis était garni à ordre double. Le 30, la garnison tenta en plein jour une sortie depuis l'ouvrage à corne: on combattit avec beaucoup de courage; mais après un moment de succès, les assiégés furent repoussés, et ils eurent ce jour

un nombre considérable de déserteurs (1). An 1706.

(1) Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 6. — Solar de la Marguerite. — Ottieri, lib. 11. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Quincy.

CHAPITRE LXXXI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. Mouvemens du duc de Savoie pour attirer monsieur de la Feuillade à sa poursuite. — Combats de Saluces et de Bibiane. — Position prise par Victor Amédée dans les vallées vaudoises. — Le général français retourne à son camp sous Turin. — Continuation du siège de cette ville. — Les Français se logent dans la lunette de l'ouvrage à corne. — Sortie de la garnison qui détruit une partie des travaux. — Opérations des mineurs. — Le prince Eugène tente de s'avancer vers le Piémont. — Manœuvres des armées en Lombardie. — Les Autrichiens arrivent dans le duché de Parme. — Suite du siège de Turin. — Les Français se logent dans l'avant-chemin couvert. — Deux convois entrent dans la place. — Guerre souterraine. — Opérations du siège. — Attaque et prise du chemin couvert. — Nouvelles batteries. — Le duc de Savoie quitte les vallées vaudoises, et réunit tout ce qu'il a de forces à Carmagnole. — Il s'avance à Moncalier, et tente inutilement de faire

entrer un convoi dans la place. — Cette entreprise renouvellée manque encore. — Journal des opérations du siège. — Passage du premier fossé exécuté. — Les Français prennent et reperdent quelques contre-gardes. — — Évènemens de la campagne en Lombardie. — L'armée impériale arrive en Piémont, et se joint aux Savoyards à La-Ville. — L'armée d'observation sous les ordres du duc d'Orléans se réunit à celle qui fait le siège. — Continuation de l'attaque et de la défense de Turin. — Action généreuse d'un mineur piémontais. — Les armées sont en présence. — Préparatifs pour la bataille. — Relation de cette journée. — Victoire des alliés. — Retraite des Français. — Délivrance de Turin. — L'armée battue abandonne le Piémont et repasse les alpes.

An 1706. Le duc de Savoie, toujours en mouvement devant l'ennemi qui le poursuivait avec des forces infiniment supérieures, lui déroba une marche, et se porta, le 8 juillet, à Saluces, comptant se rapprocher des lignes de Turin, pour inquiéter l'armée assiégeante. Le duc de la Feuillade le suivit de près, et l'ayant atteint à Saluces même, le combat s'engagea près du faubourg de Saint-Augustin.

Victor Amédée et les princes de son sang qui le suivaient, s'exposèrent beaucoup, et se retirèrent sur la gauche du Pô, d'où ils allèrent camper à Bibiane : les ennemis en approchèrent; il y eut un nouvel engagement à l'avantage des Savoyards; mais le but de Victor Amédée étant d'animer monsieur de la Feuillade à courir après lui, il se replia à Luzerne: les Vaudois le joignirent en grand nombre : il fit mettre pied à terre à ses dragons, dont il envoya les chevaux aux pâturages des montagnes, et il se fortifia si bien dans la position qu'il choisit, que le général français, après s'être avancé jusqu'à Briquérasque, renonça au dessein de le combattre, et ramena ses troupes à Savillan, où il laissa le lieutenant-général d'Aubeterre, chargé d'observer Victor Amédée, et il retourna au siège de Turin, après trois semaines d'absence (1).

An 1706.

Il y trouva ses troupes logées fort près des ouvrages extérieurs, que la garnison éclairait pendant la nuit, de crainte d'une surprise; les assiégeans étaient occupés à élever les batteries qu'on avait reconnu être trop basses, pendant que la garnison réparait le magasin de la citadelle, qu'une bombe venait d'incendier. Le 4 juillet, les Français firent jouer un fourneau sous la pointe du glacis de la flèche de l'ouvrage à corne, et un autre sous l'angle saillant de la flèche du bastion

(1) Histoire de Victor Amédée. — Quincy. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 6. — Tarizzo.

An 1706. Amédée : l'effet de ces deux mines ne fut que trè-peu considérable ; mais le soin principal du mineur assiégeant était celui de chercher les galeries et les puits du glacis. On élevait en même temps une batterie contre le ravelin de la porte de secours de la citadelle. Le 12, on mit le feu à une fougade dessous une lunette de l'ouvrage à corne ; l'angle de la lunette en fut renversé ; une partie des grenadiers chargés de la garde de ce poste périrent sous la ruine, et néanmoins les assaillans ne s'en rendirent maîtres qu'après avoir perdu quatre cents hommes. La mine qu'ils firent jouer, le 13, sous l'angle saillant de la flèche de la porte de secours n'eut pas de succès ; celle qui joua, le 14, renversa une partie de leurs travaux, et écrasa leurs galeries ; la garnison sortit aussitôt pour profiter de ce moment d'avantage ; elle en obtint de plus grands encore, et pendant plusieurs jours les Français furent occupés du soin de réparer leurs boyaux, ou à détourner les eaux de la Doire, au moyen desquelles ils inondèrent quelques-unes des mines de la place du côté de Valdoc (1).

Dans le temps où Turin était ainsi assiégé, le prince Eugène, empressé de secourir cette capitale, déployait en Lombardie toutes les ressources que la science militaire peut fournir à l'exécution d'un projet difficile. Après avoir réussi à

(1) Ottieri, lib. 11. -- Solar de la Marguerite. -- Tarizzo. -- Quincy. -- Mém. de Saint-Hilaire, liv. 6.

porter son armée sur l'Adige par un grand détour, il trompa encore son ennemi au passage de cette rivière, et le duc de Vendôme ayant été destiné après la bataille de Ramillies à commander l'armée française en Flandre, le prince Eugène, débarrassé de ce rival dangereux, trouva moins de peine à poursuivre sa marche en présence du maréchal de Marsin, peu digne de remplacer monsieur de Vendôme. Ce général, battu au Canalbianco, ne s'opposa plus au passage du Tartaro, ni à celui du Pô ; et il s'était porté derrière le Mincio, lorsque monsieur le duc d'Orléans joignit l'armée. Ce prince la jugeant trop faible pour arrêter les Impériaux, rappela du camp sous Turin vingt bataillons et trente escadrons ; mais malgré ce renfort, ses ennemis s'étendirent dans le Véronais ; et en même temps qu'ils s'approchaient du duché de Parme, par où le prince Eugène se proposait d'arriver en Piémont, le duc d'Orléans, menacé sur deux points éloignés, et contraint de diviser ses forces, ne put empêcher l'ennemi de passer la Secchia, et il ne le prévint sur la Parmeggiana, que par plusieurs marches forcées. An 1706.

Le prince Eugène trouva moyen d'envoyer au duc de Savoie et au comte de Thaun la nouvelle de son approche (1), et cette nouvelle redoubla le courage des assiégés. Ils avaient élevé une

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 7. — Ottieri, lib. 11. — Becattini, tom. 1.

An 1706. batterie à ricochet contre les boyaux du côté de Valdoc. Les Français opposèrent une contre-batterie placée sur la gauche de la Doire; ils en construisirent une autre, le 17 juillet, à Valdoc même, et ils firent jouer le même jour sans beaucoup de succès un fourneau sous l'angle saillant de la flèche de Saint-Maurice. La guerre souterraine se faisait si vivement que la plupart des galeries se trouvèrent infectées; la garnison employa les esclaves à en retirer les corps morts, et elle réussit à en chasser le mauvais air par le moyen des soufflets à forge, qui à l'aide de longs tuyaux y portaient un air pur.

La nuit du 18, les Français ouvrirent plusieurs boyaux qu'ils conduisirent fort près des trois flèches de l'avant-chemin couvert de la citadelle. Ils dirigèrent alors un si grand feu sur ce point, que les flèches s'en trouvèrent extrêmement endommagées; et le soir du 21, après avoir mis le feu à quelques fougades, ils marchèrent, l'épée à la main, contre le chemin couvert dans lequel ils pénétrèrent, en laissant derrière eux les flèches à moitié ruinées. Le comte de Thaun n'hésita pas à attaquer l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de perfectionner ses logemens. Le 22, on donna le signal du combat, en mettant le feu à une mine; l'action fut opiniâtre et malheu-

reuse pour les Piémontais, qui après avoir perdu plus de deux cents hommes renoncèrent à l'espérance de vaincre. Il en coûta le double aux Français, qui ne crurent pas acheter trop chèrement l'avantage d'élever dans ce premier chemin couvert une batterie dirigée sur la contre-garde du bastion de Saint-Maurice, sous le glacis de laquelle ils faisaient avancer leur mineur; les Piémontais, qui le reconnurent, mirent le feu à un fourneau, qui ruina à la fois leur propre galerie avec celles des ennemis. La garnison ayant retiré l'artillerie des ouvrages les plus exposés, travailla à construire des traverses dans le fossé, qu'elle garnit de palissades ; elle forma des coupures ou des coffres aux angles saillans et aux places d'armes du second chemin couvert, et éleva un retranchement derrière la face gauche de l'ouvrage à corne. Les assiégeans prolongèrent leur parallèle : ils travaillèrent à quatre nouvelles batteries, dont une était dirigée contre la face gauche du ravelin du bastion Amédée, et les trois autres contre le bastion de Saint-Lazare.

An 1706.

La cavalerie savoyarde restée dans la place campait dans les prairies de Vanchiglia ; elle s'avança, le 30, entre Saint-Maure et Chatillon, sous prétexte d'y exécuter un fourrage, mais au fond pour favoriser l'entrée dans

An 1706. Turin d'un convoi de poudres, qu'elle escorta heureusement. On vit le lendemain le feu des batteries françaises se ralentir considérablement; monsieur de la Feuillade l'ordonna ainsi, pour donner à ses mineurs plus de facilité à écouter et à juger des travaux du mineur piémontais. La grande quantité de fourneaux existans sous le glacis obligeait les assiégeans à n'avancer qu'avec beaucoup de précautions, malgré lesquelles ils n'évitèrent pas d'éprouver journellement des malheurs. La sape se trouva, le premier août, fort près des palissades de l'ouvrage à corne: on en battit à ricochet le chemin couvert, et l'on parvint à s'y loger la nuit du 2, à la faveur d'une fausse attaque exécutée du côté de la citadelle.

Un second convoi de poudre à canon étant entré dans la ville par le chemin de Notre-Dame du Pillon, le général français ordonna aux troupes postées sur la colline de s'étendre jusqu'au bord du Pô, en formant un cordon depuis ce fleuve jusqu'à la vigne Bergera. On éleva quelques redoutes, et l'on plaça quelques canons sur cette ligne, ce qui décida le comte de Thaun à renforcer les postes qu'il entretenait sur la colline, et à les faire retrancher. Le 3, le feu des assiégeans redoubla: leurs boulets rouges

incendièrent le revêtement de l'ouvrage à corne construit avec des fascinages, et il devint impossible de l'éteindre. Le second chemin couvert était menacé : on l'éclairait la nuit par toutes sortes de feux d'artifice, ce qui n'empêcha pas les assiégeans d'y marcher, le 5. Quarante-deux compagnies de grenadiers, soutenues par la garde de la tranchée, et protégées par le feu d'une nombreuse artillerie, attaquèrent sur trois points les angles saillans de ce chemin couvert en face de la citadelle. Les mines ayant été inondées, les assiégés ne purent en faire jouer qu'une seule, et après une résistance opiniâtre, qui leur coûta trois cents hommes, ils furent contraints de se retirer. Le vainqueur se hâta de former ses logemens, et d'en ouvrir les communications avec la parallèle; il éleva ensuite une batterie qu'il dirigea contre le ravelin du bastion de Saint-Maurice; les Savoyards en construisirent une dans le ravelin même; et pendant qu'on faisait sur ce point un feu continuel, les mineurs livraient des combats souterrains plus fréquens et plus terribles qu'ailleurs le long du prolongement de la capitale du bastion Amédée. An 1706.

Le duc de Savoie, dont nous avons suivi la marche dans les vallées vaudoises, venait d'en sortir, pour aller camper à Polonghera, village sur le Pô, où il

An 1706. appela tout ce qui lui fut possible de rassembler de troupes réglées, d'hommes de la milice royale, ou de celle de ses vassaux. Le 4 août, il alla prendre position à Carmagnole. Ce mouvement décida monsieur de la Feuillade à rappeler dans ses lignes les garnisons qu'il avait laissées dans plusieurs villes lorsqu'il s'était mis à la poursuite de Victor Amédée ; il fit même lever le siège du fort de Cève, dont la résistance inattendue surpassait tout ce que l'on devait en présumer. Les pertes que les Français éprouvaient sous Turin, ne pouvaient se réparer autrement, qu'en y réunissant les forces qu'ils avaient éparpillées. Ils faisaient un feu terrible contre le bastion Amédée, contre celui de Saint-Maurice, et surtout contre les casemates des flancs bas, destinées à défendre le passage du fossé ; plusieurs de leurs pièces furent cependant mises hors de service par les batteries de la place ; mais les assiégeans réussirent à embraser les fascinages dont la contre-garde du bastion Amédée se trouvait revêtue.

Le 11 août, le duc de Savoie s'était avancé de Carmagnole à Moncalier, pour faire arriver un nombreux convoi dans la place ; mais quelque secret qu'il mît à son projet, ce convoi se trouva arrêté dans sa marche par un corps de troupes françaises, qui le forcèrent à rétrograder.

non sans perte. Victor ne se laissa point décourager; il renouvella la même tentative, le 16, depuis Quiers, où il s'était rendu, en faisant filer vers Turin cent mulets, et trois cents dragons, portant chacun en croupe un sac de cent livres pesant de poudre. Ce nouvel essai ne réussit pas mieux que le précédent : quarante dragons seulement entrèrent dans la place; le reste se sauva, ou fut pris. An 1706.

Le travail du mineur continuait; les assiégeans cherchaient à enfoncer les galeries des ennemis sur le glacis de la porte de secours, et leur ouvrage était fort avancé, lorsque les Piémontais le reconnurent, et écrasèrent leurs rameaux, qui conduisaient aux puits; quelques grenadiers français n'y descendirent pas moins; mais les Savoyards firent jouer deux fourneaux, qui ruinèrent une partie des travaux de leurs ennemis, tuèrent quelque monde, et renversèrent une pièce de canon. La garnison paraissait fort occupée à construire une caponnière dans le fossé de la citadelle devant la porte de secours. Les assiégeans prolongèrent leur logement le long de la contr'escarpe, et avancèrent leurs batteries, l'une desquelles fut bientôt détruite par l'effet d'une mine, et les Piémontais profitant du moment de désordre que cet évènement jeta parmi les gardes des premiers postes, sortirent sur elles, et brûlèrent

An 1706. le logement construit dans le chemin couvert en face du bastion Amédée. Les Français s'en vengèrent, en incendiant par le moyen de flèches allumées le revêtement des fascinages de la contre-garde du bastion de Saint-Maurice, en même temps qu'ils dirigèrent une grande partie de leur feu contre les pionniers occupés à déblayer les fossés.

Le logement détruit ne tarda pas à être rétabli ; les assiégeans étendirent le travail de la sape, et placèrent dans le chemin couvert deux nouvelles batteries sur le retour d'une place d'armes ; la garnison avait élevé une traverse dans l'intérieur de la demi-lune que ces batteries accablaient ; elle chercha à pousser depuis les galeries de mine un rameau sous la place d'armes à laquelle le canon ennemi était appuyé ; les mineurs se rencontrèrent ; d'abord les Savoyards réussirent à enfoncer une galerie que les Français avaient ouverte pour arriver sous la contre-garde du bastion ; les assiégeans entrèrent dans la galerie capitale de la citadelle ; mais ils ne purent s'y soutenir. On admira pendant toute la durée du siège l'intrépidité et les talens du chevalier Bozzolino, et du chevalier de Castel-Alfieri, commandans des mineurs piémontais. Le bastion de Madame, quoique hors des attaques, avait

infiniment souffert; et monsieur de Thaun ayant rempli le soin plus important de déblayer les fossés en face des brêches, entreprit, le 21, d'élever un retranchement dans l'intérieur de ce bastion; il en garnit le fossé, ainsi que celui du bastion de Saint-Lazare, par un double rang de palissades, et il entreprit de réparer le bastion Amédée, et celui de Saint-Maurice. An 1706.

Les troupes que le duc de la Feuillade avait placées sur la colline du côté de Notre-Dame du Pillon, s'approchèrent ces jours-là des postes piémontais, et mirent en feu les maisons de campagne situées entre leur ligne, et celle des ennemis. On se disposait d'autre part à exécuter le passage de l'avant-fossé, et déjà on avait amassé dans les logemens du chemin couvert un grand nombre de sacs à laine; le revêtement de la contr'escarpe fut crénelé pour forcer les assiégés à abandonner ses traverses: l'on commença à jeter dans le fossé de la terre et des fascines en grand nombre. La garnison exécuta d'abord une sortie, afin de retarder les travaux; le 24, elle fit jouer quatre mines, qui renversèrent une batterie de douze pièces; celle que les Français se hâtèrent de dresser en face de l'angle saillant de la demi-lune fut extrêmement endommagée par l'effet d'un nouveau fourneau, sans que ces succès

An 1706. pussent empêcher l'ennemi d'entrer dans le fossé, et d'y former ses logemens.

Le 26 août, monsieur de la Feuillade ordonna pour la nuit suivante l'assaut de la demi-lune et des deux contre-gardes. Les grenadiers attaquèrent ces ouvrages le sabre à la main : les contre-gardes furent emportées, et les détachemens chargés de les défendre passés au fil de l'épée. Ils forcèrent également la brêche de la demi-lune ; mais ils ne purent se soutenir en face de la retirade que les Savoyards avaient eu soin de se ménager ; les assiégeans se retirèrent après un combat opiniâtre, et la perte des assiégés n'aurait pas été considérable, si le feu n'avait malheureusement pris à l'amas d'artifices qu'ils avaient formé au haut de la brêche dans la crainte d'un nouvel assaut. Cependant le gouverneur de Turin voyait avec peine les Français établis dans les contre-gardes; il remarqua qu'ils y étaient en petit nombre ; et dès le matin du 27, sur les dix heures, il ordonna une sortie, qui non seulement reprit ces ouvrages, mais qui détruisit une partie des logemens formés dans le fossé. Cette journée coûta près de cinq cents hommes à la garnison, et la perte des assiégeans fut du double plus forte (1).

Nous avons laissé les Impériaux au passage de la Secchia, et l'armée

(1) Histoire de Victor Amédée. — Solar de la Marguerite. — Tarizzo. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Quincy. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 6. — Ottieri, lib. 11.

française, qui les observait, campée derrière la Parmeggiana. Pressé d'arriver en Piémont, le prince Eugène s'était approché de Carpi, le 31 juillet; il passa le canal du Ledo, le jour suivant, à dessein de combattre. Cependant la position occupée par le duc d'Orléans parut si forte au chef de l'armée autrichienne qu'il resta pendant huit jours campé sur le bord du canal, en faisant des détachemens pour s'emparer de Carpi et de Correggio. Le 9, il s'avança vers Reggio, dont il se rendit maître, le 14. Il passa le lendemain la Lenza, et prit position à deux milles de Parme; le 17, il se remit en marche; le 18, son armée arriva à Chiaravalle, et le 19, à Caddé dans le Plaisantin. Pendant ce temps, le comte de Medavi, resté dans le Véronais en présence du prince de Hesse, avait été poussé par lui, et l'avait laissé entrer dans le Mantouan, où il assiégea Goito. Le duc d'Orléans, pressé de secourir cette place, se hâta de passer le Pô, et ce mouvement, qui ne sauva pas Goito, laissa au prince Eugène la liberté de poursuivre sa marche. An 1706.

Le duc d'Orléans reconnut sa faute, et chercha à la réparer, en faisant faire à ses troupes des marches forcées pour prévenir l'ennemi à la Stradella, où il se proposait de repasser le Pô; mais

An 1706. il ne fut pas possible de dévancer le prince de Savoie, dont l'armée campa, le 21, à Castel San-Gioanni, le 24, à Voghère, le 27, à Nice de Monferrat. Les Impériaux passèrent le Tanaro sur les ponts que Victor Amédée forma près d'Isola, et s'avancèrent, le 28, entre Baldichieri et Villefranche, d'où le prince Eugène se rendit à Carmagnole. Le duc de Savoie y était avec six mille hommes d'infanterie et mille cavaliers. Les deux princes discutèrent et convinrent ensemble des moyens de secourir Turin. Les Autrichiens ayant envoyé à Albe leurs gros bagages et leurs malades, marchèrent, le 31, à La-Ville, où les Piémontais les joignirent (1).

Le duc d'Orléans, après avoir manqué son ennemi à la Stradella, accourut vers Alexandrie, dans l'intention de lui disputer le passage du Tanaro; cependant le maréchal de Marsin insista avec tant d'opiniâtreté pour qu'on allât joindre le duc de la Feuillade à Turin, que le prince y consentit. En arrivant, le 28, dans les lignes, il rassembla ses officiers généraux en conseil de guerre, et leur proposa de marcher à l'ennemi; *si nous sommes victorieux*, disait-il, *la place tombera d'elle-même; si nous sommes battus, rien ne s'opposera du moins à notre retraite;* presque toutes les voix confirmèrent l'opinion du duc d'Orléans; mais

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 7. — Quincy. — Relation de l'attaque des lignes devant Turin. — Becattini, tom. 1.

An 1706.

monsieur de Marsin soutint qu'il fallait attendre l'attaque dans les lignes, et recevoir la bataille au lieu de la donner: il appuya son avis en présentant à l'assemblée un ordre par lequel le roi décidait, que dans le cas où les sentimens seraient partagés, on dût s'arrêter à celui de Marsin. C'était accorder une confiance aveugle à un homme qui la méritait mal; mais l'ordre était précis, il fallut le suivre. Le duc d'Orléans, aussi peu satisfait de l'état où il avait trouvé le siège, que du parti qu'on le forçait de prendre, fut au moment de quitter l'armée; il en serait parti sans les instances des officiers généraux empressés de le retenir (1).

Monsieur de la Feuillade n'avait pas cessé de presser ses attaques. Les assiégés, auxquels l'approche de l'armée de secours donnait un nouveau courage, redoublaient d'opiniâtreté à se défendre. Ils allumaient toutes les nuits de grands feux devant les brèches et dans le fossé, autant pour en rendre le passage difficile, que pour empêcher le travail des mines sous un terrain embrasé. Malgré ces précautions, un détachement de grenadiers français entra dans le fossé, la nuit du 29, et attaqua la porte de la grande galerie; la garde surprise et accablée par le nombre fut aisément dispersée, et les ennemis allaient entrer dans la galerie qui conduisait dans la

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 2 et 3. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 14, cap. 6. — Ottieri, lib. 11. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6.

An 1706. place, lorsqu'un mineur intrépide ferma la seconde porte, donnant sur l'escalier qui conduisait de la galerie haute à la basse galerie. Cependant cette porte, derrière laquelle deux seuls mineurs se trouvaient enfermés, allait être enfoncée à coups de hache, si le généreux Micca eût hésité à s'immoler au salut commun; juste dans son noble dévouement, il ne l'exige pas de son camarade, il l'instruit de son projet, l'invite à se retirer, et lui en donne le temps avant de mettre l'amorce au bout de la saucisse qui fait sauter le fourneau, sous les ruines duquel Micca reste enseveli, avec tous ceux qui étaient entrés dans le souterrain. C'est le compagnon de ce courageux mineur qui en rentrant dans la ville y apprit le détail d'une action dont le souverain du Piémont a voulu perpétuer la mémoire, en assurant dans la famille de ce fidèle citoyen les avantages accordés aux soldats mineurs (1).

(1) Solar de la Marguerite.

Le 30, les Français s'approchèrent des contre-gardes et de la demi-lune; mais ils furent repoussés; ils renouvellèrent leur attaque, le 4 septembre, avec aussi peu de succès; l'avantage qu'ils remportèrent d'abord, ne servit qu'à augmenter leur perte, et ils reprirent les travaux de la sape sous la protection des batteries (2). Le duc de Savoie et le prince Eugène allèrent, le 2 septembre, à Quiers;

(2) Histoire du prince Eugène, liv. 7. Tarizzo.—Quincy.

d'où ils montèrent sur le plus haut point de la colline appelée Superga, pour examiner la position de l'armée, et l'état des lignes. Il existait à Superga une chapelle, lorsque Victor Amédée fit dans ce lieu le vœu solennel d'élever un temple au Dieu des armées s'il obtenait la victoire : il s'acquitta par la suite de sa promesse, en construisant, et en dotant avec largesse l'édifice superbe destiné à conserver le souvenir de sa gloire et de sa piété (1). An 1706.

La résolution de combattre ayant été prise, et les dispositions concertées, les deux princes de Savoie levèrent leur camp, le 4 septembre, et marchèrent sur trois colonnes de Carmagnole vers le Pô, qu'ils passèrent entre Carignan et Moncalier. Ils campèrent ce jour, en appuyant leur droite à Mirefleur, leur gauche à Beynasque. Le lendemain ils s'approchèrent de la Doire, sans être inquiétés, quoiqu'ils prêtassent le flanc à l'armée assiégeante, et les détachemens envoyés sur la gauche de cette rivière attaquèrent et prirent en grande partie un convoi nombreux, allant au camp sous Turin; l'escorte battue se jeta dans le château de Pianezze, où elle pouvait se défendre, si les alliés n'eussent réussi à entrer dans l'intérieur du château par un conduit souterrain inconnu aux Français, qui mirent alors bas les

(1) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Relation de l'attaque des lignes devant Turin.

An 1706. armes. Le général Visconti trouva dans Pianezze des magasins considérables, deux millions en argent, et quelques drapeaux.

Le 6, l'armée des princes passa la Doire à Alpignan, et campa en avant de la Vénerie royale, la droite appuyée à la Margaria près de Colègne, la gauche aux moulins d'Altezano. Un corps de troupes piémontaises s'approchait en même temps de Turin par le chemin de la colline, avec un convoi destiné à entrer dans la place. Cette colonne avait marché à Quiers sous les ordres du comte de Santena, lorsque l'armée partit de Carmagnole. On calculait, que si au moment de la bataille les généraux français rappelaient dans les lignes les quarante bataillons placés sur la colline, monsieur de Santena entrerait dans la ville sans obstacle, et que si la crainte de la voir secourue retenait les ennemis sur la montagne, on aurait l'avantage de diviser leurs forces; mais dans cette supposition même, elles étaient encore supérieures à celles des alliés, qui n'arrivaient pas à trente mille hommes. L'orgueilleux Marsin était persuadé qu'ils ne pouvaient avoir d'autre dessein que celui de ravitailler la place assiégée, et il fit passer des renforts au général Albergotti sur la colline.

Les alliés, contens d'avoir échappé au danger inévitable de prêter le flanc à l'ennemi pour arriver sur la Doire,

reconnurent que la partie des lignes élevées entre cette rivière et la Sture était faible et peu gardée ; ils songèrent à profiter de cette remarque, et se préparèrent au combat. Le 7, avant huit heures, l'armée s'ébranla sur six colonnes de cavalerie, et huit d'infanterie, ayant entre elles des brigades d'artillerie. Les troupes légères et les grenadiers marchaient en avant; l'armée se déploya en bataille sur deux lignes, en arrivant à la portée du canon des retranchemens. Le prince de Saxe-Gotha commandait la droite de la première ligne, le maréchal de Rhébinder le centre, et le prince de Virtemberg la gauche; les deux princes de Savoie n'ayant voulu d'autre place que celle, où la gloire et le danger les appeleraient. Sur les onze heures du matin le feu commença. Monsieur de Marsin sentit alors son insuffisance ; l'incertitude qu'il laissait paraître la décelait à tous les yeux, et cependant le moment d'agir était venu. Ses ennemis appuyèrent leur aîle gauche à la Sture, en étendant leur droite vers la Doire; après deux heures de canonnade, ils s'approchèrent des lignes armes-hautes, sans tirer un seul coup. L'aîle gauche des alliés, où se trouvaient les troupes prussiennes, attaqua la première; mais parce que la droite se trouva retardée dans sa marche, les Français portèrent des renforts consi- An 1706.

An 1706. dérables sur le point attaqué. Deux fois les assaillans furent repoussés avec perte. Ils ne se rebutaient cependant pas, et soutenus par quelques régimens tirés de la seconde ligne, ils retournèrent à l'assaut des retranchemens, au moment même où le centre et la droite exécutaient leur première charge.

Le combat devint général. Le comte de Thaun, gouverneur de Turin, ayant confié la garde des remparts à huit bataillons de la milice bourgeoise, se mit à la tête de cinq cents grenadiers, de cinq cents cavaliers et de douze bataillons, qui sortirent de la ville par la porte Susine, et attaquèrent la circonvallation, avec tant de succès, qu'ils pénétrèrent dans le camp, et détruisirent la plupart des travaux. D'autre part le comte de Santena combattait sur la colline la division de monsieur Albergotti. L'action durait depuis plus d'une heure, et la victoire balançait encore, lorsque les Prussiens parvinrent à forcer les lignes : ils en ouvrirent aussitôt l'entrée à la cavalerie, qui s'abandonnant avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, fut chargée à son tour, et ramenée battue jusqu'à l'infanterie. Victor Amédée accouru sur ce point, mit pied à terre, et conduisit à la charge les premiers bataillons qu'il trouva sous sa main ; plusieurs escadrons de la

seconde ligne s'avancèrent en même temps, *An* 1706.
et le combat se rétablit à l'avantage des alliés. Le duc de Savoie et le prince Eugène, qui s'étaient fort exposés l'un et l'autre à l'aîle gauche, passèrent alors au centre, où l'ennemi se soutenait; trois fois ils furent repoussés; les Français, animés par la présence et l'exemple du duc d'Orléans, déployaient le plus brillant courage; mais ce prince ayant reçu deux blessures, fut forcé de se retirer, et ses troupes plièrent alors en abandonnant les lignes.

Trois fois aussi la droite des alliés attaqua inutilement la gauche ennemie, protégée par le château de Lucento, d'où partait un feu terrible: le prince de Saxe-Gotha perdit beaucoup de monde à cette attaque, et la victoire lui aurait été plus long-temps disputée, si les alliés, victorieux au centre, n'eussent marché sur le flanc. Les Français se mirent alors en retraite; en vain le maréchal de Marsin essaya-t-il de rétablir le combat, en chargeant de nouveau à la tête de sa cavalerie; ses escadrons furent rompus, et lui-même tomba blessé dans les mains des Allemands. Les deux princes de Savoie attaquèrent un des ponts que les ennemis avaient sur la Doire; ils forcèrent la cassine qui le couvrait; mais les Français se rallièrent, et fondirent sur eux avec le courage du

An 1706. désespoir. Cependant, pressés de toutes parts, leur résistance augmenta leur perte : ils furent culbutés; la garnison de Turin les atteignit pendant qu'ils se retiraient en désordre : un grand nombre de soldats périt dans le Pô, et l'armée battue arriva avec peine sur la gauche de la Doire (1).

Les généraux français y tinrent un conseil de guerre auquel le duc d'Orléans assista malgré ses blessures. Ce prince voulait qu'on se retirât en Lombardie, pour enfermer, disait-il, l'armée allemande ; cette fois encore son opinion fut contrariée, et après quelques débats, on adopta la résolution de se replier vers les alpes (2), quoique, même après la bataille perdue, on fût plus fort que le vainqueur. On a généralement soutenu que le parti pris de se retirer à Pignerol fit perdre l'Italie entière aux Français ; peut-être n'a-t-on pas assez réfléchi, que dans l'état où se trouvait l'armée battue, ç'aurait été l'exposer à de plus grands malheurs que de la conduire à travers un pays ennemi dans les plaines du Milanais, au risque d'éprouver une seconde défaite. Le général Albergotti couvrit la retraite, à la tête de ses troupes qui n'avaient pas combattu. On assure que les princes de Savoie, avertis de la marche des ennemis sur Pignerol, eurent d'abord peine à le croire ; ils les

(1) Histoire de Victor Amédée. — Solar de la Marguerite. — Tarizzo. — Histoire du prince Eugène, liv. 7. — Relation MS. de l'attaque des lignes devant Turin. — Quincy. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Mém. sur les guerres d'Italie. — Ottieri, lib. 11.

(2) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, S. 4 et 5.

firent suivre par messieurs de Langalerie et de Tournon, qui ayant atteint leur arrière-garde aux Marsailles, la battirent, et traitèrent avec beaucoup de rigueur les malheureux fuyards, pour se venger de ce que les Français venaient de mettre à feu et à sang les villages de Beynasque, d'Orbassan, de Piossasque et de la Volvere. An 1706.

Le vainqueur gagna à la bataille de Turin deux cents pièces de canon, cinquante-cinq mortiers, cinq mille six cents bombes, quinze mille grenades, quarante-huit mille boulets, quatre mille caissons de cartouches, quatre-vingt mille barils de poudre, tous les outils employés au siège, toutes les tentes et les équipages militaires, deux mille chevaux, cinq mille mulets, deux mille bœufs, un grand nombre de drapeaux et six mille prisonniers. Le maréchal de Marsin mourut de ses blessures dans la cassine où il avait été transporté. Cette grande journée ne coûta aux Français que deux mille hommes de tués: les alliés en eurent dix-huit cents, et deux mille cinq cents blessés; ils entrèrent vainqueurs dans Turin sur les quatre heures du soir. Le duc de Savoie et le prince Eugène allèrent descendre à la cathédrale, au milieu d'une foule immense de peuple qui prodiguait les éloges à ses libérateurs. Victor Amédée témoigna

An 1706.

sa satisfaction et sa reconnaissance aux fidèles citoyens, et aux braves soldats, au comte de Thaun surtout, qui fit voir aux princes ses magasins vides, et les fortifications dégradées au dernier point. La garnison réduite à trois mille hommes reçut des récompenses proportionnées aux services qu'elle venait de rendre. On frappa une médaille en mémoire de cette éclatante victoire, dont le duc de Savoie et le prince Eugène songeaient à profiter. L'armée française, sans magasins et sans subsistances à Pignerol, prit la route du Dauphiné, où elle n'arriva pas sans éprouver de nouvelles pertes, ayant été continuellement harcelée dans sa marche par les Vaudois armés sous les ordres du colonel de Saint-Amour (1).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Tarizzo. — Solar de la Marguerite. — Relation de l'attaque des lignes devant Turin. — Histoire du prince Eugène. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Ottieri, lib. 11. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Quincy. — Becattini, tom. 1.

CHAPITRE LXXXII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. Situation des armées en Lombardie. — Conquêtes rapides que font les alliés en Piémont et dans le Milanais. — Le roi de France offre la paix à ses ennemis qui la refusent. — Convention par laquelle les troupes de ce monarque sortent d'Italie. — Les Anglais sollicitent le siège de Toulon. — Arrivée de l'armée

combinée en Provence. — Détails de cette expédition. — Son mauvais succès. — Retraite des alliés. — Ils assiègent et prennent Suse. — Ils chassent l'ennemi des vallées vaudoises. — Ils ouvrent la campagne du 1708 en entrant en Savoie. — Dessein du prince piémontais. — Le maréchal de Villars ne le devine pas. — Victor en lui donnant le change tente de séparer son armée des places qu'il se propose de soumettre. — Mouvemens des troupes en exécution de ce projet. — Combat au Galibier. — Le maréchal de Villars se hâte de retourner vers Briançon. — Le duc de Savoie repasse le Montcenis, et entre dans la vallée d'Oulx. — Combat de Sezane. — Les Piémontais attaquent le fort d'Exiles, et s'en rendent maîtres. — Ils menacent Fenestrelles. — L'armée française tente de couvrir cette place sans pouvoir en empêcher le siège. — Elle essaye de rappeler par une diversion le duc de Savoie à la défense de son propre pays. — Ce projet ne réussit point. — Capitulation de Fenestrelles. — On entre de part et d'autre en quartiers d'hiver.

Le comte de Medavi, commandant dans le Véronais un corps de troupes restées en présence du prince de Hesse, *An* 1706.

An 1706. le battit à Castiglione, le jour qui suivit la défaite du duc d'Orléans sous Turin. Monsieur de Medavi pouvait après la victoire se soutenir en Lombardie, ou marcher dans le royaume de Naples, ainsi qu'il en forma le projet; mais Louis XIV, craignant pour ses provinces frontières, écrivit à ce général de rentrer en France (1), et l'exécution de cet ordre éprouvait des difficultés. Le Piémont entier était en armes; par tout on chassait, ou l'on attaquait du moins les Français. La garnison de Verceil ne pouvant résister aux habitans fût forcée de se retirer à Casal; celle d'Ivrée abandonna la ville et s'enferma dans le château, que les paysans bloquèrent, ainsi que Verrue, Chivas et le fort de Bard. Les princes de Savoie firent soutenir par des troupes ces mouvemens populaires; un détachement chassa l'ennemi du château d'Ivrée, où l'on trouva une caisse de neuf cents mille francs (2). Bard se rendit presque sans résistance à monsieur de Saint-Remi, qui entra dans la vallée d'Aoste, et la soumit en peu de jours. Cependant les Français ayant repassé le Petit-Saint-Bernard, l'obligèrent à reculer de nouveau jusqu'à Nus; mais après avoir mis de fortes contributions sur la Cité, ils entrèrent en Tarantaise, le 6 octobre. Chivas, quoique défendu par quinze cents hommes, se rendit aux troupes que le duc de

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 9.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy.

Savoie y fit marcher, et l'on trouva de grands magasins dans cette ville. An 1706.

Toute l'armée alliée s'était mise en mouvement, le 13 septembre. Victor Amédée se chargea de reconquérir les places du Piémont, et Eugène marcha pour soumettre la Lombardie. Le premier occupa presque sans résistance Crescentin, Pignerol et Asti, d'où il alla joindre à Cigliano le prince Eugène, qui s'avançait vers Novare. Les habitans de cette ville se soulevèrent contre les six cents hommes dont la garnison était composée, et les forcèrent à se rendre, dès que les ennemis approchèrent de leurs murs. Le 23, le vainqueur passa le Tesin, et campa à Biagrasso. Le lendemain l'armée prit position à Corsino, où les princes de Savoie reçurent les députés de Milan; ils en investirent le château défendu par le marquis de la Floride. Lodi et Vigevano ouvrirent leurs portes à la première sommation; les habitans de Pavie forcèrent la garnison française à capituler, le 30 octobre.

Toutes ces villes avaient été prises par des détachemens; l'armée qui campait à Marignano, s'avança à Castiglione, aussitôt après que Pavie se fut rendu, et le 4, elle arriva à Cavacorta, d'où les Français se replièrent dans le Mantouan. Le duc de Savoie attaqua alors Pizzi-

An 1706. ghettone, et le prince Eugène alla mettre le siège à Tortone. La ville investie, le 14, se rendit deux jours après. Les Autrichiens cernèrent le château, dans lequel s'était enfermé don Francisque de Ramirez, et allèrent joindre le prince d'Anhalt, qui depuis quelques jours bloquait Alexandrie. Une bombe ayant mis le feu au grand magasin à poudre, plus de deux mille personnes périrent sous les ruines, et les assiégés arborèrent le drapeau blanc. Le prince Eugène retourna aussitôt dans ses lignes sous Tortone, il en pressa les attaques; le 17, son mineur s'était attaché à l'avant-mur du château, la mine joua, le 20, et le gouverneur se rendit au moment où on allait tenter l'assaut. Pizzighettone tomba, le 27, au pouvoir du duc de Savoie. Le fort de Serraval sur les confins de Gênes, celui de Fuentes sur le Lac-Majeur, et le château de Domodossola sur la frontière du Valais, avaient été occupés par les alliés, et rien ne paraissait pouvoir retarder leurs conquêtes en Lombardie.

Cependant on faisait en France des préparatifs qui menaçaient le Piémont. L'objet de ces démonstrations était d'opérer une diversion qui pût dégager le prince de Vaudemont et le comte de Medavi de la position embarrassante où ils se trouvaient; mais Victor Amédée qui s'en douta, n'envoya vers les alpes qu'un

détachement de dix mille hommes, auquel il joignit la milice royale, et il conduisit le gros de ses forces de Pizzighettone dans le Monferrat, comptant assiéger Casal. L'armée française de Dauphiné n'ayant pu remplir le but de ses mouvemens sur la frontière piémontaise, entra en cantonnement à la fin du mois d'octobre, et le prince Eugène ayant pris Mortare dans la Lomelline, se réunit au duc de Savoie à Frassinetto, et marcha avec lui, le 11 novembre, sous les murs de Casal. La ville, abandonnée et sans défense, les reçut dans son sein : ils investirent la citadelle. Le 30, la tranchée fut ouverte; on plaça en batterie trente-six pièces de canon et six mortiers; et l'on avança d'autant plus promptement le travail de la sape, que la garnison était trop faible pour tenter des sorties. Le 6 décembre, les assiégeans se logèrent sur le glacis; ils y établirent leurs batteries, et ils entreprirent la descente du fossé; mais sans l'attendre, le commandant arbora le drapeau blanc, et se rendit, le 7, prisonnier de guerre. *An* 1706.

Après cette conquête, l'armée alliée entra en quartiers d'hiver. Le duc de Savoie, le prince Eugène et le prince de Hesse se rendirent à Turin pour concerter le plan de la nouvelle campagne, et Victor Amédée y reçut de l'empereur

An 1706.

l'investiture du Monferrat, de la vallée de Sesia, de Valence et d'Alexandrie ; que le traité conclu à Turin, le 8 novembre 1703, lui assurait (1). Tout paraissait sourire aux vœux de ce prince; les revers éprouvés par les armées des deux couronnes en Italie, en Allemagne, en Flandre et en Espagne avaient disposé Louis XIV à de grands sacrifices en faveur de la paix; si sa fierté crut s'abaisser en la demandant, elle éprouva une peine plus sensible encore, en voyant rejeter des offres que le malheur seul le décidait à faire; les ennemis de la France, énorgueillis de leurs succès, refusèrent inconsidéremment des avantages qu'ils n'auraient pas osé espérer depuis le commencement de la guerre, et forcèrent Louis à des efforts qui amenèrent un traité plus convenable à sa gloire (2).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 8. — Ottieri, lib. 11. — Histoire du prince Eugène, liv. 8. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. — Quincy.

(2) Millot, liv. 5.

An 1707.

Le château de Milan était bloqué par le général Konigsec; le prince Eugène partit de Turin, le 29 janvier, pour assiéger cette place, devant laquelle il ouvrit la tranchée. Le 12 février, les assiégés bombardèrent la ville, qui par ordre du prince refusait de leur fournir des subsistances. Cependant le feu des batteries autrichiennes fit taire celui des remparts. Le 19, le duc de Savoie arriva à Milan, en conduisant huit mille hommes de ses troupes; le 21, les logemens furent poussés sur le glacis;

An 1707.

on y dressa la nuit d'après deux batteries, l'une de vingt-quatre pièces de canon, l'autre de seize; la garnison tenta contre ces batteries une sortie qui réussit mal; elle n'eut pas plus de bonheur en renouvellant cette entreprise, le 3 mars; et le 8, elle perdit le chemin couvert, après une résistance opiniâtre.

Le siège du château de Milan en était à ce point; mais la citadelle de Modène venait de se rendre au général Wetzel (1), lorsqu'ensuite des ordres de sa cour (2) monsieur de Saint-Pater, lieutenant général à l'armée du comte de Medavi, demanda et obtint un passeport du prince Eugène, pour traiter des conditions auxquelles il serait permis à cette armée de repasser les alpes. La proposition ayant été agréée, monsieur de la Javelière fut chargé d'en arrêter les conditions avec le comte de Thaun et le général Schlik commissaires autrichiens. Le château de Milan fut remis aux alliés comme gage des préliminaires, et l'on signa, le 13, un accord portant, que les troupes françaises ou espagnoles évacueraient toutes les places de la Lombardie, et se retireraient libres au delà des monts, avec armes et bagages, en emmenant trente-huit pièces de canon; les prisonniers, à l'exclusion des seuls officiers généraux, devaient être rendus de part et d'autre.

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 8. -- Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 6. -- Ottieri, lib. 11. -- Quincy.

(2) Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 9, §. 9.

An 1707. Il était juste que le conquérant du Milanais gouvernât cette belle province; le prince Eugène en fut chargé par l'empereur, qui envoya alors une grande partie de ses forces dans le royaume de Naples, où il existait un parti prêt à se déclarer en sa faveur. Les ducs de Mantoue et de La-Mirandole, pour lesquels les Allemands ne voulurent rien stipuler, se virent exposés à leur vengeance, et l'Italie occidentale se trouva, ou soumise à leur puissance, ou unie à eux d'intérêt (1).

Les alliés y avaient encore trente mille hommes (2), qu'on destinait à entâmer la frontière française. Les Anglais demandaient une expédition en Provence, dont l'objet essentiel devait être le siège de Toulon; on convint de les satisfaire, et l'on s'y préparait; il fallait cependant cacher ce dessein, et tenir dans l'incertitude le maréchal de Tessé, qui commandait une armée de soixante-dix-huit bataillons et trente-huit escadrons distribués le long de la chaîne des alpes. La maladie du duc de Savoie retarda l'entrée en campagne des alliés; mais sa santé s'étant remise, et le prince Eugène l'ayant joint à Turin, ils formèrent trois camps à Ivrée, à Rivoli et à Coni, d'où ils paraissaient menacer à la fois la Savoie, le Dauphiné et la Provence. Dans ces jours même, la flotte combinée

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 8. -- Quincy. — Ottieri, lib. 11. — Mémoires de Villars, tom. 3.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7.

d'Angleterre et de Hollande mouilla à la hauteur de Final; elle était composée de trente vaisseaux, de vingt-sept frégates et de quarante-cinq bâtimens de transport. L'amirail Schowel qui la commandait, embarqua neuf bataillons autrichiens, et l'on doutait encore, si l'expédition se dirigerait vers Naples ou vers la Provence (1). Le maréchal de Tessé resta dans son incertitude jusqu'au moment où les alliés marchèrent sur Nice (2). Ils laissèrent en Piémont un corps d'armée, sous les ordres du général Visconti, pendant que les deux princes de Savoie passèrent le col de Tende, le premier juillet, à la tête de trente mille hommes. Sospello, attaqué le 5, se rendit à discrétion. Rien ne s'opposant dès-lors à leur marche, ils arrivèrent, le 10, à Nice, que l'ennemi avait abandonné (3).

An 1707.

En apprenant les mouvemens des alliés, le général français fit marcher à Toulon en toute diligence neuf bataillons, sous les ordres de monsieur de Saint-Pater (4): dix autres bataillons tirés de Savoie les suivirent de près, et le maréchal de Tessé arriva lui-même à Toulon, le jour précisément où les alliés campaient à Nice. Il trouva les fortifications de cette importante place extrêmement dégradées; il ordonna qu'elles fussent promptement réparées, et il traça autour de la ville

(1) Quincy. — Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 8. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 11.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7.

(3) Histoire du prince Eugène, liv. 9.

(4) Mém. de Saint-Hilaire, liv. 7.

An 1707. un camp retranché; il fit retirer à terre les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, à l'entrée duquel il disposa des galions armés et des barques plâtes; les gardes-côtes furent appelées sous les armes, et les milices envoyées aux défilés d'Olioules, par où l'on craignait que l'ennemi ne s'approchât. Le marquis de Sailli s'était avancé sur le Var, avec neuf bataillons et quelques escadrons de cavalerie, pour éclairer les mouvemens du duc de Savoie, plutôt que pour l'arrêter dans sa marche.

Ce prince, laissant derrière lui les petites places du comté de Nice, arriva, le 11, en présence des troupes du marquis de Sailli; et après un léger combat il passa sous la protection de la flotte la rivière fort près de son embouchure dans la mer. Il construisit, le 12, des ponts, sur lesquels il fit passer son artillerie et ses bagages (1). Le 13, l'armée marcha vers Antibe, ville forte, qu'on n'attaqua point, et qu'on ne prit pas même la précaution de bloquer; on ne tarda pas à s'en repentir, car la garnison de cette place faisant des courses continuelles enlevait souvent les convois qui venaient de Nice. Les vents ayant éloigné la flotte, sur laquelle on avait pris la précaution de charger des vivres, les alliés éprouvèrent la disette, dès les premiers jours de leur entrée en Provence, et ce

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 18. — Quincy. — Ottieri, lib. 12. — Histoire du prince Eugène, liv. 9.

malheur devint plus sensible encore, lorsqu'ils reconnurent que les farines venant par mer s'étaient gâtées dans le trajet (1). On espérait de trouver moins de difficultés à avoir des subsistances en avançant dans le pays ennemi. Le 15, l'armée campa à Cannes: le 18, elle arriva à Fréjus: le 21, à Arles: le lendemain à Luc: le 23, à Pignau: le 25 enfin, elle se logea entre Quers et Souliers, d'où l'on poussa des partis jusque sous les murs de Toulon.

An 1707.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7.

Le maréchal de Tessé y avait reçu des renforts: il occupait le camp retranché autour de la ville, avec vingt-neuf bataillons, qui n'étant pas arrivés à temps pour se joindre à monsieur de Sailli sur le Var, rétrogradèrent avec lui, après s'être avancés jusqu'à Cannes. On attendait à Toulon de nombreuses troupes, venant de Flandre, de Roussillon ou de Savoie; mais les assiégeans prévinrent leur arrivée, et campèrent, le 26, à la Vallette, en appuyant leur gauche à la mer. La flotte Anglo-Batave, qui venait de s'emparer des îles de Hières, débarqua cent pièces de canon et quarante mortiers, avec les équipages et les munitions nécessaires à cette immense artillerie. Le 27, les alliés poussèrent leur gauche en avant du château de l'Égoutier, et leur droite vers Sainte-Catherine: ils garnirent leur front de

An 1707. batteries, en même temps qu'ils assuraient leurs communications avec la mer par la construction d'un bon retranchement. Il fut décidé dans un conseil de guerre tenu ce jour là, qu'on attaquerait les hauteurs de Sainte-Catherine, autrement appelés de la Croix de Faron, quoique l'ennemi les eût habilement fortifiées. Le 29, au point du jour, trois mille hommes marchèrent à cette attaque; c'était le moment où les Français relevaient leurs postes, et la garde se trouvait double au moment du combat; les assaillans, repoussés d'abord, retournèrent à la charge conduits par le prince Eugène en personne; ils chassèrent l'ennemi de ses retranchemens, et lui enlevèrent quatre pièces de canon. On travailla sans retard à la formation des batteries dirigées contre le fort de Saint-Louis, contre la grande Tour et contre celle de Balaguier, qui défendaient l'entrée du port.

Pendant que l'on pressait ainsi le siège, le duc de Savoie faisait passer des munitions et des armes aux mécontens des Cevennes; mais le convoi fut arrêté à Beaucaire, les intelligences de Victor Amédée furent découvertes, et Grizoles son agent ayant été arrêté, Cavalier, chef des Camisards, qui suivait le duc de Savoie et lui donnait de grandes espérances, ne put rien faire de ce qu'il avait promis (1). Il arrivait journellement des troupes

(1) Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 10. — La-Blottière. — Histoire du prince Eugène, liv. 9.

au secours de Toulon. Monsieur de Tessé formait un camp près d'Aix, et monsieur de Medavi en rassemblait un autre entre Brignole et Tononez. Les paysans provençaux étaient partout en armes : ils faisaient avec succès la petite guerre ; et quoiqu'on eût cherché à les intimider par des exemples de rigueur, ils couraient de toutes parts se joindre aux partis français (1). La garnison se défendait avec courage ; souvent elle exécutait des sorties heureuses (2), malgré lesquelles les travaux des ennemis avançaient. Le feu de leurs batteries avait entièrement ruiné le fort de Saint-Louis (3). Monsieur de Tessé ayant fait venir du camp d'Aix quinze bataillons, plaça des postes qui resserraient les vivres aux assiégeans. La disette et le changement de climat causèrent parmi eux des maladies qui les affaiblirent autant que la désertion. Les déserteurs français, qui étaient fort nombreux dans leurs troupes depuis la bataille de Turin, retournèrent presque tous sous leurs premiers drapeaux, et aucun soldat ne pouvait s'éloigner des lignes sans être massacré par les paysans (4).

Chaque jour rendait la position des alliés plus difficile, et celle de leur ennemi meilleure ; il avait réuni près de Toulon soixante bataillons de bonnes troupes, lorsqu'il résolut de reprendre les hauteurs de Sainte-Catherine. Le 16 août, au jour

An 1707.

(1) Ottieri, lib. 12. — Mém. de Saint-Hilaire, liv. 7.

(2) Quincy. — Histoire du prince Eugène, liv. 9.

(3) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7.

(4) Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 10.

An 1707. naissant, l'attaque s'en exécuta sur deux points; on combattit vaillamment de part et d'autre; mais le prince de Saxe-Gotha, commandant de la position, ayant été tué, les Français entrèrent dans les retranchemens, et firent passer au fil de l'épée tout ce qui entreprit de leur résister davantage. Cependant quatre bataillons autrichiens, venus trop tard au secours du poste, engagèrent un nouveau combat; mais la victoire se déclara encore contr'eux (1). Cet échec était d'autant plus funeste, qu'une nouvelle armée, sous les ordres du duc de Bourgogne, se rassemblait pour marcher au secours de Toulon (2); on espérait néanmoins de forcer la place à capituler avant que cette armée pût en approcher, et on redoubla la vigueur des attaques. Le bombardement commença la nuit du 15; une bombe ayant crevé dans la citerne du fort de Sainte-Marguerite, ce poste, qui manquait d'eau, capitula, le 17. Le fort de Saint-Louis fut abandonné le lendemain, au moment où l'on se préparait à en tenter l'assaut. Les alliés y construisirent une batterie de mortiers, qui foudroya la ville de ce côté, pendant qu'elle l'était de celui de la mer, par le feu de douze galiotes.

L'effet de ce bombardement, terrible en apparence, ne répondit pas à ce qu'on

(1) Histoire du prince Eugène, liv. 9. — Quincy. — Ottieri, lib. 12. — La Blottière.

(2) Mémoires du maréchal de Berwik.

en espérait, et dès-lors on augura mal du succès de l'entreprise. Le duc de Savoie lui-même n'y comptait plus; ses officiers généraux convinrent dans un conseil de guerre de la nécessité de lever le siège; on s'y prépara en embarquant, le 20, l'hôpital et la grosse artillerie; le 21, on fit sauter le fort de Saint-Louis. L'armée décampa le soir, et se mit en marche sur cinq colonnes, qui arrivèrent le matin à Quers, et qui se rendirent en deux jours à Fréjus, suivies par un grand nombre de paysans armés, qui assassinaient impitoyablement les traîneurs, ou ceux qui osaient s'éloigner de la grande route; le soldat irrité exerçait contre les paysans une égale barbarie, et les troupes qui sous les ordres de monsieur de Medavi observaient la retraite des alliés, ne cessèrent d'escarmoucher qu'en arrivant sur le Var. Le premier de septembre, l'armée combinée passa ce fleuve, et rentra dans le comté de Nice, où elle ne s'arrêta pas au delà de quelques jours, avant de reprendre par le col de Tende la route du Piémont. L'expédition de Provence coûta selon les uns sept mille hommes, selon d'autres dix mille aux alliés (1); c'était payer cher l'avantage d'avoir empêché les Français d'envoyer, comme ils l'auraient voulu, des secours dans le royaume de Naples (2).

An 1707.

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7. — Ottieri, lib. 11. — Histoire du prince Eugène, liv. 9. — Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 10. — Quincy. — La-Blottière.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie.

An 1707. Dès que le maréchal de Tessé vit l'ennemi en retraite, il reprit sa ligne défensive des alpes; vingt-trois bataillons restèrent dans le comté de Nice, treize entrèrent dans la vallée de Barcelonnette, onze occupèrent les montagnes du haut Dauphiné, et douze furent destinés en Savoie; la cavalerie reçut des quartiers à Arles, à Tarascon, à Valence ou à Vienne. Le maréchal fixa son quartier à Briançon, afin de se tenir à portée de connaître les mouvemens des alliés, qui de Coni avaient conduit l'armée entre Savillan et Saluces (1). Leur projet était d'attaquer Suse; Victor Amédée se chargea de couvrir ce siège, et il alla camper à Scalengue près de Pignerol. Le prince Eugène commandait l'expédition : le 20 septembre, il arriva à Saint-Joire, et le lendemain il se présenta devant Suse, d'où monsieur de Vraignes se retira sur Exiles, en confiant à monsieur de Masselin la défense de la place menacée. Cet officier s'enferma dans la citadelle, en abandonnant la ville; quelques postes retranchés sur les hauteurs environnantes furent aisément emportés, et le prince Eugène disposa ses troupes de manière à masquer le col des Fenêtres par lequel la garnison pouvait être secourue.

Le siège commença alors; la nuit du 25, on ouvrit la tranchée; six mortiers

(1) Mémoires du maréchal de Tessé, chap. 10.

et vingt-six pièces de canon commencèrent à tirer, le 27; les assiégés y répondirent vivement: les troupes placées sur les hauteurs de La-Brunette et dans la redoute de Catinat croisaient leur feu avec celui de la citadelle; mais le dernier de ces postes, attaqué l'épée à la main, le 28, fut emporté; les assiégeans y élevèrent une batterie par laquelle la brêche se trouva faite, le 3 octobre; on allait en tenter l'assaut, lorsque le commandant envoya des parlementaires, et convint après quelques difficultés, qu'il se rendrait prisonnier avec sa garnison (1). An 1707.

Pendant que le prince Eugène attaquait Suse, le duc de Savoie chassa les Français des vallées vaudoises (2), et parut menacer la frontière du Dauphiné. Monsieur de Tessé fut néanmoins accusé à Paris de la perte d'une place qu'on y regrettait beaucoup, et cependant il n'osa pas quitter la ligne qu'il avait prise, et laissa le prince Eugène s'emparer du Montcenis.

Cette expédition termina la campagne du 1707; les armées se séparèrent avant la fin du mois d'octobre, et l'hiver se passa sans que rien ne troublât le repos des quartiers, si on en excepte quelques escarmouches, qui eurent lieu dans les vallées vaudoises, où les Français entrèrent deux fois pour lever des contributions, ou pour se venger des habitans de ces montagnes, toujours armés contre eux (3).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Histoire du prince Eugène, liv. 9. — Quincy. — La-Blottière.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7. — Ottieri, lib. 14.

(3) Histoire du prince Eugène, liv. 9. — Quincy. — Mém. du maréchal de Tessé, chap. 10.

An 1708. Le maréchal de Berwik avait d'abord été nommé pour la nouvelle année au commandement de l'armée française en Italie; mais il ne tarda pas à recevoir une autre destination, et le maréchal de Villars le remplaça(1). La campagne s'ouvrit tard: le duc de Savoie, peu satisfait de la cour de Vienne, qui ne mettait nul empressement à tenir ses promesses, s'obstina à ne rien exécuter avant qu'on lui eût permis de prendre possession du Monferrat; il rassembla alors dix mille hommes de ses troupes (2), à la tête desquelles il campa entre Orbassan et Rivalta, où vingt-deux mille Allemands, sous les ordres du comte de Thaun, allèrent le joindre. L'armée française, composée de vingt-un mille hommes, occupait une ligne immense depuis le Var jusqu'aux confins de la Tarantaise, et n'était en force nulle part. Victor Amédée cherchait à donner de l'inquiétude au maréchal de Villars sur les points les plus éloignés de sa ligne, et se portant tout à coup dans la vallée de Suse, à la tête de la plus grande partie de ses forces, il fit marcher dans le duché d'Aoste le général de Schulembourg, à la tête de sept mille hommes, qui entrèrent dans la Tarantaise par le Petit-Saint-Bernard.

(1) Mémoires du maréchal de Berwik. — Mém. du maréchal de Villars, tom. 3.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 7.

Maître du Montcenis depuis la fin de la campagne précédente, le duc de Savoie passa cette montagne, le 20 juillet, et s'avança à Saint-Jean de Maurienne,

où quatre mille Français s'étaient retranchés; ils n'attendirent cependant pas l'approche de l'armée piémontaise, devant laquelle ils se retirèrent en rompant les ponts sur l'Arc. Le soin de les refaire retint quelques jours Victor Amédée dans la Maurienne, et monsieur de Schulembourg, que rien n'arrêtait en Tarantaise, occupait déjà une partie du Faucigny, et poussait des partis jusque dans le Chablais (1). An 1708.

Le maréchal de Villars n'avait alors en Savoie que douze bataillons et neuf escadrons; quoique il n'espérât pas d'arrêter avec si peu de troupes la marche des alliés, il ne se décida à quitter sa position des alpes que dans la crainte de voir le duc de Savoie s'emparer du cours du Rhône, pour entrer dans le Dauphiné. Il se hâta de faire reconnaître les bords de ce fleuve, dont il voulait disputer le passage (2), et il réunit alors ses forces sous le canon du fort de Barraux. Victor Amédée ne desirait rien davantage; son plan était d'attirer l'attention du général français sur le Viennois, ou le Lyonnais, afin de lui couper la communication avec le haut Dauphiné, et attaquer ensuite Exiles, Fenestrelles, Montdauphin et Briançon même, qu'il savait mal gardé, et plus mal approvisionné encore. En exécution de ce projet, et dès qu'on vit monsieur de Villars occupé de couvrir les provinces menacées

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Ottieri, lib. 14. — Quincy.

(2) Mémoires du maréchal de Villars. — La-Blettière.

An 1708. d'invasion, le général de Rhébinder quitta le duc de Savoie au camp d'Aiguebelle, et revenant sur ses pas, à la tête de quatorze bataillons, il remonta l'Arc jusqu'à Modane, traversa le col de la Roue et occupa ceux de l'Échelle et de Sestrières; poussant ensuite devant lui six bataillons français qui voulurent arrêter sa marche, il s'empara de Montgenèvre, d'Oulx et de Sezane. Il ne restait à monsieur de Rhébinder qu'à se rendre maître du Galibier et de l'Autaret, pour avoir coupé la grande et la petite route de Briançon à Grenoble; il marcha contre le premier de ces postes (1), mais par un malheureux hasard, le jour même où il l'attaqua, une colonne, allant de Provence au camp de Barraux, traversait ces montagnes; elle accourut au bruit du combat, et s'étant jointe aux détachemens chargés de défendre le Galibier, elle rendit inutiles les efforts que firent les Savoyards qui cherchaient à pénétrer dans la vallée de Monestier (2). L'on a dit (3) avec raison, que si monsieur de Rhébinder, en arrivant au pied du col de l'Échelle dans la vallée de Prez, eût occupé le col de la Buffère, et étendu sa ligne depuis cette montagne jusqu'à Pertusrostang par le col de l'Echanda, il aurait prévenu l'arrivée des troupes qui l'arrêtèrent, et ôté au maréchal de Villars toute possibilité de secourir Briançon.

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(3) La-Blottière.

Ce général, averti à Barraux du danger qu'il venait de courir, leva son camp, et conduisit son armée dans la vallée de Monestier (1). Le duc de Savoie se doutant de son dessein, rentra aussitôt dans la Maurienne, et repassa le Montcenis, pour camper sur les hauteurs de Saint-Sicaire en vue de Sezane, comptant assiéger le fort d'Exiles (2). Monsieur de Villars espéra d'être à temps de sauver cette place; il chassa du Montgenèvre un détachement piémontais (3), et le 10 août, il ordonna au marquis de Thui d'attaquer les avant-postes des alliés, à la tête de vingt-cinq compagnies de grenadiers, et d'un régiment d'infanterie. Cette colonne, soutenue par une seconde ligne de douze bataillons, engagea le combat contre huit cents Savoyards postés en avant de Sezane, et les repoussa dans cette ville, après une longue résistance; elle les suivit et les y cerna; les Piémontais, disposés le long des murs crénelés dont la ville était entourée, commencèrent un feu très-vif, malgré lequel les Français s'avancèrent à portée d'enfoncer les portes. Le duc de Savoie, qui de son camp était témoin de l'action, fit avancer un corps de troupes, comptant dégager celles qu'il voyait au moment d'être perdues; mais le secours fut repoussé, et l'ennemi, en entrant dans Sezane en vainqueur irrité, n'accorda de quartier à personne.

An 1708.

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(2) Histoire de Victor-Amédée. — Quincy. — La Blottière.

(3) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

An 1708. Ce malheur ne changea pas le projet de Victor; la nuit même du 10 août, il occupa le col des Fenêtres, et se plaça en avant d'Exiles, qu'il fit assiéger par le général Régal. L'officier commandant cette place ne donna pas le temps au maréchal de le secourir; il se rendit lâchement, le troisième jour, quoique monsieur de Villars se fût avancé à Oulx. Le 14, ce général campa à Salbertrand, et le lendemain il occupa les hauteurs dont Exiles est environné, comptant se rendre maître des cols de la Fascière, des Fenêtres, de la Vallette et d'Argeville, afin d'obliger son ennemi à se retirer d'Ussau et de Barbotté; mais après l'avoir chassé de la montagne d'Argeville, il renonça à un projet dont le succès était au moins douteux, et alla camper, le 16, au puis de Pragelas, en gardant le col de l'Albergean. Il se tenait ainsi à portée d'observer les mouvemens des alliés du côté du Montgenèvre et du côté de Fenestrelles, qu'ils semblaient menacer également, depuis qu'un détachement savoyard, sous les ordres du marquis d'Andorne, s'était emparé, le 13, du fort de la Pérouse, dont la garnison, composée de quatre cents hommes, se rendit prisonnière, et depuis surtout qu'il avait chassé des montagnes voisines plusieurs détachemens qui les occupaient. Ces avantages

préparaient le siège de Fenestrelles. Victor Amédée campa, le 15, à Barbotté, et le général Rhébinder investit la place le même jour. La tranchée fut ouverte, la nuit du 17. Le 20, les travaux de la sape avancèrent jusqu'au glacis, et le lendemain les assiégeans emportèrent une redoute détachée qui retardait l'établissement de leurs logemens. Ils coupaient en même temps dans le roc un chemin destiné à conduire l'artillerie sur les hauteurs qui commandent la place; le 22, on y éleva une batterie, dont le feu inquiéta beaucoup la garnison. Cependant le maréchal de Villars s'était mis en mouvement dès le 17, pour tenter de la secourir; mais par tout il trouva l'armée d'observation sur ses pas, et il s'était vu contraint de se retirer, après quelques légères escarmouches. Renonçant alors à l'espérance de troubler le siège autrement qu'en opérant une diversion, il fit mettre la vallée de Lans à contribution, et il envoya un corps de troupes en Tarantaise avec ordre de pénétrer dans le duché d'Aoste (1). Quatre mille hommes attaquèrent, et forcèrent aisément le Petit-Saint-Bernard, défendu par un faible détachement; ils chassèrent encore les Piémontais de la Thuille, et néanmoins ils ne purent s'emparer du poste de Pierre-taillé, où les Savoyards se soutinrent jusqu'à l'arrivée

An 1708.

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 9. — Quincy. — La - Blottière. — Mémoires du maréchal de Villars.

An 1708. des secours, à l'aide desquels ils attaquèrent à leur tour l'ennemi, qu'ils forcèrent à repasser les alpes, le 2 septembre (1).

(1) Du-Tillier.

Le siège de Fenestrelles avançait. Monsieur de Rhébinder s'y distinguait également par ses talens et par son courage; mais la garnison se défendait vaillamment, et se serait soutenue long-temps encore, si une bombe n'avait mis le feu à un magasin à poudre. Cet accident décida le gouverneur à capituler, le 31 août: il se rendit prisonnier avec sept cents hommes (2). Maître de cette importante place, le duc de Savoie campa à Mentoulle, en attendant que sa conquête fût mise en état de soutenir le nouveau siège dont les Français paraissaient la menacer. Cependant le maréchal de Villars dissipa cette crainte, en se retirant vers le Mont-genèvre, et bientôt après à Briançon, d'où il envoya son armée en quartiers d'hiver. Les Impériaux, pressés de marcher en Italie depuis les différends survenus entre les cours de Rome et de Vienne, ne tardèrent pas à quitter le Piémont; et le duc de Savoie, glorieux des avantages qu'il avait obtenu cette année par la négociation et par les armes, retourna à Turin, après avoir distribué ses troupes en cantonnemens (3).

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Quincy.

(3) Memorie di un Borghese di Rivoli. -- Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8. -- Histoire de Victor Amédée.

CHAPITRE LXXXIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

Sommaire. La mésintelligence entre les cours de Vienne et de Turin retarde l'ouverture de la campagne du 1709. — L'Angleterre envoie un ambassadeur extraordinaire au duc de Savoie, et l'engage à réunir son armée. — Plan des opérations militaires des alliés. — Système de défense du maréchal de Berwik. — L'armée combinée entre en Savoie. — Ses premiers succès. — Combat de Moutiers. — Combat de Conflans. — Retraite des Français. — L'objet que les alliés se proposaient en entrant en Savoie manque. — Une de leurs colonnes s'approche de Briançon par la vallée d'Oulx. — Elle est battue à la Vachette. — Leur armée quitte la Maurienne et la Tarantaise pour rentrer en Piémont. — Fin de la campagne du 1709. — On lève tard de part et d'autre les quartiers d'hiver. — Le duc de Savoie est mal satisfait de l'empereur. — Le comte de Thaun commande encore l'armée alliée. — Ses mouvemens dans les alpes. — Dispositions faites par le maréchal de Berwik. — Dessein de monsieur

de Thaun. — Il envahit la vallée de Barcelonnette. — Ses espérances sont trompées. — Il retourne en Piémont. — Les armées prennent des cantonnemens. — Pourparlers de paix entre la France et le Piémont. — Entre la France et l'Angleterre. — Cette dernière puissance calme le ressentiment de Victor Amédée, et l'engage à se mettre en personne à la tête de l'armée. — Mort de l'empereur Joseph premier. — L'armée alliée passe le Saint-Bernard et le Montcenis. — Combat à Conflans. — Escarmouches dans les Bauges. — Les Français se retirent à Barraux. — Sages mesures prises par le maréchal de Berwik. — Les alliés qui ne peuvent l'entâmer se décident à repasser les alpes. — Leur retraite. — Monsieur de Berwik tente d'enlever le fort d'Exiles. — L'expédition ne réussit pas. — Combat aux Quatre-Dents. — Fin de la campagne.

An 1709. Il renaissait sans cesse de nouveaux sujets de mécontentement entre les cours de Vienne et de Turin, et quoique la première dût à l'autre une partie au moins des avantages remportés, elle regrettait les sacrifices qui lui en avaient assuré l'alliance (1). L'empereur venait

(1) Histoire de Victor Amédée. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

An 1709.

de donner un désagrément bien sensible au duc de Savoie, en enjoignant aux seigneurs des fiefs impériaux dans les Langhes de ne pas reconnaître d'autre autorité que celle des officiers autrichiens, et en déclarant nul le serment de fidélité prêté au duc de Savoie ensuite de l'ordre donné par l'empereur lui-même, en 1690 (1). Le prince piémontais se recria hautement contre un pareil affront; il ne laissait aucun doute sur les intentions du cabinet de Vienne, et Victor Amédée sentit qu'il devait tout craindre si l'archiduc montait sur le trône d'Espagne avant d'avoir rempli ses engagemens. Victor n'était point encore en possession du Vigevanasque; il déclara sans ménagement qu'il n'ouvrirait pas la campagne avant de l'avoir obtenue; et l'empereur n'étant pas en disposition de la lui accorder, on resta fort tard dans l'inaction (2).

Heureusement pour le Piémont, l'armée française, quoique composée de trente escadrons, et quatre-vingt-quatre bataillons, et quoique commandée cette année par un général du plus grand mérite, fut long-temps retenue dans ses quartiers par le défaut d'argent et de magasins (3); plus heureusement encore, la cour de Paris en adoptant un plan défensif pour la guerre des alpes, laissa au duc de Savoie le loisir de discuter

(1) Arch. Caldera, mazzo 2, n. 17.

(2) Memorie di un Borghese di Rivoli. — Histoire de Victor Amédée. — Œuvres du duc de Saint Simon, tom. 4, liv. 11, §. 1. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(3) Mémoires du maréchal de Berwik.

An 1709. ses prétentions avec l'Autriche. Cependant l'Angleterre qui voyait avec peine la mésintelligence régner entre ses alliés, sollicita si vivement l'Autriche pour qu'elle remplît ses engagemens, et promit si bien à Victor de les faire exécuter, que l'empereur en donna l'espérance, et que le prince piémontais consentit à commencer la campagne avant de la voir réalisée. On arrêta un plan d'opérations, par lequel il fut dit, que l'armée combinée entrerait en Savoie, et se porterait par la Bresse dans la Franche-Comté, afin de donner la main à l'armée impériale du Rhin (1). Ce grand projet des ennemis de la France ayant été connu de Louis XIV, il en informa le général de Berwik (2), et cet habile général parcourut la longue chaîne de montagnes dont la défense lui était confiée, afin d'établir sa position de manière à traverser les desseins de Victor Amédée. Monsieur de Berwik, forcé de distribuer ses forces sur une étendue de plus de cent vingt milles à travers les alpes, se trouvait faible par tout contre un ennemi qui pouvait se porter inopinément sur le point qu'il choisirait de préférence. Cet inconvénient tenait aux localités; mais le maréchal en prévint les suites, en imaginant un nouveau système de défense, aussi simple qu'il était justement calculé; il disposa sa ligne de

(1) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(2) La-Blottière.

manière que le centre avançait beaucoup sur la droite et sur la gauche, en sorte que l'ennemi devait parcourir l'arc du cercle dont son armée formait la corde. Il lui en résultait l'avantage de pouvoir toujours arriver sur les points attaqués avec les forces qu'il jugerait nécessaires à les défendre. An 1709.

D'après ce principe, le maréchal appuya sa droite à la mer, fit suivre à sa ligne le cours du Var jusqu'à la vallée d'Entranne, et traversant ensuite le col de la Caillotte, il la conduisit dans la vallée de Barcelonnette, et il y choisit le camp de Tournoux, destiné à soutenir son aîle droite. La ligne suivait le contour des montagnes depuis Tournoux à Briançon, qui était le centre. On devait tenir dans un camp retranché le corps de troupes le plus considérable. La gauche, en passant par les montagnes du Galibier et de Valoire, s'appuyait à Saint-Jean de Maurienne, suivait le cours de l'Arc, et ensuite celui de l'Isère jusqu'à Barraux, où l'on marqua un troisième camp. Le duc de Berwik renonçait à défendre l'entrée de la Tarantaise et le Faucigny, pour ne pas trop étendre et avancer sa gauche; il y laissa cependant des troupes, avec ordre de se retirer sur Montmeillan; mais il se persuadait, que si l'ennemi entrait en Savoie par la Tarantaise, on aurait le temps

1709. de le prévenir au confluent de l'Isère et de l'Arc ; et il prévoyait qu'il ne soutiendrait pas au delà des alpes, tant qu'il ne conserverait que par le Saint-Bernard ses communications avec le Piémont. Les retranchemens destinés à couvrir les camps de Tournoux, de Briançon et de Barraux étant achevés, le gros de l'infanterie campa dans la vallée de Monestier, et douze bataillons allèrent occuper la position de Tournoux ; cinq bataillons furent envoyés dans la vallée de Queyras, neuf en Provence, quatre à Valloire, quatre dans les environs de Saint-Jean de Maurienne, et sept dans la Tarantaise, où le maréchal fit avancer aussi la cavalerie pour cacher son plan à l'ennemi (1).

(1) Mémoires du maréchal de Berwik.

La sagesse de ces dispositions ne tarda pas à être éprouvée. Les alliés s'étaient mis en mouvement sous les ordres du comte de Thaun, car le duc de Savoie refusait de commander l'armée en personne. Le 8 juillet, elle campa à Suse, et le baron de Rhébinder s'avança à Salbertrand, afin de donner de l'inquiétude pour Briançon, lorsque le général de Schulembourg passait le Petit-Saint-Bernard. Monsieur de Thaun ayant traversé le Montcenis, prit position à Saint-André, le 19, et y attendit le résultat de l'attaque de la Tarantaise, vers laquelle il fit marcher par la Vanoise le comte

de la Roque, à la tête de six mille hommes. Cet officier descendit sur Moutiers, en même temps que les Français, reculant depuis Saint-Maurice en présence de monsieur de Schulembourg, y arrivaient aussi. Leur embarras fut extrême: ils firent sauter à la hâte les deux ponts sur l'Isère qui séparent la ville en deux, et ils se soutinrent quelque temps sur la droite de la rivière, d'où ils se replièrent sur Conflans (1). An 1709.

Le maréchal de Berwik, craignant que l'ennemi se portât sur la gauche de l'Arc, avait renforcé le poste de Valoire, et fait occuper celui de la Sourdière par un corps de grenadiers. En poussant son centre sur sa gauche, il appelait à Briançon les troupes de sa droite, pour laquelle il était sans inquiétude, et il menaçait ainsi de tomber sur le flanc, ou en queue des alliés, s'ils avaient l'imprudence d'avancer plus avant dans la Maurienne, sans prendre de grandes précautions; mais le comte de Thaun le prévit, et passa avec la plus grande partie de ses forces dans la Tarantaise. Il y trouva les Français postés entre la Rochesevin et Conflans. Monsieur de Thouï qui les commandait, au lieu de se retirer selon les ordres du maréchal, voulut combattre, et par une seconde faute il plaça, dit monsieur de Berwik, son infanterie dans la plaine, et sa cavalerie

(1) Quincy.

An 1709.

dans un marais (1). Le 27 juillet, l'avant-garde du comte de Thaun, conduite par le comte de la Roque, arriva sur le soir à la portée des retranchemens dont l'ennemi s'était couvert; on se canonna jusqu'à nuit close, et dès que le nouveau jour parut, il s'engagea un combat plus important; la victoire, long-temps disputée, se déclara enfin en faveur des alliés: les Français, culbutés et mis en désordre, se retirèrent à Fretterive, ayant perdu douze cents hommes selon les uns (2), et cinq à six cents selon les autres (3). Monsieur de la Roque marcha à Conflans, sans donner à l'ennemi battu le temps de se reconnaître: il emporta de force la ville, défendue par huit cents hommes, et il fit passer au fil de l'épée la plus grande partie de la garnison (4).

Le maréchal, qui s'était rendu à Fretterive, craignit que monsieur de Thaun descendît par le col de Tamier sur les hauteurs dont sa position était dominée, et il se retira à Francin, en occupant les montagnes appelées les Bauges. Les alliés campèrent dans la plaine de L'Hôpital, en attendant leur cavalerie, et leur artillerie, qui venant de Maurienne par le col de Colombe, autrement dit de la Magdelaine, ne put arriver, avant le 15 août. Le général autrichien avait déjà occupé Saint-Pierre d'Albigny; il détacha, le 19, six mille hommes, qui firent la

(1) Mémoires du maréchal de Berwik.

(2) Mémoires sur les guerres d'Italie.

(3) Mémoires du maréchal de Berwik.

(4) Mémoires sur les guerres d'Italie.

garnison d'Annecy prisonnière de guerre. Son plan était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de passer le Rhône, et d'entrer dans la Franche-Comté, afin de favoriser l'arrivée en Alsace de l'armée impériale du Rhin. Cependant cette armée ayant été battue, l'objet qu'on se proposait manqua, et monsieur de Thaun arrêta sa marche. An 1709.

S'il avait eu à faire à un ennemi moins habile que ne l'était le duc de Berwik, le général allemand aurait pu se placer entre l'armée française et Briançon, pour assiéger cette place; mais le maréchal disposait toujours ses forces de manière à ce que les alliés eussent à parcourir l'arc du cercle dont il formait la corde; le soin qu'il prit d'occuper Challes empêchait l'ennemi de tomber sur ses derrières du côté de Labâtie, et les dispositions qu'il avait faites dans les Bauges, empêchèrent qu'on ne le forçât d'abandonner sa position, en se portant comme on l'aurait voulu derrière elle par le chemin de Faverge.

Pendant que les armées étaient en présence dans la basse Savoie, le général Rhébinder partit d'Exiles, à la tête de trois mille hommes, qu'il conduisit au delà du Montgenèvre, comptant mettre à contribution la Val Des-Près. Il s'avança jusqu'à la Vachette, à un mille de Briançon; où il trouva le lieutenant

An 1709. général Dillon retranché dans une position avantageuse; les Piémontais l'attaquèrent: mais les Français sortant du village tombèrent sur leur flanc, lorsqu'ils étaient occupés à combattre de front, et les contraignirent à se retirer précipitamment avec perte de cinq cents hommes. Ce malheur, celui de l'armée impériale du Rhin, et l'impossibilité d'entreprendre avec avantage contre l'habile Berwik, décidèrent le comte de Thaun à repasser les alpes; il leva son camp, le 24 septembre; une partie de ses troupes retourna en Maurienne, et se rendit à Suse par le Montcenis; le reste passa le Saint-Bernard; rien ne troubla leur retraite: le général français, fidèle à ses principes, ne voulut pas s'éloigner de sa ligne défensive; il ne l'abandonna qu'après avoir vu les alliés entrer en quartiers d'hiver: il en donna alors à son armée, et il quitta la frontière d'Italie pour aller commander en Flandre (1).

La campagne finit cette année avant l'hiver; elle ne s'ouvrit que tard l'année suivante. Les mêmes raisons qui

An 1710. avaient retenu le duc de Savoie à Turin, l'empêchèrent encore de se mettre à la tête de l'armée; il était fort mécontent de la cour de Vienne (2). Le comte de Thaun commanda de nouveau les alliés en Piémont, et il se trouva de nouveau en opposition au maréchal de Berwik

(1) Mémoires du maréchal de Berwik. — Quincy. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(2) Histoire de Victor Amédée. — Mem. d' un Borghese di Rivoli. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 10. — Œuvres du duc de Saint-Simon, tom. 4, liv. 11, §. 1.

revenu de Flandre en Dauphiné. Vers la fin du mois de juin, l'armée combinée d'Autriche et de Savoie se réunit à Orbassan, après qu'on eut formé des magasins dans les vallées de Suse et de Sture. Le général français, déterminé à se tenir encore sur la défensive, changea peu de choses aux dispositions prises en 1709, en attendant que les mouvemens de ses ennemis éclaircissent leurs projets (1). Ceux-ci ne tardèrent pas à prendre l'offensive; le général Rhébinder marcha dans le duché d'Aoste, et menaçait la Savoie, en même temps que deux autres colonnes semblaient vouloir déboucher dans le Briançonnais par les vallées d'Oulx et de Pragelas (2). Le gros de l'armée, où le comte de Thaun se tenait en personne, avait pris la route de Coni; et le 16 de juillet, il campa à Démont dans la vallée de Sture (3).

An 1710.

Monsieur de Berwik, informé de ces mouvemens, manœuvra le long de sa ligne en sens contraire de ce qu'il avait fait la campagne précédente; il renforça sa droite d'une partie des troupes tirées du centre, et il les remplaça par d'autres tirées de sa gauche. Cette précaution fut utile. Le 21, les alliés passèrent le col d'Argentière: ils attaquèrent, le 23, le château de l'Arche, dans la principauté de Barcelonnette, et s'en étant rendus maîtres, ils campèrent, le

(1) Mémoires du maréchal de Berwik.

(2) Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(3) Quincy.

An 1710. 26, à Fouilouse, d'où ils poussèrent une colonne à Saint-Paul et à Castelet, menaçant de tourner le col de Vars, que les Français abandonnèrent. Le comte de Thaun prit position sur la montagne entre Castelet et Vars, en présence, et non loin du camp de Tournoux, pendant qu'il faisait entrer un fort détachement dans la vallée de Vraïta, comme pour assiéger Château-Dauphin.

Le général autrichien était pressé de pouvoir s'avancer à Gap, afin d'encourager les mécontens de Dauphiné, et dans l'espérance de s'unir aux nouveaux convertis du Languedoc, au moment où les Anglais, débarqués à Cette, leur mettaient les armes à la main; il ne pouvait cependant réussir dans son projet, qu'en délogeant le maréchal de Berwik du camp de Tournoux, et n'osant entreprendre de le forcer, il essayait d'y parvenir par des mouvemens combinés, qui pouvaient l'embarrasser ou le tromper; mais monsieur de Berwik resta dans sa position, en prenant des mesures qui empêchèrent les mécontens d'éclater; et dès-lors il fut aisé aux commandans du Languedoc et du Roussillon de rétablir l'ordre dans leur province, et de forcer les Anglais à se rembarquer. Pour la seconde fois monsieur de Thaun vit manquer son plan de campagne; la défaite de l'armée impériale du Rhin avait rendu

inutiles les avantages obtenus l'année précédente en Savoie : le départ des Anglais, et la fin des troubles du Languedoc, détruisaient les espérances qu'on avait conçues cette année ; l'armée alliée souffrait beaucoup dans un pays montagneux et stérile : il fallut se décider à rentrer en Piémont. Il était néanmoins essentiel d'éviter que l'ennemi ne profitât du moment de la retraite pour accabler le faible corps campé dans la vallée d'Oulx (1) : on le renforça, le 10 août, de dix bataillons détachés de l'armée, sous la conduite du marquis d'Andorne ; on rasa les châteaux de Castelet et de l'Arche ; enfin les alliés se mirent en mouvement, le 14, et ils rentrèrent, le 16, dans la vallée de Sture. Le comte de Thaun fit couvrir le fort de Démont par un détachement, avant de poursuivre sa marche, qu'il dirigea vers Pignerol, en passant à Carail et à Cardé (2).

An 1710.

(1) Mém. du maréchal de Berwik.

(2) Quincy.

Le maréchal de Berwik crut d'abord que son ennemi quittait la position entre Castelet et Vars, pour attaquer le col de la Rousse, qu'il renforça, en même temps qu'il fit occuper le col de Furfande ; il jugea ensuite que les vues du général allemand pouvaient se porter sur Nice ; mais ses inquiétudes ne durèrent pas long-temps ; il reprit sa position dans les alpes, et se rendit à Briançon, dès qu'il sut les alliés campés du côté de

An 1710.

Pignerol (1). Ils ne s'y tinrent cependant pas long-temps; le 27, ils entrèrent dans la vallée de Suse, et ils arrivèrent le lendemain à Sezane dans celle d'Oulx. Les Français renforcèrent alors leur centre avec la promptitude que donnait à leurs mouvemens l'excellence de leur disposition. Monsieur de Thaun poussa quelques détachemens jusqu'au Montgenèvre : les partis ennemis coururent la vallée de Vraïta, et dès la fin de septembre, les armées prirent des cantonnemens (2).

Il avait été question pendant les derniers mois de cette campagne d'une paix particulière entre la France et le duc de Savoie. Des agens obscurs en suivirent d'abord les premières ouvertures, et enfin le maréchal de Berwik fut chargé par sa cour de cultiver sécrètement les dispositions où le cabinet de Turin paraissait être. Ce général envoya directement à Victor Amédée un mémoire, par lequel il lui proposait de la part du roi la restitution de tout ce qu'on avait conquis sur lui depuis la guerre, et la cession au nom de Philippe V du duché de Milan, avec le titre de roi de Lombardie; on lui offrait le commandement en chef de l'armée destinée à la conquête du Milanais, et des subsides pareils à ceux qu'il recevait de l'Angleterre. Le duc de Savoie ne répondit pas à cette

(1) Mémoires du maréchal de Berwik.

(2) La Blottière. — Quincy.

hôte : il ordonna au contraire à la personne chargée de porter parole de rompre la négociation, et par une contradiction singulière, monsieur de Lanfranchi, son secrétaire de cabinet, écrivit dans ce temps même au maréchal, et lui demanda que la France dédommageât son maître des places qu'on avait démolies, qu'on lui cédât Fenestrelles et Exiles, que le roi s'engageât à mettre jusqu'à la paix générale garnisons suisses à Barraux, et à Briançon, et qu'il consentît à la réunion de Monaco au Piémont. *An 1710.*

Quoique de pareilles demandes n'annonçassent aucune disposition pour la paix, on ne voulut pas rompre, et on laissa traîner la négociation jusqu'au moment où Louis XIV et la reine d'Angleterre en ayant ouvert une, le monarque français écrivit à monsieur de Berwik, qu'il ne traiterait que par l'entremise de cette princesse d'un accommodement avec Victor Amédée (1). C'était tout ce qui pouvait arriver de plus heureux au duc de Savoie; jamais allié ne reçut autant de preuves d'un intérêt généreux et véritable, que Victor n'en obtint de la reine Anne : il n'en était pas de même de l'empereur, qui refusant quelquefois, et retardant sans cesse d'exécuter ses promesses, réduisait la cour de Turin à ne pas savoir ce qu'elle devait craindre ou espérer. Le duc de Savoie, piqué jusque *An 1711.*

(1) Ottieri, lib. 15. — Mémoires du maréchal de Berwik. — Mémoires de Torcy.

An 1711. au vif, négligeait de pousser la guerre; et ce fut un grand mal pour la cause commune, car s'il avait voulu en faire à la maison de Bourbon, autant qu'il le pouvait, Philippe V n'aurait probablement pas relevé sa puissance réduite à un fort mauvais parti. La reine Anne, malgré les ouvertures de paix, jugeait nécessaire d'être en mesure de poursuivre la guerre; elle envoya à Turin le comte de Petterboroug pour persuader à Victor Amédée combien il était nécessaire à la conclusion d'un traité avantageux de se montrer uni et ferme dans l'alliance. Le ministre anglais arriva à la cour de Savoie vers la moitié du mois de mai; il y fut reçu avec tous les honneurs dus au représentant d'une grande puissance, et accueilli avec tout l'empressement qu'inspirait la confiance qu'on avait en elle. Monsieur de Petterboroug en donna les assurances les plus flatteuses; il calma le ressentiment de Victor contre la cour de Vienne, en augurant un changement dans les principes de ce cabinet depuis la mort de l'empereur Joseph (a); il fit verser dans les caisses de Savoie les arriérés des subsides, et il obtint enfin de ce prince, qu'il se mettrait lui-même à la tête de l'armée, dont toutes ses troupes feraient partie (1).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 10. — Mémoires de Saint-Hilaire, liv. 8.

(a) Arrivée le 17 avril.

Les opérations de la campagne furent discutées dans un conseil de guerre tenu à la Vénerie royale, en présence des ministres de Vienne, d'Angleterre, de Portugal et de Hollande, pendant que les ordres étaient donnés pour le rassemblement des quartiers. L'archiduc Charles, reconnu par les alliés roi d'Espagne, venait d'hériter les états de l'empereur son frère, et aspirant à lui succéder dans la dignité de chef de l'empire, il ne devait pas tarder à quitter la Catalogne pour retourner en Allemagne; mais sans l'attendre, le feld maréchal comte d'Harach réunit les forces autrichiennes, et s'avança en Piémont au commencement de juin. Les Savoyards s'étant joints à elles, Victor Amédée, suivi du jeune prince de Piémont son fils, qui faisait sa première campagne, se mit à la tête de l'armée, et après en avoir détaché les généraux de Schulembourg et de Wachtendork, pour entrer dans le duché d'Aoste, il la conduisit à Suse (1). An 1711.

Le maréchal de Berwik était arrivé sur la frontière du Dauphiné aux premiers jours du mois de juin; il venait d'occuper dans les alpes sa fameuse ligne défensive, et renouvellant les mouvemens déjà faits les campagnes précédentes, il renforça son aîle gauche en apprenant les mouvemens des alliés. La nuit du 6 juillet, leur avant-garde,

(1) Histoire de Victor Amédée. — Millot, 2. partie, liv. 8. — Quincy.

An 1711. conduite par le comte de Daun et par le baron de Régal, passa le Montcenis; l'armée entière la suivait à peu de distance, ayant laissé à Suse un corps de troupes sous les ordres du comte de la Roque, chargé d'observer le camp de Briançon, et de couvrir Exiles. Le 7, les alliés campèrent à Termignon, et le 9, le duc de Savoie fit un détachement de quatre mille hommes, qui traversant la montagne du Vanoise, alla renforcer la colonne descendue en Tarantaise par le Saint-Bernard; le 10, Moutiers fut occupé. Les dispositions prises par monsieur de Berwik dans les campagnes précédentes, et renouvellées dans celle-ci, obligèrent encore son ennemi à ne pas s'avancer plus avant dans la Maurienne, et à passer en Tarantaise par les mêmes chemins qu'avait suivi le comte de Thaun en 1709. Les généraux de Schulembourg et de Wachtendork s'étaient portés entre Rochesevin et l'Abbatie; le 12, ils attaquèrent et battirent à Conflans un corps de cavalerie, et s'étant établis dans la ville de ce nom, ils y attendirent le duc de Savoie, qui s'y rendit avec mille chevaux, et tous ses grenadiers, depuis le camp de Petit-cœur. L'armée s'avança, le 15, à Carli; un détachement, commandé par monsieur d'Andorne, fit une pointe en avant, et occupa Annecy; d'autres détachemens

entrèrent dans les Bauges pour occuper le col de Tamier, et menacer de flanc la position prise par l'ennemi à Montmeillan: il y eut dans les Bauges quelques combats; les Français, chassés de la Chartreuse d'Aillon et des montagnes voisines, se retirèrent par la Thuille vers Montmeillan. An 1711.

Le maréchal de Berwik ne s'y voyait plus en sûreté; il se replia, le 21, entre Chaparillan et Saint-Bordaux, et le 23, il se retira encore dans son camp sous Barraux. Le duc de Savoie, auquel le château de Miolans se rendit le 24, occupa, le 27, Rumilli et Chambéry, où il fixa son quartier. Le lendemain l'armée campa aux Marches, la droite appuyée à Notre-Dame de Mians, la gauche à Francin. Les partis savoyards tentèrent d'entâmer la frontière du Dauphiné; mais ils furent repoussés par tout. Monsieur de Berwik n'avait retenu dans sa position que trente-cinq bataillons; il faisait garder le cours du Guier, la Grotte près des Échelles, et le passage d'Entremont. Monsieur Dillon était resté par son ordre en Maurienne, afin d'assurer les communications entre Barraux et Briançon, par la plus courte route, et de barrer le passage du Mont-cenis au duc de Savoie. Ces mesures ne pouvaient être meilleures; il devenait impossible aux alliés d'avancer plus loin,

An 1711. sans attaquer le camp de Barraux; les généraux autrichiens le proposèrent de concert avec les ministres des puissances coalisées qui suivaient Victor Amédée; mais ce prince, auquel le résultat de l'entreprise paraissait fort douteux, et sur lequel seraient retombés tous les malheurs qui seraient résultés d'une défaite, après s'être quelque temps refusé à leurs instances, demanda qu'au moins les troupes impériales eussent la tête des colonnes d'attaque, et cette proposition fit renoncer à livrer la bataille.

Dès-lors, on sentit la nécessité de rétrograder: la difficulté des communications et des fourrages ôtait l'espérance d'hiverner au delà des monts; un plus long séjour en Savoie devenait d'ailleurs inutile, si l'on renonçait à pénétrer en Dauphiné: on songea donc à repasser les alpes. Le 8 septembre, l'armée alliée se mit en marche sur Conflans; le 13, une colonne, sous les ordres du duc de Savoie, qui quoique atteint de la fièvre ne voulut pas se retirer, passa le Mont-Iséran, et se rendit à Suse par le Montcenis; le reste des troupes traversa la Tarantaise et le Saint-Bernard, pour arriver dans le duché d'Aoste. Le maréchal de Berwik ne suivit pas ses ennemis; mais il forma le projet de leur enlever Exiles, en calculant la possibilité de faire arriver avant eux sous

les murs de cette place, les troupes stationnées à Briançon ou dans la Maurienne, qui devaient forcer aisément le comte de la Roque à reculer devant elles. An 1711.

Ces troupes s'étant mises en mouvement aussitôt après la retraite du duc de Savoie, devaient attaquer, le 17, les postes piémontais aux environs d'Exiles; cependant la colonne venant de Maurienne sous les ordres de monsieur de Broglie, arriva un jour plutôt en vue de ces postes : elle attaqua inconsidéremment, le 16, la redoute des Quatre-dents : elle fut repoussée; et par une seconde faute, monsieur de Broglie se replia en Maurienne, sans donner aux autres troupes le temps d'arriver. Celles-ci se trouvèrent à point nommé en présence des retranchemens des alliés, qui se replièrent à Jaillon, après avoir jeté trois cents hommes dans la place menacée. Les Français s'avancèrent à Chaumont, où ils restèrent deux jours pour attendre l'arrivée de monsieur de Broglie sur la gauche de la Doire; mais informés de son malheur et de sa retraite, craignant d'ailleurs d'être attaqués par des forces supérieures, ils rétrogradèrent jusqu'au Puis de Pragelas. L'expédition manqua ainsi par la faute d'un des chefs chargé de la conduire. Monsieur de la Roque ayant reçu un renfort

An 1711. de cinq à six bataillons, s'avança de nouveau, et prit position à Saint-Colomban, où les troupes, revenant de Savoie par le Montcenis, allèrent le joindre, de sorte qu'il se trouva avoir trente bataillons en présence de cinquante, et de dix-sept escadrons, que monsieur de Berwik commandait en personne à Cotte-Plane. Il ne se passa rien de considérable, malgré la proximité des armées. Les Français, quoique supérieurs en forces, se tinrent sur la défensive, jusqu'à ce qu'ils se retirèrent, le 12 octobre, à Sezane; et le 14, ils retraversèrent le Montgenèvre. Le reste de la campagne se passa en affaires de partis. Le 27 novembre, la garnison de Suse fit une course sur la frontière du Dauphiné; un détachement français s'avança dans la vallée de Sture fort près de Démont; un autre détachement pilla la vallée de Maira, ce qui n'empêcha pas qu'on n'entrât en cantonnemens de part et d'autre (1). Le duc de Savoie se hâta d'aller visiter à Pavie le nouvel empereur retournant d'Espagne en Autriche, où la mort de son frère l'appelait (2).

(1) Quincy. — Mémoires du maréchal de Berwik. — La-Blottière.

(2) Histoire de Victor Amédée.

CHAPITRE LXXXIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1701.

GUERRE DE 1718.

Sommaire. Vues politiques des différentes puissances. — Les provinces de Novare et de Vigevano sont réunies au Piémont. — Ouverture des conférences à Utrecht. — Elles sont suspendues. — Préparatifs pour la nouvelle campagne. — Mouvemens des armées. — Guerre de postes. — Préliminaires de paix signés à Utrecht. — Avantages que l'Angleterre exige pour le duc de Savoie. — Le traité conclu, Victor Amédée devient roi de Sicile. — Il va se faire sacrer à Palerme. — Il retourne un an après à Turin. — Mort du prince de Piémont son fils. — Mort de ses deux filles. — L'Espagne veut lui enlever la Sicile. — Conduite du cardinal Alberoni premier ministre de Philippe V. — La Sicile est envahie. — Dispositions dans lesquelles se trouvent à cette époque les puissances garantes des derniers traités. — Guerre entre les Piémontais et les Espagnols. — Traité conclu à Londres entre la France, l'Angleterre et

l'Autriche. — Victor est forcé d'y accéder. — Il échange la Sicile contre la Sardaigne. — Fin de la guerre. — Soins importans qui occupent le prince piémontais dans l'intérieur de ses états.

An 1712. Si les changemens survenus dans le ministère anglais, et l'avènement de l'archiduc Charles à l'empire, rendaient à peu près certaine la conclusion de la paix entre la Grande-Bretagne et la France, l'intérêt que la reine Anne prenait au duc de Savoie, assurait à ce prince de ne pas être oublié dans cette occasion; inutilement les Autrichiens et les Hollandais cherchèrent-ils à faire rompre la négociation : la cour de Londres desirait sincèrement de finir la guerre (1); mais elle s'en occupait, sans cesser de montrer à Louis XIV, qu'il tenait à elle seule de la prolonger. Ces dispositions du cabinet de Londres changèrent celles du ministère autrichien, qui après s'être montré fort éloigné de satisfaire aux demandes du duc de Savoie, avait consenti d'en remettre la décision à l'arbitrage de l'Angleterre et de la Hollande. Les commissaires de ces puissances s'étant rendus à Milan, prononcèrent la réunion au Piémont des provinces de Novare et de Vigevano, qui furent en effet remises

(1) Millot, liv. 10.

aux officiers de Victor Amédée, après quelques nouvelles difficultés. An 1712.

Peut-être espérait-on à Vienne de réussir par cette déférence à éloigner la Grande-Bretagne des principes qu'elle venait d'adopter ; mais la reine Anne n'en resta pas moins toujours plus décidée à rendre le repos à l'Europe. Dès les premiers jours de cette année, les ministres français, anglais, savoyards et hollandais se trouvèrent à Utrecht ; le 29 janvier, ils ouvrirent les conférences. L'empereur n'ayant pu les empêcher, y envoya ses plénipotentiaires, ainsi que le roi de Prusse, le roi de Portugal et les princes d'Allemagne. Le duc de Savoie destina à cette assemblée trois hommes dont le mérite était connu, le marquis du Bourg, le comte de Maffei et l'avocat Mellarède. Le 5 mars, ces ministres présentèrent au congrès une note, par laquelle ils demandaient, que les droits de la maison de Savoie à la succession éventuelle de la monarchie espagnole fussent conservés ; qu'on lui rendît la Savoie, le comté de Nice et la partie du Piémont occupée par les armées françaises ; qu'on réunit aux états de cette maison, le fort de Fenestrelles, Exiles, avec la vallée d'Oulx, le Briançonnais, Barraux, les villages bordant le Rhône du côté de Savoie, et la ville de Monaco. Ils demandaient

An 1712. encore, qu'il fût libre à la cour de Turin de fortifier les endroits qu'il lui plairait de ces nouveaux domaines; que les biens fonds, dont Victor Amédée avait la possession en France, lui fussent rendus, avec faculté de les aliéner, et que l'on renouvellât sans changemens les anciens traités de commerce entre le Piémont et la France.

Les plénipotentiaires savoyards ne faisaient ces demandes exagérées, que dans l'intention de les réduire; mais chacun des ennemis de la maison de Bourbon en ayant fait de même, il n'y eut pas lieu à traiter, et les conférences furent suspendues. Victor ne parut pas s'en inquiéter; il se montrait moins occupé des préparatifs d'une nouvelle campagne, que du soin d'embellir les environs de sa capitale, et de réparer les dommages causés par les troupes étrangères à ses maisons de plaisance (1): sa confiance dans le cabinet de Londres le rassurait sur son avenir, et cette confiance, fondée sur la connaissance des dispositions de la reine Anne, et du caractère de ses ministres, avait été inspirée par un homme aussi profond négociateur qu'il était aimé et estimé en Angleterre (2). Le comte de Maffei, envoyé extraordinaire à Londres, ministre d'un prince habile, et habile lui-même, dit le marquis de Torcy, connaissait à

(1) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Quincy. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 10.

(2) Correspond. ministérielle du comte de Maffei.

fond le génie des Anglais, et les dispositions de leur cour; il refusa de s'exposer à y déplaire pour soutenir, comme on l'aurait voulu, la faction des Wigs; il préféra l'inconvénient de se rendre suspect à l'Autriche, et il ne tarda pas à s'en applaudir; le ministre de Vienne reçut ordre de ne plus paraître à la cour, et la reine regarda le duc de Savoie comme son allié favori. Elle insista pour qu'on assurât son aggrandissement du côté de l'Italie, et pour qu'on fixât selon ses desirs sa frontière vers la France. Louis XIV ne put refuser ces pressantes sollicitations (1), et le duc de Savoie obtint de grands avantages, ainsi qu'on le dira bientôt. An 1712.

Il lui restait cependant à faire un dernier effort. Dès le mois d'avril, il réunit vingt mille hommes d'infanterie, et trois mille cavaliers; dix-neuf mille Autrichiens se joignirent aux Piémontais: mais au moment où cette armée allait se mettre en mouvement, il tomba une si grande quantité de neige, qu'il fallut renvoyer les troupes dans leurs cantonnemens. Le duc de Savoie se borna pour lors à jeter un gros détachement dans la vallée de Sture, croyant que l'ennemi menaçait le fort de Démont (2). Le maréchal de Berwik n'avait pourtant que le projet de faire vivre ses troupes sur le pays ennemi, ou sur celui qu'il savait devoir être cédé; il n'entreprit rien dans

(1) Mémoires de Torcy, 3. partie.

(2) Histoire de Victor. Amédée. -- Quincy. -- Memoria d' un Borghese di Rivoli.

An 1712. la vallée de Sture, et passant le Mont-genèvre, il campa près d'Oulx, le 12 juillet. Les alliés se portèrent entre Suse et Fenestrelles: le comte de Thaun, qui les commandait, plaça dix-huit bataillons sur les hauteurs de Saint-Colomban (1): il renforça les garnisons d'Exiles et de Fenestrelles, et il disposa si bien ses troupes, que les Français ayant inutilement attaqué la redoute de Saint-Colomban et la montagne de Carnacérone, se tinrent sur la défensive.

(1) Mém. du maréchal de Berwik. — La-Blottière.

Les Piémontais entrèrent de la vallée de Sture dans celle de Barcelonnette, où ils arrivèrent jusqu'à Serène fort près de Saint-Paul; ils occupèrent le Montcenis à peu près en même temps (2). Le mois d'août finit sans autre mouvement; et enfin monsieur de Berwik repassa le Mont-genèvre, le 6 septembre, traversa les cols des Ayés et d'Isoire, entra dans la vallée de Queiras, et fit marcher par le col de Lagnel une colonne dans la vallée de Vraïta. Le maréchal s'était dit, que, ou le duc de Savoie abandonnait la vallée d'Oulx pour couvrir le marquisat de Saluces, et il pourrait, en revenant diligemment sur ses pas, bloquer Exiles, ou il persistait à se tenir dans sa position, et alors les partis français auraient porté la terreur dans les plaines mêmes du Piémont. Monsieur de Thaun ne quitta pas son camp de la vallée

(2) Histoire de Victor Amédée. — Quincy.

An 1712.

d'Oulx, et les ennemis ne trouvant rien qui les arrêtât, s'approchèrent de Saluces; ils culbutèrent à Villeneuvette quelques escadrons qu'ils rencontrèrent, et déjà ils s'étaient logés à Villefallet, lorsque la cavalerie alliée leva son camp de Marsaille. A son approche les détachemens de monsieur de Berwik regagnèrent les montagnes chargés de butin. Ce général, qui avait pris position à la Chanal, mit à contribution les vallées du Pô, de Maira et de Sture, avant de rentrer dans sa première position (1).

On resta des deux côtés sans rien entreprendre jusqu'à l'approche de l'arrière-saison, et l'on entra en quartiers. Alors une partie de l'armée française reçut l'ordre de marcher en Catalogne. La paix entre Louis XIV et Victor Amédée devait être une suite de celle que ce monarque était au moment de conclure avec la reine d'Angleterre, par les soins de qui les intérêts du Piémont furent décidément réglés dans les conférences qu'on avait reprises à Utrecht, d'abord après ceux de la Grande-Bretagne. Dès le mois d'août, cette puissance avait envoyé à Turin le comte de Petterboroug, chargé d'apprendre au duc de Savoie la nouvelle des avantages que la paix allait lui assurer; ils furent stipulés, le 14 mars 1713, par les articles préliminaires signés entre la France, l'Angleterre, le Piémont, la

(1) Mémoires du maréchal de Berwik. — La-Blottière.

An 1713 Hollande et le Brandebourg. Philippe V reconnut le droit de la maison de Savoie au trône d'Espagne, si sa descendance masculine venait à s'éteindre. Louis XIV s'engagea à évacuer les états de Victor Amédée, et à lui céder Exiles et Fenestrelles, ainsi que les vallées d'Oulx, de Bardonnêche et de Pragelas : il promit de ne faire la paix avec l'empereur qu'à condition d'un démembrement en Lombardie en faveur de Victor Amédée, auquel on assura dès-lors le royaume de Sicile.

D'abord il n'avait pas été spécifié à qui serait donnée cette île, dont la France consentit que l'Angleterre disposât ; cette dernière puissance avait eu de plus grandes vues en faveur du duc de Savoie, qu'elle se proposait de faire régner sur l'Espagne, lorsque à la mort de l'empereur Joseph l'Europe craignit de voir la puissance effrayante de Charle-Quint se réunir sur une seule tête ; et si les victoires remportées par les Français en 1712 n'eussent affermi Philippe sur son trône, il est probable que la maison de Savoie l'aurait obtenu ; mais en renonçant à cette vue, la reine Anne s'occupa du sort de son allié avec l'intérêt le plus généreux : elle rappela à Londres le comte de Maffei, employé au congrès d'Utrecht, pour se concerter avec lui sur les intérêts de son maître. Cet habile négociateur eut le premier l'idée de faire

tomber la couronne de Sicile sur la tête de Victor Amédée, et la lui assura, sans que ce prince en formât le vœu. Le traité définitif, qui lui accordait tant de belles et importantes conquêtes, fut signé, le 11 avril : il n'en coûta au Piémont que la seule vallée de Barcelonnette, cédée à la France (1).

An 1713.

De tels avantages, après une guerre qui avait conduit le duc de Savoie au bord du précipice, ne pouvaient être prévus, ni calculés; mais on ne saurait disconvenir de l'habileté de Victor Amédée à tirer parti des circonstances: il força la fortune, dit monsieur de Saint-Hilaire (2), à lui rendre plus qu'elle ne lui avait ôté. Cependant l'empereur n'ayant pas accédé au traité d'Utrecht, les intérêts de la maison de Savoie en Italie restaient à régler encore. La France qui s'était constamment refusée au démembrement du Milanais, tant qu'elle s'était flatté de faire passer la domination de cette province sous l'empire de Philippe V, était alors très-empressée d'obtenir aux dépens de la Lombardie les avantages du prince piémontais. Ils lui furent enfin accordés par le traité de Rastadt, conclu avec l'empereur, le 6 mars 1714, et jamais le Piémont ne s'était vu dans des circonstances aussi heureuses (3).

An 1714.

Le nouveau roi de Sicile voulut aller prendre la couronne à Palerme. Il confia

(1) Mémoires de Torcy, 4. partie. — Denina. Rivoluzioni d'Italia, lib. 24. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 10, lib. 15, cap. 1. — Histoire de Victor Amédée. — Ottieri, lib. 17. — Quincy. — Memorie di un Borghese di Rivoli. — Flassan, 5. période, liv. 7. — Becattini, tom. 1.

(2) Mém. de Saint-Hilaire, liv. 8.

(3) Ottieri, lib. 17. — Histoire du prince Eugène.

An 1714. le gouvernement de ses anciens états à Victor Amédée prince de Piémont, qui dès l'âge de treize ans donnait les espérances les plus brillantes et les mieux fondées. La cour s'étant embarquée, le 28 octobre, sur une flotte anglaise venue à Nice, arriva en cinq jours dans la capitale du royaume, où la cérémonie du sacre se fit, le 14 décembre. Victor y passa une année entière, occupé d'établir une administration juste et sage. On admirait, plus que l'on ne goûtait, son gouvernement dans un pays trop longtemps administré avec faiblesse, et les différens qui naquirent entre le roi et la cour de Rome au sujet des immunités ecclésiastiques, lui causèrent de l'embarras et du chagrin. Le Piémont appelait d'ailleurs ses soins; sa présence y était nécessaire; et il se décida à y retourner, en nommant le comte de Maffei pour gouverner la Sicile avec le titre de vice-roi.

Victor Amédée était à peine de retour à Turin, que la mort lui enleva le jeune prince de Piémont; malheureux dans sa famille, il avait vu la duchesse de Bourgogne descendre au tombeau trois ans auparavant à la fleur de l'âge; il perdit encore son autre fille la reine d'Espagne, et il ne conserva de ses enfans légitimes que Charles Emmanuel duc d'Aoste, qui devenu prince héréditaire, prit le titre de prince de Piémont. Si la mort de son fils aîné fut pour

Victor la plus cruelle de ses peines, celle de la reine d'Espagne eut des suites funestes et imprévues.

Philippe V s'étant remarié à Elisabeth de Parme, l'abbé Alberoni, auteur de cette alliance, devint à peu près en même temps cardinal et premier ministre. Impatient d'illustrer son administration, Alberoni forma le projet d'enlever la Sicile à son nouveau maître; mais cachant cet injuste dessein sous les déhors d'une amitié trompeuse, il proposait à l'abbé del Maro, ambassadeur de Savoie à Madrid, d'échanger cette île contre la Lombardie, qu'il voulait conquérir sur les Autrichiens. Le roi s'était engagé avec l'Angleterre à ne jamais céder, échanger, ou vendre la Sicile, et la crainte de perdre l'amitié de la cour aurait suffi à lui faire rejeter cette proposition (1); d'ailleurs l'abbé del Maro n'était pas homme à se laisser facilement surprendre: il pénétra les véritables intentions du cardinal, et il avertit son maître du projet formé contre la Sicile. Cependant Victor Amédée, qui recevait de tout autres nouvelles d'un homme de confiance qu'il entretenait secrètement à Madrid, ne fit aucune attention aux avis de son ministre, et ne prit aucune mesure pour défendre son royaume; il se persuada, que l'inimitié de l'abbé del Maro pour le cardinal Alberoni le trompait; et quoique défiant par principe, et

(1) Histoire de Victor Amédée.

An 1714. prudent par caractère, Victor ne le fut point assez dans cette occasion (1).

(1) Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 2.

An 1718. Il n'y avait en Sicile que sept mille hommes de troupes savoyardes, lorsque la flotte espagnole, qu'on disait destinée à une expédition contre les infidèles, sortit, le 8 juin 1718, du port de Barcellone, portant trente mille hommes de troupes de débarquement, commandées par le marquis de Léede. L'amiral don Antoine de Castagnetta ayant fait voile vers la Sardaigne, s'empara de cette île que les Autrichiens ne défendirent presque pas. Il apprit à Cagliari les intentions de sa cour sur la Sicile. Le 30 juin, il donna fond au Cap de Solanto; et le premier juillet, l'armée prit terre en face de Palerme, sans rencontrer d'opposition, le vice-roi s'étant retiré à Siracuse. Les habitans de Palerme se déclarèrent pour les Espagnols, et ouvrirent les portes de leur ville: il n'y avait qu'une faible garnison dans le château; elle se rendit à discrétion, après une légère résistance. Castellamare fut alors assiégé (2).

(2) Histoire de Victor Amédée. — Memorie d'un Borghese di Rivoli.

A la première nouvelle de l'injuste aggression de la Sicile, le roi fit des réclamations à Paris, à Londres et à Vienne; mais les changemens arrivés dans ces trois cours ne lui étaient pas favorables. Le duc d'Orléans, devenu régent du royaume depuis la mort de Louis XIV, se

rappelait avec amertume la journée de Turin; la reine Anne n'existait plus; et le duc de Hanovre, son successeur à la couronne d'Angleterre, ne prenait pas, comme cette princesse, un intérêt bien vif au sort du Piémont; l'empereur, prévenu par l'artificieux Alberoni, croyait Victor d'accord avec l'Espagne, pour favoriser une entreprise, dont le royaume de Lombardie devait être le prix. Dans ces circonstances, le roi de Sicile ne trouva que des amis froids; par tout à la vérité on détestait le ministre espagnol; l'Angleterre lui reprochait l'intérêt qu'il faisait ouvertement paraître en faveur du prétendant; la France regardait comme injurieuse la part qu'il voulait faire prendre à Philippe V, dans la conduite de la régence; néanmoins, à Paris, comme à Londres, on voulait se venger du cardinal Alberoni, sans défendre le roi de Sicile, dont on sacrifia les intérêts au desir de faire entrer la maison d'Autriche dans le dessein de forcer Philippe à éloigner son favori (1).

An 1718.

L'armée espagnole faisait en Sicile des progrès rapides. Castellamare s'était rendu plutôt qu'on ne l'avait calculé: le chevalier Marelli, gouverneur de cette place, fut jugé coupable, et condamné par un conseil de guerre à perdre la tête sur un échafaud (2). Les Piémontais étaient enfermés dans Siracuse: le

(1) Millot, 3. partie, liv. 1. -- Istoria dell' Italia occid. lib. 15, cap. 2 e 3.

(2) Memorie d'un Borghese di Rivoli.

An 1718. comte de Maffei en laissa le commandement au baron de Saint-Remi, et quitta l'île, tombée presque entièrement au pouvoir des Espagnols, malgré l'avantage que la flotte anglaise venait de remporter sur la leur.

Cette flotte se tenait dans l'inaction après la victoire. Les Autrichiens, quoique nombreux dans le royaume de Naples, étaient spectateurs immobiles des évènemens, et tout annonçait que les Savoyards allaient sous peu être chassés entièrement de la Sicile. Il s'était cependant ouvert des négociations entre l'empereur, le roi d'Angleterre et le régent de France. Leurs plénipotentiaires, réunis à Londres, y conclurent un traité qu'on nomma de la quadruple alliance, parce que les Hollandais y furent compris. Par ce traité, dont l'objet était d'éloigner des affaires le turbulent Alberoni, on disposa des états d'autrui (1) d'une manière, qui renversait, dit un célèbre écrivain (2), tout principe, tout fondement de droit public; on décida que la Sicile ne serait ni conservée à son souverain, ni cédée à l'ennemi qui la lui disputait : on la donna à la maison d'Autriche, déjà maîtresse de Naples, et qui devait remettre la Sardaigne à Victor Amédée.

Ce prince n'eut connaissance du traité de Londres, que lorsqu'on le lui présenta pour avoir son consentement à l'échange

(1) Millot, 3. partie, vol. 1. — Histoire de Victor Amédée.

(2) Denina.

An 1720.

inégale, sur laquelle on ne lui laissait pas de choix; il la signa, et alors le comte de Merci, commandant les troupes autrichiennes à Naples, passa en Sicile, où les succès commencèrent à être balancés. Les Savoyards se soutenant à Siracuse contre les efforts des Espagnols, l'armée impériale en approcha, et tout annonçait une bataille prochaine, lorsqu'un courrier apporta au marquis de Léede l'ordre d'évacuer l'île. Philippe V se voyant au moment d'avoir pour ennemies toutes les puissances de l'Europe, se soumit aux dispositions du traité de la quadruple alliance, et le cardinal Alberoni fut disgracié. Les Autrichiens prirent possession de la Sicile et de la Sardaigne: ils remirent ce dernier royaume aux troupes piémontaises, qui se retirèrent de l'autre, sous la conduite du baron de Saint-Remi (1).

Cette guerre coûta des sommes énormes au trésor public (2); dans les besoins pressans où l'on se trouvait, la réduction des fonds domaniaux aliénés depuis l'édit du 1445 parut à l'avocat Mellarede, devenu président, et enfin ministre d'état, ainsi qu'au marquis d'Ormée, alors général des finances, le meilleur moyen de faire entrer dans les caisses du prince des sommes considérables. Les heureux résultats qu'une pareille mesure venait d'obtenir en Espagne encourageaient

(1) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 3. — Millot, 3. partie, liv. 1. — Begattini, tom. 1.

(2) Memorie di un Borghese di Rivoli.

An 1720.

à l'entreprendre en Piémont, et l'on fit les dispositions nécessaires pour l'exécuter (1).

Nous n'entreprendrons point d'examiner, si des considérations d'un intérêt plus relevé, et qui se fondaient essentiellement sur les circonstances particulières du Piémont, et de la classe nombreuse de sa noblesse ancienne et respectée, n'auraient pas dû écarter des projets, conçus, peut-être, dans les préjugés personnels des hommes qui les avaient proposés.

Ce qu'on peut affirmer avec assurance, c'est que les résultats prouvèrent combien cette opération était peu propre à remplir les vues du gouvernement, même sous le rapport de l'augmentation de ses ressources.

Un grand nombre de procès s'engagèrent devant la cour suprême chargée de les juger. Ses arrêts, qui d'une part ne furent pas toujours conformes aux prétentions du domaine, occasionnèrent de l'autre la ruine de familles marquantes et distinguées ; le mécontentement se manifesta parmi la noblesse ; et sans doute qu'il est permis de douter que le profit du domaine, même en le supposant tel qu'on l'avait calculé d'abord, eut pu balancer les inconvéniens qui s'ensuivirent d'un pareil état des choses (2).

Mais un objet plus important attira bientôt après les sollicitudes du roi

(1) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 4.

(2) Memorie di un Borghese di Rivoli. — Fleury. — Foscarini. Relazione. — Regio biglietto 19 dicembre 1719.

Victor ; ce fut le soin de préserver ses états du fléau de la peste, qui affligeait Marseille, et qui menaçait le Piémont: toute communication fut rigoureusement défendue avec la Provence, et une cour extraordinaire de santé fut établie, pour surveiller l'observation des lois publiées à cette occasion. Cependant la contagion pénétra en Savoie, et le comte de Salle, frère naturel du roi (a), gouverneur de cette province, fut accusé d'avoir causé ce malheur par sa négligence. Quelque amitié qu'eût le roi pour son frère, il voulut donner un exemple capable d'effrayer: il ordonna qu'on instruisit le procès du comte de Salle, qui se sauva en Italie, mais qui fut condamné à la peine de mort. Heureusement les soins du gouvernement empêchèrent la propagation de la maladie qui avait gagné en Savoie (1), et le roi put de nouveau porter ses vues vers les moyens d'améliorer l'administration intérieure. An 1720.

(1) Mem. di un Borghese di Rivoli.

L'instruction publique, et l'éducation de la jeunesse eurent ses premiers soins ; il rétablit et régla les écoles primaires dans toute l'étendue de ses états ; il fit refleurir l'université royale, en appelant des pays étrangers les savans les plus

(a) Il était fils de Charles Emmanuel II., et de mademoiselle Mesmes des Maroles.

An 1720.

distingués pour y occuper les places de professeurs; il créa le collège royal des provinces, où il institua des bourses gratuites pour les jeunes-gens dont la fortune ne répondait pas aux talens (1). Jetant ensuite ses regards sur d'autres objets non moins intéressans, il ne négligea rien de ce qui peut favoriser l'agriculture et les arts; il établit en faveur des vrais pauvres des bureaux de charité dans chaque province, en leur assignant les revenus des confrairies qu'il supprima; il bannit rigoureusement la mendicité, trop favorable à l'oisiveté et au vice (2); il perfectionna la constitution militaire, augmenta le nombre de ses troupes, assura un sort aux vieux guerriers, régla les études des corps savans de son armée, et la marche de l'administration économique (3). Un plus grand projet l'occupait depuis long-temps, c'était la formation d'un code de lois civiles et criminelles; déjà pendant la minorité de Victor Amédée, madame royale sa mère avait tenté le premier essai de cette noble entreprise, en engageant le sénateur Borelli à réunir en un seul corps les lois du Piémont éparses sans ordre dans les anciens statuts, et dans les nombreux édits des princes de Savoie: le code Victorien, publié en 1720, fut refondu trois ans après, et imprimé sous le titre de Constitutions générales (4).

(1) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 14, cap. 6, lib. 12, cap. 2.

(2) Du-Tillier. — Memorie di un Borghese di Rivoli.

(3) Voyez à la première partie le chap. 20 et suivans.

(4) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 5.

CHAPITRE LXXXV.

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE VICTOR AMÉDÉE II.

Sommaire. Concordat qui met fin aux longues discussions entre les cours de Rome et de Turin au sujet des fiefs de l'église; de la collation des bénéfices et des immunités ecclésiastiques. — Coup d'œil sur les différens cabinets. — Conduite du roi de Sardaigne. — Justification de ce prince. — Il forme le projet d'abdiquer la couronne à son fils. — Vrais motifs de cette résolution. — Il épouse la comtesse de Saint-Sébastien. — Il place son fils sur le trône. — Détails sur ce grand évènement. — Victor Amédée se retire en Savoie. — Charles Emmanuel reçoit à Turin le serment de ses nouveaux sujets.

Les soins assidus de l'administration intérieure ne détournaient pas l'attention de Victor Amédée de ce qui se passait au dehors. Il avait habilement saisi l'avantage des circonstances pour terminer ses différens avec la cour de Rome relativement à la collation des bénéfices, aux

immunités ecclésiastiques, et à l'exercice de l'autorité temporelle sur les fiefs de l'église enclavés dans ses états ; et le marquis d'Ormée, qui déploya dans le cours de cette négociation la plus grande habileté, l'acheva heureusement, par la conclusion d'un concordat, qui mit fin aux trop longues contestations entre le roi et le souverain pontife.

Victor, satisfait sur ce point important, observait d'un œil perçant les changemens arrivés dans la situation politique d'Europe; il voyait Philippe V roi d'Espagne remonter, par la mort de son fils, sur le trône qu'il lui avait cédé, dans le temps même, où l'attention de toutes les puissances étaient tournées vers l'Allemagne. L'empereur Charles VI n'ayant point d'enfans mâles, chacun songeait à profiter de la succession, ou du partage des états de la maison d'Autriche, pendant que ce monarque s'occupait des moyens d'assurer son vaste héritage, à l'archiduchesse Marie Thérèse sa fille aînée. Il était facile de prévoir, qu'à la mort de Charles une guerre générale éclaterait, si on ne prévenait les suites de cet évènement, et l'intérêt commun fit réunir à Cambray les ministres de
An 1729. plusieurs puissances. Cependant l'Espagne réussit d'attirer vers elle le plus grand nombre des plénipotentiaires, que la France cherchait d'amener à Soissons,

et le cardinal de Fleuri, qui avait prétendu régler les grands intérêts de l'Europe, consentit de traiter à Séville, où se conclut entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, le partage anticipé des états que l'empereur délaisserait à sa mort (1). An 1729.

Les deux branches de la maison de Bourbon, assises sur les deux premiers trônes du monde, visaient ouvertement à posséder la Lombardie, et Charles VI avait raison de ne pas compter sur la garantie obtenue à l'acte connu sous le titre de pragmatique sanction. La France, l'Espagne et l'Angleterre sollicitaient également le roi de Sardaigne de s'unir avec elles, en lui offrant le choix des conditions qu'il mettrait à son alliance; mais l'établissement des Bourbons en Italie ne pouvait pas convenir à Victor Amédée; il n'osait cependant ni le déclarer, ni rompre avec ces puissances, et servi par de ministres habiles à Paris, à Londres et à Madrid (a), il temporisait avec adresse et mesure. Cependant ses longueurs devinrent enfin suspectes aux alliés de Séville; le refus qu'il faisait d'autre part de s'unir à l'empereur qui l'en pressait aussi, laissait penser à Vienne qu'il s'entendait avec les ennemis de la maison d'Autriche, et ce fut pour s'en

(1) Histoire de Victor Amédée. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 15, cap. 5.

(a) Le comte de Maffei, le marquis de Breyl et le chevalier Osorio.

An 1729. assurer, ou pour gagner le cabinet de Turin, s'il en était temps encore, que Charles VI y envoya, en juin 1730, le comte Filippi, attaché à son service depuis long-temps quoique Piémontais de naissance.

Monsieur Filippi était chargé de traiter directement avec le roi, pendant que le comte de Sinzendorf traitait avec son ministre à Vienne (a). On lui offrait de l'agrandir aux depens de la France, en lui cédant en cas de guerre la Provence et le Dauphiné, qu'on se proposait de conquérir ; mais ces projets chimériques étaient peu propres à séduire un prince aussi clairvoyant que l'était Victor, et si l'établissement de la maison de Bourbon en Italie ne lui eût pas donné de justes inquiétudes pour son indépendance avenir, il aurait certainement trouvé de grands avantages à s'entendre avec elle, dès qu'elle se disposa à lui accorder un second agrandissement dans le Milanais, et que l'Angleterre faisait de nouveau luire à ses yeux la couronne de Sicile, qu'il regretait toujours infiniment d'avoir sitôt perdu. Jamais le Piémont ne s'était vu autant recherché par les premières puissances du monde : jamais la maison de Savoie n'avait autant hésité à se déclarer, et la

(a) Le marquis de Seyssel d'Aix.

réserve du roi de Sardaigne paraissait si extraordinaire, que chacun des deux partis le soupçonnait de s'entendre avec l'autre, par celà seul qu'il refusait les avantages qui lui étaient offerts par l'un des deux; peut-être que ce prince, méditant dès-lors le grand projet que nous allons lui voir réaliser, desirait la paix pour la première fois de sa vie, ou peut-être, que calculant d'une part l'incertitude des conquêtes que lui proposait l'Autriche, et de l'autre le danger attaché à l'établissement des Bourbons en Italie, il espérait se menager le moyen d'attendre des circonstances plus favorables à son véritable intérêt, en ordonnant à ses ministres dans les cours étrangères, de négocier toujours, et de rien conclure. An 1729.

Il tint cette conduite jusqu'au moment de son abdication (1); et l'on est justement étonné, lorsqu'on en trouve la preuve dans sa correspondance ministérielle, de voir qu'on ait osé l'accuser généralement (2) de s'être engagé par des traités contradictoires avec l'empereur, et avec les alliés de Séville. Cette imputation, donnée comme une chose certaine, a paru expliquer la résolution par laquelle Victor descendit d'un trône qui lui avait coûté cinquante ans de travaux; on ajoute, que se voyant au moment de devoir rompre avec la maison de Bourbon, ou avec celle d'Autriche, après s'être

(1) Archives royales. Lettere al conte Gropello, mazzo 4, n. 13. — Recueil original de dépêches et de négociations depuis le 1721 au 1732. MS. de la bibliothèque du chevalier de Bertou.

(2) Dusol. Motifs de l'abdication de Victor Amédée II. — Fleury. Anecdote sur l'abdication de Victor Amédée.

An 1729.

lié à l'une et à l'autre par un engagement secret, il se décida à remettre sa couronne à son fils, et à se retirer des affaires. Toutes ces conjectures sont absolument démenties par les pièces authentiques que nous avons eu entre les mains (1). Victor, âgé de soixante-quatre ans, et n'ayant plus qu'une faible santé, se laissa trop aisément séduire par l'illusion de pouvoir finir heureusement sa brillante carrière dans la retraite et le repos.

(1) Recueil de dépêches et de négociations.

Le roi, résolu d'exécuter le double projet, d'abdiquer, et d'épouser madame de Saint-Sébastien, voulut avant de le mettre à exécution en parler au prince son fils, qui se montra aussi affligé que surpris de cette résolution inattendue. Charles Emmanuel supplia son père avec instance de conserver le sceptre, et de se décharger sur lui du poids des affaires, en lui donnant le titre et les pouvoirs de son lieutenant-général; mais les prières du Prince n'ébranlèrent pas le vieux roi. Le prince de Piémont et le marquis du Bourg, ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères, connaissaient seuls encore la pensée de Victor Amédée, lorsque le Roi manda aux princes de son sang, aux chevaliers de l'ordre de l'Annonciade, aux grands de sa cour, au grand chancelier, aux ministres et aux premiers présidens des cours sou-

veraines de se trouver, le 3 septembre, au château de Rivoli. An 1730.

A trois heures après midi, tous fûrent introduits dans le cabinet, où le roi était avec son fils, et chacun s'étant placé suivant son rang, Victor ordonna au ministre secrétaire d'état notaire de la couronne, de lire à haute voix l'acte qu'il l'avait chargé de dresser (a), Aux premiers mots de cette lecture le prince de

(a) Nous croyons devoir conserver cette pièce en son entier; » Avendo per misericordia di Dio, che » ci diede vita nell' anno 1666, e regno nel 1675, » governato dopo la nostra minor età, dall' anno » 1680, sino a questo giorno, e così pel corso d'anni » cinquanta, ne' quali abbiamo sì in contingenza di » guerra, che in tempo di pace impiegate le nostre » cure così pella difesa, come pel bene de' nostri » popoli, siamo arrivati all' età avanzata di sessanta » cinque anni, e soffriamo da qualche tempo molte » indisposizioni che ci rendono sempre meno vigo- » rosi a poter agire; ma siccome Iddio accompagna » que' mali, co' quali per le alte sue disposizioni, » che adoriamo, stima di umiliarci, con quelle » consolazioni, e con quel sollievo, che è necessario » alla nostra debile umanità, ci diede, e ci ha con- » servato un figlio dotato di tutte le virtù degne » di un principe, in età d'anni trenta, maritato con » prole, e con speranza che il cielo feconderà sem- » pre più i suoi sponsali, onde avrà una nume- » rosa discendenza, perchè si rimeriterà colla pietà, » e saggia condotta, maggiori grazie;

» E dacchè la nostra salute, e le nostre forze sono » andate declinando, abbiamo anche noi impiegati » tutti que' momenti che abbiam potuto sottraer al

An 1730. Piémont s'attendrit jusqu'aux larmes ; et la surprise ou l'émotion paraissaient

---

» al nostro riposo, per bene istruirlo del sistema, » e de' principj del governo, sì pegli affari esterni, » che pegli interni dello stato, ed istradarlo nel » maneggio degli uni, e degli altri, con avergli » pur insinuato verso i nostri sudditi quel amor » paterno, che deve avere per essi in memoria sin- » golarmente del valore e fedeltà, che ci hanno » costantemente dimostrato nelle pericolose contin- » genze, ed estremità, nelle quali siamo stati. Egli » ha presentemente l'età, i lumi, le forze, e l'es- » perienza, accompagnata da un maturo, e regolato » giudizio per sostenere il governo; onde tutte » queste considerazioni ci hanno mosso, e de- » terminato a rimetterglielo, ed anticiparle quella » successione che gli abbiamo sempre preparato, e » per Divina benedizione ingrandita, promettendoci » per contento nostro, non meno che per van- » taggio de' nostri popoli, di vederlo felicemente » regnare per quel lungo corso d'anni che il nostro » affetto verso lui ci fa desiderare ed implorargli » dal cielo.

» Quindi è che pel presente atto di nostra vo- » lontà, che intendiamo abbia forza di legge, e » di contratto, di nostro moto proprio, certa scienza, » e piena possanza, rimettiamo la nostra dignità, » ed autorità regia, e tutti i nostri stati di quà » e di là dal mare, con ogni preeminenza, pre- » rogativa, e tutti li dritti, che vi sono annessi, » o ne dipendono in qualsivoglia modo al principe » di Piemonte Carlo Emanuele, mio amatissimo » figlio, a cui ne spetta la successione, sì per dritto » di sangue, che per legge fondamentale della » nostra real casa, e per la natura degli stati » nostri, e preghiamo col vivo sentimento del nostro » cuore il donator de' regni di gradire questa nostra » risoluzione, e benedirla.

sur tous les visages: Victor seul étant calme et sérein: il signa et fit contre- An 1730.

» Comandiamo pertanto a tutti i ministri, magi-
» strati, generali delle nostre truppe, comandanti,
» officiali, soldati, vassalli, e sudditi nostri, di
» dover d'or in avvenire riconoscere, ed avere in
» loro vero, unico, e legittimo principe, signore, e
» sovrano, il suddetto mio dilettissimo figlio, e così
» giurargli l'omaggio, fedeltà, ed obbedienza, che
» in conseguenza della nostra presente risoluzione
» se le devono, come a vero, unico, e legittimo
» successore alla corona, ed a tutti i dominj, e
» stati nostri.

» Desideriamo poi, e singolarmente comandiamo
» al detto mio amatissimo figlio, che abbia sem-
» pre avanti gli occhi tre principj, quali sono le
» primarie obbligazioni d'un principe, la base d'un
» buon governo, ed il fonte d'ogni vero bene pei
» sovrani, e pe' sudditi.

» Il primo è di proteggere, e difendere, a costo
» eziandio del regno, e della vita, la nostra santa
» fede nella purità che i nostri antenati l'hanno
» ricevuta dalla santa chiesa cattolica, apostolica,
» romana, e costantemente sempre conservata.

» Il secondo di mantenere, e far amministrare a
» tutti una retta, ed incorrotta giustizia, singolar-
» mente ai deboli, e poveri, dovendo il principe
» esser padre, e protettore degli oppressi, ed il
» vendicatore, ed inimico de' prepotenti.

Il terzo è l'affetto per le truppe, e la buona
» disciplina d'esse, essendo quelle, che col pro-
» prio sangue mantengono l'autorità del governo,
» la quiete dello stato, ed il migliore, anzi l'unico
» mezzo che hanno i sovrani per essere rispettati,
» per contenere, ed allontanare i loro nemici,
» per giungere a quel fine, pel quale sono stabi-
» liti per la gloria di Dio, ed il bene de' sudditi.

» Con questo auguriamo dal cielo al mio amatis-

An 1730. signer par ses ministres l'acte de son abdication : il parla ensuite à la plupart des personnes présentes à l'assemblée, de ce qui pouvait particulièrement les intéresser, et les ayant enfin congédiées, il passa avec son fils dans l'appartement de la princesse de Piémont, qu'il salua du titre de reine. Il annonça à l'un et à l'autre de ses enfans, le dessein où il était de partir le lendemain pour Chambéry, et de s'y fixer, en amenant avec lui madame de Saint-Sébastien, qu'il avait épousé peu de jours auparavant.

Victor Amédée ne s'était réservé qu'une pension de trois cents mille livres, et un capital de cent mille écus, qu'il employa à acheter du domaine le marquisat de Spigno pour sa nouvelle épouse, avec laquelle il partit de Rivoli, le 4, de grand matin. On remarqua que ce prince, dont la fermeté ne s'était jamais démentie, ni au milieu des revers qu'il avait éprouvé, ni au moment des pertes les plus sensibles, laissa couler quelques larmes en sortant cette fois du palais. Le nouveau roi l'accompagna jusqu'à Aveillane,

---

» simo figlio vita, felicità, una copiosa successione,
» ed il frutto abbondante di quelle divine benedi-
» zioni, che colla nostra paterna mano di cuore
» gli compartiamo. Mandando a' nostri magistrati
» di registrare le presenti.

Dato in Rivoli, li 3, settembre 1730.

An 1730.

et aussitôt qu'ils se furent séparés, Victor Amédée congédia le piquet des gardes du corps dont sa voiture était environnée, en disant à l'officier qui le commandait, qu'une suite uniquement réservée à la personne du souverain ne lui appartenait plus. Il avait déjà fait connaître son intention, et prouvé qu'il n'entendait conserver aucun des honneurs de la royauté (a) ; il poursuivit en simple particulier sa route depuis Aveillane, et il arriva dans sa nouvelle résidence, pendant que Charles Emmanuel III recevait à Turin l'hommage de ses nouveaux sujets (1). On voyait à peu près à cette époque, deux rois d'Espagne, deux rois d'Angleterre, deux rois de Pologne, deux rois de Sardaigne, deux empereurs Turcs et deux Sophis de Perse.

(1) Histoire de Victor Amédée. — Dusol. — Memorie di un Borghese di Rivoli. — Istoria dell' italia occidentale, lib. 15, cap. 7. — Mem. dell' abate Pasini.

(a) Lorsqu'au sortir de chez la nouvelle reine, la cour alla au salut dans la chapelle du château, le prêtre qui donnait la bénédiction se trouva embarrassé au moment de la prière pour le roi, et s'arrêta au *Domine salvum fac*, ne sachant lequel nommer ; Victor sans s'émouvoir prononça le nom de son fils d'une voix forte, et assurée.

CHAPITRE LXXXVI.

PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE CHARLES EMMANUEL III

ET COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE 1733.

Sommaire. Avènement au trône de Charles Emmanuel III. — Sa conduite avec les puissances étrangères. — Son respect pour Victor Amédée. — Ce prince forme le projet de reprendre la couronne qu'il a cédée. — Embarras et incertitude du nouveau roi. — Son conseil le décide à s'assurer de la personne de son père. — Arrestation et captivité de Victor. — Il meurt à Moncalier. — Charles Emmanuel prend part à la guerre qui embrase l'Europe en 1733. — *Cause de cette guerre. — Traité conclu entre les cours de Paris et de Turin. — La Lombardie est envahie avant que les Autrichiens ayent pris des mesures pour la défendre. — Toutes les places du Milanais tombent au pouvoir des alliés. — Les Impériaux se retirent sous le canon de Mantoue. — Leurs ennemis les y resserrent. — Fin de l'année.* 1733.

An 1730. Charles Emmanuel porta sur le trône

où son père le forçait de s'asseoir une ame noble, un cœur droit; il n'avait pas le génie de Victor Amédée, mais son esprit était juste, son tact sûr; il possédait des connaissances étendues sur la science de la guerre, et quand une fois il eut acquis l'expérience nécessaire dans l'art difficile de commander les armées, il mérita d'être considéré comm'un des guerriers les plus habiles de son siècle. Sa politique, à la fois profonde sage, était fondée sur la droiture, jamais il n'adopta le principe erroné, qui sous prétexte des intérêts de l'état voudrait dispenser les chefs, qui les gouvernent de suivre les lois de la justice. An 1730.

Victor, en donnant à son fils les rênes du gouvernement, lui laissa des conseils capables de diriger sa jeunesse. Le marquis d'Ormée, ministre secrétaire d'état pour les affaires internes, réunissait à un génie prompt hardi et toujours fécond en ressources, des talens dont il venait de donner une nouvelle preuve dans deux légations à Rome, et dans la conclusion d'un concordat, qui mit fin aux longues discussions de la cour de Turin avec le Saint-Siège. Le marquis du Bourg, auquel le département des affaires étrangères était confié, jouissait d'une réputation distinguée parmi les négociateurs de son siècle,

An 1730. sans que les circonstances les plus difficiles du règne précédent eussent jeté la moindre défaveur sur l'idée qu'on avait de sa probité. Le comte Fontana régissait le département de la guerre ; le marquis Zoppi occupait la place de grand chancelier ; le baron de Rhébinder celle de maréchal ; le comte de Saint-Laurent était à la tête des finances ; et des hommes également consommés dans les affaires se trouvaient chargés des intérêts du Piémont auprès des puissances étrangères (1). On avait le comte de Maffei à Paris, le marquis de Breil à Vienne, le marquis d'Aix à Londres et le chevalier Osorio en Hollande.

(1) Mem. dell' Ab. Pasini.

Ces différentes puissances, qui depuis les traités conclus à Séville et à Hanovre ou à Vienne, avaient cherché à gagner le roi Victor, ne cessaient pas de presser Charles Emmanuel. L'indécision, dans laquelle paraissait être le cabinet de Turin, entretenait par tout l'espérance de la vaincre, et chacun lui prodiguait à l'envi les offres les plus flatteuses. Cependant Charles, pénétré du respect le plus profond pour tout ce que son père avait décidé, suivait la marche qu'il lui avait tracée ; et les ministres piémontais à Paris, à Madrid, à Londres et à Vienne, reçurent ordre de se conformer aux instructions qu'ils

tenaient du roi abdicataire (1). Rien non plus ne fut innové dans l'administration intérieure ; les mêmes personnes conservèrent les grandes places qu'elles occupaient.

An 1730.

(1) Recueil de dépêches et des négociations depuis le 1721 au 1732.

Victor Amédée, retiré à Chambéry, parut d'abord satisfait de sa nouvelle situation ; l'on a prétendu qu'il n'aurait tenu qu'à madame de Saint-Sébastien, devenue marquise de Spigno, de prolonger ce bonheur tranquille ; mais cette femme ambitieuse, suppléant par la finesse à l'esprit, portait ses vues jusqu'au trône. Victor, qui conservait dans le grand âge l'inquiétude naturelle de son caractère, se laissa aisément entraîner par son épouse à regretter la gloire et le pouvoir ; elle lui fit alors envisager comme possible de reprendre les rênes du gouvernement ; et cette idée une fois reçue, on ne délibéra plus que sur le moyen de la mettre en exécution (2).

(2) Fleury-Dusol. — Istor. dell' Italia Occid., lib. 16, cap. 2.

Cependant l'intrigue de madame de Spigno et les projets du roi Victor ne sortaient point encore du secret de leurs entretiens les plus intimes. Charles Emmanuel ayant fait un voyage en Savoie, pour accompagner aux eaux d'Evian la reine son épouse, ne manqua pas de se rendre à Chambéry ; mais le bonheur d'y embrasser son vieux père fut troublé par le froid accueil qu'il en reçut.

A. 1730. Victor reprocha à son fils trop de facilité et de condescendance dans le gouvernement, et il alla jusqu'à lui laisser connaître qu'il s'attendait à devoir reprendre le timon des affaires. Charles, troublé autant que surpris de pareils discours, hâta son retour en Piémont, et Victor, sous l'apparence de craindre l'air trop vif des montagnes, repassa les alpes peu de jours après. Les deux rois se virent à Rivoli; madame de Spigno prétendit avoir dans cette entrevue un fauteuil pareil à celui de la reine (1), et l'œil des courtisans remarqua, que les deux princes se séparèrent après un court entretien, ayant l'air assez mal satisfait l'un de l'autre. Rien ne paraissait toutefois annoncer la catastrophe qui était au moment d'éclater. Victor, ferme dans le projet de replacer la couronne sur sa tête, se rendit au château de Moncalier, d'où il fit demander au roi son fils un entretien, auquel il prétendait que la famille royale fût présente. Charles offrit de voir son père en particulier à la Vénerie: Victor le refusa (2), et manda le marquis du Bourg, et le marquis d'Ormée, qui ayant été portés par lui au ministère, paraissaient devoir être dans ses intérêts. Ces ministres furent sourds l'un et l'autre aux prières et aux menaces; monsieur d'Ormée s'excusa de rendre l'acte

(1) Mem. dell' Ab. Pasini.

(2) Mem. dell' Ab. Pasini.

d'abdication, dont il était dépositaire; monsieur du Bourg refusa d'entrer dans un projet aussi dangereux que criminel; et tous les deux, en revenant à Turin le soir du 3 septembre, y rendirent compte au roi de la scène qui venait de se passer. An 173[illegible]

Charles Emmanuel se trouva dans une alternative également embarrassante et cruelle; son premier mouvement l'aurait porté à céder au desir de son père, si la reine, à laquelle paraissait injurieux de voir madame de Spigno assise sur le trône, n'eût arrêté par de vives remontrances ce premier transport d'amour filial. Charles, horriblement combattu, ne voulant rien résoudre par lui-même, réunit son conseil sans différer, et y appela, avec ses ministres, les grands de sa cour, et les chefs de la magistrature. Il était minuit lorsqu'on ouvrit la séance; on fut bien étonné d'apprendre le motif de cette convocation extraordinaire; mais personne n'osait parler sur un sujet aussi délicat. Enfin monseigneur de Gattinara, archevêque de Turin, qui en sa qualité de grand aumônier entrait au conseil, prit la parole, et après un exposé succinct des dangers qui menaçaient l'état, si on ne prévenait l'exécution des desseins du vieux monarque, il conclut sur la nécessité de l'arrêter prisonnier. Tout le conseil se rangea à son opinion: le roi seul

An 1730. hésitait encore, lorsqu'un officier, venant de la part du gouverneur de la citadelle, annonça, que Victor Amédée s'était présenté à cheval devant la porte de secours, qu'il avait demandé avec instance à être reçu dans la place, et que sur le refus du baron de Saint-Remi il venait de reprendre la route de Moncalier. Cette nouvelle, en redoublant l'inquiétude générale, servit à appuyer l'avis de l'archevêque, et monsieur d'Ormée, qui le lui avait suggéré, parla avec force sur la nécessité de le suivre. Le roi ayant signé en tremblant l'ordre de s'assurer de son père, le marquis d'Ormée se chargea d'arrêter son bienfaiteur.

Le détail des mesures à prendre dans cette circonstance fut dicté par ce ministre; il réunit en peu d'heures à Turin les garnisons des villes voisines, et il fit partir la nuit quatre colonels (a), à la tête des grenadiers du régiment de Monferrat, pour aller arrêter le roi Victor (1). Cette troupe s'étant rendue au château de Moncalier, les officiers qui entrèrent dans les appartemens trouvèrent le roi enseveli dans un profond sommeil : ils l'éveillèrent, après s'être saisis de son épée, et lui firent part de l'ordre qui les obli-

(1) Histoire de Victor Amédée. -- Mem. d'un Borghese di Rivoli — Alberti. — Ist. della Ital. Occid., lib. 16, cap. 2.

(a) Le baron de Blonay, le chevalier de Berton, le comte de Solar, le comte de la Pérouse.

geait de troubler son repos. Victor ne fut pas maître de sa colère : il éclata en menaces, et il s'obstina tellement à refuser de partir, que l'on fut contraint de le porter dans la voiture, enveloppé dans les couvertures de son lit. Ce prince essaya alors de haranguer son escorte ; mais le bruit des tambours couvrit sa voix, et la voiture, précédée par des piquets de dragons qui éloignaient les passans, et les curieux, prit la route de Rivoli. An 1730.

La marquise de Spigno, arrêtée avec son époux, fut envoyée aux prisons d'état du fort de Cève. On se saisit la même nuit du comte de Cumiane son frère, du comte de Saint-Georges, du comte de Robella, du marquis de Rivarol, du baron de Faverge, du marquis Foschieri de La-Mirandole, du chevalier Lanfranchi, du père Andormillia, du médecin Ricca, et de plusieurs autres personnes, parentes de la marquise, ou attachées au vieux roi, parmi lesquels messieurs Saint-Quintin, Gobbi et Cavalistri, soupçonnés d'avoir abusé dans cette circonstance du crédit qu'ils avaient auprès de leur maître. Pendant que l'on s'assurait ainsi des personnes qui lui étaient le plus dévouées, Victor s'abandonnait à son désespoir dans le château de Rivoli, où on l'avait conduit. Les fenêtres de son appartement étaient

An 1730. grillées; on ne lui laissa d'autre société que deux religieux (a), connus par leur prudence, et par l'intégrité de leurs principes. Les officiers chargés de la garde, ou du service de l'illustre prisonnier, ne répondaient à ses interrogations que par des inclinations profondes, et ne s'arrêtaient jamais près de lui. Il est aisé de comprendre tout ce que dut souffrir ce monarque, accoutumé dès ses premières années à trouver par tout une obéissance aveugle. Il s'abandonna d'abord à la fougue de son caractère impétueux; mais la patience et les soins de ses pieux consolateurs l'amenèrent bientôt vers la source première des biens et des maux de la vie. Victor Amédée, devenu plus calme, adora la main du maître des rois qui pesait sur sa tête, et trouva dans la sainteté de la religion la seule consolation qui reste à l'extrême infortune.

Le ministère n'était cependant pas sans inquiétudes sur les suites que pouvait avoir le grand évènement qui venait de se passer. Il se hâta d'en informer les ambassadeurs résidens dans les cours étrangères. Louis XIV seul parut vouloir embrasser les intérêts de son grand-père; mais ce moment de ressentiment

(a) Le père Dormia, de l'ordre des Feuillans; le père Perardi, de la congrégation de Saint-Philippe.

ne troubla point la bonne intelligence des deux cours. Il n'y eut dans l'intérieur aucun mouvement, aucune menace de trouble, et ce calme parfait, auquel on ne s'attendait peut-être pas, permit d'adoucir la captivité de Victor, près de qui l'on fit retourner son épouse, et sa cour; on destina à sa garde cent carabiniers gardes de la porte, sous les ordres de cinq officiers supérieurs, et l'on ouvrit les prisons à tous ceux qu'on y avait enfermés dans un premier moment de méfiance. An 1730.

Victor Amédée s'était abandonné à une mélancolie profonde : sa santé soutint mal la secousse qu'elle venait d'éprouver: il crut que l'air de Rivoli ne convenait pas à son état d'abattement; il demanda, et il obtint, d'être conduit à Moncalier. Le 6 avril, il sortit de ses appartemens dans une chaise à porteur, dont les stores étaient baissés; six officiers se tenaient aux portières de la chaise, que les gardes du corps environnaient, et les carrosses de la cour s'étant trouvés à l'entrée de la ville, on y fit monter l'infortuné Victor, réduit à ne pouvoir se soutenir sans appui. Ce prince garda un profond silence: mais sa seule vue fit une telle impression sur les troupes destinées à l'escorter, que les vieux soldats versaient des larmes. Jamais scène ne fut plus attendrissante et plus triste. Victor Amédée parut d'abord se bien trouver de son

An 1730. nouveau séjour: il touchait néanmoins au terme de sa longue et malheureuse carrière; il le sentit, et il reprit tout son courage à l'approche de la mort. Le seul desir qu'il témoigna fut celui de revoir son fils, et Charles Emmanuel se disposait à aller embrasser les genoux de son père; lorsque la reine, et plus qu'elle, les ministres, le détournèrent d'exécuter ce projet. Victor termina ses jours, le 31 octobre, dans les sentimens d'un philosophe chrétien. Le sort funeste de ce monarque fut plaint universellement; le spectacle de son malheur semblait avoir effacé la mémoire de ses fautes, et il restait par tout en Piémont des souvenirs brillans de son règne (1).

L'on ne tarda cependant pas à reconnaître que Charles Emmanuel III., avec moins de génie et moins d'audace que Victor Amédée, était aussi habile politique et aussi habile général. On avait déjà éprouvé que sous le nouveau règne une administration douce sans faiblesse, et ferme sans abus de pouvoir, devait assurer les bons citoyens, et faire trembler les méchans; mais on ne connaissait point encore, et peut-être on ne comptait point assez sur les talens de Charles. L'occasion de les faire paraître ne tarda pas à se présenter. Auguste roi de Pologne étant mort, le 3 février 1730, la guerre s'alluma en Europe pour protéger la

(1) Mem. dell' Ab. Pasini. -- Hist. de Victor Amédée. — Mem. d' un Borghese di Rivoli. — Alberti. — Dusol. — Ist. dell' Italia occid., lib. 16, c. 2.

double élection de l'électeur de Saxe, et du roi Stanislas, que la nation polonaise, divisée en deux factions, voulait porter sur le trône. Le roi de France devait, pour soutenir la cause de son beau-père, rompre avec l'empereur, allié de la Russie, en faveur du prince allemand; et dans ces circonstances, les maisons d'Autriche et de Bourbon recherchèrent également le roi de Sardaigne; toutefois avec cette différence, que la cour de Vienne offrait à celle de Turin de consentir à ce qu'elle fortifiât sur la frontière du Milanais les places du Piémont démolies ensuite des derniers traités, et que le cabinet de Paris proposait à Charles Emmanuel de lui céder toutes les conquêtes que l'armée combinée ferait en Lombardie. An 1730.

Le choix était trop inégal pour balancer: il fallait néanmoins donner à Louis XIV le temps de rassembler ses forces aux frontières de l'Italie, et d'en laisser sortir les Autrichiens, qui y étaient restés depuis les discussions survenues avec l'Espagne au sujet des duchés de Parme et de Plaisance.

L'importance de ce double but fit prendre tant de précautions pour garder le secret du traité, signé le 26 septembre à Turin entre la France et le Piémont, que le ministre de l'empereur n'en eut aucune connaissance, et que ce prince appela sur le Rhin une partie des forces

An 1730. qui se trouvaient dans la Lombardie. Le traité de Turin portait en substance, que Louis et Charles feraient ensemble la guerre à la maison d'Autriche; que l'armée se composerait de cinquante mille Français, et de dix-huit mille Savoyards; que le premier de ces princes céderait à l'autre toutes les conquêtes qu'on parviendrait à faire dans le Milanais, et qu'il lui payerait à titre de subside la somme annuelle de trois millions six cents mille livres (1).

Les troupes françaises, éparses en Dauphiné, entrèrent en Piémont au nombre de trente mille hommes. Charles Emmanuel, qui avait rappelé de Vienne son ministre, fit congédier celui d'Autriche, et déclara, le 14 octobre, la guerre à l'empereur (2). Déjà quatorze mille Piémontais s'étaient mis en mouvement, et sous prétexte de changer leurs garnisons ils se réunirent tout à coup sur la frontière de la Lombardie: le reste de l'armée savoyarde tarda peu à joindre cette première colonne, et le 15, les Français s'y trouvèrent réunis. L'armée, divisée en deux corps sous les ordres du baron de Rhébinder maréchal de Savoie, et du marquis d'Aix général de cavalerie, marcha à Verceil et à Mortare, d'où, le 28 octobre, toutes les forces se portèrent à Vigevano (3), et le roi de Sardaigne y arriva, le 29, suivi du marquis d'Ormée et du comte Bogin, ses ministres.

(1) Millot, 3 par., liv. 2. — Ist. dell' anno 1733. — Mem. manuscr. sugli anni 1732, 33, 34, e 35. — Flassan, 5 périod., liv. 5. — Mem. dell' Ab. Pasini.

(2) Relat. man. des campagn. de S. M. — Mem. d'un Borghese di Rivoli.

(3) Campagnes man. du 1733, 34 et 35 en Italie.

Le feld-maréchal comte de Daun, gouverneur du Milanais, n'apprit la réunion de l'armée combinée que par son arrivée sur la frontière des états autrichiens: il n'avait pas de forces à lui opposer, et dans l'étonnement où il se trouva, il prit le parti de se retirer à Mantoue, après avoir jeté quelques renforts dans le château de Milan, ou dans les places les plus considérables de la Lombardie (1). An 1733.

Charles Emmanuel ne s'était pas flatté de tant de bonheur; il pensait que l'ennemi lui disputerait au moins en apparence le passage du Tesin, et il comptait cependant assiéger Pavie, autant pour en former sa place d'armes, que pour assurer la liberté de la navigation du Pô; mais il n'eut qu'à s'approcher de cette ville; les Allemands l'abandonnèrent, et les habitans lui ouvrirent leurs portes sans résistance. Le roi fit alors investir par des détachemens Novare et Tortone, pendant que le premier jour de novembre il passait le Tesin à la tête de son armée (2). Le 3, Charles reçut les députés de Milan: il entra le même jour dans cette capitale, et il chargea le lieutenant général marquis de Coigny d'en bloquer le château.

Le duc d'Harcourt, à la tête d'un corps détaché, marcha vers Lodi, où il mit une garnison pour se porter sur Cré-

(1) Memor. man. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Storia dell' anno 1733. — Mem. d'un Borghese di Rivoli. - Mem. dell' Ab. Pasini.

(2) Mossuet. Hist. de la guerre présente. — Campagnes du 1733, 34 et 35.

An 1730. mone, qu'il trouva abandonné. Le château, défendu par quelques centaines d'Autrichiens, fut emporté d'assaut, et monsieur d'Harcourt reçut ordre d'aller rejoindre l'armée, qui ayant laissé dix mille hommes à Milan, allait mettre le siège devant Pizzighettone. Le 9 novembre, Gerradadda, qui en est un faubourg fortifié, fut investi. Le roi Charles s'y trouvait en personne, et le maréchal de Villars, destiné à commander l'armée française sous les ordres de ce monarque, arriva, le 11, au camp. D'abord on travailla à former des ponts sur l'Adda, et à creuser un canal pour l'écoulement des eaux, que les assiégés avaient fait verser dans les environs de la place. La nuit du 17, on ouvrit la tranchée; les travaux furent avancés à cent vingt trabucs du chemin couvert, et le 18, les assiégeans élevèrent deux batteries, malgré une sortie que fit la garnison.

Les alliés se trouvèrent logés, le 22, à trente trabucs du chemin couvert, dans lequel ils s'établirent la nuit suivante après un combat vivement soutenu: le 24 et le 25, ils y élevèrent leurs batteries; le roi s'exposa beaucoup, en voulant diriger lui-même les travaux; trois de ses aides de camp, et un de ses pages, furent tués à ses côtés, sans qu'on pût l'engager à se retirer. Sa présence redoubla l'ardeur du soldat; on commença à

battre le bastion en brêche, la nuit du 27, en même temps que l'on ouvrait la contre escarpe; on allait entreprendre la descente du fossé, lorsque le commandant battit la chamade. Les assiégeans étant entrés, le 28, dans Gerradadda, convinrent d'une trêve de quarante-huit heures, avec le prince de Lobcowits, gouverneur de Pizzighettone, qui demanda de consulter son général en chef sur l'intention où il était de céder la place, pour en sauver la garnison. Le 30, on signa la capitulation, et les Autrichiens se retirèrent à Mantoue avec les honneurs de la guerre. An 1733.

Charles Emmanuel fit attaquer Sabionetta avant la prise de Pizzighettone; le comte de Broglie s'en était emparé, le 28, et le lendemain il s'avança à Bozzolo, que l'ennemi abandonna à son approche. D'autres détachemens occupèrent les châteaux de Trezzo, de Lequio et le fort de Fuentes, pendant que le lieutenant général de Contades forçait le château de Crémone. Le roi, après avoir reconnu en personne, le 3 décembre, l'état de ce siège, visita les bords de l'Oglio avec les maréchaux de Villars et de Rhébinder. Ce dernier, dont le grand âge affaiblissait les moyens sans radoucir son caractère, acheva sa disgrace dans cette occasion; le roi, fatigué de l'opiniâtreté avec laquelle il se faisait un jeu de contrarier tout ce qu'on pro-

An 1730. jetait depuis le commencement de la campagne, lui ordonna de se rendre dans son gouvernement de Pignerol (1).

Les alliés avaient pris des précautions qui assuraient les bords de l'Oglio, et l'armée impériale ne s'éloignait pas de sa position sous Mantoue. Le prince de Wirtemberg la commandait depuis le retour en Allemagne du feld-maréchal Daun; mais déjà trop inférieur en forces aux Français et aux Savoyards réunis, il se voyait menacé encore par quarante mille Espagnols, qui sous la conduite du comte de Montemar, et sous les ordres de l'enfant don Charles duc de Parme, étaient destinés à conquérir le royaume de Naples (2).

Pendant que cette armée se rassemblait, le roi de Sardaigne commençait le siège du château de Milan. La tranchée fut ouverte devant cette place, la nuit du 15 décembre; le 17, les premières batteries tirèrent: la garnison fit le même jour une sortie; on combattit avec acharnement: le roi resta pendant quatre heures à la tête de la tranchée, et son exemple anima le courage des troupes au point que les travaux avancèrent rapidement.

On entreprit quatre différentes attaques; le 20, les assiégeans se logèrent au pied du glacis: ils s'occupèrent à éventer les mines de la place, et les jours suivans

(1) Mémoires du maréchal de Villars, tom. 3. — Storia dell' anno 1733. — Mem. man. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Mémoires de la guerre d'Italie par un ancien militaire français. — Mem. dell' Ab. Pasini.

(2) Campagnes en 1733, 34 et 35 en Italie.

ils avancèrent les batteries. Le 25, leurs logemens se trouvèrent fort près du chemin couvert, dans lequel ils s'établirent, la garnison l'ayant abandonné sans en attendre l'attaque; on y plaça les batteries de brêche, et l'on commença le travail pour la descente du fossé. On battit en même temps le ravelin qui couvrait la courtine entre les bastions de Velasco et d'Occuna: la garnison fut forcée d'abandonner cet ouvrage; et le 29, les faces des deux bastions étaient extrêmement endommagées. Le moment de l'assaut approchait; les alliés l'attendaient avec impatience, et ils allaient être satisfaits, lorsque le marquis Visconti, voyant sa garnison réduite à deux mille hommes, arbora le drapeau blanc, et consentit à livrer la place, le 2 janvier du 1734. La ville de Guastalla avait été occupée par les Piémontais, le 29 decembre; et le comte de Broglie s'était approché de Mantoue qu'il resserrait (1).

Rarement le sort des armes s'était aussi constamment déclaré en faveur d'un parti, et jamais il n'avait assuré d'aussi promptes et d'aussi belles conquêtes, sans qu'il en coûtat une seule bataille. Charles Emmanuel profitant de son avantage en guerrier habile, voulut continuer la campagne pendant l'hiver; nous allons voir les succès brillans qu'obtinrent ses talens et son courage.

(1) Mémoires du marechal de Villars tom. 3. — Storia dell' anno 1733. — Mem. man. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Mém. de la guerre d'Italie. — Mem. dell' Ab. Pasini.

CHAPITRE LXXXVII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1733.

Sommaire. Prise de Novare, d'Arone, de Serraval et de Tortone par les alliés. — Mouvemens des armées. — Conseil de guerre tenu par le roi. — Combat du premier mai. — Danger couru par Charles Emmanuel et par le maréchal de Villars. — Différens qui naissent entr'eux. — Ce dernier quitte l'armée. — Les Impériaux attaquent Colorno. — Dispositions et vues des deux chefs. — Bataille de Parme. — Suites de cette journée. — Les alliés entrent dans les états du duc de Modène, qui favorise en secret les Allemands. — Ils s'emparent de sa capitale et de la citadelle qui la défend. — Les Autrichiens attaquent sans succès le quartier royal de San-Benedetto. — Combat du 15 septembre. — Marche des troupes; desseins des généraux. — Bataille de Guastalla. — Victoire remportée par le roi. — Il fait assiéger la Mirandole. — L'entreprise manque. — Fin de la campagne.

An 1734. Le 3 de janvier, un détachement de l'armée combinée alla mettre le siège

An 1734.

dévant Novare. Le marquis de Coigny qui la commandait, brusqua tellement les attaques, qu'il força, le 7, la garnison à capituler, et pour lui accorder de se retirer libre, il exigea que le commandant d'Arone, dependant du gouverneur de Novare, lui rendit ce fort (1); il trouva dans la ville conquise, quarante quatre pièces de canon, treize mortiers, et des magasins richement fournis. La prise de Novare et d'Arone, fut précédée de celle du château de Serraval, dont le marquis de Maillebois se rendit maître, le 5.

On résolut alors le siège de Tortone. Le maréchal de Villars étant retenu à Milan par son grand âge et ses infirmités, le marquis de Maillebois fut chargé de cette entreprise, avec dix-sept bataillons et seize escadrons; le 26, il attaqua la ville, que la garnison abandonna le 28; il ouvrit la tranchée devant le château, la nuit suivante, en face du couvent des Bernardins; et le premier février, quarante quatre pièces de canon commencèrent à tirer: le 4, les assiégeans jetèrent un grand nombre de bombes dans le fort; ce qui joint à l'effet prodigieux des batteries contre le revêtement, engagea le gouverneur à rendre la place, le 5 février, pour se retirer avec les honneurs de la guerre dans Mantoue.

(1) Mémoires du maréchal de Villars, tom. 3. — Mem. manusc. augli anni 1732, 33, 34 e 35.

An 1734.

Cette conquête achevait celle de la Lombardie jusqu'à l'Oglio. Les Autrichiens, cantonnés dans les environs de Mantoue, avaient exécuté vers la moitié de février des mouvemens qui parurent menacer le pont de Gozzolo; mais les alliés s'y renforcèrent, poussèrent des partis dans le Ferrarais, afin de resserrer les subsistances aux Impériaux, et le maréchal ayant visité ces quartiers, malgré les souffrances continuelles qu'il éprouvait (1), ne tarda pas à retourner à Milan, où le roi s'était rendu, le 27 de mars, et où il tint conseil de guerre, auquel tous les officiers généraux furent appelés. Il s'agissait de discuter, et de décider les opérations de la nouvelle campagne; le roi desirait tenir l'ennemi resserré dans Mantoue, et de se borner à l'observer de près; le maréchal au contraire proposait le siège de cette place, et voulait livrer bataille à l'armée qui la couvrait; ce parti ne plaisait point à Charles Emmanuel, qui craignait d'exposer au caprice d'une journée le sort de la Lombardie, et peut-être le Piémont: chacun insista; il en nacquit des discussions trop vives (2), et le roi, déjà prévenu contre monsieur de Villars par le comte de Monestarol, qui l'accusait de péculat (3), se brouilla entièrement avec lui. Ce fut un malheur sans doute, car le général français avait des

(1) Ist. dell' anno 1734. — Mém. du maréchal de Villars tom. 3. — Mém. de la guerre d'Italie. — Memorie dell' abate Pagini.

(2) Campagnes de S. M. — Mem. sugli 1732, 33, 34, e 35.

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, hommes illustres.

An 1734.

talens dont on pouvait profiter, et cependant il est vrai qu'il souilla ces talens, par la déprédation et l'avarice (1).

(1) Œuvres du duc de Saint-Simon, liv. 10, chap. 10. — Malines mém. manusc. de son temps.

Dans le temps même où l'avis du prince piémontais l'emportait sur celui du maréchal, l'armée espagnole, sous le commandement de l'infant don Charles, arrivait à Naples, et achevait la conquête de ce royaume. Nous ne suivrons pas ce prince dans le cours de sa brillante campagne : les évènemens qui s'y passèrent nous éloigneraient trop de notre sujet, qui en fournit assez lui-même pendant le cours de cette guerre. Elle allait se poursuivre en Lombardie avec chaleur. Le comte de Merci, général en chef de l'armée impériale, informé du dessein de ses ennemis, de faire entrer garnison dans la Mirandole, entreprit de s'y opposer; la nuit du premier mai (2), il jeta des ponts sur le Pô entre Borgoforte et San-Benedetto, poussa les avant-postes des alliés, qui se replièrent avec perte sur Guastalla, et s'établit en avant de ses ponts. A cette nouvelle, Charles Emmanuel rassembla à la hâte à Bozzolo les troupes qui s'en trouvaient à portée; elles consistaient en dix-huit bataillons et dix-neuf escadrons, qui passèrent l'Oglio, et dirigèrent leur marche par le Serraglio vers les ponts des ennemis qu'on se proposait d'attaquer. Le poste de Curatone fut d'abord emporté;

(2) Campagnes de 1733, 34, e 35. — Mém. de la guerre d'Italie.

An 1734. on marcha contre le village de Martinara; et le roi, accompagné du maréchal, dévança la colonne, pour reconnaître ce village, n'ayant d'autre escorte que ses gardes du corps, et un piquet de quatre-vingt grenadiers; cependant les Autrichiens qu'on ne croyait point en force, tardèrent peu à envelopper ce faible détachement; le danger était pressant; le moment décisif; le courage seul supplée quelque fois au défaut de prudence; Charles, vaillamment sécondé par monsieur de Villars, se jette sur l'ennemi comme un jeune officier; cette résolution généreuse étonna les hussards, ils se dispersèrent sans attendre le choc, et le roi réjoignit le gros de ses troupes, qui à la nouvelle de son danger, avaient accéléré leur marche.

Les Allemands abandonnèrent alors Borgoforte; le prince de Wirtemberg le commandait, depuis que le féld-maréchal comte de Mercy ayant eu un attaque d'apoplexie, s'était fait transporter à Padoue. Monsieur de Wirtemberg rapprocha de San-Benedetto ses ponts sur le Pô, les couvrit d'un bon retranchement, et après avoir laissé un camp volant sous Mantoue, il fit passer le fleuve à son armée, composée de quarante-sept mille hommes, dont il dirigea la marche par Luzzara, vers le Modénais, comptant traverser cette province, et entrer dans

An 1734.

le duché de Parme. Le 22 mai, il remonta le cours du Pô jusqu'à Toricella (1).

Le roi rassembla alors un conseil de guerre, pour déterminer ce qu'il y avait à faire ensuite des mouvemens des ennemis; le prince piémontais pensait, que pour couvrir le Milanais, il fallait former une ligne, qui suivit depuis Canetto le cours de l'Oglio jusqu'à son confluent dans le Pô, et qui s'étendit ensuite le long de ce fleuve, depuis Viadana, à Stellata et à Casalmaggiore. Le maréchal de Villars n'approuva pas ce projet: on se perdit en contestations; et les alliés, qui auraient pu arrêter les Impériaux au passage de Crostolo et de la Lenza, les laissèrent approcher paisiblement de Colorno, le 24. Il ne restait plus de temps à perdre; suivant l'avis de Charles Emmanuel, on fortifia les têtes des ponts de Casalmaggiore et de Crémone; une partie de l'armée passa sur la gauche du Pô, en assurant ses communications avec les troupes restées vers l'Oglio (2). Telle était la situation des affaires, lorsque le maréchal de Villars reprit la route de France, à la grande satisfaction de Charles, qui ne pouvait supporter, ni son caractère orgueilleux, ni son indulgence extrême sur l'indiscipline des troupes (3) (a).

(1) Mem. dell' ab. Pasini. — Stor. dell' anno 1734. — Mem. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Massuet histoire de la guerre présente.

(2) Mémoires de Villars tom. 3. — Campagnes de S. M.

(3) Millot tom. 4, liv. 3.

(a) Monsieur de Villars s'arrêta malade à Turin, et y mourut, le 17 juin, âgé de 82 ans.

An 1734. Le lieutenant général marquis de Coigny eut le commandement de l'armée, sous les ordres du roi : ils prirent de concert la résolution de soutenir Colorno. Le 25, les Autrichiens essayèrent de s'y loger ; repoussés après une vive escarmouche, ils retournèrent le lendemain à l'attaque, et repoussés encore, ils renouvellèrent l'entreprise, le premier juin ; quatre cents Français se défendirent long-temps contre plus de quatre mille hommes, et contre l'artillerie, qui foudroyait le château, mais ils l'abandonnèrent enfin sur un ordre du marquis de Maillebois. Il n'aurait pas été possible de se soutenir plus long-temps dans ce poste, et cependant sa perte exposait trop la ville de Parme, pour qu'on ne tentat pas de le reprendre. Le 4, on l'assaillit sur trois points différens ; l'armée alliée conduite par le roi en personne, s'avança, afin de protéger les colonnes d'attaque ; les Impériaux se postèrent en bataille le long de la Parme, et jetèrent des renforts à Colorno ; néanmoins les troupes des deux couronnes, ayant forcé le passage de l'Orno, après un combat dans lequel douze cents hommes de chaque côté perdirent la vie, le prince de Wirtemberg rétrograda, le 5, à Sorbolo, et le roi campa à la Secca.

Le féld-maréchal comte de Mercy arriva, le 7, à son armée : le 9, il jeta

trois ponts sur la Lenza, et le 13, il marcha par sa gauche, pour prendre position entre Saint-Prosper, et les montagnes du Parmesan. Charles s'avança à Cervera à deux milles de son ennemi (1). Il ne paraissait pas que le chef des Allemands eût le desir, ni même l'intention, d'en venir aux mains; et ce fut dans cette persuasion, que le monarque piémontais quitta l'armée pour quelques jours sur les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de la reine son épouse, dont la santé languissante depuis long-temps dépérissait à vue d'œil. Avant de partir pour Turin, Charles fit promettre au marquis de Coigny, de ne rien entreprendre pendant son absence (2); mais le sort qui règle les destinées de la guerre réservait Guastalla à ce prince, pour déployer la première fois les talens d'un général habile dans une bataille rangée.

An 1734.

Les Impériaux, soit qu'ils espérassent de vaincre plus aisément pendant l'absence du roi, soit qu'ils suivissent un projet conçu antérieurement à son départ, se mirent de nouveau en mouvement, le 29, et ayant passé la Parme à Porporano, ils se placèrent le long du naville du Taro, dans l'attente d'engager leur ennemi à quelque faux mouvement; leur plan était de l'attaquer par sa droite, de le pousser contre le

(1) Stor. dell'anno 1734. — Mem. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Mém. des guerres d'Italie. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) Campagnes du 1733, 34 e 35. — Mem. d'un Borghese di Rivoli.

An 1734. retranchement de Sacca, et de le forcer à repasser le Pô, comptant lui enlever en même temps Parme et Plaisance (1).

(1) Storia dell' anno 1734. — Mem. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Mem. dell' ab. Pasini,

Sur la nouvelle de la marche des Autrichiens, le marquis de Coigny, qui venait d'être nommé maréchal de France, quitta le camp de Cervera, pour se rapprocher de Parme; il appuya aux fortifications de cette ville la gauche de son armée, dont il posta la droite au hameau de la Croisette, et comme le terrain occupé n'avait qu'un demi mille environ d'étendue, l'infanterie fut rangée à la gauche et au centre, sur quatre lignes; elle n'était que sur deux à l'aile droite: mais la cavalerie qu'on plaça toute derrière cette aile, en formait deux autres. Une cassine de la Croisette, la plus avancée vers l'ennemi, fut mise promptement en état de défense, et confiée à la garde de sept compagnies de grenadiers; on en plaça d'autres dans les jardins et dans la cour de cette cassine; des piquets occupèrent toutes les maisons du hameau, et douze compagnies de grenadiers, avec un détachement de cavalerie et un corps de dragons à pied, se placèrent en équerre, sur la droite de la cassine le long du chemin de Crémone, derrière lequel une brigade d'infanterie se tenait en bataille.

Cette disposition était à peine achevée, que la tête des colonnes ennemies,

parut, et avant onze heures, les deux armées se trouvèrent en présence. Les Impériaux débouchant entre le chemin de Plaisance et le canal appelé la Viacava, qui coupe la plaine de Parme, ne pouvaient aborder que la droite des alliés; le feld-maréchal de Mercy en ordonna l'attaque sans attendre l'arrivée de ses dernières colonnes, et avant d'avoir rangé l'armée en ordre de combat; ses officiers généraux lui représentèrent inutilement les inconvéniens qui pouvaient naître d'une telle précipitation; monsieur de Mercy ne voulait peut-être pas donner à l'ennemi le temps de renforcer sa droite: il fit attaquer la cassine de la Croisette par six bataillons et par un corps de grenadiers, en même temps qu'il la battait avec quelques pièces de campagne; les jardins et la cour furent emportés l'épée à la main; mais le feu qui partait du bâtiment et de cinq pièces de canons placées à côté de la cassine, tuait beaucoup de monde aux Autrichiens, et les empêchait d'en approcher; monsieur de Mercy ordonna d'enlever cette batterie, qu'on se hâta de retirer, et cependant les Allemands ne réussirent pas à emporter le poste: la résistance qu'ils y rencontrèrent fut telle, que renonçant à la vaincre, ils firent des dispositions pour essayer de la rendre inutile, en portant sur la gauche An 1734.

An 1734. une forte colonne destinée à tourner la Croisette.

Le maréchal de Coigny avait eu le temps de faire passer à la droite attaquée, quelques troupes tirées de son centre; il aurait dû jeter plusieurs ponts sur la Viacava, pour faciliter ses communications, et ce fut un vrai bonheur, que n'en ayant un seul, sur lequel huit hommes de front passaient avec peine, il n'en soit pas résulté de grands inconvéniens; toujours est-il vrai, que si la Croisette avait été forcée, l'aîle droite des alliés ne pouvait éviter d'être entièrement perdue. Les renforts arrivés à cette aîle furent disposés par le lieutenant général Guerchois, qui la commandait derrière le chemin de Crémone, vers où les Impériaux dirigeaient la marche de la colonne destinée à tourner la cassine. Le combat s'engagea sur ce point avec acharnement; les Autrichiens, toujours renforcés par de nouvelles troupes, s'obstinaient dans leur entreprise, malgré la perte enorme qu'ils faisaient; celle des alliés n'était pas moins grande; le lieutenant général Guerchois reçut un coup mortel; le prince de Montauban, qui prit sa place, fut dangereusement blessé : tous les chefs de corps furent mis hors de combat, et il y eut des bataillons réduits à moins de cent hommes.

Pendant qu'un carnage horrible se faisait à la droite de la Croisette, sans que l'avantage se décida pour aucun parti, et pendant que l'attaque de la cassine continuait inutilement, une colonne autrichienne s'avança à la gauche de cette cassine, culbuta les troupes qui y étaient placées, et les poussa jusque fort près de la cavalerie, dont les mouvemens étaient gênés et incertains sur un terrain coupé, et extrêmement difficile; cet avantage aurait pu décider du sort de la journée, si l'ennemi, qui s'était avancé sur le flanc de la cassine, l'eut attaquée par derrière; mais les soldats allemands se débandèrent pour piller les morts et les blessés restés en grand nombre sur le champ de bataille, et les alliés, renforcés à propos par une brigade venant de la gauche, les attaquèrent, et les mirent en fuite. Ils ne tardèrent cependant pas de revenir à la charge, et pendant quelques instans, ils gagnèrent terrain: cependant les troupes du centre et de la gauche venant successivement relever celles qui avaient combattu, les Impériaux se virent contraints de reculer. An 1734.

Le comte de Mercy avait fait avancer le long de la Viacava un corps considérable, soit qu'il voulut tenter de passer ce canal, pour arriver au centre des ennemis, soit qu'il en fit la démonstration, pour lui en donner la crainte; le maréchal en conçut en effet, et il

An 1734. ordonna à une brigade d'infanterie de cotoyer le bord opposé du canal, en présence des Autrichiens; on y commença à petite portée un feu extrêmement meurtrier; de part et d'autre on se renforça, jusqu'à ce que les Allemands s'éloignèrent du bord du canal. Monsieur de Mercy crut alors que l'ennemi chercherait à le passer, afin de tomber sur son flanc, et se porta de la gauche où il s'était tenu jusqu'alors, vers sa droite: mais en traversant devant son front, il fut atteint d'une balle qui le renversa mort. Le prince de Wirtemberg ayant pris le commandement de l'armée impériale, prévint le danger que le feld-maréchal redoutait, en renforçant sa droite, en la rapprochant de Viacava. Par tout on combattit avec acharnement jusqu'à sept heures de soir: le feu se ralentit de sept à neuf heures, et les Autrichiens commencèrent leur retraite. Le maréchal de Coigny pensait que la nuit seule les faisait désister de leur entreprise: il s'attendait à voir l'action recommencer le lendemain, et il en fit part au roi de Sardaigne, qu'on savait en route vers le camp, sans qu'il osat dans son rapport s'attribuer la victoire d'une bataille, dont le resultat semblait incertain.

Dans l'attente d'une nouvelle attaque, le général français faisait éclairer

continuellement son front par des partis; cette précaution indispensable manqua cependant d'être funeste: une patrouille française et une de Piémontais s'étant rencontrées sans se reconnaître, se fusillèrent, et portèrent une si grande alarme dans le camp, que toute l'armée prit les armes, et fit, sans ordre et sans direction, une décharge générale, d'autant plus dangereuse qu'on était rangé sur plusieurs lignes; néanmoins les coups mal ajustés se perdirent presque tous. Le bruit de cette salve, que les Autrichiens entendirent distinctement, dérangea l'ordre de leur retraite; la confusion se mit dans leurs rangs, et ils ne pouvaient éviter d'être entièrement défaits, s'ils eussent été suivis; mais le nouveau jour rassura seul monsieur de Coigny sur l'issue de la bataille, et le corps de cavalerie qu'il détacha alors à la poursuite de l'ennemi, ne réussit pas à l'atteindre. Cette victoire inutile, coûta aux alliés quatre mille hommes, tués ou blessés, parmi lesquels, plus de sept cents officiers, dont treize généraux, en y comprenant le marquis de Suse frère du roi Charles. Les Autrichiens, outre douze officiers généraux, y perdirent plus de cinq mille hommes (1). An 1734.

Le roi arriva au camp peu d'heures après la fin de la bataille: il aurait suivi l'ennemi, et profité peut-être de la victoire, si le soin des subsistances eût été

(1) Mémoires des guerres d'Italie. — Malines. — Campagnes de S. M. — Campagnes du 1733, 34 et 35.

An 1734. aussi régulièrement pris, par l'intendant de l'armée française que par le sien: le pain manquait pour une distribution extraordinaire: il fallut l'attendre (1): le premier juillet, il conduisit l'armée à Sorbolo, où elle fut encore arrêtée à cause de subsistances, et il devint impossible de troubler la retraite des Autrichiens sur Reggio. Dès qu'on en eut appris l'arrivée, Charles Emmanuel conçut l'espérance et forma le projet de leur couper la communication du pont de San-Benedetto; il marcha à cet effet le long du Pô, jusqu'à la hauteur de Guastalla, où il surprit, le 5, un corps de douze cents hommes. Le poste de Parcellara se rendit par capitulation, et ayant ensuite jeté trois ponts sur la Secchia, il campa, le 10, le long de cette rivière, en appuyant sa gauche à Sillo près du Pô, et la droite à Bondanello.

(1) Relazione dell' ambasciador Lippomano.

Pendant ces mouvemens, les ennemis qui en avaient prévu les suites, quittèrent Reggio, et occupèrent à Rovere une position avantageuse, qu'ils retranchèrent. Le féld-maréchal comte de Kœnisck envoyé de Vienne pour remplacer monsieur de Mercy, arriva, le 11, à Rovere, et le 19, il marcha à Quingentolo, où il établit le centre de sa ligne, dont la droite s'étendait vers le Pô, et la gauche touchait à un canal à deux milles de la Secchia. Cette rivière séparait les deux

armées; les alliés venaient d'envoyer un fort détachement dans les états du duc de Modène, dont ils s'emparèrent sans peine, pour punir ce prince d'avoir favorisé les Impériaux; mais le comte de Kœnigsek donna à ce corps le temps de rejoindre le roi, avant d'exécuter le projet qu'il avait formé d'enlever ce prince dans son quartier de San-Benedetto. Il tenta cette audacieuse entreprise, le 9 août; un parti choisi de ses troupes s'en approcha, la nuit même, où par un hasard heureux, le roi donnait une fête aux officiers généraux de son armée; leurs escortes redoublaient la garde ordinaire du quartier royal, et l'appareil de ces forces engagea l'ennemi à se retirer, sans rien entreprendre. Cependant leur projet fut découvert, et quoique on se mît inutilement à leur poursuite, ils ne renouvellèrent plus une tentative, contre laquelle on prit d'ailleurs des précautions. An 1734.

La cavalerie française ayant souffert de l'extrême chaleur, et manquant d'ailleurs de fourrages, fut envoyée en quartiers de rafraichissement à Gazolo, à Gonzague, à Carpi ou à Reggio. La position des alliés se trouva alors trop étendue pour l'infanterie, qui y resta seule; il y eut des vides dans la ligne, et cette circonstance connue du comte de Kœnigsek lui fit présumer de pouvoir entreprendre sur eux avec avantage; il chargea

An 1734. en conséquence le comte de Valdek de s'avancer sur le terrain compris depuis l'embouchure de la Secchia dans le Pô, jusqu'à la hauteur du village de Quistello, pendant que le prince de Wirtemberg attaquerait les retranchemens, dont était couvert le quartier du maréchal de Broglie. Ces deux officiers se portèrent sur la Secchia, la nuit du 14 septembre, sans que les alliés eussent connaissance de leurs mouvemens; et le comte de Valdek attaqua la porte de Quistello, en même temps que le prince de Wirtemberg passait la rivière à la gauche, et tombait inopinément sur la division commandée par le maréchal. Les Français furent surpris dans leurs tentes: monsieur de Broglie lui-même se sauva avec peine des mains des Impériaux, et le prince de Wirtemberg aurait poussé bien plus loin, sans la fermeté d'une brigade, qui osa seule entreprendre de l'arrêter: l'ennemi songea moins à la combattre qu'à la cerner: ayant occupé le village de Bondanello, il lui laissa à peine le moyen de se retirer dans le plus grand désordre. Le roi avait néanmoins eu le temps d'arriver au secours de la division battue; il y conduisit d'abord quatre brigades; mais la colonne allemande, renforcée encore par les troupes qui venaient d'entrer victorieuses à Quistello, obligea Charles Emmanuel à

reculer derrière un canal appelé la Fossa-Madona, dont la plaine de San-Benedetto est traversée; les alliés s'y réunirent, et s'y formèrent en bataille, après avoir occupé et garni d'artillerie les cassines qui se trouvèrent sur l'étendue de la nouvelle ligne. Cette journée leur coûta trois mille cinq cents hommes, pour la plus grande partie faits prisonniers. Le comte de Kœnigsek s'avança à la tête de toutes ses forces vers la position de son ennemi, qu'il n'osa point attaquer, et après avoir passé la nuit à Quistello, il marcha vers Guastalla. Le roi eut de l'inquiétude pour cette place, où il y avait les magasins et les fours de l'armée, et dont la perte devait entraîner celle de ses ponts sur le Pô (1): l'importance de les soutenir décida le mouvement des alliés vers Luzzara, quoique on exposât par là les troupes restées sur l'Oglio au danger d'être coupées; les Allemands l'entreprirent en effet: une partie de ces troupes n'eut pas le temps de rejoindre, et dut mettre bas les armes. An 1734.

Ce malheur fut réparé par l'arrivée d'un renfort de cinq régimens d'infanterié et de douze escadrons (2), qui campèrent, le 17, avec le reste de l'armée, sous le canon de Guastalla, la droite au village de la Piève, la gauche au Pô, en avant de la tête du pont. Ce terrain est coupé par un canal appelé le

(1) Mémoires sur les guerres d'Italie. — Mem. sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Storia dell' anno 1734. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Campagnes de 1733, 34 et 35 en Italie.

An 1734. Crostallino, qui suit la même direction que le Pô de l'Ouest à l'Est, et ce fut entre ce fleuve et le canal, que le roi plaça sur deux lignes toute sa cavalerie à l'exception des carabiniers. La gauche de l'infanterie touchait à la chaussée de Luzzara, un peu en avant des premiers escadrons, et s'étendait le long du chemin qui de la chaussée conduit au village de la Piève, où l'aîle droite était appuyée: on fit entrer dans ce village deux bataillons, et un corps de grenadiers; les carabiniers restèrent en bataille à l'extrémité de l'aîle droite en arrière de la Piève. Le chemin le long duquel l'infanterie se trouvait placée sur une seule ligne, était garni d'un fossé, et d'une forte haie. L'artillerie fut disposée par brigades sur ce front; mais pendant le combat, elle changea souvent de place, et se porta presque toute entre le centre et la gauche. Les dragons restèrent en réserve derrière Guastalla en delà du Crostolo; il n'y eut que le régiment du roi de placé au centre en ligne, entre deux corps d'infanterie. Charles Emmanuel donna au maréchal de Broglie le commandement de la droite, et au maréchal de Coigny le commandement de la gauche (2).

On assure que le comte de Kœnigsek s'était décidé à livrer bataille sur la fausse nouvelle qu'une partie des

(1) Mémoires des guerres d'Italie. — Memorie dell' abate Pasini.

forces françaises venait de passer le Pô. Il réunit, le 17, les siennes à Monteggiana; le lendemain il les conduisit à Luzzara; et le 19, il s'avança vers la position des alliés (1). Le roi, exactement informé des mouvemens de l'armée autrichienne, se tenait entre son centre et sa gauche, comptant que les plus grands efforts des Impériaux se dirigeraient de ce côté (2). Il ne se trompa point; la cavalerie allemande, débouchant à la gauche du Crostallino, se forma en bataille sur trois lignes, en présence de la cavalerie ennemie, et l'infanterie, venant par la chaussée, se déploya devant le centre. Un corps de grenadiers, soutenus par sept bataillons, engagea le premier le combat, à dix heures du matin. Le monarque piémontais, après avoir examiné la disposition de l'armée impériale, rappela de sa droite une brigade, pour soutenir sa cavalerie; mais avant qu'elle arrivât sur son nouveau terrain, les escadrons autrichiens avaient déjà été renversés. Leur première ligne en s'avançant pour charger voulut se servir de son feu à moitié carrière; cette faute, tant de fois repétée, n'échappa point au comte de Chatillon commandant la première ligne des alliés; il fondit sur l'ennemi le sabre à la main, et le mit en déroute. Cependant le feu d'une seconde ligne de cavalerie, exécuté de pied

An 1734.

(1) Storia dell' anno 1734.

(2) Campagnes du 1733, 34 et 35, en Italie.

An 1734. ferme, l'arrêta; il fut chargé à son tour, et il perdit terrain. Le maréchal de Coigny fit alors avancer sa seconde ligne, à l'impétuosité de laquelle rien ne put résister. La cavalerie impériale, culbutée jusque sous le feu de son infanterie, n'osa plus reparaître, et se tint en observation pendant tout le reste de la journée.

Ce succès dispensait de faire marcher à la gauche la brigade d'infanterie tirée de la droite : le roi la retint en seconde ligne au centre vivement attaqué. Monsieur de Kœnigsek avait successivement fait avancer les corps commandés par les généraux Wolparaiso, Hilburgaussen et Sukow, soutenus d'une nombreuse artillerie. Une cassine, située en avant du front des alliés, ayant été emportée, les Autrichiens redoublèrent d'efforts ; mais ils rencontraient la résistance la plus opiniâtre. Le roi, en veste, et l'épée à la main, se trouvait par tout où le feu était le plus vif; son courage animait tous les cœurs, et les troupes des deux nations rivalisaient d'impatience de se distinguer sous ses yeux. Cependant les obstacles ne faisaient qu'exciter l'intrépidité des Allemands; les généraux Reuperg et Colmenero assaillirent à la tête de sept bataillons, qui n'avaient point encore donné, une cassine, qui se trouvait en avant des brigades savoyardes des gardes et de

Piémont; l'une et l'autre se disputèrent l'honneur de soutenir ce poste, et toutes deux concoururent également à le sauver. Charles Emmanuel tira alors de nouvelles troupes de sa droite, et leur fit prendre la place de celles qui avaient le plus souffert: il remarqua, que toute l'infanterie des ennemis s'étant portée contre son centre, il restait un espace vide entre leur dernière colonne de droite et le Crostallino, ce qui lui fit espérer de pouvoir les prendre en flanc; il ordonna en conséquence à quelques régimens de s'avancer le long de la chaussée de Luzzara. An 1734.

Leur mouvement décela ce dessein; et le feld-maréchal de Kœnigsek, pour le prévenir, fit passer le Crostallino à deux colonnes d'infanterie, qu'il porta sur le camp de bataille où sa cavalerie avait combattu. Si ce mouvement n'avait pas été découvert, l'armée combinée se serait trouvée elle-même attaquée de flanc; mais le roi, à l'œil de qui rien n'échappait un jour de bataille, le remarqua, et détacha une brigade, qui ayant moins de chemin à faire prévint aisément l'ennemi sur le terrain qu'il se proposait d'occuper. Les carabiniers, restés jusqu'alors à la Piève, reçurent ordre de mettre pied à terre, et d'aller soutenir cette brigade, ce qu'ils exécutèrent avec la plus grande promptitude. Quelques

An 1734. dragons tirés de la réserve se joignirent à eux: tous ensemble chargèrent l'ennemi, et sans le laisser déployer ils le repoussèrent avec perte. Ni la tentative que monsieur Kœnigsek fit pendant le combat, pour incendier avec des brûlots le pont du Pô, ni celle de le détruire, en avançant une batterie sur le bord du fleuve, n'avaient pas réussi. La perte des Allemands était cependant très-considérable, en officiers surtout : sept bataillons se trouvèrent commandés par un lieutenant colonel, et l'on n'avait pas entâmé sur un seul point la position du roi de Sardaigne. Il fallut songer à se retirer; à cinq heures du soir le comte de Kœnigsek en donna l'ordre, abandonnant au pouvoir des alliés cinq pièces de canon et plusieurs drapeaux, et ayant perdu, entre morts ou blessés, près de huit mille hommes, parmi lesquels neuf officiers généraux (a).

Les Allemands retournèrent à Luzzara sans être poursuivis: le 20, ils passèrent le Zéro, jetèrent un pont sur le Pô en face de Borgoforte, afin d'assurer

(a) Nous avons suivi de préférence pour la relation de cette bataille, comme pour celle de Parme, les mémoires de la guerre d'Italie écrits par un officier français qui s'y est trouvé, et celà avec d'autant plus de confiance, que ces mémoires s'accordent avec les relations manuscrites laissées par des officiers de l'armée piémontaise.

leurs communications avec le Serraglio, et se placèrent à Monteggiana. Les vainqueurs, auxquels la bataille avait coûté cinq mille hommes, se mirent trop tard à la poursuite de l'arrière-garde autrichienne. Le 21, ils campèrent à Luzzara, d'où le roi fit reconnaître la position de l'ennemi; mais sur le rapport de la difficulté qu'il y aurait eu à la forcer, Charles reconduisit son armée à Guastalla, et dès le 24, les Allemands passèrent le Pô, pour camper à Borgoforte, après avoir envoyé le long du Mincio de gros détachemens. Il paraissait que le projet de monsieur de Kœnigsek tendait à se rendre maître des deux bords de la rivière: il pouvait néanmoins se faire que ces démonstrations eussent pour objet d'éloigner les alliés de Guastalla, et de s'y porter avant eux en repassant le Pô. Dans cette incertitude, Charles Emmanuel resta près de cette ville avec une partie de ses troupes, et chargea le maréchal de Coigny de marcher à Comefasso, entre Estrada et Bozzolo, également à portée des deux points, pour lesquels il y avait à craindre. An 1734.

Cette mesure, quoique nécessaire, était désavantageuse, en ce qu'on divisait l'armée en présence de l'ennemi: cependant loin de sentir cet inconvénient, on proposa au roi de la morceler davantage, en entreprenant le siège de La-Mirandole,

An 1734. et ses alliés l'en pressèrent tellement, qu'il y consentit enfin. Le marquis de Maillebois en fut chargé avec six mille hommes tirés des garnisons de Carpi, de Reggio ou de Modène; mais à peine cet officier venait-il de commencer son entreprise, qu'il l'abandonna, pour joindre le maréchal de Coigny, sur la fausse nouvelle que les Impériaux marchaient au secours de la place.

Ils s'étaient en effet mis en mouvement après l'arrivée de quelques renforts qui leur vinrent d'Allemagne; un corps de cavalerie fila du côté de Governolo et d'Ostiglia, pendant que monsieur de Kœnigsek passa la Fossa-maestra. On ne pouvait guère prévoir le dessein que cachait cette double marche, et ce fut en vue de l'observer que le maréchal se porta, le 3 octobre, à Comestaggio, où il se plaça, en appuyant sa droite à l'embouchure de l'Oglio dans le Pô, et en occupant Saint-Martin de Bozzolo, Bozzolo, Gazzolo et Torre-d'-Oglio. Le roi quitta lui-même Guastalla, et alla camper à Sabionetta. Alors monsieur de Maillebois, envoyé pour la seconde fois assiéger La-Mirandole, y fut plus malheureux encore qu'il ne l'y avait déjà été; car sept à huit mille Allemands ayant passé le Pô, le 12, s'avancèrent contre le poste de Rovera destiné à couvrir le siège, et monsieur de Maillebois fut obligé de se retirer, en

abandonnant ses blessés, son artillerie et ses magasins. Le comte de Neuperg, commandant le secours, ravitailla la place, et rejoignit le comte de Kœnigsek au camp de l'Abbaye-des-Graces, où il venait de conduire l'armée. An 1734.

Ce général comptait de fatiguer les alliés par des mouvemens continuels: il fallut néanmoins donner quelque repos à ses propres troupes à cause du mauvais temps, et ce ne fut que le 7 de novembre qu'il put s'avancer du côté de Rovera. Le roi renforça d'abord ses postes sur l'Oglio: il abandonna cependant bientôt après le cours de cette rivière, et retira les garnisons de Modène, de Carpi et de Reggio: ce fut d'après le résultat d'un conseil de guerre, dans lequel on prit la détermination d'envoyer quelques renforts à Parme, et de cantonner l'armée aux environs de Crémone, entre Terramatto et Casalbuttano, derrière le Naviglio Pallavicino. On se proposait par là de loger les troupes dans un pays sain et abondant, en les rapprochant de manière à couvrir plus aisément le duché de Parme et le Milanais, dans le cas où les Impériaux, renforcés journellement, voudraient tenter d'y pénétrer.

Le feld-maréchal de Kœnigsek se trouvait en effet à la tête de quarante mille hommes; il s'empara d'abord de

An 1734. Sabionetta, et le 16 décembre, il fit assiéger Guastalla ; mais monsieur de Broglie étant accouru avec vingt bataillons et trente escadrons au secours de la faible garnison de cette place, les seize mille hommes qui l'attaquaient, se retirèrent, et toute l'armée autrichienne entra en quartiers d'hiver après cette expédition, sans profiter de sa supériorité. Charles Emmanuel dispersa alors ses troupes dans les villes et dans les villages à portée d'observer l'ennemi ; et ayant donné ses ordres au maréchal de Coigny, il accourut à Turin, pour y revoir encore la reine son épouse, qu'une maladie de langueur ne tarda pas de conduire au tombeau (a); (1).

(1) Mémoires de la guerre d'Italie. — Storia dell' anno 1734. — Memorie manuscritte sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Campagnes de S. M. — Malines. — Memorie dell' abbate Pasini.

CHAPITRE LXXXVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1733.

Sommaire. Arrivée en Piémont du maréchal de Noailles, destiné au commandement de l'armée française. — Discussion du plan de campagne. — Le duc de Montemar à la tête de vingt-cinq mille Espagnols passe de Naples en Toscane, et de Toscane en Lombardie. — Coup d'oeil sur les mouvemens des Autrichiens, et sur

---

(a) Polixène Christine de Hesse-Rein-feld, seconde femme du roi, mourut le 13 janvier 1735, âgée de vingt-huit ans.

leurs projets. — Retour du comte de Koenigsek à leur armée. — Le roi de Sardaigne arrive à la sienne, le 6 mars. — Il manoeuvre pour forcer l'ennemi à abandonner la rive droite du Pô. — Combats de détail. — Activité du feld-maréchal de Koenigsek. — Il cherche à traverser les desseins des alliés par des marches concertées. — Escarmouche de Rovera. — Retraite des Impériaux. — Le Pô sépare les deux armées. — Mouvemens sur l'Oglio, et sur le Mincio. — Les Autrichiens abandonnent Mantoue à ses propres forces, passent l'Adige, et se replient dans le Tyrol. — Projet sur Mantoue. — Différens entre les cours de Turin et de Madrid qui le font manquer. — Les alliés forment le blocus de cette place, en même temps qu'ils assiègent La-Mirandole. — Prise de cette ville. — Disposition pour entrer en quartiers d'hiver. — Charles retourne à Turin. — Armistice conclue entre les cours de Paris et de Vienne. — Danger des Espagnols, et des Piémontais. — Éloge du maréchal de Noailles. — Sa sollicitude en leur faveur. — La paix se conclut à Vienne. — Conditions du traité.

La bataille de Bitonto, plus décisive que ne l'avaient été celles de Parme et de An 1735.

An 1735. Guastalla, assura la possession du royaume de Naples à l'infant don Charles. Le capitaine général duc de Montemar, après avoir passé en Toscane à la tête de vingt-cinq mille Espagnols, devait se rendre pour la nouvelle campagne en Lombardie. L'armée française y changeait de chef; le commandement en fut donné au maréchal de Noailles, qui arrivant, le 9 mars, à Turin, reçut du roi l'accueil le plus flatteur. Ce monarque reconnut dans monsieur de Noailles des qualités et des talens également faits pour mériter sa confiance, et le maréchal de son côté admira la pénétration, la grandeur des vues, le génie militaire du prince piémontais; aussi l'estime qu'ils s'inspirèrent mutuellement ne tarda pas à faire naître entr'eux une entière confiance. Le roi donna connaissance au général français du plan de campagne concerté avec son prédécesseur; l'objet qu'on s'y proposait était de passer l'Oglio, afin de contenir l'ennemi dans le Serraglio; il paraissait nécessaire à monsieur de Noailles d'assiéger, ou de bloquer au moins Mantoue; il proposa quelques changemens aux projets formés; Charles Emmanuel adopta ses vues, et l'on convint que les Espagnols agiraient dans les duchés de Parme, et de Modène, pendant que cinquante mille Piémontais ou Français attaqueraient les ennemis sur l'Oglio (1).

(1) Millot, tom. 4, liv. 5. -- Campagnes de S. M.

An 1733.

Avant que ce dessein fût mis en exécution, les Autrichiens, quoique inférieurs en forces, étaient entrés les premiers en campagne sous les ordres du comte de Vallis, qui les commandait pendant le séjour du général en chef à Vienne. Durant tout l'hiver, ils avaient tenu les alliés en alarme par de continuels mouvemens et de fréquentes escarmouches, jusqu'à ce qu'au mois de mars, monsieur de Vallis ayant renvoyé les hôpitaux avec les gros bagages à Governolo et à Ostiglia, réunit la plus grande partie de ses forces vers Rovera. Le feld-maréchal de Kœnigsek, en arrivant, le 16, à son armée, la trouva dans cette position: il retira aussitôt les postes des bords de l'Oglio, et les garnisons de Borgoforte, de Monteggiana, et de quelques autres petites places, dont il ordonna la démolition; la ligne des Autrichiens se trouva être ainsi plus resserrée, et plus forte (1).

Monsieur de Noailles rassembla l'armée combinée entre le Pô, et l'Oglio, pour attendre les Espagnols, venant de la Toscane en Lombardie. Charles Emmanuel y arriva, le 6 mars: il trouva le général français occupé du soin important de rétablir parmi ses troupes la discipline militaire, tombée au point, que malgré les représentations de Charles, les excès les plus condamnables et les plus fréquens restaient toujours impunis. Le

(1) Memorie sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Storia del 1735. — Campagnes du 1733, 34 e 35, en Italie. — Massuet. — Memorie dell' abate Pasini.

An 1735. maréchal commença par faire payer exactement aux soldats ce qui leur était dû, et il exigea d'eux avec une sévérité extrême le respect des personnes et des propriétés. Cette conduite acheva de gagner à monsieur de Noailles l'amitié du roi (1).

(1) Millot, tom. 4, liv. 3.

Les Espagnols étant près d'arriver aux bords du Panaro, Charles ordonna la construction d'un pont sur le Pô près de Bersello, passa ce fleuve, et campa, le 17, à Guastalla, où il établit son quartier. Le centre de l'armée se trouvait entre Reggiolo et la Secchia; sa droite s'étendait dans le Modénais, et sa gauche vers Bozzolo. Il venait d'être résolu dans un conseil de guerre, auquel le duc de Montemar assista, de chasser l'ennemi de la rive droite du Pô, afin de pouvoir entrer dans le Mantouan, en même temps qu'on assiégerait La-Mirandole, et le parti de livrer une bataille, si elle était nécessaire à l'exécution de ce plan, fut adopté d'un consentement unanime.

Le comte de Kœnigsek, attentif à épier les mouvemens des alliés, pénétra leurs desseins, et se hâta de réunir ses forces à S. Benedetto (2): depuis l'arrivée des Espagnols elles étaient d'un tiers au moins plus faibles que celles de ses ennemis (3); mais suppléant au nombre par l'avantage de sa position, il s'y retrancha, et il assura ses communications avec Mantoue,

(2) Mém. de la guerre d'Italie. — Stor. dell'anno 1735. — Mem. sugli anni 1732, 33, 34 e 35.
(3) Stor. dell'Italia occidentale, lib. 16, cap. 3.

en construisant deux ponts sur le Pô. Le roi avait mis son armée en mouvement le 29; il entreprit d'abord d'enlever un corps de cavalerie campé en avant de Gonzague, ce qui aurait probablement réussi, si des obstacles imprévus, en retardant la marche de ses colonnes, n'eussent donné aux Autrichiens le temps d'en être avertis, et de se retirer à San-Benedetto. Le 30, les alliés attaquèrent Gonzague, et Reggiolo. Les retranchemens qui couvraient le premier de ces postes ayant été emportés par le maréchal lui-même, il assiégea la ville et le château, dont il se rendit maître en peu de jours. Reggiolo fut pris d'assaut par le marquis de Maillebois, ensuite de quoi toute l'armée se réunit entre Gonzague, et Bondeno. An 1735.

On ne resta pas long-temps dans cette position; le roi fit passer l'Oglio à un corps de troupes qui occupa Gazzolo, et Saint-Michel, abandonné par les Autrichiens; il s'avança avec le gros de ses forces à Bandanello sur la Secchia, où les Espagnols marchaient en même temps. Peut-être aurait-il mieux valu les attendre dans le camp qu'on abandonna, et se porter après leur jonction directement sur le Mincio, parce qu'on aurait ainsi forcé l'ennemi d'accepter le combat, ou de se retirer dès-lors dans le Tyrol. En ne prenant pas ce parti, on laissa à

An 1735. monsieur de Kœnigsek la liberté de manœuvrer encore en Italie, et ce général, qui craignit d'être resserré à San-Benedetto, passa le Pô, la nuit, dans l'intention de retraverser ce fleuve à la hauteur d'Ostiglia, afin de défendre Rovéré, qu'il jugeait avec raison fort important à conserver. Les alliés n'eurent pas connaissance du mouvement des Impériaux assez tôt pour les atteindre, et quoique au nouveau jour le roi fît avancer ses partis sur le Pô, il ne put empêcher les Allemands de retirer leurs ponts.

Monsieur de Kœnigsek continua sa marche; il laissa onze bataillons et cinq régimens de cavalerie dans le Serraglio; il passa ensuite le Mincio, et campa à Governolo, d'où il se rapprocha du Pô, en se portant à Ostiglia; il jeta de nouveaux ponts sur le fleuve à la hauteur de Rovéré, et voulut reconnaître en personne l'état de cette petite ville. Il s'y était en effet rendu, le 5 juin, lorsque les partis de l'armée combinée en approchèrent; mais après une légère escarmouche, monsieur de Kœnigsek retourna à son camp, doutant encore si c'était Rovéré, ou La-Mirandole que ses ennemis menaçaient. Les mouvemens qu'ils exécutèrent pendant la nuit firent cesser cette incertitude. Le 6, les postes Autrichiens, en avant de la première de ces places, furent attaqués; le combat

se prolongea jusqu'à la nuit, dont les Impériaux profitèrent pour abandonner Rovéré, et pour retirer les ponts qu'ils conservaient ; au jour les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords du fleuve ; le canon qu'on tira pendant plusieurs heures de part et d'autre fit plus de bruit que de mal ; et le 8, les alliés reprirent le chemin de San-Benedetto, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 10 ; le 11, le roi y laissa huit escadrons, avec douze bataillons destinés à observer l'ennemi, et alla camper à Bozzolo. An 1735.

Il fit construire alors deux ponts sur l'Oglio, et se porta, le 13, le long de cette rivière, que douze bataillons et quelques compagnies de cavalerie passèrent le même jour avec ordre de se placer en avant du village de Mercaria. En apprenant la nouvelle disposition de l'armée ennemie, monsieur de Kœnigsek retira aussitôt ses postes des bords du Pô, et s'établit sur la rive du Mincio, en détachant vers Goito un corps de trois mille cavaliers, chargés d'éclairer les mouvemens de l'ennemi. Le général autrichien se trouvait fort embarrassé : il était très-resserré dans sa position, dont les communications avec le Tyrol étaient menacées : tout autorisait ses alarmes, et appelait ses précautions, sans qu'il pût trouver, même dans la combinaison la plus heureuse, l'espérance du succès.

An 1735. Dans ces circonstances monsieur de Kœnigsek, ne voulant pas se rendre seul comptable du parti qu'il embrasserait, réunit un conseil de guerre, dont le résultat fut, qu'on se retirerait au-delà de l'Adige, après avoir envoyé dans le Tyrol les bouches inutiles avec le gros bagage.

Le 19, les Impériaux campèrent à Castiglione, puis à Valeggio, d'où ils jetèrent deux ponts sur l'Adige, sans occuper la position avantageuse de Montebaldo; ils passèrent la rivière le 22, et ne s'arrêtèrent, le 28, qu'à l'entrée des montagnes du Trentin. Le général de Kœnigsek remit alors le commandement de l'armée au comte de Kepsenmuker, pour se rendre à Vienne, où l'évacuation de l'Italie devait nécessairement produire une fâcheuse sensation. On ne peut refuser à monsieur de Kœnigsek la gloire d'avoir fait une très-belle retraite; le détail de ses marches combinées, et des précautions par lesquelles il empêcha un ennemi habile et supérieur en forces de l'entâmer prouvent qu'il était doué de véritables talens militaires.

Les alliés l'ayant suivi jusqu'à l'Adige, convinrent dans un conseil de guerre, tenu le 28, que les Espagnols assiégeraient La-Mirandole, pendant que les Français bloqueraient Mantoue; le maréchal de Noailles eût souhaité d'attaquer cette dernière place, et de suivre

les ennemis dans le Tyrol ; mais des discussions entre les cours de Turin et de Madrid rendaient ce double projet impossible : le roi d'Espagne, ou plutôt la reine, par laquelle il était gouverné, refusait obstinément d'accéder au traité conclu entre la France et le Piémont, qui assurait le Milanais à la maison de Savoie. Philippe V, fier de la conquête du royaume de Naples, se flattait de rendre à l'Espagne tout ce qu'elle avait autrefois possédé en Italie, et les instances, et les représentations qu'on put lui faire ne le désabusaient pas de l'engouement d'un premier succès. Charles en éprouvait un juste mécontentement : il refusa, tant qu'on persisterait à ne point le satisfaire, de prendre part au siège de Mantoue, dont la possession devait demeurer aux Espagnols, et de leur prêter son artillerie pour cette entreprise : il refusa encore de conduire son armée dans le Tyrol, et de s'éloigner ainsi de la Lombardie ; car le cabinet de Madrid parlait avec tant d'assurance du dessein de s'approprier cette province, que Charles Emmanuel désespérant de lui en faire perdre l'envie, entreprit de lui en interdire le pouvoir. An 1735.

Mantoue fut néanmoins resserrée par un corps de troupes sous les ordres du marquis de Maillebois. Le général

An 1735. Vutgenau commandait dans la place, et justifiait par sa conduite la réputation qu'il s'était faite en défendant Philisbourg l'année précédente. Le baron de Streny, gouverneur de La-Mirandole, acquit beaucoup de gloire par le siège qu'il soutint avec une très-faible garnison contre l'armée du duc de Montemar : il ne se rendit, après quarante-deux jours de tranchée ouverte et un assaut repoussé, que parce qu'il ne lui restait plus de munitions de guerre. La-Mirandole ayant capitulé, le 31 août, les Espagnols campèrent, le 7 septembre, à Saint-Pierre de Legnago, les Français à Gussolengo, à Levio et à Ronco, et les Piémontais à Salò, pour défendre l'entrée du pays situé sur la gauche du lac de Garda. C'est ainsi que la mésintelligence, qui régnait entre les alliés, les réduisit à se tenir sur la défensive, quand tout les aurait invités à profiter de leur supériorité contre l'ennemi commun.

Cette inaction redonna quelqu'espérance aux Allemands, qui osèrent souvent paraître dès-lors sur les montagnes du Vicentin, où ils ne firent pas toujours la petite guerre sans succès. Un de leurs partisans conçut le projet d'enlever Charles-Emmanuel à Salò, sans pouvoir toutefois l'exécuter ; les barques sur lesquelles sa troupe traversait le lac de Garda, ayant été dispersées par le gros temps. Les Français

de leur côté étaient toujours en action, *An* 1735.
et engageaient souvent des escarmouches, depuis qu'ayant jeté cinq ponts sur l'Adige, ils avaient prolongé leur ligne jusqu'à Rivoli, et jusqu'à la montagne de Ferraja. Cependant l'arrière-saison approchait, et déjà le roi venait de retourner à Turin, aux premiers jours d'octobre. Monsieur de Montemar, mécontent de ce prince, menaçait de se retirer en Toscane, et de rouvrir l'entrée de l'Italie aux Autrichiens; il ne fallait rien moins que la prudence et les talens du maréchal de Noailles pour empêcher un éclat; il désapprouvait sans doute les prétentions de la cour de Madrid, et il supportait avec peine l'orgueil de son capitaine général, dont souvent il avait à se plaindre; mais Louis XV voulant également ménager Philippe et Charles, dans le moment où il les jouait tous deux, en traitant à leur insçu de la paix avec l'Autriche, ne se prononçait jamais, et ne cherchait qu'à gagner du temps.

On était dans cette situation infiniment embarrassante pour monsieur de Noailles, auquel la cour laissait ignorer le motif d'une conduite en apparence bien singulière, lorsque, le 15 novembre, le général français apprit par un courrier extraordinaire la conclusion d'une suspension d'armes, où il n'était pas aisé de décider si les alliés de la France

An 1735. étaient compris, tant les expressions des articles convenus paraissaient vagues et douteuses: le maréchal n'hésita cependant point à l'exiger du général allemand, persuadé que l'honneur de sa nation y était intéressé: il refusa constamment de supposer qu'on pût donner à l'armistice une autre interprétation que celle qui convenait à la gloire d'une puissance telle que la France. Cependant, même en obtenant que les Espagnols et les Savoyards seraient compris dans la trêve, on ne pouvait leur ôter le droit de s'en plaindre; monsieur de Noailles le voyait, et en éprouvait une peine bien sentie: il lui fallut néanmoins apprendre cette nouvelle au roi de Sardaigne et au duc de Montemar; chacun la reçut suivant son caractère; tous deux s'en montrèrent aussi surpris que fâchés; mais Charles Emmanuel ne démentit pas sa modération, et monsieur de Montemar fit paraître une indignation qui alla jusqu'à refuser d'accepter l'armistice, quoique dans l'impossibilité de se soutenir seul contre les Impériaux: il se hâta toutefois de quitter Saint-Pierre de Legnago, rappela les troupes qu'il venait d'envoyer au blocus de Mantoue, et se retira en Toscane, pendant qu'il faisait passer un gros détachement dans le duché de Parme.

Les commissaires français et allemands se réunirent à Vérone; ils fixèrent la

An 1735.

ligne de démarcation des deux armées à l'Oglio, en attendant la conclusion du traité définitif. Ce traité fut signé à Vienne, le 19 novembre, sans consulter ni Charles, ni Philippe, et sans en informer ni l'Angleterre, ni la Hollande, médiatrices de la paix, en faveur de laquelle il s'était ouvert depuis quelques temps des conférences à la Haye, où les puissances intéressées avaient toutes envoyé leurs plénipotentiaires; mais pendant que l'on y discutait leurs intérêts ou leurs droits, messieurs de la Baume et de Lestang, sécrètement envoyés par Louis XV à Vienne, conclurent un traité par lequel l'empereur acheta chèrement l'honneur de conserver le trône de Pologne au roi Auguste, et la garantie promise par la France au pacte de la pragmatique sanction. Les duchés de Lorraine et de Bar étaient cédés à cette dernière puissance; on assurait à l'empereur l'expectative de la succession de la Toscane, et l'Espagne conservait le royaume de Naples. Le roi de Sardaigne, qui d'après son alliance aurait dû obtenir à la paix la Lombardie entière, n'eut pour son lot que le Tortonais, le Novarais et les Langhes; sans doute qu'il ne dut point en être satisfait; mais, comme l'observe justement l'abbé Millot, depuis la conclusion des préliminaires, il ne s'agissait plus de disputer; il fallait exécuter ce qui était devenu indispensable (1).

(1) Massuet. — Millot, tom. 4, lib. 3. — Storia dell' anno 1735. — Memorie sugli anni 1732, 33, 34 e 35. — Campagnes de 1733, 34 et 35, en Italie. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 3 e 4. — Mémoires de la guerre d'Italie. — Flassan, 6 période, liv. 3. — Memorie dell' abate Pasini.

CHAPITRE LXXXIX.

GUERRE DE 1742.

Sommaire. Mort de l'empereur Charles VI. — Vues des différentes puissances. — Conduite du roi de Sardaigne. — Traité provisionnel avec Marie Thérèse reine de Hongrie. — Charles Emmanuel s'avance dans les états de Parme à la tête de son armée pour observer les Espagnols débarqués en Italie. — Premiers mouvemens du duc de Montemar qui les commande. — Le monarque piémontais entre sur les terres du duc de Modène, allié secret de la cour de Madrid. — Armistice conclue avec ce prince, qui s'enfuit sur le territoire vénitien à la fin de la trève. — Ses places sont conquises par les Savoyards à la vue de l'armée espagnole. — Conduite honteuse de son général. — Il se retire dans la Romagne devant l'ennemi, qui le poursuit. — Le comte de Gages remplace le duc de Montemar. — Une seconde armée, sous les ordres de l'infant don Philippe, sort d'Espagne. — Elle traverse la France, et entre en Savoie. — Charles Emmanuel quitte l'Italie pour défendre sa frontière. — Il passe les alpes, et chasse l'ennemi en Dauphiné. — Campagne d'hiver

— *Le roi reconduit ses troupes en Piémont. — Propositions faites par la cour de Madrid à celle de Turin. — Conclusion d'un traité définitif entre Charles Emmanuel, et Marie Thérèse. — La France se déclare contre le roi de Sardaigne.*

Le Piémont, abondant en ressources, et sagement gouverné, voyait sa population, son commerce, et ses richesses augmenter chaque jour: toutes les branches de l'administration florissaient sous le règne de Charles Emmanuel III, et son nom, béni par ses sujets, était cité des étrangers avec éloge (a); mais ce monarque ami de la paix n'en jouit pas long-temps; la position de ses états ne lui laissait que le choix du parti; lorsque l'Europe entière courait aux armes pour disputer à la fille de l'empereur Charles *An* 1735.

(a) Le roi de Prusse, monsieur de Voltaire, le marquis de Pezai, le marquis de Saint-Simon, l'auteur des mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe depuis le 1740 au 1748, celui du tableau de la guerre de la Pragmatique Sanction, l'abbé Millot, le Traducteur français des constitutions savoyardes, Beccattini, Caraccioli, Foscarini, et bien d'autres écrivains distingués, étrangers au Piémont, ont rendu hommage aux vertus, et aux talens de Charles Emmanuel. Monsieur la Cretelle le jeune, trompé sans doute par les guides infidèles qu'il a suivis dans le récit des évènemens militaires d'Italie, est le seul qui refuse à ce prince les éloges qu'il a si justement mérités.

An 1735. VI l'héritage de sa maison. Les précautions par lesquelles Charles VI prétendit assurer ses états héréditaires à l'archiduchesse Marie Thérèse épouse de François de Lorraine grand-duc de Toscane, n'empêchèrent pas qu'aussitôt après sa mort les puissances mêmes qui avaient garanti l'acte connu sous le nom de pragmatique sanction, n'élevassent des prétentions, ou ne voulussent au moins appuyer celles de leurs alliés. Les restrictions apportées à la garantie servirent de raison ou de prétexte pour s'en dispenser, et la nouvelle reine de Hongrie, reconnue d'abord comme souveraine par tous ses nouveaux sujets, se vit contester en même temps la plus grande partie de la vaste succession qu'elle venait de recueillir.

La maison de Savoie avait sur le Milanais les mêmes prétentions que tant d'autres princes se proposaient de faire valoir contre Marie Thérèse. Charles Emmanuel descendait en ligne directe de Catherine d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne. Cependant le prince piémontais en faisant à Vienne les protestations qu'il crut nécessaires à éclaircir le fond de ses demandes, n'ajouta ni propositions ni menaces, persuadé que cette seule démarche ne tarderait pas à le faire rechercher. Il ne se trompa point; l'Angleterre, alliée de l'Autriche, tenta la

première de l'engager dans le parti qu'elle suivait, et malgré la répugnance de la reine de Hongrie, l'on faisait entrevoir au cabinet de Turin que cette princesse acheterait l'alliance du Piémont par l'abandon d'une partie du Milanais. La France fit à-peu-près en même temps quelques ouvertures au nom de l'Espagne, qui se montrait à la tête des ennemis de l'Autriche (1); mais Charles Emmanuel prolongeant habituellement son indécision laissait connaître aux uns les offres qu'il recevait des autres, et travaillait à un projet de partage pour la Lombardie, dans lequel il se flattait trop aisément que chacun trouverait ses convenances, parce que les siennes n'y étaient pas oubliées. Cependant la cour de Versailles refusa d'acquiéscer à ce projet, et ménagea moins le roi de Sardaigne (2), peut-être parce que les évènemens de la guerre d'Allemagne semblaient rendre la cause de Marie Thérèse trop dangereuse pour être prudemment embrassée; néanmoins Charles, qui redoutait par dessus tout de voir la Lombardie tomber sous la puissance de la maison de Bourbon, déjà maîtresse du royaume de Naples, prit enfin la résolution de s'unir à la cour de Vienne, et conclut avec elle, le premier février 1742, un traité qu'on nomma provisionnel.

Ce traité portait, que les puissances

An 1735.

An 1742.

(1) Histoire de la guerre du 1741. — Malines. — Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe depuis le 1740, au 1748. — Minutoli. Journal de la guerre du 1742. — Flassan, 6 période, liv. 4.

(2) Millot. Mémoires politiques et militaires, tom. 4, liv. 5.

An 1742. contractantes, conservant rsspectivement leurs droits sur le Milanais, uniraient leurs moyens pour en défendre l'entrée aux Espagnols, et qu'à cet effet les troupes piémontaises seraient reçues dans les places fortes de la Lombardie, et des états de Parme, sans que pour celà Charles pût prétendre exercer dans ces deux provinces aucun acte de souveraineté; au contraire il se soumettait à suspendre la discussion de ses droits pendant la durée de cette convention, dont on ne fixa pas même le terme, stipulant seulement, qu'il serait libre au roi de Sardaigne de la rompre un mois après qu'il en aurait averti la reine de Hongrie, et en retirant ses troupes du Milanais. Les articles de ce traité n'avaient rien d'extraordinaire; mais les formes en étaient nouvelles: son exécution dépendait de la bonne foi du prince savoyard; et la preuve de confiance que lui donna le cabinet de Vienne dans cette circonstance importante prouve combien la loyauté de ses principes était généralement reconnue. Dès que les cours de Madrid et de Naples apprirent la signature de ces articles, elles rappelèrent leurs ambassadeurs de Turin (1).

Si par la suite le roi de Sardaigne n'eut pas à regretter le parti qu'il embrassa, Marie Thérèse lui dut l'avantage de conserver ses états en Italie, d'où elle

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe. — Minutoli. — Memorie dell'abate Panini.

venait de rappeler la plus grande partie de ses forces, quoique une armée espagnole sous le commandement du duc de Montemar, connu par la conquête du royaume de Naples, et par la prise d'Oran en Afrique, eût débarqué sur trois points à Orbitello, à Pontolongone, et à la Spezie. Une division napolitaine, commandée par le duc de Gastropignano, se tenait prête à joindre les Espagnols, et les dispositions du duc de Modène en leur faveur n'étaient plus douteuses. An 1742.

Les troupes, arrivées en Toscane, s'avancèrent dans la Marche d'Ancone; celles qui se trouvèrent en Ligurie suivirent le littoral, et toute l'armée se réunit aux Napolitains à Rimini, d'où monsieur de Montemar la conduisit à Forli à la fin du mois d'avril. Le roi de Sardaigne ayant concerté le plan de campagne avec le comte de Traun, gouverneur du Milanais, rassembla ses forces à Plaisance, pendant que le général autrichien portait les siennes à Coreggio, dans le dessein d'assiéger Modène avant que les Espagnols y fussent arrivés (1), ce qu'ils auraient dû faire, plutôt que de perdre six semaines inutilement dans le Bolonais; mais le vainqueur de Bitonto n'était pas reconnaissable; uniquement occupé de fêtes et de plaisirs, il resta dans l'inaction jusqu'au 10 mai, et quand il se mit enfin en mouvement, il

(1) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanct. — Minutoli.

An 1742. marcha avec une si grande lenteur qu'il n'arriva pas avant le 31 à Castelfranco (1).

Dès le 8 de ce même mois, le monarque piémontais s'était avancé sur le Panaro, à la tête de ses troupes unies aux Autrichiens, et il avait barré la route de Boulogne à Modène, en campant sa droite appuyée à Bastia, ou à Bonporto, et sa gauche au Pont de Navisella. A peine Charles Emmanuel eut-il pris cette position, que le comte Guicciardi, ministre du duc de Modène, se rendit au quartier royal, chargé de traiter pour son souverain. Les véritables intentions de ce prince avaient d'avance été pénétrées par le marquis d'Ormée, que le roi lui avait déjà envoyé, et l'on ne vit dans sa démarche que le dessein de gagner du temps plutôt que la volonté de rien conclure de durable; Charles n'en parut pas moins disposé à traiter, depuis qu'il avait jugé que sa position sur le Panaro, laissant derrière elle Modène, pouvait devenir dangereuse si les Espagnols l'attaquaient. On convint donc d'une neutralité, qui devait durer jusqu'au 7 juin, et en attendant, disait-on, qu'il serait pourvu à un arrangement définitif. On savait bien de part et d'autre que cet arrangement n'aurait pas lieu; cependant chacun trouvait son avantage dans un délai qui donnait le temps de connaître les desseins de monsieur de Montemar. Le duc de Modène ne doutait

(1) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

pas de le voir bientôt arriver à son secours, et le prince piémontais n'ayant rien à craindre de la nombreuse garnison de Modène, résolut de se soutenir sur le Panaro, qu'il avait eu le projet d'abandonner, avant la conclusion du traité. An 1742.

L'armée espagnole campait à trois milles des alliés; elle ne troubla cependant pas le travail qu'ils entreprirent pour jeter en face de leur position trois ponts, dont ils retranchèrent la tête. Monsieur de Montemar s'était mis en mouvement, et montrait l'intention de passer le Panaro, en le remontant au dessus du camp des alliés; mais quand il les vit s'y tenir immobiles, il n'exécuta pas ce projet, quelqu'intérêt qu'il dût avoir à protéger le duc de Modène, dont le sort allait se décider. La trêve que ce prince avait obtenue étant près d'expirer, et le roi refusant de la prolonger, à moins que ce ne fût pour toute la campagne, le duc, persuadé sans doute d'être bientôt secouru, prit le parti d'abandonner ses états, et se retira sur les terres de Venise, à la faveur d'un passeport que son épouse venait d'obtenir. Charles Emmanuel, informé du départ de ce prince, s'approcha de Modène; la ville lui ouvrit ses portes sans résistance, la garnison s'étant enfermée dans la citadelle. Les Savoyards en commencèrent le siège, le

An 1742.

11 juin; une sortie faite le 12 ne réussit pas; et le 13 on commença à bombarder la place. Le duc de Modène, après s'être assuré par lui-même du peu d'espoir d'obtenir de monsieur de Montemar la résolution nécessaire pour sauver cette forteresse, offrit au monarque piémontais de la remettre en son pouvoir, à condition qu'on en laisserait sortir la garnison, et que l'exercice des droits de souveraineté lui serait conservé dans ses états (1). De telles propositions ne pouvaient être agréées, au moment surtout où l'armée espagnole, après avoir été huit jours entiers spectatrice des progrès des attaques, décampait, le 19, de Castelfranco, et se portait à Cento, entre Modène assiégée et La-Mirandole menacée.

Personne ne doutait de lui voir passer le Panaro, et il ne paraissait guères possible d'en douter; néanmoins au grand étonnement de ses ennemis et de ses troupes mêmes, le duc de Montemar les conduisit, le 26, à Bondeno (2). Les travaux contre la citadelle assiégée avançaient pendant ce temps. Le 28, à l'aube du jour, cent pièces de canon commencèrent leur feu: celui des mortiers redoubla de vivacité; la place n'avait ni magasins ni casernes à l'épreuve de la bombe; le gouverneur offrit de se retirer à la tête de sa garnison; on le lui refusa; et vingt-quatre heures après il se rendit

(1) Minutoli. — Malines. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

prisonnier de guerre. Le roi de Sardaigne proposa alors au comte de Brawn de marcher à Boulogne, comptant que ce mouvement délogerait les Espagnols d'une position trop forte pour qu'on l'attaquât; mais il parut au général allemand qu'on exposait la Lombardie en s'avançant ainsi dans la Romagne, et cette considération décida l'attaque de La-Mirandole, vers laquelle l'armée marcha sur deux colonnes, le 9 juillet. Le 11, les alliés arrivèrent à Bastia, et le 12, à San-Lassidonio, d'où ils poussèrent, le 15, un corps de mille hommes à Saint-Martin. La même nuit, deux mille pionniers ouvrirent la tranchée devant La-Mirandole; le travail embrassait les deux poligones à la droite de la porte Concordia. La garnison sortit avec peu de succès; et le 21, les batteries ayant fait un feu très-vif, le comte Matignoni rendit la place le lendemain.

An 1742.

Le 24, le roi porta son camp entre Staggia et Cividalle (1); mais le duc de Montemar, qui avait jeté à Bondeno des ponts sur le Panaro, et qui paraissait vouloir sortir enfin de sa létargie (2), apprit à peine l'approche des ennemis qu'il se retira à Saint-Georges (3), marcha vers Ferrare, et sans s'arrêter même à Ravenne il conduisit, le 2 août, son armée à Rimini, où il prit position le long du torrent de Morecchia. Charles

(1) Minutoli. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Maillebois. — Malines.

(3) Malines.

An 1742.

Emmanuel le suivait de près; il arriva à Boulogne, et le 9 ses coureurs parurent sous les murs de Rimini, que monsieur de Montemar abandonna encore, se croyant à peine en sûreté à Foligno. Une aussi lâche conduite excitait dans le cœur des Espagnols la plus profonde indignation; la désertion se mit dans leurs meilleures troupes; et cette brave armée aurait été perdue sans combattre une seule fois, si en rappelant le chef, la cour de Madrid n'eût attiré par une diversion puissante l'attention et les forces de Charles vers ses propres états. Don Juan comte de Gages remplaça le général destitué, et l'infant don Philippe entra dans la Savoie, pays ouvert et sans défense (1).

Ce prince, dont les troupes s'étaient réunies en Dauphiné, passa le 2 septembre le col de Galibier, descendit en Maurienne, et poussa de forts détachemens jusqu'aux pieds du Montcenis, en même temps qu'il envahissait la basse Savoie. Le roi de Sardaigne se hâta de quitter la Romagne, en recevant la nouvelle des mouvemens de don Philippe; il laissa au général autrichien trois régimens de cavalerie et sept bataillons de ses troupes, dont il reconduisit la plus grande partie en Piémont. Charles trouva en passant à Reggio un envoyé du duc de Modène, qui offrait de lui remettre

(1) Mem. dell' ab. Pasini. — Hist. de la guerre du 1741. — Maillebois. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Bocattini, tom. I. L.

en dépôt les trois petites places de Montalfonce, de Véragelo, et de Sestola, à condition qu'elles seraient rendues à la paix ; le roi le promit, et poursuivant sa route il arriva dans sa capitale, où il tint aussitôt un conseil composé de ses ministres et de ses généraux, afin de délibérer sur le projet d'entrer en Savoie, qu'on lui faisait envisager comme une marque d'intérêt due à la fidélité et à l'attachement des plus anciens sujets de la couronne, accablés sous le poids des contributions exorbitantes dont l'ennemi les surchargeait. Plusieurs voix se prononçaient toutefois ouvertement contre le dessein de passer les alpes dans une saison aussi avancée; mais le parti qui soutenait l'opinion contraire l'emporta, et l'on prit la résolution d'attaquer en même temps le Montcenis et le Petit-Saint-Bernard, pour pénétrer en Maurienne, et en Tarantaise. Le roi donna au lieutenant-général baron de Lornay le commandement, sous ses ordres, de la colonne qui devait prendre cette dernière route, et confia au lieutenant-général comte de Schullembourg la conduite des troupes dirigées sur la Maurienne. *An* 1742.

Dès que l'expédition fut résolue, tout le monde convint qu'il la fallait exécuter sans retard, et l'ordre fut aussitôt envoyé à deux régimens de dragons, à douze bataillons, et à une brigade de six

An 1742. pièces d'artillerie de filer dans le duché d'Aoste. Huit bataillons, un détachement de dragons et mille Vaudois, traînant à leur suite quelques pièces de canon, se réunirent à Suse, en même temps que l'avant-garde de monsieur de Lornay passait le Saint-Bernard, et s'avançait à Sext, le 16 septembre. L'ennemi campait à Moutiers; mais quoique pendant quinze jours le reste des forces piémontaises restât en deçà des alpes, leur avant-garde ne fut cependant point inquiétée à Sext; les Espagnols laissèrent passer à monsieur de Schullembourg le Mont-cenis sans obstacle; le 30, ce général arriva à Termignon, pendant qu'un détachement de la garnison de Suse, uni à six cents Vaudois, gagnait le col de la Roue, et la crête des montagnes sur la gauche de la vallée. Le 2 octobre, les Savoyards campèrent à Modane, et le 3, à Saint-Michel, en occupant Saint-Martin de Belleville.

Monsieur de Lornay s'avançait en Tarantaise avec la même facilité. Le 2 octobre, un détachement parti de Cormajeur monta aux Comballes, franchit l'allée blanche, descendit à Chapieux; et arriva à Beaufort, où il se réunit à un bataillon venu de Sext, comptant se diriger par le Cormet sur les montagnes de Montgirò, ou de Nave, et de tomber ainsi sur le flanc des

Espagnols. Le 6, Charles Emmanuel alla au camp de Saint-Maurice: il envoya un renfort à la colonne qui marchait depuis Beaufort, et il manda au comte de Schullembourg d'arriver, le 8, à Moutiers par Plan-villars et la montagne des Encombres. Le roi comptait attaquer les Espagnols; mais ils ne lui en donnèrent pas le temps (1). Le comte de Glimes, qui commandait en Savoie sous le nom de l'infant don Philippe, avait été porté par la faveur à une place à laquelle son mérite ne l'aurait jamais élevé; l'apparence seule du danger le consternait; il brûla ses magasins; et fuyant toujours devant les Piémontais (2), il se retira jusqu'à Montmeillan d'une part, et jusqu'à Fretterive de l'autre.

An 1742.

(1) Minutoli. — Malines. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

Charles ayant fait retourner monsieur de Schullembourg en Maurienne après la prise de Moutiers, campa à Conflans, où il fut rejoint par la colonne partie de Beaufort; le 10, il envoya un gros détachement dans les montagnes des Bauges, et dès le lendemain ce détachement occupa Annecy. On reçut en même temps la nouvelle de la prise d'Aiguebelle, où monsieur de Schullembourg entra après une légère escarmouche. Ce général y laissa une garnison de sept cents hommes, destinée à fermer l'entrée de la Maurienne; et le 13, il marcha à Sainte-Hélène, comptant passer le pont de

An 1742. Milliaret, et s'unir au roi, qui voulait attaquer Fretterive. C'était dans ce dessein que Charles, en partant de Conflans pour Grésy, détacha le baron du Verger à la tête de huit cents hommes, destinés à traverser la montagne du Temps de Tour, passer à Bellevaux, et se porter au col de Fresne. Cette précaution assurait la droite de l'armée, qui en campant, le 13, à Grésy, menaça la gauche des Espagnols. Monsieur de Glimes se replia à la hâte sur Montmeillan; et le monarque piémontais, maître des forts retranchemens de Fretterive, alla prendre position, le 14, à Saint-Pierre d'Albigny. Il était important de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître; Charles Emmanuel envoya un renfort à monsieur de Verger, avec l'ordre de se porter sur le flanc des Espagnols, en descendant le col du Fresne, et en marchant par la Thuille. Le 15, l'armée se porta à Cronet en présence de la position occupée par monsieur de Glimes avec vingt bataillons, et trois régimens de cavalerie, sans compter la maison militaire de l'infant. Ces forces étaient supérieures à celles des Piémontais: de bons retranchemens les couvraient, et la hauteur de l'ancien château de Montmeillan les protégeait. Cependant le général espagnol refusa encore de combattre, et se retira sous la protection du

fort de Barraux sur les terres de France; Charles le suivit jusqu'à la frontière, et occupa le même camp que l'ennemi abandonnait. En quinze jours de temps la Savoie se trouva ainsi entièrement évacuée; les auteurs du projet qui y avait amené le roi eurent un moment de triomphe, et ce monarque jouissait de la satisfaction la plus douce pour un bon prince; celle que lui procure l'expression volontaire de la reconnaissance et de l'amour publics. Un officier français, envoyé par le gouverneur de Grenoble, vint complimenter le roi, et le remercier de la délicatesse qui lui faisait respecter son ennemi refugié sur un territoire neutre; *je le dois au roi mon frère*, répondit Charles; *mais j'espère qu'il empêchera les Espagnols d'abuser de la position qu'ils occupent pour inquiéter ma frontière.* Ceux-ci, dès la fin d'octobre, entrèrent en cantonnemens. An 1742.

La saison froide et pluvieuse faisait beaucoup souffrir les Savoyards dans leur camp, et néanmoins la nécessité de donner des quartiers à ses troupes inquiétait Charles. Il se trouvait en présence d'un ennemi supérieur en forces, dormant en sûreté sur les terres d'un ami puissant, libre d'ailleurs d'attaquer d'un moment à l'autre, si la moindre négligence en favorisait l'occasion; le roi croyait impossible

An 1742. d'établir dans ces circonstances des cantonnemens sans s'exposer à de grands risques, ou sans fatiguer ses troupes par un excès de surveillance qui leur aurait fait regretter le camp. Cependant le mauvais temps continuel, le grand nombre de malades, et le vœu de plusieurs de ses officiers généraux décidèrent le monarque à renoncer à son propre avis : il forma une ligne de cantonnement, dont la droite s'appuyait à Chambéry, et passant par Saint-Bardolphe, Apremont, Mians, les Marches, et Francin, joignait la gauche qui depuis Sainte-Hélène et les Molettes s'étendait jusqu'à la Rochette, ayant derrière elle les quartiers de la Chavanne et de Saint-Pierre d'Albigny.

Le 29 octobre, l'armée se logea dans ces villages, et le roi prit son quartier à Chambéry; mais quoique dans deux heures de temps les différens corps pussent se réunir à Montmeillan, Charles éprouvait les plus cruelles inquiétudes, et après neuf jours, il fit de nouveau camper ses troupes sur deux lignes entre les Marches et Francin, en rappelant les détachemens restés dans les environs d'Annecy ou à Aiguebelle. On construisit des retranchemens sur le front de Bandière; on coupa les chemins qui y conduisaient; on éleva une redoute pour défendre le pont de Montmeillan; on ferma cette ville avec des barricades; et

prévoyant dès-lors le cas d'une retraite, on mit en état de défense Aiguebelle et Fretterive, à la tête des deux vallées de Maurienne, et de Tarantaise. Ces précautions ne tenaient pourtant point au projet de repasser les alpes ; Charles Emmanuel espérait sans doute de se soutenir l'hiver en Savoie, puisque informé du dessein où étaient les ennemis de marcher par leur gauche, et d'occuper le Genévois, le Chablais, et une partie du Faucigny, il se hâta d'assurer le passage de la Grotte ; donna l'ordre d'un armement général, et fit avancer une division qui se tenait en réserve à Suse. *An* 1742.

On était dans cette position, lorsque le marquis de Lasminas, destiné à remplacer le comte de Glimes, arriva le 5 décembre à Barraux. Ce nouveau chef mit l'armée en mouvement dès le 18, et côtoyant l'Isère jusqu'à la hauteur d'Apremont, il entra en Savoie, en longeant la droite de la position des Piémontais ; ses troupes cernèrent Apremont, défendu par deux cents cinquante hommes, qui se retirèrent dans le château, où ils capitulèrent le 22. Monsieur de Lasminas s'approcha alors de Chambéry, en faisant un second mouvement sur sa gauche, et le roi fit avancer une colonne à Saint-Bardolphe dans l'espérance de tomber sur son flanc. Cependant dès qu'il reconnut l'impossibilité de l'entâmer, il

An 1742. se décida à retourner en Piémont; il fit passer dans la Maurienne ses magasins avec les malades, et il envoya à Chiguin un détachement de cinq cents hommes, destinés à marcher, le 28, vers Conflans par les montagnes de Faverges.

Ce même jour, l'armée se mit en mouvement sur deux colonnes, et défila tambour battant en vue des Espagnols pour arriver à Montmeillan, d'où six bataillons et un régiment de dragons, destinés à passer par la Tarantaise, allèrent à Saint-Pierre d'Albigny; deux bataillons se dirigèrent à Saint-Jean de la Porte; et dix autres bataillons, avec un régiment de dragons, montèrent aux hameaux situés entre la Chavanne, Coisé et Maltaverne. L'arrière-garde, composée de tous les grenadiers et d'une brigade d'infanterie, resta entre Montmeillan et Harbin, en occupant Sainte-Hélène et les Molettes, pendant que l'artillerie filait sur Argentine.

Charles Emmanuel, croyant être suivi de près, voulut rester lui-même avec son arrière-garde; mais l'ennemi n'ayant paru qu'un moment, et en petit nombre, il en confia la conduite au baron de Lornay, et se rendit le soir à Maltaverne. Dès que la nuit survint, monsieur de Lornay prit le chemin d'Aiguebelle sans être inquiété. Les Espagnols ne s'avancèrent que le 30 à Fretterive et à Maltaverne;

ils attaquèrent, le premier de janvier, Rocheleplus, et après un combat, qui leur coûta cinq cents hommes, ils s'emparèrent de ce village; les Savoyards abandonnèrent alors Aiguebelle, et se replièrent à la Chambre par Épières, ou par les montagnes de leur droite depuis le col du Petit-Cocheron; le 2, ils arrivèrent a Saint-Jean de Maurienne. An 1745.

L'ennemi, qui ne s'était pas montré depuis la prise de Rocheleplus, s'avança, le 3, à Pontamafrey, et quoique on eût abattu le pont sur l'Arc, il pouvait, en gagnant les hauteurs, couper la retraite à l'arrière-garde piémontaise, si elle restait à Saint-Jean; monsieur de Lornay la conduisit à Saint-Michel; il occupa les hameaux de la Porte, de Vilette, et de Chatelard, car il lui était important de se soutenir dans la Maurienne, pour donner à l'armée le temps de passer le Mont-cenis que l'artillerie ne pouvait avoir franchi avant le 8. Cependant monsieur de Lasminas suivait le baron de Lornay à la tête de cinq mille hommes, et menaçait de tourner Saint-Michel, en marchant du côté de Valloire; le général savoyard envoya de ce côté un fort détachement; et le 5, il se replia à Saint-André. A peine entrait-il dans ce village, que les ennemis parurent à une petite distance dans le fond de la vallée, et sur les montagnes; repoussés par tout, ils

An 1743. revinrent à la charge, et l'escarmouche, qui dura jusqu'à la nuit, recommença avec le jour; enfin à deux heures après midi, l'engagement devint sérieux; mais il fut impossible aux Espagnols d'avancer. Cependant monsieur de Lornay reçut l'avis, durant le combat, que la colonne qui se retirait par la Tarantaise, était rentrée en Val-d'Aoste, et que les ennemis qui l'avaient suivie jusqu'au pied du Saint-Bernard, passaient dans la vallée de Tigne, et se disposaient à traverser le mont Iséran, qui les conduisait directement à Termignon. Quoique la montagne de Vanoise dût être difficile dans la saison, le général piémontais éprouvant de justes inquiétudes, fit occuper Termignon sur le champ, et se disposa à y conduire toutes ses troupes. Ce mouvement rétrograde ne pouvait qu'être embarrassant; la proximité des Espagnols ôtait l'espérance de le leur cacher, et la supériorité de leurs forces leur donnait la facilité d'attaquer avec avantage: il n'y avait pourtant point à hésiter: monsieur de Lornay envoya ordre aux détachemens placés sur la montagne de descendre à Saint-André, une heure avant minuit, et cet ordre s'exécuta avec un bonheur qu'on osait à peine espérer; l'ennemi trompé par les feux qu'on eut soin de redoubler à tous les postes, n'inquiéta point les Savoyards, qui arrivèrent à

Termignon le matin du 8; les restes des magasins furent transportés ce jour même de Lanslebourg à la Novalaise, et le 10 monsieur de Lornay monta le Mont-cenis. An 1743.

La retraite des Piémontais par la Tarantaise n'avait pas été sans difficultés; ils arrivèrent, le 29 décembre, à Conflans, où ils attendirent la colonne qui traversait les Bauges avec des peines infinies; le général du Verger recueillit cette troupe, et se replia à Moutiers, le 31, après avoir établi un détachement à Aigueblanche; mais ce poste ayant été attaqué, le premier janvier, en même temps qu'un corps d'Espagnols, marchant par Le-Plan des morts et par la montagne du Cornet, menaçait les derrières de Moutiers, les Savoyards, quoiqu'ils eussent remporté l'avantage à Aigueblanche, prirent la route du Petit-Saint-Bernard, et repassèrent les alpes, en abandonnant une partie de leurs magasins. On ne saurait disconvenir que cette campagne d'hiver, inutile au succès de la guerre, coûta aux Piémontais, par la fatigue et les privations, plus d'hommes qu'une bataille perdue. C'est peut-être la seule faute militaire qu'on puisse reprocher à Charles Emmanuel; il se la reprocha lui-même long-temps, car il eut le regret d'apprendre que son entrée en Savoie avait fait le malheur des habitans de cette pro-

An 1743. vince, que les Espagnols à leur retour traitèrent avec une rigueur proportionnée à la joie imprudente qu'ils avaient montrée à leur départ (1). L'on a dit (2), qu'un homme auquel le palais de l'infant à Chambéry était bien connu, s'offrit d'enlever ce prince, mais que Charles prévoyant qu'il ne tirerait aucun avantage de la possession de cet illustre prisonnier, refusa de l'exposer aux dangers inséparables d'une telle entreprise.

(1) Mem. dell' ab. Pasini. — Minutoli. — Malines. — Mémoires pour servir à l'hist. d'Europe. — Becattini, tom. 1.

(2) Storia dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 6.

En arrivant en Piémont, le roi donna des quartiers aux troupes qui avaient le plus souffert, et il envoya les autres dans l'état de Parme, où commandait le lieutenant général comte d'Apremont; il ordonnait en même temps les préparatifs nécessaires pour la nouvelle campagne qu'il était résolu de faire avec les Allemands, quoique à peine revenu dans sa capitale, la cour d'Espagne lui eût offert, par l'entremise de celle de France, des propositions fort avantageuses. Charles était libre d'embrasser ce parti par la nature même de ses liaisons avec la reine de Hongrie, et il n'espérait pas dans l'alliance de cette princesse les avantages que ses ennemis lui promettaient; mais il calcula le danger auquel il s'exposerait, si la puissance de la maison de Bourbon, déjà si formidable, s'étendait davantage en Italie; il n'oubliait point dans sa gloire, que son influence politique tenait moins

à sa force, qu'à la situation de ses états, et à la position relative des Français et des Allemands; perdre un de ces deux puissans voisins sans devenir très-puissant lui-même, c'était reculer de deux siècles, c'était remettre sa maison à la place où elle était avant Charle-Quint et François premier. D'après ces principes, le roi ne prêta l'oreille aux ouvertures qui lui étaient faites, que pour décider le cabinet de Vienne aux sacrifices qu'il prétendait comme conditions de l'alliance définitive que l'Angleterre sollicitait. Charles venait de déclarer qu'il remettait à l'arbitrage de cette puissance la décision de ses demandes à l'Autriche, pourvu que la cour de Londres se rendît garante du traité. Cette marque de confiance assura l'intérêt du gouvernement anglais à Charles Emmanuel, et ce fut par suite de cette puissante médiation qu'on signa enfin à Worms, le 14 septembre 1743, le traité, portant que le roi de Sardaigne, en reconnaissant l'ordre de succession établi dans la maison d'Autriche par la loi de la pragmatique sanction, renoncerait en faveur de la reine de Hongrie à ses droits sur le Milanais, et s'engagerait à défendre la Lombardie avec quarante-cinq mille hommes. La reine promettait de joindre à cette armée trente mille hommes de ses troupes; elle cédait à perpétuité à la maison de Savoie le *An* 1743.

An 1743. comté d'Anghéra ou haut Novarais, l'Oltrepô, ou Pavesan, Plaisance avec la partie du Plaisantin sur la gauche de la Nura, et le marquisat de Final. Le roi d'Angleterre s'obligea de tenir pendant la durée de la guerre une flotte dans la méditerranée, et assura à Charles Emmanuel, jusqu'à la conclusion de la paix, un subside annuel de quatre millions de livres piémontaises.

A la nouvelle de ce qui s'était passé à Worms, le roi de France rappela l'ambassadeur qu'il tenait encore à Turin, et déclara la guerre à Charles (1). Le 25 octobre, Louis XV conclut à Fontainebleau un traité d'alliance avec l'Espagne; ces deux puissances y réglèrent le sort des états autrichiens en Italie, et convinrent de rendre à la France le pays qu'elle avait cédé au Piémont par l'article quatrième du traité d'Utrecht (2).

Avant de suivre la narration des évènemens auxquels donna lieu la réunion de la maison de Bourbon contre les confédérés, nous devons rendre compte de quelques faits, sur lesquels il est important d'arrêter le lecteur.

(1) Minutoli. — Hist. de la guerre de 1741. — Mém. pour servir à l'histoire de l'Europe.

(2) Flassan, 6.e pér., liv. 4.

CHAPITRE XC.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Les armées prennent des quartiers en Italie. — Ordres donnés par la cour de Madrid au comte de Gages. — Combat de Camposanto. — Mort du général commandant les Piémontais. — Les Français réunis aux Espagnols menacent la frontière du roi de Sardaigne. — Mouvement de troupes vers les alpes. — Attaque de la vallée de Vraïta. — Combat de Bellin renouvellé trois jours de suite sans succès. — Retraite de l'armée des Bourbons. — Les Savoyards entrent en cantonnemens. — Coup d'œil sur les évènemens militaires d'Italie. — Le prince de Conti destiné au commandement de l'armée française. — Plan de la nouvelle campagne. — Préparatifs du roi de Sardaigne pour défendre Nice. — Le marquis de Suse y commande. — Construction des lignes de Villefranche. — Force et disposition des Piémontais sur cette partie de leur frontière. — Les Français passent le Var. — La ville de Nice ouvre ses portes. — Mouvemens des alliés. — Attaque des retranchemens de Villefranche. — Relation de cette

journée. — Les lignes sont forcées, le marquis de Suse est pris. — Retraite des Savoyards sur Oneille. — Les alliés s'emparent du château de Villefranche, et de Montalban. — Discussions entre le prince de Conti, et le marquis de Lasminas. — On convient d'en remettre la décision aux deux cours de Versailles et de Madrid. — Les Espagnols s'emparent d'Oneille. — L'ordre arrive à l'armée combinée d'attaquer le Piémont par le Dauphiné. — Fin de la campagne.

An 1743. Dès que l'invasion de la Savoie par l'infant don Philippe eut rappelé le roi de Sardaigne à la défense de ses propres états, l'armée espagnole retirée à Foligno s'était avancée à Rimini. Le comte de Traun aurait voulu marcher à sa rencontre ; mais monsieur d'Apremont, qui commandait les Piémontais, opina pour rester dans la position que l'on avait prise à Collegaro, et son opinion fut adoptée dans un conseil de guerre. Il y eut une vive escarmouche à Craspésano, d'où les Espagnols chassèrent les alliés, et que ces derniers ne tardèrent pas à reprendre. On resta ensuite à s'observer jusqu'au 15 novembre, jour du départ des Piémontais, qui prirent d'abord leurs quartiers entre le Panaro et Modène, et qui passèrent peu de temps après dans les

états de Parme. Les Autrichiens choisirent des cantonnemens entre La-Mirandole et Carpi. Deux mois se passèrent ainsi tranquillement (1). *An* 1743.

(1) Minutoli. - Becattini, tom. I.

Cependant le comte de Gages avait reçu, avec le commandement de l'armée, l'ordre de chercher l'ennemi, et de le combattre; mais ce général, calculant que le succès le plus heureux d'une journée ne pourrait pas lui procurer un établissement dans la Lombardie, où l'ennemi occupait des places impossibles à prendre pendant l'hiver, et qu'au contraire la perte d'une bataille entraînerait celle de l'Italie entière, fit à sa cour des remontrances répétées sur le danger auquel la résolution prise dans le conseil de Madrid exposait les vrais intérêts de l'infant, et peut-être ceux du roi de Naples; mais Philippe V, loin d'agréer les raisons de monsieur de Gages, lui enjoignit formellement d'obéir, ou de remettre le commandement au plus ancien des lieutenans-généraux, s'il jugeait l'entreprise trop difficile. Le parti d'une aveugle obéissance était le seul qui restait. Le 2 de février, l'armée espagnole quitta le Bolonais, et marcha vers le Panaro (2). A la nouvelle de ces mouvemens, les Piémontais levèrent leurs quartiers, et s'étant joints aux Allemands, prirent position, en appuyant leur droite à la chaussée du Panaro, et en poussant leur

(2) Maillebois. - Malines. - Mem. dell'ab. Pasini.

An 1743. gauche vers le canal Bonporto (1). Monsieur de Gages, ayant dispersé les partis qu'il rencontra en route, s'avança sur le Panaro, jeta deux ponts en face du village de Camposanto, passa la rivière la nuit du 4 février, et le 6, il fut reconnaître la position des alliés. Elle était tellement avantageuse, que n'osant pas l'attaquer, il retourna le même jour à Camposanto. Ici les mémoires qui devraient nous servir de guide, et d'appui sont en opposition; monsieur de Maillebois dit, que le comte de Gages trompa les généraux ennemis, et les attira vers lui à dessein de les combattre, sans donner cependant aucun détail sur ses mouvemens, ni sur ses mesures qui devaient les amener à ce but; les écrivains piémontais assurent au contraire que les Espagnols ne songeaient qu'à repasser le Panaro, et à se retirer, lorsqu'on les attaqua; nous n'oserions prononcer entre ces deux opinions; ou peut-être croirions-nous devoir adopter celle de l'auteur français, quoique non développée, et malgré l'intérêt qu'il ne déguise pas en faveur de monsieur de Gages; mais un officier espagnol, qui eut part à l'action, et qui, se trouvant à la suite de l'état-major, doit en avoir connu les projets, affirme que l'on comptait repasser sur la gauche de la rivière, aussitôt que les équipages auraient défilé sur les ponts; il ajoute

(1) Minutoli.

que la journée du 7 ne suffit pas toute entière à leur passage, et que par cette seule raison l'armée se trouvait encore à Camposanto, lorsque les alliés en approchèrent le matin du 8 (1). An 1743.

Dès que le comte de Gages fut retourné de Bonporto à Camposanto, la résolution de le combattre fut prise dans un conseil de guerre, et on la suivit sans retard (2). On trouva l'armée espagnole rangée en bataille; sa droite, où était toute la cavalerie, se rapprochait d'une digue, pour toucher à laquelle il avait fallu placer neuf escadrons obliquement, et ces escadrons se trouvaient par là fort exposés. Le comte de Traun avait rangé son armée sur deux lignes, en plaçant toute la cavalerie à la gauche; il ordonna à dix-neuf escadrons de s'avancer vers la digue, pour déborder la cavalerie ennemie, en même temps que l'infanterie légère, placée entre les deux lignes, se porterait rapidement sur le terrain que quittaient les dix-neuf escadrons: ainsi le mouvement de cette infanterie légère que monsieur de Maillebois suppose avoir été la suite des évènemens du combat, était concerté avant l'action. Monsieur de Traun ne doutait pas de l'avantage que remporteraient ses dix-neuf escadrons sur les neuf escadrons ennemis : il se proposait d'attaquer la droite de l'infanterie espagnole, dont le

(1) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

(2) Minutoli.

An 1743. flanc se serait trouvé découvert; et il calculait enfin que le moindre désordre devait être fatal aux Espagnols acculés à la rivière, sur laquelle ils n'avaient que deux ponts.

C'était midi, lorsque la cavalerie des alliés, dévançant l'infanterie, arriva en face de la digue, et commença le mouvement de conversion pour occuper le terrain qui lui était assigné; ce moment était décisif; le lieutenant-général espagnol de Sayve en jugea en militaire intelligent, et ordonna aux deux régimens qui se trouvaient près de lui de charger les alliés à l'instant même; la cavalerie autrichienne, mal commandée par le général Peysberg, s'était avancée, non en ligne, mais en quart de cercle, ou en demi-lune; elle fut prise sur le temps, et ayant voulu arrêter les Espagnols, en faisant feu de ses mousquetons, cette faute acheva de la mettre en désordre; le général Peysberg fut tué, et ses escadrons prirent la fuite. Monsieur de Traun espéra de rétablir le combat à la tête de sa seconde ligne; mais un corps de mousquetaires espagnols venait se placer sur son passage avec beaucoup de hardiesse, et le feu de cette infanterie ayant éclairci les rangs des cavaliers autrichiens, les dragons espagnols, accourus de l'aîle gauche, les repoussèrent. Pendant que la cavalerie combattait;

le comte d'Apremont s'était avancé à la tête de la première ligne d'infanterie; le général Macdonal, qui commandait le centre des ennemis, vint à sa rencontre, et après quelques décharges de mousqueterie on s'aborda à la baïonnette: le carnage était horrible, et l'avantage indécis, lorsque le comte de Gages tira trois bataillons de son aîle gauche, et les porta sur le flanc des alliés; monsieur d'Apremont voulut se replier, et il en donna l'ordre; mais atteint d'un coup mortel (a) au moment où sa présence était le plus nécessaire, les troupes qu'il commandait furent culbutées, et coururent se refugier derrière la seconde ligne. An 1743.

Le baron de Leutron ne crut pas devoir attendre qu'on l'attaquât: il fit battre la charge, et se précipita sur les Espagnols, qui affaiblis et fatigués, reculèrent devant lui: un bataillon enfermé dans une cassine se rendit prisonnier: monsieur de Macdonal vivement pressé se retira a son tour derrière sa seconde ligne: le général piémontais l'attaqua; mais la nuit était sombre; on ignorait

(a) Louis d'Allinges comte d'Apremont, gouverneur et lieutenant général du comté de Nice, général des galères de Savoie. Le roi en apprenant sa conduite au combat de Camposanto, le nomma son grand écuyer et chevalier de l'ordre de l'Annonciade: mais il ne put jouir de ces nouvelles faveurs: il mourut de ses blessures à Modène, le 22.

An 1743. la position des Espagnols sur un terrain que l'on ne connaissait point, et monsieur de Leutron ne crut pas pouvoir pousser plus loin son avantage; le comte de Traun, satisfait d'avoir balancé celui que les ennemis avaient eu au commencement de la journée, ordonna de se former en bataille sur le terrain que monsieur d'Aprémont avait occupé le matin. De part et d'autre on profita de la nuit pour se retirer; les Espagnols repassèrent le Panaro, et reprirent la route de Boulogne; les alliés retournèrent à Bonporto, d'où les Piémontais tardèrent peu à reprendre leurs quartiers dans le Parmesan. Les Autrichiens restèrent sur le Panaro (1). Ainsi le combat de Camposanto, qui coûta la vie à six mille hommes, n'eut pas plus de conséquence qu'une légère rencontre. Chacun des deux partis s'attribua la victoire: on chanta à Turin, à Vienne et à Madrid des *Te Deum* solennels, pour rendre grâce au Dieu des armées d'une victoire aussi incertaine qu'inutile.

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.- Malines. — Mem. dell' ab. Pasini.

Le roi de Sardaigne, dont les troupes avaient considérablement souffert à Camposanto, dut surtout regretter la perte de cette journée, dans la circonstance où Louis XV était près de se déclarer contre lui; heureusement les Espagnols, toujours lents à entreprendre, laissèrent passer le printemps et l'été même, sans faire

le moindre mouvement sur la frontière du Piémont, et ce ne fut qu'après avoir été joint par quinze mille Français que l'infant don Philippe mit ses troupes en mouvement. Il retira d'abord celles qui se trouvaient en Tarantaise, et il augmenta ses forces en Maurienne, comme s'il avait eu le projet d'attaquer le Mont-cenis. Cependant Charles Emmanuel craignait que son dessein ne fût de passer le col du Galibier avec l'infanterie, pour joindre dans le Briançonnais la cavalerie qui s'y rassemblait. Dans cette idée, le roi réunit son armée entre Pignerol et Coni, afin d'être à portée d'accourir dans celle des vallées que l'ennemi tenterait de forcer; les ordres furent donnés en conséquence aux troupes et aux milices; on rappela la division, que le baron de Leutron commandait à Parme; on tira des détachemens considérables des garnisons du Piémont ou du duché d'Aoste; et on établit la ligne des quartiers aux débouchés des alpes, en poussant sur les montagnes des postes d'observation. An 1743.

Cependant l'amirail Matheus, qui commandait la flotte anglaise dans la méditerranée, prétendait que l'ennemi attaquerait le comté de Nice, et demandait qu'on y envoyât des forces capables de le défendre. Il était sans doute important de se soutenir à Nice, soit pour ménager un port à la flotte, qui seule

An 1743. gênait l'arrivée des convois espagnols ; soit pour fermer la route de Gênes, qui conduit directement aux frontières du Milanais ; mais Charles voyant réunir des magasins considérables dans le Briançonnais, et dans la vallée de Queyras, sans qu'on en fît, ni dans celle de Barcelonnette, ni en Provence, jugea mieux des desseins de la maison de Bourbon, et sans contredire ouvertement aux desirs d'un allié nécessaire, il réussit à gagner assez de temps, pour que l'évènement prouvât la justesse de son calcul (1). En effet, les premiers mouvemens des Français et des Espagnols décelèrent leurs vues ; ces derniers avaient traversé le Galibier, comme le prévoyait Charles, et le 8 de septembre, ils s'approchèrent de Château-Dauphin. Des discussions survenues entre le marquis de Lasminas et le comte de Marcieux général français sur l'exécution des opérations concertées, laissèrent au prince piémontais le loisir de mettre sa frontière en bon état de défense ; il prévit avec raison, que les efforts les plus sérieux seraient dirigés contre la vallée de Vraïta ; il en fortifia tous les passages, et il établit à Villars le centre de sa ligne, et son quartier.

(1) Minutoli. — Millot, tom. 4, liv. 6. — D'Arnex. Mém. relatifs à la guerre de 1742. - Becattini, tom. 1.

Le 4 octobre, les Espagnols marchèrent à La-Chanal, par le col de l'Agnel, en même temps que les Français y

arrivaient par le col de Saint-Véran (1). Leurs forces réunies étaient de trente mille hommes (2) : ils campèrent sur trois lignes, occupèrent plusieurs postes en présence des Savoyards, et depuis le 4 jusqu'au 6, on fit des deux côtés les dispositions qu'on jugea utiles à l'attaque, ou à la défense de la ligne, que Charles Emmanuel avait lui-même choisie. Le 7, monsieur de Lasminas marcha le long de la vallée, à la hauteur du premier hameau de Bellin, nommé la Rua-de-l'église, et séparant en cet endroit les Français des Espagnols, il fit avancer les premiers à la montagne de Corbière, pendant que les seconds, suivant la droite de la vallée, côtoyèrent le vallon de Fiontroussé, où ils s'arrêtèrent, en détachant deux mille hommes, pour attaquer la hauteur de Bellin; les Piémontais y étaient en force : le combat fut vif: ils se soutinrent dans leur poste, et l'on passa le reste du jour ainsi que la nuit suivante à s'observer réciproquement.

An 1743.

(1) Mem. dell' ab. Pasini. -- Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

(2) Maillebois.

Monsieur de Lasminas en profita pour combiner une nouvelle attaque : il plaça sur les montagnes les plus rapprochées de la position des Savoyards quatorze pièces de canon, qui dès le matin du 8 commencèrent un feu très-vif contre les retranchemens dont ils s'étaient couverts. Les troupes qui occupaient la vallée s'avancèrent en ordre de combat,

An 1743. en attendant le résultat des mouvemens qui s'exécutaient sur leurs flancs par les montagnes. A neuf heures du matin, la colonne qui s'était dirigée sur les hauteurs de la gauche renouvella avec aussi peu de succès que la veille l'attaque de Bellin. Les Français qui avaient un plus long chemin à faire avant d'arriver aux Savoyards, n'engagèrent le combat que cinq heures après, et furent repoussés, malgré le courage brillant qu'ils firent paraître; le roi de Sardaigne se montrant aux postes les plus dangereux, animait ses soldats par son exemple, et faisait sans cesse relever par des troupes fraîches celles qui avaient le plus souffert; le général espagnol de son côté ne perdait pas l'espérance de vaincre : il attaqua de nouveau, le matin du 9, les hauteurs de Bellin avec plus de forces et plus de vigueur que les journées précédentes; mais repoussé encore, il se replia, le 10, à La-Chanal. Il ne se serait peut-être pas désisté de son entreprise, malgré le mauvais succès de ses premières tentatives, sans la quantité de neige qui tomba le 11, et qui menaçait de lui ôter tout moyen de retraite: le danger était pressant; il se voyait resserré entre les alpes et l'armée piémontaise, de manière à tout craindre, et il jugea ne plus devoir différer son départ: il ne rentra cependant en Dauphiné qu'après

avoir souffert considérablement. L'infant don Philippe perdit une grande partie de ses équipages, et toute son argenterie; le roi la lui fit rendre : mais les troupes légères et les milices qui avaient suivi les ennemis s'enrichirent de butin : on s'empara de douze pièces de canon, et de plus de quatre cents mulets (1). Charles ne vit pas plutôt ses frontières rassurées, qu'il distribua les quartiers d'hiver à son armée, après avoir envoyé un renfort à Nice, où l'ennemi aurait pu tenter de porter la guerre (2). Le 14 octobre, Charles Emmanuel partit pour Turin : il fut reçu sur sa route avec des transports de joie, et avec l'expression d'une reconnaissance proportionnée à l'inquiétude qu'avait inspiré l'entrée de l'armée ennemie en Piémont. Les habitans de Turin se distinguèrent surtout par les sentimens qu'ils firent éclater dans cette occasion (3).

An 1743.

Pendant que ces évènemens se passaient aux confins de l'Italie, les Espagnols éprouvaient dans le centre de ce beau pays des revers plus grands encore; ils se retirèrent une seconde fois jusqu'à Fano, en présence du comte de Traun, sans livrer un seul combat, et le prince de Lobkowits ayant pris le commandement de l'armée autrichienne, les poussa jusqu'à la frontière de l'Abruzzo, dès les premiers mois de l'an 1744 (4). Ce

An 1744.

(1) Minutoli. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) D'Arnez.

(3) Minutoli.

(4) Histoire de la guerre du 1741. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. primo.

An 1744. nouveau général manqua à Velletri l'occasion de faire prisonnier le roi de Naples avec une partie de son armée. Il n'est pas de notre sujet de suivre les évènemens militaires qui eurent lieu dans cette partie de l'Italie : la campagne qui va s'ouvrir en Piémont nous y ramène avec un intérêt d'autant plus grand, que les ennemis de Charles Emmanuel, commandés cette année par un chef que sa naissance royale distinguait encore moins que son mérite, vont agir d'après un plan habilement conçu, et vaillamment exécuté. On déploya de part et d'autre les ressources qu'offrent à la guerre le courage et les talens. Le prince de Conti, supérieur en forces au roi de Sardaigne, et ayant l'avantage qu'assurent les manœuvres offensives quand on peut, comme à travers les alpes, choisir ses points d'attaque sur une ligne de plus de cent lieues, éprouvait trop souvent de la part des généraux espagnols, et même de sa propre cour, des contradictions qui l'arrêtaient. Le roi Charles marchant en personne à la tête de son armée, et maître dans l'exécution de ses volontés, comme un souverain seul peut l'être, trouva souvent dans cet avantage de quoi balancer ceux de son ennemi.

D'après le plan convenu entre les cours de Versailles et de Madrid, leur armée

marcha sur la fin de janvier vers la Provence, en laissant en Savoie quatre mille hommes, qui abandonnant la Tarantaise et la Maurienne, se placèrent entre Aiguebelle et Montmeillan (1). Ces mouvemens ne laissaient aucun doute sur les projets des Bourbons ; il était visible que leur dessein était d'entrer dans le comté de Nice; mais il ne paraissait pas également sûr, s'ils chercheraient à pénétrer en Italie par le col de Tende, ou s'ils comptaient suivre le littoral, pour prendre à leur choix la route des Langhes, qui conduit à Mondovi, ou celle de la Boquette, qui va directement à Alexandrie.

An 1744.

(1) Maillebois. — Becattini. — Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe.

Le projet de pénétrer en Italie par l'état de Gênes semblait devoir être celui que les ennemis préféreraient, dans la circonstance où la crainte seule retenait les Gênois de se déclarer en leur faveur. Ces républicains avaient inutilement réclamé contre l'article du traité de Worms, par lequel Marie Thérèse cédait Final à Charles Emmanuel; leurs plaintes étaient fondées ; ils avaient acheté Final du père de la reine de Hongrie, et sans doute on ne pouvait le leur enlever sans injustice ; mais leur droit ne tenait pas contre la force : la cour de Vienne s'excusa sur la nécessité de satisfaire à celle de Turin, qui invoquait sur Final des droits que

An 1744. l'aliénation faite par l'empereur Charles ne devait pas prescrire, et les Anglais, maîtres de la mer, répondaient aux plaintes des Génois par des menaces.

Quelle que fût la route que les armées de France et d'Espagne réunies en Provence auraient choisie pour pénétrer en Italie, il leur fallait toujours s'emparer de Nice, et le roi de Sardaigne voulut, si non défendre cette ville, ouverte depuis long-temps, du moins défendre les hauteurs environnantes. Monsieur d'Audibert, officier d'un mérité reconnu, fut chargé par Charles Emmanuel de tracer une ligne de retranchemens sur les montagnes, auxquelles Nice est appuyée, et cet officier s'étant rendu sur les lieux au commencement de février, fortifia sans perte de temps les hauteurs de Villefranche, depuis Montalban jusqu'à la Turbie et jusqu'à Notre-Dame du Laghetto. Les retranchemens étaient bien entendus; six batteries de canon croisaient leur feu sur toute la longueur de la ligne, et l'on avait eu soin de ménager des retirades sur tous les points où la montagne paraissait d'un moins difficile accès. Les Anglais prêtèrent une partie de l'artillerie nécessaire à cette position, que quatorze bataillons devaient défendre (1).

L'infant don Philippe était arrivé à Aix, aux premiers jours de mai; le prince de Conti s'y rendit le 18: le 26, ayant

(1) Minutoli. — Relat. manuscr. de la prise des retranchemens de Villefranche. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Mem. dell' abate Pasini.

laissé la cavalerie dans ses cantonnemens, ils s'approchèrent du Var à la tête de tous les dragons, et de l'infanterie. Le général français ne doutait pas que le roi de Sardaigne n'accourût avec toutes ses forces pour lui disputer le passage du Var, et du Paglion; il paraissait essentiel de prévenir son arrivée (1), et il hâta sa marche. Cependant Charles Emmanuel n'avait pas quitté le Piémont, et s'était borné à envoyer vingt-trois bataillons dans le comté de Nice. Neuf de ces bataillons furent placés, sous les ordres du comte de la Roque (a), entre Sospello et Castiglione, autant pour fermer la vallée de la Roya, et le chemin du col de Tende, que pour menacer le flanc des ennemis, s'ils attaquaient les retranchemens de Villefranche. Des quatorze bataillons que le marquis de Suse (b) frère du roi commandait, et qui étaient chargés de défendre ces retranchemens, sept campaient entre Castellet, Limier, Montleuse et Montegros, six entre le Montgarache et Montalban, et un enfin sur la hauteur du Cayre, entre Castellet et la mer, formant une équerre avec le reste

An 1744.

(1) Saint-Simon.

(a) Charles Caquéran, comte de la Roque, depuis maréchal de Savoie.

(b) Victor François de Savoie, fils légitimé de Victor Amédée II, et de la comtesse de Verrue.

An 1744. des troupes. Les Piémontais n'entretenaient sur le Var que des postes d'observation, qui se retirèrent après une légère escarmouche, et les alliés, ayant jeté deux ponts sur ce fleuve, l'un à la hauteur d'Apremont, l'autre à Saint-Laurent, le passèrent le premier avril.

Le marquis de Suse, après avoir fait transporter ses magasins dans l'enceinte des fortifications, permit aux syndics de Nice d'envoyer les clefs de la ville à l'infant. Le 3, don Philippe et le prince de Conti campèrent au bord du Paglion, en face de la position des Savoyards (1). Ils ne se dissimulèrent point les difficultés qu'ils auraient à surmonter pour vaincre, et le prince français jugea en homme habile, qu'il fallait déloger les Piémontais de Castiglione et de Sospello, avant d'attaquer les retranchemens de Villefranche ; il manœuvra en conséquence; de forts détachemens se portèrent sur les hauteurs entre la Turbie et Paglion, et menacèrent le flanc de la position de monsieur de la Roque, qui se retira à Savourge (2). Les Français appuyaient leur droite à Cimier, et leur gauche à Saint-André, en occupant Falicon (3); ils se mirent en mouvement, et la nuit du 13, ils marchèrent sur six colonnes pour attaquer les Savoyards ; mais à peine la tête de ces colonnes avait-elle passé le Paglion qu'un violent orage

(1) Relation de la prise des retranchemens de Villefranche. - Relazione dell'attacco de' trinceramenti di Villafranca. - Minutoli. - D'Ernes.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. -- Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe.

(3) Relation de la prise des retranchemens de Villefranche.

en grossit subitement les eaux au point, que huit bataillons se trouvèrent séparés de l'armée, et exposés pendant plusieurs heures au danger d'être enlevés, si les Savoyards, qui éprouvaient eux-mêmes les plus grandes souffrances, eussent pu avoir connaissance de cet évènement; ils l'ignorèrent; et avant le nouveau jour les ennemis retournèrent à leur camp avec plus de perte que s'ils eussent combattu (1). An 1744.

L'entreprise fût retardée de peu de jours. Le 19, les Français et les Espagnols attaquèrent, du côté de Montleuse et de Cayre, les postes avancés des Piémontais; la journée entière se passa en escarmouches, et le soir l'armée se forma de nouveau sur six colonnes pour attendre le signal du combat. Trois fusées parties de Nice le donnèrent; les Français et les Espagnols marchèrent avec une intrépidité égale sur les points qui leur étaient indiqués. L'attaque commença par la droite des Savoyards contre la cassine Thaon, où le colonel Keller était enfermé avec son bataillon, qui se défendit courageusement; mais par une imprévoyance impardonnable on n'avait pas assez pourvu ce poste de munitions de guerre, et monsieur Keller, ayant consumé jusqu'à sa dernière cartouche, et se trouvant cerné, mit bas les armes après deux heures de résistance. Les

(1) Saint Simon. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Mem. dell'abate Pasini.

An 1744. alliés ne cessèrent pas le feu contre ce poste; il était essentiel de faire croire qu'il se défendait encore, pour tomber inopinément sur le flanc des Piémontais; attaqués de front vers Montalban; le stratagême réussit: pendant qu'une colonne, marchant droit aux retranchemens, y pénétrait, et enlevait, le sabre à la main, deux batteries, un autre corps tourna le plâteau de Villefranche, et coupa toute retraite à quatre bataillons (a) qui s'y trouvaient; l'officier qui les commandait tenta faiblement de se faire jour à travers les ennemis; repoussé, et pressé de toutes parts, il se rendit prisonnier de guerre.

Le marquis de Suse ne montra à cette occasion ni sa prévoyance ordinaire, ni l'activité qui le caractérisait; il sortit à peine de la cassine où il était logé, lorsque les ennemis avaient déjà remporté tant d'avantages; et comme il marchait avec un seul aide de camp vers le plâteau de Villefranche, il fut fait prisonnier.

Les Espagnols, conduits par monsieur de Camposanto, arrivèrent dans ce temps au Montgarache, que le régiment de la Marine défendait; ils furent repoussés avec perte, quoique un bataillon des troupes anglaises eût été culbuté dans Villefranche.

(a) Fusiliers, Aoste, la Reine, et Sicile.

La droite des Savoyards, attaquée plus tard, ne l'avait pas été moins vivement; les Français emportèrent le retranchement de Montleuse la baïonnette au bout du fusil; cependant le feu d'une batterie qui ne cessait de tirer sur leur flanc les empêcha de profiter de leur premier avantage, et d'approcher d'un second retranchement, derrière lequel les Piémontais se jetèrent. Le chevalier de Sinsan qui les commandait depuis le malheur arrivé au marquis de Suse, se montrait par tout où le danger pressait le plus; s'il n'avait pu sauver Montleuse, il se persuadait du moins qu'on ne le chasserait pas aisément de sa seconde position, et il se hâta d'en détacher trois bataillons destinés à renforcer sa gauche, où le feu était très-vif, et pour laquelle il éprouvait une juste inquiétude; mais ces troupes ne purent arriver à leur destination, ayant trouvé Castellet occupé par l'ennemi. An 1744.

Les Piémontais, quoiqu'ils eussent perdu plusieurs postes à leur centre, se soutenaient pourtant encore; le comte Danois, à la tête de sa colonne, se trompa de chemin, et tomba sous le feu d'une batterie qui lui causa une perte considérable, et l'obligea de se jeter sur la colonne du marquis de Castelar; ces colonnes réunies renouvellèrent jusqu'à six fois sur ce point l'attaque des retranchemens;

An. 1744. mais plus leurs efforts étaient grands, plus la résitance était soutenue; la valeur des alliés s'irritait de tant d'obstacles, qu'un premier succès ne leur avait pas laissé prévoir; las de perdre inutilement du monde en face de la retirade du Montgarache, ils en renouvellèrent l'attaque, et déjà ils en étaient fort près, lorsqu'une troupe de volontaires, conduite par le chevalier de Thaon, fondit sur eux avec le courage du désespoir, les mena battant jusqu'aux premiers retranchemens du Montgarache, et sans leur donner le temps de se reconnaître, les culbuta de cette montagne dans le Paglion. Un étendard des dragons de Languedoc tomba au pouvoir de cet officier; mais le succès de sa hardiesse fut surtout utile en ce qu'on reprit dans les premiers retranchemens un entrepôt de munitions de guerre que l'ennemi n'y avait pas découvert; les gibernes des Savoyards s'étant regarnies de cartouches, le combat prit une nouvelle vigueur (1); le prince de Conti fit avancer les troupes de sa réserve; monsieur de Sinsan concentra les siennes dans la partie intérieure de ses fortifications (2): il devint impossible de l'en chasser, et à une heure avant midi l'attaque en fut suspendue (3).

L'infant et le prince de Conti voulaient la renouveller le lendemain; monsieur de Sinsan n'aurait pu l'attendre sans

(1) Relaz. dell' attacco de' trinceramenti di Villafranca. -- Relation de la prise des retranchemens de Villefranche. -- Mem. d'un Borghese di Rivoli.- D'Ornez.- Minutoli. Saint-Simon.-Mém. pour servir à l'hist. d'Europe.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

(3) Relaz. dell'attacco de' trinceramenti di Villafranca. — Malines. — Mem. dell' abate Pasini.

imprudence; il se décida, d'après l'avis d'un conseil de guerre, à profiter de la nuit pour descendre à Villefranche, et s'y embarquer sur la flotte anglaise qui transporterait ses troupes à Oneille; il ne laissa que des faibles détachemens dans les châteaux de Montalban et de Villefranche qu'on n'espérait pas de défendre long-temps (1); l'artillerie qu'il ne put emmener, fut enclouée ou précipitée dans les vallons. Dix-huit cents prisonniers et plusieurs capitaines précédèrent le départ des Piémontais, qui se retirèrent ayant perdu deux mille cinq cents hommes (2). Leurs ennemis avouèrent cinq cents morts et mille blessés (3): les écrivains piémontais font au contraire monter la perte des alliés à près de cinq mille hommes (4).

Les châteaux de Montalban et de Villefranche se rendirent aux premiers coups tirés, et ces faibles conquêtes furent le seul fruit du combat sanglant qu'on venait de livrer. Après cette journée, le prince de Conti et le marquis de Lasminas se trouvèrent en opposition dans leurs vues: le premier conduisit ses troupes dans la vallée de la Roya, comptant s'ouvrir par Savorgio le chemin de Tende, les Espagnols occupèrent Dolceacqua et Ventimille, à dessein d'entrer dans la principauté d'Oneille, et de suivre pour arriver en Italie la rivière de Gênes.

(1) Tab. de la guerre de la Prag. Sanction. -- Saint-Simon. --- Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. - Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Minutoli. — Relation de la prise des retranchemens de Villefranche.

(3) Maillebois. — Saint-Simon.

(4) Relation de la prise des retranchemens de Villefranche. - Minutoli. — Mem. dell' abate Pasini.

An 1744. Le marquis de Lasminas soutenait que l'avantage de déboucher dans les plaines fertiles de la Lombardie, d'éviter les places fortes du Piémont et d'engager peut-être les Gênois à se déclarer en faveur de la maison de Bourbon, ne devait pas laisser hésiter dans la préférence qu'il fallait donner à cette route sur celle de Tende, qui conduisait l'armée par les chemins des alpes, à travers cent postes aisés à défendre et difficiles à attaquer, protégés par le fort de Savourge et par le col de Tende, derrière lequel on trouvait enfin Coni, dont le siège demandait un temps qu'on pouvait selon lui employer plus utilement ailleurs. Le prince de Conti, plus habile que le général espagnol dans les calculs politiques et dans l'art de la guerre, prévoyait que la crainte des Anglais empêcherait la république de Gênes de se déclarer contre les coalisés de Worms : il calculait que les Piémontais pouvaient descendre en vingt endroits des montagnes qui bordent la gauche du littoral, et tomber à chaque instant sur le flanc, ou sur les derrières de l'armée, pour inquiéter sa marche, enlever ses convois, et couper ses communications ; il ne disconvenait pas des obstacles qu'il y aurait à surmonter du côté de Tende, mais il préférait ces obstacles aux inconvéniens de l'autre parti.

Chacun des généraux tenait à son idée; le jeune infant n'avait ni assez d'autorité, pour délibérer, ni assez d'expérience militaire pour examiner les deux plans dans les avantages ou les inconvéniens qu'ils présentaient; l'on convint de les soumettre à la décision des deux monarques, et d'attendre le retour des courriers, avant de rien entreprendre au delà de Breil et de Dolceacqua, dont les Français et les Espagnols s'étaient emparés chacun de leur côté. Cependant Louis XV et Philippe V durent se consulter l'un l'autre, et monsieur de Lasminas profita du moment que le prince de Conti employa à faire un voyage en Provence, pour obtenir de l'infant la permission d'attaquer la principauté d'Oneille. C'était moins le desir de faire la conquête trop aisée de cette petite province, que l'intention de rendre l'exécution de son plan indispensable par la situation où se trouverait l'armée, qui engageait le général espagnol à cette entreprise, à laquelle il marcha lui-même, quoiqu'il n'y employât que seize bataillons, qu'il divisa en douze colonnes, dont la plus grande partie se dirigea sur les montagnes, dans l'intention de couper la retraite du Piémont aux Savoyards. Le commandeur de Sinsan, qui était toujours à Oneille depuis sa retraite de Villefranche, ne comptait pas s'y soutenir, An 1744.

An 1744. car il entrait dans les vues du roi de Sardaigne de favoriser la marche de ses ennemis dans la rivière de Gênes, et de leur faire porter la guerre dans l'état de Parme, pour l'éloigner de ses propres états. Monsieur de Sinsan se mit en retraite à l'approche des Espagnols; mais il n'eut pas le temps de les prévenir, et se trouva forcé d'exécuter un mouvement sur sa droite, pour gagner les montagnes, en abandonnant ses magasins et quelques canons de fer, dont le transport aurait trop retardé sa marche (1).

(1) Becattini, tom. 1. -- Maillebois. -- Saint-Simon. -- Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

Charles Emmanuel profitait du temps que lui laissait l'inaction de ses ennemis, pour recruter son armée, pour augmenter le nombre des troupes étrangères qui en faisaient partie, et pour mettre ses places frontières en état de se défendre long-temps: il ne lui était pas possible de prévoir les desseins qu'on avait contre lui, et cependant calculant d'après les vrais intérêts des Bourbons, il n'espérait pas même, après la perte d'Oneille, de voir leur armée s'engager sur la route de Gênes. En effet les cours de Versailles et de Madrid étaient tombées d'accord d'attaquer le Piémont du côté du Dauphiné, et cette détermination, également contraire aux projets du prince de Conti et du marquis de Lasminas, rendait inutiles les avantages remportés

jusqu'alors, et dut faire regretter le sang versé aux retranchemens de Villefranche. La campagne allait recommencer; le 6 juin, les Français abandonnèrent la vallée de la Roya, pour se rapprocher du Var (1) : les Espagnols évacuèrent Oneille, et reprirent le chemin de Nice; mais les Piémontais, avertis de leur retraite, descendirent des hauteurs d'Ormée, et les harcelèrent continuellement en flanc et en queue, pendant que la flotte anglaise les suivait le long de la côte, et les empêchait de s'approcher de la mer, pour s'éloigner de la montagne. Monsieur de Lasminas qui perdit ainsi beaucoup de monde, et une partie de ses équipages, justifia malheureusement la prévoyance du prince de Conti (2), sans que son humeur en devînt plus déférente; il chercha à faire naître de nouvelles difficultés, qui entraînèrent de nouvelles discussions, et les armées ne commencèrent que le 20 juin à défiler en Provence. Les premières colonnes arrivèrent au commencement de juillet sur la frontière occidentale du Piémont, qu'on se proposait d'attaquer (3). Les savantes combinaisons sur lesquelles fut assis le nouveau plan de campagne ne sont point disputées aux Français, soit qu'on en fasse honneur au prince qui les commandait, soit qu'on reconnaisse les devoir au comte de Maillebois auquel

An 1744.

(1) Minutoli. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

(3) Saint-Simon. — Maillebois.

An 1744. monsieur de Pezai les attribue. La médiocrité reconnue du marquis de Lasminas ne lui laisse d'autre part aux éloges, que celle d'avoir enfin cessé de contrarier le prince de Conti.

CHAPITRE XCI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Mouvemens de l'armée combinée sur la frontière du Piémont. — Éloge du prince de Conti. — Habileté que le roi de Sardaigne fait paraître dans ses dispositions militaires. — Attaque des vallées de Maïra et de Vraïta. — Combats sanglans. — Victoire remportée par les Français et les Espagnols. — Ils chassent les Piémontais des montagnes de la vallée de Sture. — Position respective des deux armées. — Siège et prise du fort de Démont. — Le roi campe à Busque. — Les ennemis s'avancent à Carail. — Charles se retire à Saluces. — Coni est assiégé. — L'armée d'observation se place à Notre-Dame de l'Orme. — Ses partis courent la campagne. — Les paysans se montrent par tout en ennemis. — Guerre cruelle. — Journal du siège de Coni. — Glorieuse défense du baron de Leutron. — Charles Emmanuel

marche à son secours. — Son plan. — Bataille de Notre-Dame de l'Orme. — Les Savoyards repoussés, se retirent à Fossan.

Le prince de Conti, en disposant son armée le long du revers des alpes, prouva que les combinaisons difficiles de la guerre de montagne ne lui étaient pas étrangères; mais en manœuvrant sur cette longue chaîne, il développa les talens d'un véritable homme de guerre; il paraissait en même temps dans les vallées de Barcelonnette, de Queyras et de Briançon, pour ménacer à la fois celles d'Oulx, de Pô, de Vraïta, de Maïra, de Sture et d'Entragues (1). Le roi de Sardaigne, profond dans les calculs militaires, connaissant parfaitement les localités topographiques, et fidèlement servi par de nombreux espions, ne parvenait cependant pas à juger avec sûreté des intentions de son ennemi; et forcé de surveiller également sa frontière depuis Suse jusqu'à Bourg-Saint-Dalmas, il ne put éviter de morceler ses forces. Le baron de Leutron fut envoyé avec cinq mille hommes du côté de Suse. On fortifia les vallées de Vraïta et de Pô par une chaîne de retranchemens qui partaient du pied du Montviso, traversaient Montecavallo, et s'étendaient jusqu'à la Bicoque; le

An 1744.

(1) Saint-Simon. — Maillebois.

An 1744. rocher de Pont qui s'élève au milieu de la vallée de Vraïta, était défendu par une redoute flanquée de deux batteries : on fortifia le village de Bellin, le poste important de Bondormir et le col d'Elva en arrière de la position. La garde de cette partie de la frontière fut confiée au marquis d'Aix, ayant sous ses ordres seize bataillons et huit cents carabiniers, ou grenadiers et dragons.

Huit bataillons, commandés par le marquis Pallavicino, marchèrent dans la vallée de Sture en avant du fort de Démont; l'entrée de la vallée était défendue par des retranchemens connus sous le nom de *Barricades*. Ces retranchemens qui s'étendaient depuis la Montagnetta jusqu'à la Loubière, étaient couverts par un grand fossé, au delà duquel on avait construit quelques flèches unies par des palissades, et protégées par une batterie placée sur un plâteau à la gauche; les cols du Preit et du Mul, qui conduisent sur les derrières de cette ligne en venant de la vallée de Maira, furent occupés par des détachemens. Cette dernière vallée, ainsi que celles du Pô et d'Entrague, parurent au roi d'un accès trop difficile pour qu'il y eût besoin de grandes précautions ; il y envoya des milices, après avoir fait couper les chemins qui conduisent de l'autre côté des alpes; mais il prit soin surtout d'ouvrir,

des routes de communication de l'une à l'autre vallée, afin de pouvoir porter ses forces avec promptitude sur les points que l'ennemi entreprendrait de forcer. An 1744.

Charles Emmanuel le crut un moment décidé à se jeter sur Exiles; les magasins qui se formaient à Briançon, et un mouvement de troupes du côté du Mont-genèvre, paraissaient indiquer ce dessein; mais le prince de Conti développait dans l'exécution de son système d'attaque les mêmes talens qui en avaient dicté les combinaisons. Son armée, dispersée sur la longueur de plus de soixante milles, était cependant disposée de manière, qu'après avoir attaqué en même temps plusieurs points, elle pouvait se réunir promptement vers celui où le sort le favoriserait. De son côté le roi, toujours actif, toujours vigilant, tarda peu à apprendre la contre-marche, par laquelle les alliés s'éloignaient du Montgenèvre, et se portaient à Queyras. Ce mouvement menaçait à-la-fois les vallées de Sture, de Maïra, de Vraïta, et de Pô. Charles accourut à Château-Dauphin, le 13 juillet, avec un nouveau corps de troupes; il n'y avait pas de temps à perdre. Le 15, quatorze bataillons ennemis parurent en face du col Maurin, à l'entrée de la vallée de Maïra; une seconde colonne de douze bataillons, précédée d'un corps de grenadiers, arriva, le 16, au pied du

An 1744. col de Longet, qui tombe dans la vallée de Vraïta ; le détachement piémontais, campé sur ce col, se replia à Chazal ; et l'ennemi ayant passé la montagne, attaqua ce poste le 17. Les Savoyards s'y soutinrent pendant trois heures, quoiqu'ils y fussent en petit nombre, et ils ne se retirèrent à Bellin qu'après avoir brûlé jusqu'à leur dernière cartouche.

Ce premier combat leur coûta trois cents hommes ; les alliés en perdirent près de six cents, ce qui ne les empêcha pas de marcher le même jour contre la montagne de Bondormir. Il y a apparence qu'on les aurait repoussés, si un ordre mal compris, ou mal expliqué, n'avait fait imprudemment abandonner Pierre-longue, dont la hauteur commande celle de Bondormir ; cet accident fit gagner aux alliés, presque sans combat, un poste important, dont la possession devait être chèrement achetée ; ils l'occupèrent, et le 18, ils attaquèrent inutilement les postes avancés de Bellin, ainsi que les cols du Mul et du Preit ; mais la prise de la montagne de Bondormir leur donnait l'avantage de se porter à Montecavallo ; et dès que la nuit survint, dix-huit bataillons, conduits par le bailli de Givry, s'en approchèrent, en longeant le vallon de Bondormir, et la hauteur de Pierre-longue. Un brouillard très-épais favorisa sa marche, et le conduisit sans être reconnu

jusqu'aux premières gardes des Savoyards. Le combat s'engagea sur toute la ligne des avant-postes; quelques-uns furent forcés, d'autres contraints de se replier pour ne pas voir leur retraite coupée, et enfin le général-major Du-Verger, n'ayant que douze cents hommes à Montecavallo, les réunit dans une grande redoute, qui faisait sa principale défense, et le point central de sa position. *An 1744.*

Les Français, dont un premier avantage redoublait l'ardeur, parvinrent jusqu'aux palissades à la suite des Piémontais; le brouillard qui continuait toujours, rendit moins meurtrier le feu qui se fit à bout portant; un renfort arriva à propos pour que monsieur Du-Verger pût faire une sortie; on repoussa les assaillans prêts à entrer dans la redoute; mais on perdit un grand nombre de braves, à la tête desquels les mémoires du temps placent le colonel Roguin. Cependant l'ennemi revenant à la charge, se retrouva bientôt sur le même terrain qu'on l'avait forcé d'abandonner; le baron Du-Verger accourant par tout où le danger l'appelait reçut un coup mortel; le chevalier de Castagnole le remplaça, suivit son exemple, et eut le même sort. Les Savoyards restèrent alors sous les ordres du comte de Seyssel, aide de camp du roi, dont il avait porté les ordres. On combattait avec

An 1744. acharnement; le bailli de Givry reçut une blessure, qui l'obligea à se retirer au moment où désespérant de vaincre, il faisait battre la retraite; mais ses soldats, dont un certain nombre était parvenu sous le retranchement, et qui n'auraient pu reculer sans passer par les armes sous le feu des Piémontais, au lieu d'obéir, se précipitèrent le sabre à la main sur le parapet que quelques grenadiers franchirent. Monsieur de Seyssel fut tué en combattant; la plupart de ses officiers étaient morts ou couverts de blessures; l'ennemi entra dans la redoute en vainqueur irrité; de douze cents hommes, qui défendaient Montecavallo, deux cents à peine réussirent à s'échapper; le roi s'était avancé en personne pour les recueillir. On remarqua que sur le petit nombre d'officiers qui le rejoignirent, il n'y en avait pas un seul qui n'eût été blessé.

Charles Emmanuel loua la bravoure de ses troupes que ses ennemis attestaient; mais le malheur de cette journée, dont les alliés achetèrent la gloire par la perte de quinze cents hommes, l'obligea d'abandonner la première ligne de ses postes, et de se retirer à Saint-Peyre, en gardant le col d'Elva devant lui. Le 19, Charles fut joint dans sa nouvelle position par sept bataillons, venant de la vallée de Suse, et déjà il faisait ses dispositions pour livrer un

nouveau combat dans les montagnes, An 1744.
comptant disputer jusqu'à la dernière extrémité l'entrée de la plaine à l'ennemi, lorsque la nouvelle de ce qui venait de se passer dans la vallée de Sture, en lui faisant amèrement regretter le sang inutilement versé la veille, le força d'abandonner son généreux projet. En effet le combat de Montecavallo n'aurait pas eu lieu si l'on avait connu de part ou d'autre l'évènement des barricades. C'était sur ce point que le prince de Conti se proposait d'agir avec plus de vigueur; la marche de ses troupes dans la vallée de Vraïta tendait à cacher son dessein, et il se tenait en personne, avec l'infant et le marquis de Lasminas, à la portée de la principale attaque. Le 17, il poussa deux colonnes en face des barricades, et sur leur flanc, en marchant par Vinay, du côté des Planches. Monsieur de Pallavicino abandonna à leur approche les hauteurs de la Loubière et les fortifications détachées en avant de son front, pour concentrer ses forces dans les retranchemens des barricades; cependant averti que les ennemis suivaient du côté des Planches la croupe des montagnes, pour gagner le col des Planes, il abandonna sa position, trop légèrement peut-être: à cette faute il ajouta celle de ne pas prévenir, comme il le pouvait aisément, l'arrivée de l'ennemi au col des Planes, et

An 1744. d'aller prendre une mauvaise position à la Gardette, où il ne put se soutenir, et d'où il se retira, le 18, à Démont. C'est ainsi que les combats livrés dans la vallée de Vraïta étaient devenus inutiles. Ces mêmes combats n'auraient pas eu lieu, si les avis que le marquis de Pallavicino envoya au roi, ou les ordres adressés au bailli de Givry par le général français fussent arrivés plutôt. La guerre de montagne est telle, que les moindres accidens y dérangent souvent les calculs les plus sages.

Le roi de Sardaigne en recevant le rapport que lui adressait le marquis de Pallavicino, donna l'ordre à ses troupes de se replier sur Saint-Damian, fit partir son artillerie pour Saluces, et envoya à toute sa cavalerie l'ordre de s'y réunir. La retraite des Piémontais s'exécuta tranquillement, quoique l'ennemi occupât Pierre-longue, Bellin, la Bicoque, et Oceglio. Les alliés ne se remirent en mouvement que le 26. Charles averti de leur approche, laissa cinq cents hommes à Saint-Damian, occupa le col du Cervet, le col du Preive, le Pré des femmes, l'Eguille de Crossa, et alla camper, le 27, à Notre-Dame de Bucetto. Les ennemis prirent position le même jour en avant du col d'Elva. En restant ainsi placé, le roi était à portée d'observer l'ensemble de leurs mouvemens. Le 22, ils s'étaient approchés de Démont; monsieur de Pallavicino jeta

dans ce fort un détachement de onze cents hommes, tirés des différens régimens, qu'il conduisit à Gajola, et de là à Coni, après avoir fait jouer les fourneaux chargés dans les piliers du pont de l'Oula (1).

L'armée ennemie attaqua, le 6 août, les hauteurs dont Démont est environné; les milices, qui y étaient placées avec quelques piquets de ligne, se soutinrent contre une première attaque, et furent forcées le second jour. Le 9, on cerna la place, en même temps qu'on rétablissait le pont de l'Oula, par où la cavalerie commença de défiler vers le Bourg-Saint-Dalmas, et en même temps que l'on faisait descendre de la vallée de Vraïta dans celle de Stura les troupes restées jusques alors au col d'Elva. La tranchée avait été ouverte, et les travaux du siège étaient commencés, sans qu'on s'attendît à avoir d'autres inquiétudes que celles qu'une faible garnison pouvait donner; mais les habitans du village des Planches, animés par un zèle indiscret, prirent les armes, et cherchèrent à troubler les communications de l'armée avec la France. Leur témérité reçut une punition sévère; le prince de Conti ayant fait marcher contre eux un corps de troupes auquel ils n'osèrent résister, les fit tous arrêter, et les condamna à un an de chaîne. Cette rigueur dont on attendait un effet salutaire exaspéra les esprits; les paysans

(1) Minuton. — De-Sangy. Relation de la campagne du 1744. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Maillebois. — Mem. dell' abate Pasini.

An 1744. de la Faya et d'Ison mirent eux-mêmes le feu à leurs villages, où les princes avaient pris leurs quartiers, et qui coururent danger d'y périr, et y perdirent une partie de leurs équipages (1).

Le siège continuait malgré ces mouvemens; les batteries commencèrent à tirer, le 3, contre les blindes qui couvraient le donjon de la porte royale. Le fort de Démont n'était considéré à cette époque que par l'avantage de sa situation; le premier ingénieur Bertola, chargé quelques mois auparavant de le mettre en état de défense, s'était moins occupé du soin de prévenir les inconvéniens de deux angles morts qui favorisaient les attaques, que d'augmenter les bâtimens, et d'en orner les façades (2). Cependant le terrain sur lequel les assiégeans avançaient la sape était rocailleux; on remplissait avec peine les gabions, dont on se couvrait, et le soin que prenait la garnison d'éclairer la nuit le front attaqué, obligeait à des précautions qu'un feu vivement soutenu rendait d'ailleurs nécessaires (3).

Pendant que l'on était ainsi occupé dans la vallée de Sture, le roi de Sardaigne s'était mis en mouvement. Le 14, il quitta la position de Notre-Dame de Bucetto, et reprit celle de Saint-Damian, en renvoyant des troupes au col de Saint-Jean au-dessus de Strop. L'objet que

(1) Saint-Simon.
(2) Minutoli.
(3) Saint-Simon.

An 1744.

Charles Emmanuel se proposait, était de donner à l'ennemi des inquiétudes pour ses communications, dans l'espérance peut-être de l'engager à quelques faux mouvemens; mais le prince de Conti se borna à renforcer le camp que monsieur de Lautrec commandait au col de Mul, et continua à battre très-vivement la place. Elle se défendait avec courage, et tout annonçait que le siège traînerait en longueur, lorsque, le 17, une bombe tomba sur un magasin à bois, imprudemment placé près du magasin à poudre: le feu gagna promptement, et malgré les soins du chevalier de Viallet, gouverneur du fort, l'apparence du danger était grande: l'alarme se mit dans la place; les soldats, saisis de terreur, commencèrent par demander qu'on se rendît, et finirent par menacer d'ouvrir les portes; sourds à la voix de leurs officiers, n'écoutant que la frayeur dont ils étaient agités, il fallut les satisfaire, et se rendre le même jour (1). Le roi nomma un conseil de guerre pour juger monsieur de Viallet; mais il mourut dans ce temps, et l'on ne poursuivit pas la procédure (2).

La perte de Démont ouvrait aux alliés l'entrée de la plaine, et le chemin de Coni. Monsieur de Pallavicino, en passant dans cette ville pour se retirer de la vallée de Sture, y avait fait entrer quatre

(1) Minutoli. — Mem. d'un Borghese di Rivoli. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. — De Naugy.

(2) Mem. dell'ab. Pasini.

An. 1744. bataillons de renfort; le roi venait changer le gouverneur, en y envoyant le baron de Leutron à la place du comte de Rinc, dont on supposait que le grand âge devait avoir affaibli la vigueur. Le chevalier Pinto, major du corps royal du génie, et le chevalier d'Ausigni, commandant l'artillerie de la place, travaillaient avec zèle à la mettre en état de résister long-temps, et loin que ces préparatifs ni la menace d'un siège inquiétassent les habitans, ils demandèrent à partager avec les soldats l'honneur de défendre leurs remparts. D'aussi heureuses dispositions, que l'approche du danger ne démentit pas, furent mises à profit par le baron de Leutron. Les fortifications étaient en bon état, et les magasins abondamment pourvus, avant que l'ennemi eût passé la Stura (1).

Dès le 19, l'armée piémontaise se retira de la vallée de Vraita à Busque, et laissa les alliés maîtres de s'approcher de Coni. Le 21, ils s'avancèrent à Carail, forts de trente mille hommes. Il y eut quelques engagemens de parti; mais le roi averti qu'il allait être attaqué, se replia sur Saluces, la nuit du 24. Les trente-deux bataillons dont se composait son infanterie campèrent, partie sur la colline, et partie derrière le Ritorto; trente-deux escadrons appuyèrent leur gauche, et le roi prit son quartier dans la ville

(1) Teofilo Partenio. — Malines.

An 1744.

même, qui se trouvait derrière le camp. Les ennemis n'inquiétèrent point cette retraite; le 24, ils firent avancer un corps de cavalerie jusqu'à la Mante, pour reconnaître la position des Savoyards, et dès que quelques escadrons, soutenus par un détachement de grenadiers, marchèrent à leur rencontre, ils se retirèrent à Carail (1). Le prince de Conti y était arrêté par la disparité d'avis des ingénieurs français et espagnols sur le choix des fronts d'attaque, quant au siège, et sur la position, quant au choix de celle qu'il convenait de prendre pour le couvrir. Après quelques jours perdus en contestations, l'on en vint à des moyens conciliatoires, en adoptant en partie les idées des officiers espagnols, quoique les officiers français eussent incontestablement mieux saisi les avantages dont il fallait profiter. On arrêta, que l'armée d'observation passerait la Sture, et appuyerait sa droite à Notre-Dame de l'Orme; qu'un corps de cavalerie se placerait en avant, entre la Maira et la Grana; qu'un autre corps serait destiné à couvrir les quartiers des princes à Saint-Roch et aux Anges, et qu'on laisserait enfin un détachement au Bourg-Saint-Dalmas, où seraient les hôpitaux et les magasins.

Ces déterminations prises, on donna les ordres nécessaires pour les exécuter (2).

(1) Minutoli. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) Saint-Simon. — Maillebois.

An 1744.

De nombreux détachemens se répandirent dans les campagnes, afin d'éclairer les dispositions des Piémontais, qui préparaient un armement général dans la province de Mondovi, où le marquis d'Ormée s'était rendu d'abord après la chûte de Démont (1). Par tout les paysans se montraient en ennemis des alliés; ils attaquaient les traîneurs et les convois qui n'avaient pas de fortes escortes, ce qui obligeait à de grandes et continuelles précautions (2). Les soldats irrités s'en vengeaient en exerçant les rigueurs les plus grandes, non seulement contre les paysans qui tombaient armés en leur pouvoir, mais contre les villages, aux environs desquels il arrivait quelques désordres. Bovés, Pévéragne, la Chiusa, ainsi que plusieurs bourgs des environs, furent livrés au pillage et au feu (3). Les camps volans établis, à Tarantasque ou à Cental, poussèrent jusque dans le cœur du Piémont de nombreux partis, qui exigeaient par tout de fortes contributions. Le prince de Conti, quoique naturellement indulgent et bon, pensait que la sévérité ferait bientôt cesser des rassemblemens, qui ne laissaient pas de lui donner de l'inquiétude; mais il aurait fallu pour y parvenir ne pas porter la rigueur jusqu'au point de ne plus laisser à la multitude ni rien à craindre, ni rien à espérer; les habitans

(1) Minutoli.

(2) Saint Simon. -- Mem. dell' abate Pasini.

(3) La-Tour. Journal manus. du siège de Coni.

des villages incendiés, et des campagnes dévastées, n'eurent plus de ressource, que dans le brigandage; l'assurance de n'obtenir aucun quartier fit qu'il n'en accordèrent point: ils se réunirent par bandes, et soutenus de quelques détachemens de troupes légères, ils osèrent attaquer, tantôt des régimens entiers, tantôt les magasins (1).

An 1744.

Le 9 septembre, l'armée française et espagnole jeta des ponts sur la Stura: dix mille hommes, commandés par le marquis de Lasminas, et destinés à assiéger Coni, se portèrent près de Castagnarea, avancèrent leur droite vers Les-Anges, et appuyèrent leur gauche à la Stura. La nuit du 12, on partit de la cassine Bonada, pour ouvrir la tranchée contre les bastions de Notre-Dame et de Carail, à six cents toises de la place, malgré le feu terrible de vingt-cinq pièces de canon et de quatre mortiers, dont le poligone attaqué était garni. Dès le matin, le baron de Leutron voulut tenter une sortie, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que huit bataillons de troupes de ligne, auxquels s'étaient jointes plusieurs compagnies de milice bourgeoise, et beaucoup de paysans. Les Savoyards attaquèrent vigoureusement la redoute qui appuyait la droite de la parallèle, et en ayant chassé la garde, ils la détruisirent presque entièrement, avant l'arrivée des

(1) Minutoli. — Saint-Simon.

An 1744. piquets accourus sur ce point. Ce dommage fut pourtant bientôt réparé, et le 16, trente-six pièces de canon et dix mortiers commencèrent à tirer contre les remparts. Le 18, la garnison exécuta une seconde sortie. Rien n'était négligé par l'intrépide gouverneur: les hôpitaux, les casernes et les magasins avaient été mis par ses soins à l'épreuve de la bombe: les bois, ainsi que tous les entrepôts de matières combustibles venaient d'être transportés dans les fossés de la ville, du côté opposé à celui de l'attaque: les réservoirs d'eau étaient multipliés dans toutes les rues, et les habitans de Coni, dont le dévouement en cette circonstance ne peut se comparer qu'à leur courage, se prêtèrent avec empressement à tout ce que la prudence de monsieur de Leutron exigea d'eux.

Cependant la face droite du bastion de Notre-Dame, et la gauche du bastion de Carail, commençaient, le 17, à être endommagées. Le 18, les logemens des assiégeans se trouvèrent avancés jusqu'à la distance de soixante toises du chemin couvert des redoutes de Sture et de Gezzo; le feu qui partait de leurs batteries obligea la garnison de retirer dans les embrasures les pièces qu'elle avait en barbette; et le 20, le mur par lequel l'avant-porte de Nice était fermée, fut en grande partie abattu. Dès que la

nuit survint, les Français et les Espagnols commencèrent la seconde parallèle; une sortie empêcha ce travail, qu'on reprit vingt-quatre heures après, et qu'on avança malgré le feu de la place. On étendit le jour suivant le travail de la sape sur le flanc des redoutes, et le revêtement de celle de Gezzo était fort endommagé vers l'angle flanqué. Les Piémontais travaillaient à réparer les brêches: ils creusèrent dans les fossés des galeries et des puits de mine, pendant que l'ennemi débouchait de la seconde parallèle, et formait un logement à quatre toises de l'angle saillant du chemin couvert de la redoute de Sture; il entreprit d'en embrasser le flanc, mais il fut chassé de ses travaux à force de grenades à main (1). An 1744.

Le roi de Sardaigne observait d'un œil inquiet les progrès du siège, en attendant avec impatience les renforts qui devaient lui venir de l'armée autrichienne; et quoique contre toute attente le prince de Lobkowits ne lui envoyât que quatre mille hommes, Charles résolut de courir les hasards d'une journée (2). L'armée d'observation qu'il fallait combattre campait sur deux lignes, la droite appuyée au couvent de Notre-Dame de l'Orme, et la gauche, où était toute la cavalerie, appuyée à la cassine retranchée des Picapère, le long du chemin de Busque

(1) De-La-Tour. — Teofilo Partenio.

(2) Minutoli. — Du Saugy.

An 1744.

(1) Saint-Simon. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

(2) Minutoli.

(1); de bons retranchemens couvraient son front, et plusieurs grandes fermes mises en état de défense présentaient des obstacles difficiles à surmonter (2). Cependant l'importance de sauver une place dont dépendait le sort de la campagne, et peut-être celui du Piémont, faisait une nécessité de tout risquer en sa faveur; ainsi ce ne fut ni un vain desir de gloire, ni un vif sentiment de haine, qui décidèrent la conduite de Charles, comme le suppose monsieur de La-Crételle: ses intérêts les plus chers la lui dictaient impérieusement. C'était, dit monsieur de Voltaire, une de ces occasions où il était de la politique de donner une bataille, et rien de mieux concerté que l'entreprise du monarque piémontais: sa disposition fut une des plus savantes qu'on eût jamais vues (3).

(3) Histoire de la guerre de 1741.

Le roi avait rassemblé ses généraux à Saluces pour concerter son plan; l'un d'eux proposa à l'assemblée un projet plus hardi qu'il n'était sage; c'était de côtoyer le pied des alpes, et d'arriver par Carail au débouché de la vallée de Sture, d'où l'on pouvait s'approcher de Coni, sans rencontrer l'armée qui en couvrait le siège (4). En se plaçant ainsi entre cette armée et ses communications avec la France, on la forçait à combattre hors de ses lignes, et non seulement le sort de Coni, mais la retraite des alliés aurait dépendu du succès de la bataille.

(4) Malines.

L'esprit juste de Charles Emmanuel ne se laissa point éblouir par l'apparence de ces brillans résultats; il comprit que si le sort de la journée se déclarait contre lui, son armée serait détruite, et le Piémont perdu. An 1744.

Ayant rejeté ce projet, et décidé l'attaque du camp de Notre-Dame de l'Orme, il fit marcher ses troupes légères du côté de Busque, afin de cacher le mouvement qu'il exécuta du côté de Vottignasque, pendant lequel il ne pouvait éviter de prêter le flanc aux alliés. L'armée, forte de près de vingt-cinq mille hommes, marcha sur quatre colonnes, les deux de cavalerie sur les aîles, de manière à pouvoir se déployer en ordre de combat si l'on était attaqué. Les troupes souffrirent beaucoup ce jour; un déluge de pluie les accompagna pendant toute la route; les chemins en devinrent si mauvais, que l'infanterie s'en tirait avec peine; les équipages dont les colonnes étaient suivies, se trouvèrent arrêtés au passage de la Vraita; ceux du roi lui-même ne purent le suivre; et ce monarque, qui avait marché à cheval à la suite de l'avant-garde, n'eut pendant cette journée qu'un pain de soldat, qu'il fit acheter, et qu'il trempa dans de l'eau. Son exemple empêcha le soldat, qui manquait de vivres, de se plaindre, ou de murmurer. Le lendemain on fut

An 1744. forcé de s'arrêter à Vottignasque, pour se remettre des fatigues de la veille; et le jour suivant, l'armée s'avança à Murazzo, dans l'ordre même qu'elle avait jusqu'alors observé.

Un corps de troupes venant de Mondovi et des différens lieux où elles avaient agi avec la milice, se joignit à celles que le roi conduisait. On marcha, le 29, sur six colonnes à Ronco; l'armée aurait dû arriver un jour plutôt dans ce camp, mais nous avons observé que les fatigues de la première marche avaient retardé ses mouvemens, et l'on n'en prévint pas le marquis d'Ormée chargé d'attaquer le Bourg-Saint-Dalmas au moment de la bataille; on n'avertit pas non plus l'officier, qui à la tête de la milice du marquisat de Saluces devait descendre de la vallée de Grana dans celle de Sture, s'emparer du pont de l'Oula, et l'abattre, pour rendre difficile la retraite des ennemis. Cette attaque s'exécuta la nuit du 29; elle réussit, sans être utile, par la raison que nous venons d'indiquer: l'ennemi eut le temps d'envoyer des renforts, qui reprirent le pont avant qu'on eût pu achever de le couper. Il en arriva à-peu-près de même au Bourg-Saint-Dalmas; après un moment de succès, les Savoyards, assaillis par des forces supérieures, plièrent à leur tour, et se retirèrent.

Le 30, au point du jour, le roi rangea son armée en bataille sur deux lignes; trente-six compagnies de grenadiers, et dix-huit bataillons formaient la première de ces lignes, dans les intervalles de laquelle Charles Emmanuel disposa trente-deux canons par brigade de huit ou cinq pièces; dix-huit bataillons furent placés en seconde ligne; la cavalerie, aussi sur deux lignes de treize et de douze escadrons, reçut ordre de se porter à la droite de l'infanterie, et de s'y poster de manière que les premiers escadrons se trouvassent à la hauteur des bataillons de la seconde ligne; cinq escadrons seulement restèrent à l'aîle opposée entre les deux lignes d'infanterie. L'ordre du jour portait, que l'armée ainsi disposée s'avancerait vers les retranchemens; qu'on ferait halte hors de la portée du canon, et qu'on se couvrirait de chevaux de frise, dont on avait une assez grande quantité pour se garantir contre la nombreuse cavalerie des alliés; l'artillerie devait aussitôt se porter en avant du front, et battre en ruine le retranchement qui couvrait Notre-Dame, pendant que les piquets détachés de la seconde ligne s'occuperaient à former des fascines le long des bois de la Sture. La journée entière devait se passer ainsi, à moins que l'ennemi n'attaquât lui-même. Le projet du roi était de rester la nuit sur son terrain, et de

An 1744.

An 1744. combattre le jour d'après; ses grenadiers, portant chacun une fascine, étaient chargés de combler le fossé du retranchement de Notre-Dame, qu'ils auraient attaqué ensuite le sabre à la main, pendant qu'on aborderait l'ennemi sur toute la longueur de son front (1). On voit par ce détail, tiré des mémoires les plus authentiques, que monsieur de Saint-Simon (2) n'a pas saisi exactement l'ordre de combat de l'armée savoyarde, ni connu le plan de Charles Emmanuel.

La nouvelle de son approche avait été reçue à Coni, et on s'y disposait à seconder ses efforts par une vigoureuse sortie (3). C'était midi, lorsque les Piémontais arrivèrent à portée des ennemis: après la prière faite, et après une acclamation au roi, à laquelle les alliés répondirent par une acclamation pareille, l'artillerie s'avança devant la ligne, et commença son feu; mais par inadvertance, ou par un imprudent courage, monsieur Giovannini approcha beaucoup trop la batterie de la gauche des deux cassines que les Français occupaient; la brigade d'Anjou se jeta sur cette batterie, au moment même où un accident avait mis le feu aux caissons de sa suite; les canonniers tués, blessés ou dispersés par l'éclat des poudres, défendirent mal leurs pièces; elles tombèrent au pouvoir des ennemis; et déjà la batterie était tournée contre

(1) Minutoli. — De-Nangy. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Campagne de 1744.

(3) De-La-Tour.

les Piémontais, lorsque la brigade de Savoie exécuta une charge brillante, et ramena l'artillerie à sa première place. Le marquis d'Aix, commandant l'aîle gauche de l'armée du roi, s'avança pour soutenir cette attaque; le feu de la mousqueterie commença; et la cavalerie des alliés sortit deux fois de ses retranchemens contre l'infanterie piémontaise, que la disposition des chevaux de frise l'empêcha d'aborder. An 1744.

Le roi, qui avait passé à sa droite pour rectifier le déployement des colonnes dont l'exécution ne répondait pas à ses ordres, se hâta d'accourir à la gauche; mais c'était trop tard pour prévenir le combat; il jugea même imprudent de rétrograder, et quelque fût son regret de voir son infanterie souffrant beaucoup sous le feu des retranchemens, il se contenta d'ordonner que la seconde ligne releverait les régimens les plus maltraités. Pendant cinq heures entières on resta ainsi exposé aux effets d'une nombreuse artillerie, et de la mousqueterie elle-même, sans faire le moindre mouvement. Le combat s'était engagé à l'aîle opposée, où la cavalerie des alliés s'avança contre les Savoyards; mais arrêtée par les chevaux de frise à moitié carrière, elle essuya un feu terrible, qui l'obligea de faire une contre-marche à gauche. Cependant les bataillons piémontais, qui craignirent

An 1744. d'être pris en flanc, se ployèrent en colonne, et chacun resta immobile sur son terrain pendant tout le temps que dura la bataille. Le roi n'en espérait plus de succès, et ne la prolongeait qu'à dessein de cacher jusqu'à la nuit son projet de retraite. Il voulut consulter sur l'exécution ses officiers généraux, qu'il appela en conseil de guerre entre les deux lignes à la droite de l'armée: il fut décidé, qu'on se retirerait à Ronco sur trois colonnes, deux d'infanterie, et une de cavalerie, dès que l'obscurité déroberait aux alliés la connaissance de ce mouvement; les grenadiers devaient rester en face du retranchement de Notre-Dame avec trois pièces de canon: les gardes du corps, et tous les carabiniers ou grenadiers de la cavalerie et des dragons, destinés à former l'arrière-garde, étaient chargés de soutenir les grenadiers d'infanterie, de les protéger, et de les suivre; l'artillerie eut ordre de filer par brigades dans l'intervalle des colonnes.

A sept heures, la première ligne se replia derrière la seconde, qui ne tarda pas à se ployer comme elle en colonne renversée; la cavalerie en fit autant sur la droite, pendant que le feu de l'arrière-garde continuait avec une vivacité extraordinaire; il dura environ une heure, dont les Piémontais profitèrent pour disposer les chevaux de frise qu'ils abandonnaient,

An 1744.

de manière à retarder la poursuite des ennemis. Les alliés reconnurent tard cette retraite, et l'inquiétèrent peu; il y eut cependant du désordre dans la marche: la nuit était sombre, le terrain difficile; deux canons furent abandonnés par les Savoyards, et tombèrent au pouvoir des ennemis. L'armée arriva vers les onze heures à Ronco, où le roi coucha sur de la paille comme un simple soldat (a); le lendemain, il prit position à Murazzo, et s'y retrancha. La journée de Notre-Dame de l'Orme coûta aux Savoyards plus de quatre mille hommes, parmi lesquels deux cents officiers; la perte des alliés fut à-peu-près égale; l'honneur du champ de bataille leur demeura: on ne leur contesta pas la victoire, et cependant les Piémontais seuls en recueillirent le fruit, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant (1).

(1) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. -- Minutoli.-Saint-Simon.-Malines.--De-Nangy. — Becattini; tom. 4. — Mem. dell' ab. Pasini.

(a) Monsieur de Saint-Marsan, aide de camp, et écuyer du roi, rapporte que comme il lui servit des sucreries à son souper à Ronco, Charles Emmanuel dit, en se tournant vers sa cour, *nous n'avons pas été assez sages aujourd'hui pour qu'on nous donne du bonbon.*

CHAPITRE XCII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Secours jetés dans Coni pendant la bataille de Notre-Dame de l'Orme. — Travaux des assiégeans détruits. — Continuation des attaques. — Les alliés manquent de vivres. — Ils sont excessivement incommodés par le mauvais temps. — L'état de leur armée les décide à lever le siège. — Retraite des alliés dans la vallée de Sture. — Ils font sauter une partie du fort de Démont. — Les Piémontais sauvent cette place. — Ils poursuivent leurs ennemis qui repassent les alpes. — Nouveaux projets des cours de Versailles et de Madrid. — La république de Gênes s'unit à elles par un traité secret. — Plan des confédérés pour la campagne du 1745.

An 1744. Pendant que les deux armées combattaient à Notre-Dame de l'Orme, trois bataillons piémontais, unis à cinq mille hommes de la milice de Mondovi, renouvellèrent l'attaque de Bourg-Saint-Dalmas par la colline de Monserat, qu'ils emportèrent à la baïonnette. La ville fut mieux défendue; et après un combat opiniâtre, il

An 1744.

fallut renoncer à l'espoir de s'en rendre maître. Une autre colonne, qui marcha contre Bovés, et contre Péváragne, s'empara de ces deux villages, et s'étant approchée de Coni, entre la Sture et le Gezzo, elle détruisit les travaux que les assiégeans y avaient abandonnés pour concentrer leurs forces dans l'attente de l'issue de la bataille (1).

Dès que monsieur de Leutron vit les ennemis dégarnir leurs lignes, et en tirer une partie de l'artillerie qu'ils conduisaient aux retranchemens, dont l'armée d'observation était couverte, il sortit à la tête de sa garnison, et la rangea en bataille sur le glacis, comptant profiter d'un moment favorable pour détruire les travaux; les détachemens qu'il fit marcher sur plusieurs points les endommagèrent beaucoup: pendant que le major Pinto s'occupait de réparer les bastions de Carail et de Notre-Dame, ainsi que les redoutes qui avaient le plus souffert, le colonel Alciati, suivi de quelques volontaires déterminés, inquiéta beaucoup les alliés, et rentra dans la place à travers les postes des assiégeans. Le marquis de Lasminas avait chargé son artillerie à mitraille dans la crainte que la garnison ne se jetât sur la tranchée, comme si l'on n'eût pas été à temps de jeter des cartouches dans les pièces, aussitôt que sa supposition se serait vérifiée. Cette

(1) Saint-Simon. — Minutoli. - Mem. dell' ab. Pasini.

An 1744. fausse précaution, en faisant cesser le feu, laissa aux assiégés la liberté de réparer tranquillement les fortifications endommagées, et après avoir resté sur le glacis tout le temps que dura la bataille, ils rentrèrent dans leurs murs (1).

Le 3 octobre, le roi détacha mille hommes de son camp de Murazzo, avec ordre au colonel Razin qui les commandait de se jeter dans Coni. Cet officier, marchant entre la Sture et le Gezzo, exécuta heureusement sa commission (2), car les alliés venaient d'abandonner l'attaque commencée entre les deux rivières, et se gardaient négligemment sur ce point. Ils s'étaient uniquement attachés à embrasser par la sape les trois redoutes dont le front d'attaque était couvert, et à pousser vers ces redoutes le travail du mineur. Cependant, le 3 octobre, une crue d'eau emporta les ponts de Gezzo; une forte pluie ralentit le feu, et la garnison en profita pour déblayer les fossés, et pour élever des traverses le long du bastion de Notre-Dame qu'une batterie enfilait. Le 7, les assiégeans avancèrent leurs mortiers dans la seconde parallèle; ils attaquèrent, l'épée à la main, le chemin couvert de la redoute de Sture; après avoir fait jouer une mine en avant de l'angle saillant de ce chemin couvert, les Savoyards repoussèrent l'ennemi, et l'obligèrent à reprendre le travail de la sape,

(1) Teofilo Partenio. — De-La-Tour.

(2) De-Nangy. — Minutoli.

qu'ils ne cessaient d'inquiéter. Le courage seul soutenait les assiégés ; la plus grande partie des canons de la place étaient hors de service; les bombes lancées sur la ville l'endommageaient infiniment, et les hôpitaux étaient remplis de blessés. On était pourtant loin de songer à se rendre; l'arrivée de monsieur Razin dans la place, et l'assurance qu'il donna d'un nouveau secours, augmentèrent l'espérance, et avec elle la fermeté de la garnison (1).

An 1744.

(1) De-La-Tour.

Le roi se proposait en effet de rendre aux alliés leur entreprise difficile. Le 8 octobre, il décampa de Ronco pour aller prendre position à Fossan; il appuya son aîle gauche à cette ville, fit soutenir la droite par toute sa cavalerie, et étendit son front derrière un canal (a); il jeta sur la Sture des ponts, dont il retrancha les têtes, et il disposa son artillerie le long de la ligne qu'il occupait. Ce camp bien choisi permit à Charles Emmanuel d'envoyer à la guerre de gros partis, chargés de resserrer les vivres à l'armée ennemie, pendant que des essaims de milice inquiétaient ses convois. Savillan et Busque furent occupés par les Piémontais. Quinze cents chevaux, et trois mille hommes d'infanterie s'établirent à

(a) La bealère de Barge.

An 1744. Costigliole pour observer les camps volans de Tarantasque, et de Cental : enfin un détachement de cinq cents hommes, commandé par monsieur de Settime, réussit aussi heureusement que le premier à entrer dans la place assiégée (1).

(1) Minutoli. — De-Nangy.

Elle poursuivait toujours sa vigoureuse résistance. Deux sorties exécutées, le 12, contre les crochets qui embrassaient le flanc gauche de la redoute de Sture servirent à détruire une grande partie de ce travail, et à brûler un bon nombre de gabions ou de fascines. Le mineur des assiégeans était cependant arrivé sous le fossé de cette redoute; les Piémontais qui le reconnurent firent jouer, le 13, un fourneau destiné à éventer son travail; l'effet surpassa l'espérance; non seulement l'entrée de la galerie des ennemis fut écrasée, mais un grand nombre de pionniers occupés dans les premiers boyaux furent tués, et leur ouvrage endommagé. La redoute elle-même souffrit de la terrible secousse de cette mine; on eut néanmoins le temps de la réparer avant que les alliés eussent refait leurs boyaux; et quand ils les reconstruisirent, une sortie que la garnison fit, le 16, les renversa de nouveau; le feu de deux pièces qu'elle dirigea sur le prolongement des crochets qu'on voulait pousser vers le flanc de la redoute, retarda ce travail; et la sortie du 17 le détruisit encore.

Le 18, le mineur savoyard entendit le bruit du tamponnement d'un fourneau sous l'angle saillant du chemin couvert de la redoute; l'ingénieur en chef Pinto qui en fut averti descendit dans le puits avec quelques officiers d'artillerie voulant juger par eux-mêmes de ce qui se passait; mais à peine étaient-ils entrés dans la galerie que le fourneau des ennemis éclata avec un horrible effet; le chemin couvert fut bouleversé, et le parapet de la redoute renversé dans le fossé; une compagnie de grenadiers du régiment de Verceil fut réduite à vingt-cinq hommes; tous les mineurs, ainsi que deux lieutenans d'artillerie, Careno et Silvin, périrent sous les ruines: on en retira avec peine monsieur Pinto et le commandant des mineurs Bussolino; plus de cent hommes perdirent la vie; le désordre était extrême dans la redoute ouverte à l'ennemi. Les grenadiers français y marchèrent; mais déjà ceux du régiment de Monferrat étaient accourus sur la brèche; les assaillans, malgré la vivacité de leur attaque, ne réussirent pas même à se loger dans le chemin couvert; et dès qu'ils s'en éloignèrent, on travailla à le réparer, et l'on se tint si bien en garde pendant la nuit, que l'ennemi essaya vainement de s'établir dans l'entonnoir de la mine (1).

An 1744.

(1) De-La-Tour. — Teofilo Partenio. — Malines.

Les pluies de l'automne commencèrent

An 1744. à tomber avec violence : la tranchée était inondée ; le Gezzo déborda ; la Sture grossit extraordinairement ; et tous les ponts de communication sur l'une ou l'autre rivière furent emportés. La disette se faisait sentir dans le camp des assiégeans, resserré par l'armée piémontaise du côté de la plaine et du côté des montagnes par les nombreux partis de troupes légères ou de milices : le pain manqua aux soldats pendant plusieurs jours ; les généraux qui ne savaient comment pourvoir à la subsistance des troupes autrement qu'en leur sacrifiant les habitans, fermèrent les yeux sur les désordres qui se commettaient, et les paysans exercèrent sans distinction une vengeance cruelle. La désertion et les maladies épidémiques désolaient dans le même temps l'armée des Bourbons, où pour comble de malheurs, on vit se reveiller l'animosité la plus dangereuse entre les deux nations alliées. La retraite était devenue nécessaire : la résolution de lever le siège fut prise dans un conseil de guerre (1), ensuite duquel on commença à faire marcher une partie de l'artillerie dans la vallée de Sture. Le 19, il ne restait plus que onze pièces de canon en batterie. Le 20, il n'en resta plus que huit. Les hôpitaux et les magasins filèrent au delà des alpes. Le 21, les troupes détachées à Tarantasque et à

(1) Saint-Simon. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Maillebois.

Cental reçurent ordre de rejoindre l'armée: le lendemain on ne tira plus contre la place qu'avec cinq pièces, qu'on emmena le soir sous la protection d'un grand feu de mousqueterie, en même temps que les drapeaux arborés jusqu'alors à la seconde parallèle furent retirés à la première (1). An 1744.

Deux heures avant jour, l'armée alliée se mit en retraite: elle l'exécuta avec un succès qui fait honneur aux généraux qui la conduisirent: les alliés entrèrent le même jour dans la vallée de Sture, coupèrent le pont de l'Oula, et campèrent à Gajola: le 23, ils prirent position en avant de Démont; et comme il fallait quelque temps, pour contreminer cette forteresse qu'on se proposait de faire sauter, on retrancha le nouveau camp (2). Les habitans et la garnison de Coni n'étaient pas assez forts pour entreprendre de troubler la marche des ennemis; leurs soins se tournèrent à détruire promptement les travaux des assiégeans; mais les paysans armés, unis à quelques troupes légères, n'avaient cessé d'inquiéter l'arrière-garde des alliés. Le 23, l'avant-garde piémontaise les suivit jusqu'à Gajola; et placée partie dans ce village, partie sur les montagnes voisines, elle était témoin des travaux qui se faisaient pour détruire les fortifications de Démont, sans pouvoir les troubler, tant les

(1) De-La-Tour. — Teofilo Partenio. — Minutoli.

(2) Saint-Simon. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanct.

An 1744. précautions habilement prises par le prince de Conti ôtaient l'espérance de rien entreprendre avec succès. Le 24, le roi se rendit à Coni : si sa présence, les éloges et les récompenses qu'il donna aux habitans et à la garnison, excitèrent un nouveau dévouement dans le cœur de ces fidèles sujets, la vue de ce qu'ils avaient souffert attendrit l'ame reconnaissante du monarque ; la défense de cette ville n'avait coûté que sept cents trente-huit hommes ; l'attaque en coûta près de trois mille. C'était la dix-huitième fois que Coni était assiégé depuis sa fondation en 1120, et la huitième fois que les assiégeans manquaient leur entreprise (1).

(1) Teofilo Partenio, -- De-La-Tour.

Les alliés campaient toujours sous le canon de Démont : quelques-uns de leurs chefs auraient voulu conserver cette place pour ne pas perdre tout à fait le fruit d'une campagne meurtrière, et conserver un passage en deçà des alpes, où l'on comptait naturellement ramener la guerre au printemps : il fallut envoyer des courriers à Paris et à Madrid, avant de rien décider ; l'on travailla, en attendant leur retour à réparer et à miner les fortifications ; enfin les deux cours ayant décidé la démolition de Démont, on hâta les travaux ; et le 13 novembre, tous les fourneaux se trouvèrent chargés. Le prince de Conti fixa au lendemain le départ de l'armée. La retraite ne pouvait

se faire que sur une seule colonne à travers les alpes, et par des chemins d'autant plus difficiles que la saison était avancée; il y avait à craindre le mauvais temps plus encore que l'armée ennemie, dont l'avant-garde était cependant toujours prête à profiter du moindre avantage qui lui donnerait l'espérance d'un succès. Les milices surtout, dont les montagnes paraissaient garnies, ne cessaient de roder autour du camp, et souvent d'en inquiéter les derrières. An 1744.

Le prince de Conti posta dans ses retranchemens une nombreuse arrière-garde; il jeta des deux côtés de la route des tirailleurs qui en assuraient les flancs, et il se mit en retraite; mais il laissa à une petite distance le marquis de Lasminas, chargé de soutenir son arrière-garde restée à Démont: elle devait s'y tenir jusqu'à ce que les mines eussent joué sous les remparts de la forteresse. La première de ces mines remplit trop bien le but qu'on se proposait: elle renversa des pans énormes de muraille ou de rochers, et ce premier succès faisait augurer que peu d'instans suffiraient pour ruiner entièrement la place. Les Français mirent le feu en même temps à différentes communications; mais au moment où ils s'en éloignaient, quelques soldats savoyards, et beaucoup de paysans, s'approchèrent du fort, y

An 1744. entrèrent par la brèche même, et coururent déranger les communications, ou éteindre les mêches; leur courage sauva une grande partie des fortifications, avant que les piquets des alliés, destinés à soutenir les mineurs, eussent le temps d'arriver; les Piémontais se retirèrent à leur approche, et leurs ennemis profitèrent de ce moment pour faire jouer un grand fourneau; les grenadiers français qui dans l'impétuosité de leur bravoure n'avaient pris aucune des précautions nécessaires dans ces circonstances, furent extrêmement maltraités par leur propre mine, au moment où l'avant-garde de l'armée piémontaise, paraissant en face des retranchemens, décida la retraite des alliés.

En quittant leur camp de Démont, ceux-ci mirent le feu à des amas de fascinages garnis de grenades, et même de bombes, afin d'arrêter la marche des Savoyards: cette précaution réussit: le général d'Arambourou rejoignit tranquillement le marquis de Lasminas, et l'un et l'autre prirent le chemin d'Ison, où l'armée faisait halte pour les attendre. On se remit bientôt en mouvement vers Sambuc, malgré le mauvais temps de la journée; mais l'on n'y arriva que fort tard. Les détachemens piémontais en gagnant les montagnes latérales, menaçaient les flancs de l'armée, et obligeaient

à de grandes précautions, malgré lesquelles on aurait dû soutenir de continuelles escarmouches, si la neige et la tourmente n'eussent souvent arrêté les Savoyards dans leur poursuite. Le 15, on alla camper à Brezés ; l'arrière-garde se tint aux barricades. La marche de ce jour fut plus désastreuse que celle de la veille; le froid fit périr beaucoup de monde, quoique l'on sacrifiât les villages de Brezés et de Pontbernard à la nécessité de pourvoir aux pressans besoins de cette désolante nuit ; les maisons construites en bois et couvertes en chaume servirent à chauffer le soldat. Les Piémontais s'étaient avancés en force à Pontbernard: leurs troupes légères, réunies aux milices, arrivèrent aux barricades peu de temps après le départ des alliés, qui le matin du 16 évacuèrent Berzés, pour passer le col de l'Argentière. Le temps devenait tous les jours plus mauvais: les fatigues qu'on avait éprouvées, rendaient les nouveaux malheurs encore plus difficiles à supporter ; le nombre d'hommes et de chevaux, qui harrassés de fatigue mouraient sur la route, obligea l'armée de s'arrêter, pour les retirer du chemin qui en était embarrassé. Enfin, le 19, les alliés arrivèrent au delà des alpes, toujours suivis par les Savoyards, qui éprouvant eux-mêmes des souffrances infinies, cherchaient sans cesse, An 1744.

An 1744. et ne trouvèrent jamais, l'occasion d'entreprendre contre un ennemi dont la vigilance ne se démentit point. Le prince de Conti, saisissant du premier coup d'œil les précautions que les circonstances ou les localités rendaient nécessaires, paraissait seul infatigable dans son armée, et quoique trop souvent contrarié par le marquis de Lasminas, il n'en déploya pas moins les talens d'un habile général.

Charles Emmanuel dut avec raison être bien plus satisfait du résultat de cette campagne que des succès, brillans mais faciles, obtenus depuis le commencement de la guerre contre des chefs peu dignes de se mesurer avec lui. Il n'est pas douteux que la délivrance de Coni a été la suite de la bataille de Notre-Dame de l'Orme; l'abandon de l'attaque que les assiégeans avaient commencé entre le Gezzo et la Sture fut la suite de cette journée, et permit de jeter dans la place des secours, sans lesquels elle aurait immancablement succombé; à la faveur du combat, la garnison détruisit une grande partie des travaux, et retarda par ce moyen les progrès des attaques, au point qu'après quarante jours de tranchée ouverte, le corps de la place n'était pas entâmé, et les redoutes qui le couvraient se défendaient encore. Le prince de Conti aurait pu dire à cette occasion ce que

le grand Turenne écrivit après le combat de Sintzheim : « j'ai eu l'avantage, » mais c'est l'ennemi qui a remporté la » victoire, puisqu'il a rempli son but ». Le roi de Sardaigne se rendit à Démont, et les braves auxquels il devait la conservation de cette place ne trouvèrent pas en lui un cœur sans reconnaissance. Il en fit promptement réparer les fortifications, et il mit son armée fatiguée en quartiers d'hiver. Les Français se cantonnèrent dans le Dauphiné, et le marquis de Lasminas, qui conduisit les Espagnols dans le comté de Nice, apprit en y arrivant sa destitution et son exil.

An 1744.

Nous venons de tracer l'histoire de trois campagnes, durant lesquelles des avantages balancés affaiblirent tous les partis, sans donner à aucun la prépondérance décisive, qui pouvait amener la paix. Le cabinet de Versailles, en adoptant l'idée du roi de Prusse, qui regardait comme essentiel de gagner le roi de Sardaigne, paraissait renoncer à l'idée d'exiger que ce prince cédât à l'infant don Philippe Nice et la Savoie, pour prix de quelques dédommagemens en Lombardie. Louis XV essaya de détacher par la voie de la négociation le monarque piémontais de la maison d'Autriche ; mais n'ayant pu y réussir, il résolut de le contraindre par la force à accepter l'offre d'une paix particulière. On croyait

An 1744.

y parvenir en portant la guerre au centre de ses états, ce que l'on espéra d'exécuter en engageant la république de Gênes à prendre part à la guerre (1). Cette république ne s'y était jusqu'alors refusée que dans la crainte que lui inspirait l'Angleterre. Elle ne pouvait voir avec indifférence le projet de lui enlever le marquisat de Final; et cependant à la manière dont ses réclamations avaient été reçues, elle ne devait pas se flatter de voir révoquer cet article du traité de Worms, autrement que par l'entremise de la France, qui ne cessait de presser les Gênois de se joindre à elle. Ils y consentirent enfin, dès qu'ils crurent le roi d'Angleterre occupé en Écosse, et ils signèrent, le premier du mois de mai 1745, à Aranjuez, un traité secret, ensuite duquel ils envoyèrent cinq mille hommes dans Final, et deux mille dans Savone; ils rompirent tous les chemins qui conduisent de leur frontière en Piémont, et ils élevèrent sur les montagnes limitrophes des retranchemens, que les Savoyards détruisirent aussitôt (2).

Après ces mesures, le sénat de Gênes déclara la guerre au roi de Sardaigne, en même temps qu'il assurait la cour de Vienne de son respect, et de son dévouement. Ces protestations illusoires n'en imposèrent pas; les confédérés de Worms regardèrent la république comme leur

(1) Minutoli. — Saint-Simon. — Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe. — D'Ernez. — De-La-Tour. - Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Maillebois. — Malines. — Flassan, 4 pér., liv. 5. — Memor. dell'ab. Pasini.

(2) Hist. des révol. de Gênes, tom. 3, liv. 8. — Hist. de la guerre du 1741. — Accattini, tom. 1.

ennemie (1). De leur côté ses nouveaux alliés avaient établi sur de nouvelles combinaisons leur plan de campagne; décidés à suivre la route que le marquis de Lasminas voulait prendre, quand on eut emporté les retranchemens de Villefranche, les Français et les Espagnols défilèrent pendant l'hiver du côté de Vintimille (2); ils occupèrent une seconde fois Oneille qu'ils avaient abandonné, et malgré la résistance des habitans des vallées, ils se rendirent maîtres de toute la province (3).

An 1744.

(1) Mém. pour servir à l'histoire de l'Europe.

(2) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. -- Becattini, tom. 1.

(3) Mém. dell'ab. Pasini.

CHAPITRE XCIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. L'armée de France et d'Espagne se rassemble à Nice. — Les Piémontais ouvrent la campagne par la prise des magasins de Vintimille. — Leurs ennemis entrent dans l'état de Gênes, arrivent sur la frontière du roi de Sardaigne, et se réunissent à l'armée du comte de Gages venue du fond de l'Italie. — Mouvemens militaires dans les provinces d'Alexandrie et d'Acqui. — Prise du fort de Serraval par les alliés. — Ils font le siége de Tortone. — Charles Emmanuel espère de pouvoir secourir la place. — Elle se rend après une belle défense. — Craintes et situation des

Génois. — Les Espagnols, en entrant en Lombardie, décident les Autrichiens à se séparer des Savoyards. — Parme, Plaisance, et Pavie pris par les Français. — Faux mouvemens du général allemand. — Les alliés marchent contre le roi de Sardaigne. — Position occupée par ce prince. — Combat de Bassignane. — Retraite des Savoyards. — Les Impériaux arrivent trop tard à leur secours. — Leur ennemi bloque Alexandrie, et assiège Valence. — La garnison de cette dernière ville se retire à travers les postes des assiégeans. — État des affaires à Gênes et en Corse. — Situation des armées en Piémont.

An 1745. L'armée française changea de chef cette année; le prince de Conti fut remplacé par le maréchal de Maillebois, qui réunissait à des talens distingués l'avantage précieux de bien connaître la topographie du pays où se faisait la guerre. Monsieur de Maillebois se rendit en Provence, et avant la fin du mois de mai, trente mille Français et trente mille Espagnols se trouvèrent réunis à Nice. Leur projet était de suivre la route de la rivière de Gênes, et de déboucher en Piémont par la Boquette, vers où l'on comptait que l'armée espagnole et napolitaine

An 1745.

venant du fond de l'Italie, se porterait en même temps. Pendant que le maréchal s'occupait du soin d'établir des magasins dans le pays stérile où ses colonnes devaient passer (1), le roi de Sardaigne, qui entretenait des détachemens dans cette partie des montagnes, enlevait ceux qu'on avait placés à Vintimille (2). Cependant les alliés, en poussant une division dans les Apennins, obligèrent les Savoyards à se replier: et l'infant don Philippe, qui réglait les mouvemens de son armée d'après ceux de ce corps détaché, arriva à Final sans rencontrer d'obstacles (3). Charles Emmanuel avait placé ving-huit bataillons sur les montagnes entre Ormée et Garessio pour défendre la vallée de Tanaro (4); mais ce n'était pas de ce côté que l'ennemi voulait entâmer la frontière du Piémont; il lui était important de s'approcher le plutôt possible du comte de Gages, campé dans la vallée de la Polcevera.

Ce général, quoique inférieur en forces au prince de Lobkowits, était parvenu par des mouvemens habilement concertés à tromper toujours sa vigilance, et arriver heureusement dans l'état de Gênes; monsieur de Lobkowits, qui le suivait de près, fut joint à Novi par une division piémontaise, et déjà plusieurs escarmouches avaient eu lieu sur les montagnes de la Boquette, lorsque la menace d'une

(1) Maillebois. — Histoire de la guerre du 1741.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — De Viansio. Relation de la campagne du 1745. — Bonamici.

(3) Maillebois.

(4) Viansio.

An 1745. attaque combinée, de manière à ne pas leur laisser de retraite en cas de malheur, décida les Autrichiens à quitter Ottaggio. Le maréchal de Maillebois, empressé d'opérer une jonction après laquelle il se flattait d'accabler aisément le roi de Sardaigne, poussa, le 30 juin, des têtes de colonnes à Carchère et à San-Giacomo (1). Vingt mille Allemands, sous les ordres du comte de Schullembourg, destiné à remplacer monsieur de Lobkowits, en attendant l'arrivée du prince de Lichtenstein, et un corps de troupes savoyardes, campaient près de Tortone depuis la retraite d'Ottaggio. Le roi arriva, le 7 juillet, dans ce camp; il visita la position, ne l'approuva pas, et d'après le résultat d'un conseil de guerre décida, que pour veiller en même temps à la sûreté du Piémont et de la Lombardie, autant que pour observer à la fois les armées de l'infant et du comte de Gages, on prendrait une position derrière le Tanaro, que Charles Emmanuel et le comte de Schullembourg allèrent eux-mêmes choisir (2).

Le 9, l'ennemi, qui de San-Giacomo et de Carchère s'était avancé à Spigno, envoya un gros détachement à Acqui (3); un bataillon qui s'y trouvait se retira (4); la ville ouvrit ses portes sans résistance; le lendemain cinquante soldats et cent paysans enfermés dans le château se

(1) Bonamici. — Maillebois. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

(2) De Viansin. — Mem. dell' ab. Pasini.

(3) Maillebois.

(4) De Viansin.

rendirent prisonniers de guerre. Le maréchal de Maillebois aurait desiré de détourner l'attention du monarque piémontais, en attaquant Cève, ce qui pouvait aisément se faire, malgré la distance des lieux, sans retarder la jonction des armées; mais les Espagnols montrèrent une volonté si décidée d'assiéger Tortone, que le général français n'osa pas insister, dans la crainte de reveiller des dissensions mal éteintes, et il se prépara à seconder les vues de ses alliés, quoiqu'il les jugeât peu avantageuses à l'exécution du plan convenu (1). Le 12, il jeta des ponts sur la Bormida à Strevi, et sur l'Orba à Capriata; monsieur de Gages fit un mouvement sur sa gauche, qui le rapprocha de l'infant; et le 21, les deux armées s'étant jointes, le roi de Sardaigne se trouva avec quarante mille hommes en présence de soixante-dix mille ennemis. Ce prince s'était retiré, le 15, de Tortone à Piovera, et le 17, il s'était replié sur la gauche du Tanaro, en conservant trois ponts en avant du front du camp, dont la droite s'appuyait à Pavon, et la gauche à Bassignana, éloignés l'un de l'autre de huit milles environ; on dressa près de ce dernier village un pont sur le Pô, afin de communiquer librement avec la Lombardie, pour laquelle les Autrichiens craignaient infiniment. Cette position, dont

An 1745.

(1) Maillebois.

An 1745.

les Allemands occupaient la gauche, laissait la liberté de porter des secours aux places menacées, et d'attaquer les communications, ou d'inquiéter les convois des ennemis. Le roi fit élever des retranchemens, et placer des batteries sur le front de son camp (1). Charles Emmanuel, dit monsieur de Maillebois, puisait un nouveau courage dans ses nouveaux dangers, et par l'habile emploi de ses faibles ressources, il en doublait la valeur (2).

Le 23, l'armée alliée, commandée par l'infant et par le maréchal, s'avança entre Castelas et Bosco, à cheval de la Bormida. Le comte de Gages campa, le 24, en appuyant sa droite à Garoffolo, et en prolongeant sa gauche vers Bosco; toutes les forces des coalisés se trouvant ainsi presque en ligne, l'infant approcha son aîle droite de Fregarol, et fit marcher en avant de son front un corps de troupes qui s'établit à Marengo. Le même jour un détachement français alla assiéger le fort de Serraval, que monsieur Dérossi défendit pendant dix jours, et dont les fortifications furent presque entièrement ruinées par le feu des nombreuses batteries (3). Pendant cette expédition peu importante, les alliés s'occupaient des préparatifs du siège de Tortone, et assuraient les communications longues et difficiles qu'il fallait conserver avec Nice

(1) De Viansin. -- Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. -- Malines. -- Bonami. -- Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Maillebois.

(3) Bonamici. -- Viansin.

par l'état de Gênes (1). Les engagemens de partis étaient continuels depuis les derniers mouvemens (2) par lesquels les ennemis du Piémont venaient de masquer Tortone, en se plaçant entre Garoffolo et la Cassina Grossa, et en conservant Marengo et Castelsiriolo, après avoir abandonné Castelas. Le duc de Modène, le maréchal de Maillebois et le comte de Gages voulurent observer eux-mêmes la position du roi de Sardaigne avant d'attaquer Tortone; et ce fut d'après le résultat de cette reconnaissance qu'ils firent leurs dispositions. Le comte de Gages se chargea du siège, pendant que l'armée de l'infant observerait les Savoyards et les Allemands depuis Saint-Julien (3).

Le général espagnol ouvrit la tranchée, la nuit du 8, contre le front de la butte au nord de la place; mais on se trouva si tourmenté par le feu de la forteresse qu'on dut l'abandonner, et entreprendre l'attaque du côté de la porte de Voghère. Le 11, on commença à battre la ville. Le 13, la brèche se trouva faite sur trois points, et la garnison s'étant retirée dans le château, les habitans ouvrirent leurs portes au vainqueur. Monsieur de Gages entreprit promptement les travaux contre le fort; le chevalier de Barol qui y commandait, dirigea sur les pionniers un feu si vif que l'ouvrage avançait peu et semblait même

(1) Maillebois. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. primo.

(2) De Viansin.

(3) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Maillebois.

An 1745. impossible à continuer, lorsqu'un régiment corse s'approcha avec intrépidité du pied des remparts, et obligea par son feu la garnison à ralentir le sien; on éleva quatre batteries de canons, et une de quatorze mortiers contre le front de la place qui regarde la ville; on en forma une autre de vingt-quatre pièces du côté de la porte d'Alexandrie; et le 23, on commença à foudroyer les bastions de la Biche et de Sainte-Barbe; les bombes ne laissaient nulle part la garnison en sûreté; loin cependant de perdre courage, elle répondait par un grand feu à celui des assiégeans; mais dès le 25, les blindes qui couvraient les communications de la forteresse avec les ouvrages extérieurs furent réduits en cendre, et le 29, les veilles casernes de l'intérieur du fort furent embrasées. La fermeté du gouverneur semblait augmenter avec les dangers; par ses soins et par sa vigilance, les dommages étaient journellement réparés, et les assiégeans contraints de n'avancer leur sape qu'avec beaucoup de précaution.

Le roi, témoin depuis Moncastel du courage de la garnison, espérait de pouvoir la secourir; son plan était de marcher la nuit par sa droite, comptant passer la Bormida, et se porter sur le flanc des ennemis, en côtoyant l'Orba. Il fallait avant tout avoir un plan exact du

cours de cette petite rivière jusqu'à son confluent, et Charles Emmanuel en ordonna la levée. Un détachement de douze cents cavaliers, suivis de six cents hommes d'infanterie, marcha le 30, à une heure avant jour, sur Castelas, et s'éparpilla le long de l'Orba, pour couvrir le travail des ingénieurs topographes, qui avant les cinq heures du soir eurent levé le plan qu'on leur demandait; et le détachement rentra alors sans avoir perdu un seul homme (1). Les ennemis crurent que ces troupes s'étaient avancées dans le dessein de secourir Tortone : monsieur de Maillebois fit marcher vers elles son avant-garde, et il ne devina pas le véritable objet de ce mouvement, même après la retraite des Piémontais (2). Cependant il résulta de l'examen du plan qu'on soumit au roi, que l'exécution de son projet ne manquerait pas de devenir fatale, si l'ennemi venait à le pénétrer, car il aurait pu couper l'armée à Moncastel, et l'écharper de flanc. Charles se départit de son idée, sans renoncer à l'espérance de secourir la place (3) : elle était réduite à l'extrémité : soixante et dix mille coups de canon tirés, et onze mille bombes jetées, avaient détruit ou réduit en cendres les bâtimens et la plupart des ouvrages avancés, revêtus de fascines; les assiégeans étaient logés contre le corps de la place (4); le mineur

An 1745.

(1) De Viansin. — Bonamici. — Mem. dell' ab. Persini.

(2) Maillebois.

(3) De Viansin.

(4) Maillebois. — Bonamici.

An 1745.

avait conduit ses galeries sous le pied du rempart (1), et enfin l'eau manquait aux assiégés. Le 2 septembre, le roi tint un conseil de guerre, où l'on tomba d'accord, qu'il fallait pour première opération s'emparer de Castelsiriolo, et jeter à la faveur de ce poste des ponts sur le Tanaro, que la batterie qu'on avait à Pavon protégerait. L'attaque de Castelsiriolo était résolue : elle devait s'exécuter la nuit du 3, et l'on s'y disposait, lorsqu'on apprit la capitulation de Tortone (2). Le chevalier de Barol n'avait rien négligé pour retarder la descente du fossé, et pour éventer le travail du mineur des assiégeans ; il ne put pourtant pas y réussir : le 3, ses fourneaux étaient chargés ; les grenadiers, réunis dans la tête de la tranchée, n'attendaient que le moment de monter à l'assaut, et il restait d'autant moins d'espérances de le repousser, qu'il n'y avait dans le fort, ni terre, ni fascines, pour réparer la brêche. Dans cet état de choses, le gouverneur offrit de rendre la place à des conditions qu'on lui refusa ; c'était trop tard pour prétendre en faire ; il fallut consentir de se retirer avec les honneurs de la guerre en Piémont, sous condition de ne point servir d'un an contre les puissances confédérées (3). La capitulation fut exécutée le lendemain, et le commandeur de Barol reçut de l'infant les éloges les plus flatteurs.

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

(2) De Viansin.

(3) Tab. de la guerre de la Prag. Sanction. -- Bonamici. — Mem. dell' abate Pasini.

La prise du fort de Tortone, en assurant sur un point la frontière de l'état de Gênes, n'en laissait pas moins le gouvernement de cette république dans une grande inquiétude sur les résultats de la campagne. La flotte anglaise venait de jeter un grand nombre de bombes sur Savone, et d'obliger les bâtimens espagnols qui se trouvaient dans ce port, de jeter à la mer la poudre dont ils étaient chargés (1). La rivière de ponent était toujours menacée par les Savoyards. Le chevalier de Sinsan, qui commandait douze bataillons piémontais aux sources du Tanaro, ne cessa d'inquiéter le territoire gênois, jusqu'à ce que la jonction de l'infant et du comte de Gages décida le roi à ne laisser du côté d'Ormée que sept bataillons aux ordres du baron de Leutron, et de rappeler près de lui monsieur de Sinsan avec cinq bataillons. Ce général reçut, le 30 août, l'ordre d'entrer dans la vallée de Bormida, de se porter vers Acqui (2), et d'arriver à Bestagne le 2 septembre. Le prince de Baden, parti la veille du camp de Moncastel à la tête de seize cents hommes, occupa les collines de Ricaldon. Le dessein du roi était de resserrer par ce double mouvement un corps de quinze cents Français qui se trouvait à Acqui; mais, soit oubli, soit crainte que les dépêches fussent interceptées, on ne dit

An 1745.

(1) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 5, liv. 8.

(2) Mémoires manuscrits sur les différens campemens occupés par les troupes du roi dans la vallée du Tanaro, en 1745.

An 1745. rien à monsieur de Sinsan de la marche du prince de Baden, ni du projet qu'on méditait, de sorte que l'officier piémontais, informé dans sa route de la force de ses ennemis à Acqui, craignit de se compromettre, et se détourna sur sa gauche, pour prendre le chemin de Nice. Un nouvel ordre du roi le fit hâter de reprendre sa première direction; cependant les mouvemens des Piémontais donnèrent de l'inquiétude aux alliés, intéressés à se soutenir dans la vallée de Bormida, qui abrégeait leurs communications, et assurait le haut Monferrat; la garnison d'Acqui venait d'être renforcée de six bataillons et de quatre cents chevaux, lorsque, le 5, les Savoyards en approchèrent; ils furent aisément repoussés; et le commandeur de Sinsan, s'étant de nouveau retiré à Nice avec le prince de Baden, ils arrivèrent, le 9, au camp de Moncastel (1).

(1) D'Ernex. — De Viansin.

La prise de Tortone redoublait le desir des Espagnols d'entrer dans les états de Parme, que leur reine Elisabeth Farnèse regardait toujours comme son propre héritage. Cette considération, étrangère au plan convenu, et peu conforme à ce que demandaient les circonstances de la guerre, ne pouvait être goûtée par le maréchal de Maillebois: il s'attacha à prouver les dangers auxquels on s'exposait, et il obtint, non sans peine

qu'on se bornerait à envoyer des détachemens vers Parme et vers la Lombardie, jusqu'à ce que la menace d'envahir le Milanais eût engagé les Autrichiens à se séparer du roi de Sardaigne, et fait naître l'occasion de les combattre. Ce plan enfin adopté, cinq mille hommes (1) aux ordres du comte de La-Vieuville marchèrent, le 9, contre Plaisance, où le chevalier de Châteauneuf commandait une garnison de trois cents hommes. Ce faible détachement se retira dans le château, dont on venait d'assurer la défense par la construction de plusieurs ouvrages. Monsieur de Châteauneuf avait mis beaucoup de zèle à presser les travaux, et montrait la résolution de se défendre avec courage; il se rendit néanmoins au premier feu, et laissa, par une lâcheté qui aurait dû lui coûter la tête et qui ne lui fit perdre que sa place, la liberté à monsieur de La-Vieuville de s'avancer jusqu'à Parme. Huit cents Autrichiens enfermés dans cette ville ne l'attendirent pas: ils se retirèrent à La-Mirandole: les Français n'eurent qu'à se présenter pour être reçus avec joie dans la capitale des états des Farnèse, où la domination des Bourbons était desirée (2). Un détachement espagnol jetait en même temps des ponts sur le Pô, à la hauteur de La-Stradella, et paraissait destiné à précéder en

An 1745.

(1) Maillebois.

(2) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. 1. — Memorie dell' ab. Pasini.

An 1745. Lombardie l'armée de monsieur de Gages campée sur les bords de la Scrivia : de son côté monsieur de La-Vieuville marcha la nuit du 21 contre Pavie, qu'il croyait trouver sans garnison; son avant-garde, forte seulement de deux cents hommes, se présenta avec confiance à la porte de Crémone; mais quinze cents Allemands étaient arrivés à Pavie le même jour, et la garde fit feu sur les assaillans; l'ingénieur Hobert qui les commandait, convaincu que les habitans seuls étaient chargés de la défense de la ville, se coula le long des fossés, y découvrit un bastion ruiné, qui formait une espèce de brêche, dont il profita pour entrer dans la place à la tête des siens. La garde de la porte fut égorgée, la garnison effrayée se retira dans le château, et se rendit le jour suivant à monsieur de La-Vieuville, qui arriva avec le reste de sa troupe (1).

(1) Maillebois. -- Bonamici.

Dès les premiers mouvemens par lesquels l'armée des Bourbons menaça la Lombardie, le comte de Schullembourg fit passer huit mille hommes sur la gauche du Pô, et remonta à Valence les deux ponts qu'il avait sur ce fleuve près de Bassignane: ses troupes abandonnèrent Piovera sur la gauche du Tanaro, et se resserrèrent dans la position qu'elles occupaient à Moncastel, de manière à entrer promptement dans le Milanais, pour lequel on était dans les plus vives

alarmes. Le roi jugeait mieux du vrai projet des ennemis; il était persuadé que ses démonstrations tendaient à le séparer des Allemands, pour le combattre avec avantage; mais il ne fut pas possible de ramener l'opinion de monsieur de Schullembourg, qui demandait au contraire que les Savoyards le suivissent dans la Lomelline. Il aurait été impossible d'y consentir, quand même l'armée du comte de Gages serait entrée en Lombardie, car celle de l'infant restait en Piémont; le roi se prépara donc à défendre seul la position qu'il occupait; il éleva des batteries, et construisit des retranchemens sur les points saillans exposés aux premières attaques. *An* 1745.

Tant que les forces autrichiennes restaient unies à celles de Savoie, le camp qu'elles occupaient paraissait impossible à forcer, quoique ensuite des derniers mouvemens les Piémontais seuls se trouvassent placés depuis Pavon jusqu'à Moncastel, et de ce dernier village jusqu'à celui de Rivaron, où s'appuyait la droite des Allemands, dont la ligne se prolongeait jusqu'à Bassignane; mais monsieur de Maillebois calculait sur un faux mouvement de la part du comte de Schullembourg, et il mit tout l'art possible à le provoquer. Le 17, monsieur de Gages campa sur la Scrivia, à la gauche de Castelneuf; il occupa Salès, et Passalacqua,

An 1745. en avant des deux extrémités de sa ligne, ainsi que Piovera, en avant de son centre. Ce nouveau mouvement ne laissa plus hésiter le comte de Schullembourg, dont l'œil et le cœur étaient tous à la Lombardie : sourd aux remontrances qu'il croyait dictées par la voix seule de l'intérêt particulier, il se montrait résolu à conduire son armée au delà du Pô, où il commença par détacher les Esclavons et les Varadins ; le roi n'obtint qu'avec peine un délai de quelques jours pour régler un nouveau plan d'opérations.

On les discutait, le 23, dans un conseil de guerre, lorsque les courriers apportèrent la nouvelle de la surprise de Pavie, et qu'une colonne ennemie venait de passer le Tesin ; le général autrichien crut le Milanais perdu : il se reprocha sa complaisance, et il donna aussitôt à son armée l'ordre de marcher la nuit suivante en Lomelline. Charles, intimement convaincu qu'il allait être attaqué, ne pouvait cependant se retirer sans découvrir Alexandrie, et sans exposer une grande partie de son pays à une invasion certaine ; il compta sur l'avantage de sa position, et il porta sa seconde ligne sur le terrain que les Allemands venaient d'abandonner ; mais ce terrain était beaucoup trop étendu pour être bien gardé ; dix-huit bataillons furent distribués depuis Pavon jusqu'à

Moncastel, et quatre depuis Moncastel jusqu'à Rivaron; six bataillons qui appuyèrent leur droite à ce village, étendirent leur gauche du côté de Bassignane jusqu'à la plaine où étaient six régimens de cavalerie; un seul régiment de hussards resta avec les Piémontais, destiné à éclairer leur front (1). An 1745.

Dès que le départ de monsieur de Schullembourg eut justifié les calculs, et réalisé les espérances du maréchal de Maillebois, le comte de Gages réunit promptement les corps poussés dans le Milanais, et revenant lui-même sur ses pas en toute diligence, il rejoignit, le 27, l'armée de l'infant qui s'était avancée sur le Tanaro (2). Le roi de Sardaigne, averti de ces mouvemens dont il n'avait que trop bien prévu la conséquence, dépêcha en toute diligence un de ses aides de camp au comte de Schullembourg, pour l'engager à le rejoindre sans retard. Ce général, après avoir passé le Pô, s'était arrêté à la Piève-del-Cairo, à une petite marche de Bassignane, en attendant de nouveaux renseignemens sur les dispositions des ennemis; le comte de Viansin, envoyé auprès de lui, le trouva informé des derniers évènemens, et cependant moins disposé à retourner à Bassignane qu'à couvrir Pizzighettone et Mantoue. Il n'est pas possible de concevoir

(1) De Viansin. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Malines. — Bonamici.

(2) Maillebois.

An 1745. les motifs qui suggéraient cette étonnante contradiction; l'officier piémontais insistant avec beaucoup de force, le général allemand déclara enfin, que si le roi lui en envoyait l'ordre écrit, il obéirait; monsieur de Viansin lui représenta inutilement qu'on aurait à peine le temps d'aller et de revenir avant que la bataille fût donnée; il ne gagna rien sur l'opiniâtreté d'un homme qui ne prenait pas la peine d'appuyer son refus de quelques raisons; et ne pouvant mieux faire, il accourut à Moncastel, et il en repartit avec tant de diligence, qu'avant la fin du jour il rapporta encore au comte de Schullembourg l'ordre du roi qu'il demandait. Ce général ne s'attendait pas à un si prompt retour: il fit marcher sur le champ cinq bataillons vers Bassignane; mais malgré les sollicitations du comte de Viansin pour que toute l'armée les suivît sans retard, le départ en fut renvoyé au lendemain (1).

(1) De-Viansin.

C'était sacrifier sans motifs le roi de Sardaigne; il ne faudrait pourtant pas supposer qu'un dessein aussi perfide entrât dans les vues du cabinet de Vienne; l'on ne saurait non plus deviner le comte de Schullembourg dans cette occasion: rien n'avait troublé son union avec le monarque piémontais, et c'est ici que se fait sentir davantage le regret d'avoir perdu le précieux journal de cette

campagne écrit par monsieur Minutoli sous les yeux de Charles Emmanuel et du comte Bogin son ministre; peut-être y trouverait-on l'explication d'une conduite, que ni les combinaisons militaires, ni les circonstances politiques n'expliquent point, et sur lesquelles aucun des écrivains que nous connaissons n'a osé hasarder des conjectures. An 1745.

Pendant que monsieur de Schullembourg faisait lentement ses dispositions pour rejoindre les Piémontais, l'armée ennemie marchait contre eux sur six colonnes, et arrivait avant le lever du soleil sur le bord du Tanaro. Au signal de trois fusées tirées du château de Piovera, les assaillans passèrent la rivière, où il n'y avait que très-peu d'eau; ils chassèrent les grandes gardes, et attaquèrent le centre des Piémontais, qu'ils culbutèrent au premier choc vers la colline de Pessé (1). Le village de Rivaron était entouré en même temps; et malgré le feu de huit pièces de canon, il fut emporté l'épée à la main avant que le commandeur de Sinsan, venu de Pessé au secours de ce poste, eût pu y arriver. Le roi commandait en personne la droite de l'armée: il se rapprocha de son centre, qu'il essaya de secourir, mais bien faiblement, car il était lui-même attaqué à Moncastel (2). Le combat s'engagea un peu plus tard à la gauche,

(1) Maillebois.

(2) De Viansin.

An 1745. la droite des ennemis ayant été retardée dans sa marche (1). Les cinq bataillons autrichiens formant l'avant-garde de monsieur de Schullembourg, venaient d'arriver à Bassignane; trois de ces bataillons restèrent dans le village, et deux se jetèrent dans le retranchement qui couvrait la tête du pont sur le Pô; sous la protection de leur feu, la cavalerie savoyarde se déploya en bataille en face des nombreux escadrons de l'ennemi, et se soutint jusqu'à ce que la retraite du centre découvrit son flanc, ce qui l'obligea à une retraite dont la cavalerie espagnole profita pour exécuter la charge qui mit le désordre dans les rangs des Piémontais. Les Autrichiens durent se hâter d'abandonner Bassignane: ils furent chassés de la tête de pont, et le comte de Schullembourg se présenta pour le passer, lorsque à peine monsieur de Gages l'avait coupé. Le vainqueur poursuivait vivement l'aîle gauche et le centre des Savoyards qui se retiraient sur Valence. La cavalerie ayant passé un premier ravin, aurait dû franchir promptement celui qui lui restait à passer, et le comte de la Mante pouvait encore réparer par une prompte retraite la faute de ne pas avoir établi d'avance des ponts sur ces ravins; mais la jalousie que ce général nourrissait contre le comte de Saint-Germain, jeune

(1) Maillebois.

favori qui visait à obtenir sa place, lui fit craindre de donner prise à l'intrigue, en se retirant trop tôt, et sacrifiant les plus grands intérêts au desir de donner une nouvelle preuve de courage, il laissa si fort approcher l'ennemi, que lorsque par l'avis des plus sages il se remit en retraite, il ne tarda pas à être attaqué; ses escadrons, chargés au moment même où ils allaient traverser le ravin, furent mis en déroute, et perdirent cinq cents hommes, parmi lesquels trente-deux officiers. L'infanterie poursuivit sa marche plus tranquillement à travers les collines; la droite des Savoyards, combattant sous les yeux du roi, se soutenait à Moncastel contre tous les efforts des alliés. Cependant Charles Emmanuel, après s'être flatté quelque temps de rétablir le combat, en perdit l'espérance, et se replia à la tête de son aîle droite, par la même route que les troupes du centre avaient suivie. Le désordre dans lequel l'armée arriva à Valence, plutôt que la perte réelle qu'elle venait d'éprouver, ne permit pas au roi de prendre une position aussi rapprochée de l'ennemi; il se retira à Girole, et campa le long du torrent de Catela. An 1745.

Le comte de Schullembourg se trouvait sur la gauche du Pô, à la hauteur de Bassignane, au moment où le pont venait d'être coupé; il avait été spectateur

An 1745. inutile du combat, et du malheur des Savoyards; après leur retraite, il remonta le fleuve jusqu'à Valence, où il le passa le 28. Dès qu'il eut rejoint les Piémontais, Charles marcha à Casal, et se plaça en avant de cette ville, la droite appuyée aux collines, la gauche au Pô; l'on construisit plusieurs redoutes le long de la ligne, et l'on envoya de nombreux partis à la guerre pour surveiller les mouvemens des ennemis, en même temps qu'on faisait passer à Verceil tous les gros équipages de l'armée (1). Telles furent les suites du combat de Bassignane, dont la gloire est incontestablement due à monsieur de Maillebois qui l'avait préparé, quoique Bonamici, aussi prompt à calomnier le nom français, qu'à invectiver contre les ennemis des Espagnols, après avoir défiguré la relation de cette journée, en fasse honneur au comte de Gages (2).

(1) De Viansin. — Mém. pour servir à l'hist. d'Europe. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanc. — Malines. — Mem. d'un Borghese di Rivoli.

(2) De bello Italico, lib. 2.

Les ennemis, qui avaient admiré le courage du roi de Sardaigne et du duc de Savoie son fils, ne les crurent pas assez vaincus pour les suivre et pour les combattre de nouveau, en laissant derrière Alexandrie et Valence, dont le monarque piémontais venait de renforcer les garnisons; ils résolurent dans un conseil de guerre, tenu le 28, d'attaquer en même temps ces deux places, et de couvrir l'un et l'autre siège, en campant

à Saint-Salvador. Le 5 octobre, l'armée y arriva. Le 6, Alexandrie fut investi ; et l'on ouvrit la nuit suivante la tranchée du côté de la porte de Gênes. La ville n'était fortifiée que par un mur flanqué de tours; le feu des batteries endommagea beaucoup ces faibles remparts, et le 11, le marquis de Carail désespérant de se soutenir davantage, et voulant ménager la garnison, qui consistait en sept bataillons, se retira dans la citadelle. Alexandrie ouvrit ses portes ; les assiégeans, maîtres de la ville, resserrèrent aussitôt la forteresse par un étroit blocus (1), et firent passer le Pô à un corps de cavalerie, destiné à masquer Valence du côté de la Lomelline.

An 1745.

Les Espagnols commencèrent à battre cette place, le 17, avec trente canons, et trois mortiers; ils tentèrent d'en escalader les murs sous la protection de ce feu; et ayant été repoussés, ils se mirent au travail de la sape. Le roi de Sardaigne avait détaché de son camp cinq cents hommes, qui étant entrés dans la Lomelline, parvinrent à se jeter dans Valence. Charles se proposait d'en troubler le siège, en attaquant le pont que les ennemis avaient à Bassignane; mais ces ponts, qu'ils transportèrent à La-Stanga, ayant été fortifiés par un retranchement dans lequel on plaça six bataillons et trente pièces de canon, il fallut

(1) Maillebois.— Mémoires manuscrits du baron de Vallerieux.— Mem. dell' abate Pasini.

An 1745. renoncer à cette entreprise, et se résoudre à abandonner Valence à ses propres forces. On s'y défendait vaillamment; cependant malgré les soins infatigables du marquis de Balbian, et malgré les sorties continuelles d'une garnison vigilante et brave, la brèche se trouva faite le 28. Monsieur de Balbian, dont l'intelligence militaire égalait l'intrépide courage, n'avait peut-être pas attendu cette extrémité pour former le généreux dessein de se retirer à travers les postes des assiégeans; il en calcula la possibilité d'après la connaissance de la position des ennemis, et son projet, discuté dans un conseil de guerre, fut unanimement approuvé; la nuit du 30 on le mit en exécution. Le bonheur accompagne souvent les entreprises les plus hardies; un brouillard épais favorisa celle-ci; les Savoyards au nombre de six cents hommes, après avoir encloué le canon des remparts, et jeté leurs munitions dans le Pô, traversèrent ce fleuve sur les barques, sans inconvénient, et sans être reconnus; arrivés sur la gauche du fleuve, ils évitèrent les postes ennemis, en marchant à travers les campagnes, et s'étant rejoints au comte de la Roque, qui à la tête d'un parti de cavalerie se tenait dans la Lomelline; monsieur de Balbian arriva heureusement à Casal, où il reçut du roi et de l'armée entière les éloges dus à

une entreprise dont monsieur de Pezai paraît seul ne pas vouloir reconnaître le mérite (a). Le major de Ruffi était resté dans Valence avec cent vingt hommes; pendant la nuit entière il n'avait cessé d'inquiéter les assiégeans, et en attirant leur attention vers lui, il avait favorisé la retraite de la garnison avec tant de succès, que lorsque le matin il remit au général d'Arambourou les clefs de la ville, ce général revint avec peine de son étonnement (1).

Les troupes gênoises étant pour la plus grande partie au camp des Bourbons, les côtes de cette république se voyaient exposées aux insultes des Anglais, maîtres de la méditerranée; le 27 septembre, ils avaient jeté quelques bombes sur Gênes même; bientôt ils bombardèrent successivement Savone, Final, et San-Remo; les habitans de cette dernière ville, dont une grande partie desirait passer sous la domination du roi de Sardaigne, en vinrent aux mains entr'eux. Mais bientôt de plus sérieuses inquiétudes furent données au sénat par la Corse; les mécontens

(1) De Viansin.- Bonamici.- Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

(a) L'auteur du journal des campagnes de monsieur le maréchal de Maillebois est ordinairement porté à rendre justice aux ennemis de ce général, et l'on aurait lieu d'être étonné de son inexactitude dans cette circonstance, si elle n'était expliquée par la volonté que cet auteur montre souvent de contredire Bonamici.

An 1745.

y étaient nombreux encore, lorsque le comte de Rivarola arriva dans l'île avec plusieurs officiers savoyards, et leur offrit la protection et l'appui du monarque piémontais; l'insurrection se manifesta aussitôt, et Rivarola se trouvant en peu de jours à la tête de vingt-cinq mille hommes, réduisit l'ennemi à s'enfermer à Ajaccio, et à Calvi (1).

Le combat de Bassignane, et les malheurs qui en furent la suite, donnaient au roi de Sardaigne de trop justes motifs de plainte pour que la cour de Vienne lui refusât le rappel du comte de Schullembourg, qu'il demanda fortement. Dès le 15 octobre, le prince de Licthenstein prit le commandement de l'armée autrichienne, et de concert avec Charles Emmanuel, il ordonna au général Gros, commandant dans le Milanais, de se mettre en mouvement, comme s'il eût voulu attaquer Parme. On espérait d'engager les ennemis à marcher vers cette ville, dans laquelle ils n'avaient qu'une faible garnison, et l'on comptait profiter de cette diversion pour secourir Valence; mais les alliés ne prirent pas le change; et d'ailleurs la supériorité du nombre leur permettait d'agir eux-mêmes offensivement sur d'autres points de la frontière du Piémont, ainsi que nous allons le voir dans les chapitres suivans (2).

(1) Histoire des révolut. de Gênes, tom. 3, liv. 8. -- Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. -- Istoria dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 9.

(2) De Viansin.

CHAPITRE XCIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Les Français commencent le siège d'Exiles et l'abandonnent. — Projets du maréchal de Maillebois. — Il entre dans Casal. — Il en attaque le château, qui se rend après une résistance opiniâtre. — Combat dans la vallée d'Oulx. — Défaite des Savoyards. — Mouvemens des troupes dans la vallée de Tanaro et dans les Langhes. — Prise d'Aoste par les Français. — On entre en quartiers d'hiver en Piémont. — Les Espagnols passent en Lombardie. — La guerre se fait dans cette province. — Siège du château de Milan. — Le roi de Sardaigne desire la paix et la recherche. — Généreux projets du ministère français. — Le traité conclu entre l'Autriche et la Prusse change l'état des affaires. — La négociation ouverte entre la France et le Piémont est rompue. — La citadelle d'Alexandrie bloquée par les troupes du maréchal de Maillebois est réduite à l'extrémité. — Plan d'opérations pour secourir cette place. — Belle manœuvre des Savoyards. — Prise d'Asti. — Délivrance d'Alexandrie. —

Mésintelligence entre les Français et les Espagnols. — Ils abandonnent le Piémont. — Leurs pertes. — Situation des armées. — Charles Emmanuel offre la paix au moment de ses plus grands succès. — Louis XV la refuse.

An 1745. Pendant que le roi de Sardaigne songeait à troubler le siège de Valence, les Français cherchaient à attirer son attention du côté des alpes. Dix-huit bataillons, traînant à leur suite l'artillerie nécessaire à un siège, passèrent le Mont-Genèvre sous les ordres du comte de Lautrec, qui investit le fort d'Exiles, après s'être emparé des montagnes des environs (a). Il éleva ensuite des batteries du côté d'Ussau, et de celui d'Exiles, d'où il commença à battre la place. Mais à la nouvelle de cette entreprise, le chevalier Derossi marcha de Fenestrelles avec quatre bataillons de ligne et mille Vaudois, qu'il conduisit sur le col du Pis, en occupant Sosseaux. Des partis engageaient souvent des escarmouches, et quoique les Savoyards ne parvinsent pas à forcer le col de Sestrières, dont ils tentèrent de s'emparer, monsieur de Lautrec

(a) Les cols de l'Assiette, de Cotteplane, du Bourget, de Pitre, de l'Aigle, de Sestrières, des Quatre-Dents, de la Chapelle-Blanche, de Rama et du Vallon.

An 1745.

n'en craignit pas moins pour son parc d'artillerie, le renvoya à Briançon, et abandonna le siège, sans cependant quitter la vallée d'Oulx. Monsieur Derossi resta dans sa position, et de quelque temps il n'y eut entr'eux que des engagemens de partis (1).

Les armées étaient toujours en mouvement dans la plaine du Piémont. Maîtres de Valence, les Espagnols et les Français s'avancèrent, le 4 novembre, à Occimiano. Le même jour Charles Emmanuel se replia entre Trin et Villeneuve, en laissant dans le camp qu'il abandonnait neuf cents chevaux et vingt compagnies d'infanterie, pour observer les mouvemens des ennemis, qui parurent, le 5, en vue de Casal. Le détachement piémontais se retira en bon ordre, passa le Pô, et rejoignit le roi sans éprouver aucune perte, car le but des mouvemens du maréchal de Maillebois était d'assurer les quartiers qu'il se proposait de prendre sur la gauche du Pô, et la retraite des Savoyards lui parut remplir ce but, sans risquer un combat inutile (2). La ville de Casal n'était point en état de se défendre, et la garnison s'étant retirée dans le château, les habitans allèrent à la rencontre du vainqueur, et lui présentèrent les clefs de leurs portes.

Milord Des-Roches, officier irlandais au service de Savoie, commandait dans

(1) De Viansin. — Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe.

(2) Maillebois. — Bonamici.

An 1745. la forteresse ; on le somma de la rendre, et on chercha à l'intimider par des menaces outrageantes : monsieur de Maillebois, oubliant que le guerrier doit au courage la considération que le sage accorde aux talens, annonça à monsieur Des-Roches qu'il le fairait pendre à un creneau, s'il entreprenait de lui résister un seul moment. On voudrait pouvoir dire que le gouverneur répondit avec fierté, mais avec noblesse : la vérité est qu'il rendit insulte pour insulte ; et l'amour propre piqué redoubla l'ardeur des deux côtés. Les assiégeans établirent leurs batteries dans la ville, afin d'éviter les mines, dont les déhors du château étaient garnis ; on fit de part et d'autre un feu terrible ; les Français tentèrent sans succès d'emporter la place par une attaque subite ; le brave Des-Roches ne signa une capitulation honorable, le 29, que sur les ruines du château confié à sa défense. Le maréchal de Maillebois le reçut avec les plus grandes démonstrations d'estime (1), et lui donna des attestations honorables, au moment que cet officier quittait le service du roi de Sardaigne, pour rentrer dans sa patrie à la suite des Stuards (2).

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Malines.

(2) Maillebois. — Bonamici.

Les hostilités avaient continué dans les alpes et dans les apennins avec des succès différens. Monsieur Derossi, que nous avons laissé campé au col du Pis,

à l'entrée de la vallée d'Oulx, y fut attaqué par le comte de Lautrec. Des deux postes qui couvraient les flancs des Savoyards, l'un se laissa surprendre, l'autre se trouva abandonné par les Vaudois; les colonnes françaises s'y portèrent, et enveloppèrent la position ennemie. Monsieur Derossi fit retirer la plus grande partie de ses forces sur la sommité de la montagne, et se chargea de soutenir la retraite, à la tête d'un seul bataillon, avec lequel il tenta de se jeter dans la forêt voisine; mais il n'en eut pas le temps: sa troupe dispersée perdit trois cents hommes; lui-même resta prisonnier, et fut destitué par arrêt d'un conseil de guerre. Malgré cet avantage, les Français repassèrent le Mont-Genèvre aussitôt qu'ils virent les Piémontais rentrer dans la vallée de Pragelas (1). Monsieur de Mirepoix, chargé d'assurer les communications de l'armée des trois couronnes avec Nice et la Provence, s'était porté dans la vallée de Tanaro après la prise de Valence, et il avait campé à Millesimo, dans l'intention d'assiéger le fort de Cève; cependant les sages mesures prises par monsieur de Leutron ne lui en laissèrent pas la possibilité. Ce général, connu avantageusement depuis le combat de Camposanto, et la défense de Coni, se tenait en avant de Cève, ayant des

An 1745.

(1) De Viansin. — Mem. dell' ab. Pasini.

An 1745. postes d'observation (a), qui éclairaient les mouvemens de son ennemi ; averti qu'il s'était avancé à Montezemo, d'où ses grandes-gardes se retirèrent, le baron de Leutron, quoique inférieur en forces, marcha en avant; monsieur de Mirepoix, étonné de tant de hardiesse, se retira à la hâte: on le suivit jusqu'à Boccavignal, et on le força de se replier aux Carchères, d'où les Français entrèrent en cantonnemens. Monsieur de Leutron prit les siens dans les environs de Prié, pour se rapprocher peu après de la ville d'Asti, que l'ennemi menaçait (1).

(1) D'Ernex. — Mém. sur les campemens occupés par les troupes du roi dans la vallée de Tanaro. — Bonamici.

Maître de Casal, le maréchal de Maillebois avait fait filer une colonne par Moncalve sur Asti; la ville ouvrit ses portes, et le château fut attaqué; il soutint huit jours de batterie, et il venait de capituler, lorsque monsieur de Leutron arriva à Saint-Damian, à cinq milles de la place. Ce général reçut l'ordre d'y rester, et de resserrer les vivres à l'ennemi d'une part, en même temps que de forts détachemens s'avançaient pour le même objet depuis Quiers sur les collines de Buttiglière (2). Ces mesures empêchèrent les courses des Français, jusqu'à ce que l'arrière-saison arriva. Charles Emmanuel disposa alors ses quartiers sur une

(2) Malines. — De Vianfin.

(a) A Camérane, Montezemo, la Piovetta, Mombarqué, la Piagère, Prié, Salé et Mompautrin.

ligne qui, partant de Verceil et Trin, s'étendait jusqu'à Quérasque. Les Autrichiens prirent des cantonnemens entre la Sesia et l'Agogna, en s'approchant de la droite des Savoyards. *An* 1745.

Les Espagnols ne paraissaient pas disposés à passer l'hiver dans l'inaction: des ordres réitérés venus de Madrid décidaient, qu'ils porteraient la guerre dans la Lombardie, et qu'ils attaqueraient le château de Milan, pendant que les Français resteraient en Piémont, pour observer le roi de Sardaigne et continuer le blocus d'Alexandrie. C'était une grande faute aux alliés de diviser ainsi leurs forces; le journal militaire des campagnes du maréchal de Maillebois voudrait la rejeter sur le maréchal de Noailles (1); mais l'auteur des mémoires politiques et militaires, redigés sur les pièces originales recueillies par ce dernier (2), accuse monsieur de Maillebois d'avoir lui-même secrètement engagé la cour de Madrid à prendre cette détermination, afin de hâter le siège du château de Milan, dont la prise devait lui procurer la grandesse d'Espagne, qu'il sollicitait depuis le combat de Bassignane. Que l'intérêt personnel de ce général, ou l'empressement irréfléchi d'Elisabeth Farnèse, aient dicté l'ordre envoyé au comte de Gages, le fait est, que cet ordre était trop précis, pour laisser le droit à de nouvelles

(1) Maillebois. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. 1.

(2) Millot, tom. 4, liv. 6.

An 1745. représentations; *vous passerez le Pô avec mon armée*, lui mandait Philippe V, *dût-elle être battue*. Le 4 décembre, monsieur de Gages obéit: le 8, l'infant le suivit, et il ne resta que quatre régimens espagnols à Alexandrie avec les Français.

Monsieur de Maillebois n'ayant plus à ses ordres que quarante faibles bataillons et trente escadrons, pour observer les Savoyards, pour continuer le blocus d'Alexandrie, et pour couvrir ses communications avec Gênes, avec la Provence et avec le Milanais, resserra ses quartiers entre le Pô et le Tanaro, en appuyant la droite à Casal, le centre à Moncalvo et la gauche à Asti. Douze bataillons, placés par échellons entre Gênes et Nice, assurèrent les derrières de l'armée. Toute la cavalerie fut distribuée le long de la rive droite du Pô jusqu'à Voghère, de manière à conserver une libre communication avec Pavie. Le maréchal établit à Valence son quartier général (1). Les armées ainsi placées fort près les uns des autres, envoyaient à la guerre des partis qui se rencontraient souvent (2); mais c'était surtout dans le Milanais que la campagne se poursuivait avec activité, malgré la rigueur de la saison. L'infant don Philippe et le comte de Gages avaient fait occuper Vigevano, Mortare et les petites villes qui bordent la gauche du Tesin, à dessein

(1) Maillebois.

(2) De Viansin. — D'Ernex.

d'empêcher le prince de Licthenstein de troubler le siège du château de Milan, et de prévenir sa jonction avec le général Pallavicini, commandant des Autrichiens dans le Mantouan (1). *An* 1745.

Ces précautions ne parurent pas suffisantes au maréchal de Maillebois qui s'était rendu à Milan : il jugea nécessaire d'éloigner avant toute chose l'armée allemande du Tesin, et son opinion ayant été adoptée, on fit avancer sur cette rivière vingt-deux bataillons et quarante-cinq escadrons, avec vingt pièces d'artillerie, pendant que monsieur de La-Vieuville marchait par la Lomelline sur Novare à la tête de douze cents grenadiers, de douze bataillons et de dix-sept escadrons. Le prince de Licthenstein ne pouvait entreprendre de se soutenir dans ses quartiers qu'en s'exposant à le voir séparer du roi de Sardaigne (2), ce qu'il lui était surtout important de prévenir; il résolut en conséquence de se retirer vers la Sesia, aussitôt que ses avant-postes seraient attaqués, et la nuit du 5 février, les Espagnols ayant passé le Tesin à Vigevano, en même temps que le général autrichien exécutait une fausse attaque du côté d'Oleggio, celui-ci se replia à Verceil. Cependant l'ennemi qui avait rempli son but, et qui ne voulait pas morceler davantage ses forces déjà disséminées sur une trop grande étendue de

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Mem. dell' abate Pasini.

(2) Maillebois.

An 1745. terrain, retrancha la tête de ses ponts, et n'avança point dans le Novarais. Monsieur de Licthenstein revenant alors sur ses pas, prit de nouveaux cantonnemens entre l'Agogna et la Roggia-Mora. Le comte de Gages pressait le siège du château de Milan, et s'assurait du cours du Pô, en occupant Guastalla et Reggio; il poussa sur la Secchia une colonne, dans l'espérance de surprendre Modène, ou La-Mirandole; mais les mesures prises pour la sûreté de ces deux places l'empêchèrent de rien tenter contre elles (1).

(1) Minutoli. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Bonamici.

La faiblesse des secours que le roi de Sardaigne devait attendre de l'Autriche, sérieusement occupée en Allemagne, la supériorité des forces ennemies, et les circonstances de la guerre, avaient fait desirer à Charles Emmanuel de rendre le repos à l'Italie, en traitant sa paix particulière avec la maison de Bourbon (2). Sans doute que dans la situation des affaires à cette époque la cour de Vienne trouvait de grands avantages à pouvoir porter ailleurs des forces qui ne lui auraient plus été nécessaires dans la Lombardie. Le monarque piémontais puisait dans les intentions généreuses que manifestait la France en soutenant cette guerre le motif de voir son espérance réalisée, et avant que la paix de la Prusse eût délivré l'impératrice reine de son plus redoutable ennemi, Charles avait

(2) Maillebois.

ordonné au comte de Perron son ministre en Saxe de se rendre à Berlin, et d'interposer la médiation du grand Frédéric, alors allié des Bourbons, pour obtenir une paix, dont il ne voulait peut-être pas faire directement les avances; mais monsieur de Perron étant arrivé à Potsdam au moment de la conclusion du traité de Dresde, il ne parla pas de l'objet secret de sa mission, et parut n'être chargé que de complimenter de la part du roi le monarque qui faisait l'admiration de l'Europe. *An* 1745.

Si la paix du roi de Prusse avec l'Autriche déconcertait le plan que le roi de Sardaigne venait de former, cette paix changeait entièrement la face des affaires, et les alliés d'Aranjuez craignirent à leur tour que la cour de Vienne ne fît passer en Italie une nouvelle armée. Dans ces circonstances, il parut au cabinet de Versailles qu'on gagnerait beaucoup, en détachant Charles Emmanuel des ennemis de la maison de Bourbon. Le marquis d'Argenson, qui se trouvait en France à la tête du département des affaires étrangères, voulait redonner à sa cour cette réputation de bonne foi qui lui paraissait convenir seule au gouvernement d'une nation grande et généreuse: il ne démentit jamais ce noble principe pendant toute la durée de son administration, et ce fut surtout

An 1745. au sujet de l'Italie qu'il le développa d'une manière positive. Ce ministre songeait à anéantir la puissance autrichienne dans cette contrée, non pour y faire régner Louis XV, mais pour établir l'indépendance de ce pays qu'il prétendait assurer par une confédération perpétuelle des différentes puissances italiennes, à l'instar à peu près des confédérations germanique et suisse. Il avait dressé un projet, où son idée était développée avec autant de clarté que de noblesse; *l'Italie*, y disait-il, *est depuis trois siècles l'un de ces théâtres d'ambition et de conquêtes où viennent se consumer les grandes puissances; nous y avons voulu conserver quelques citadelles, quelques postes, pour prendre part aux désordres, sous prétexte de défense et d'équilibre; mais ce n'est point celà qu'il faut; c'est de concentrer les puissances italiques en elles-mêmes, c'est d'en chasser l'Autriche, et de montrer l'exemple de n'y plus prétendre.*

Ce plan aurait assuré le repos de l'Italie; mais il aurait fixé d'une manière irrévocable le sort de la maison de Savoie, alors parvenue à un degré de puissance qui pouvait lui faire justement espérer de plus grands succès. Il était plus que douteux que le cabinet de Turin voulût adopter ces vues, et cependant monsieur d'Argenson n'hésita point de charger un agent secret de les faire goûter

au marquis d'Ormée; mais la mort de ce ministre arrêta la négociation dans son commencement; on tarda cependant peu à la reprendre. *An* 1745.

Monsieur de Champeaux, résident de France à Genève, se rendit secrètement à Turin sous le nom de Rousset et sous le costume d'un abbé. Il trouva les esprits disposés à mettre fin à la guerre, et il offrit à Charles la cession de la partie du Milanais située sur la gauche du Pô et le pays à la droite de ce fleuve, jusqu'à la Scrivia, à condition, que le Tortonais et l'Oltrepô, unis aux états de Parme, appartiendraient à l'infant don Philippe, avec le Crémonais et la forteresse de Pizzighettone, et que la principauté d'Oneille serait cédée à la république de Gênes.

D'aussi belles propositions ne pouvaient que satisfaire le roi de Sardaigne; mais si d'une part il semblait difficile d'obtenir l'adhésion de l'Espagne au traité qu'on proposait, pouvait-on de l'autre se flatter que la reine de Hongrie voudrait consentir à perdre la plus belle partie de ses états en Italie, sans de grands dédommagemens: et si on ne les lui offrait pas, Charles pouvait-il s'unir à ses ennemis, pour déposséder son allié? Dans la perplexité où se trouvait le monarque piémontais, on se borna à rédiger à Turin l'ébauche d'un traité, l'on arrêta une

An 1745. suspension d'armes, qui devait durer jusqu'au premier de mars, et l'on envoya secrètement à Paris le comte de Mongardin, conseiller de commerce, qui ne paraissait chargé que de quelques réclamations du prince de Carignan, pour des affaires d'intérêts que ce prince avait en France. Le 17 février, monsieur de Mongardin signa à Paris des articles préliminaires, qui devaient être suivis d'un traité de partage, par lequel l'Italie allait être entièrement affranchie des dominations étrangères, et semblait devoir assurer sa liberté et son indépendance par une confédération générale des différens états dont elle se composait. Les sacrifices qu'on exigeait de la maison d'Autriche ne se faisaient point en faveur des grandes puissances dont elle avait à craindre; et la France, en ne se réservant, ni la qualité de protecteur, ni celle d'arbitre de cette coalition, donnait à sa rivale l'exemple d'une générosité inconnue jusqu'alors dans l'histoire.

Monsieur de Champeaux retourna à Turin avec ces préliminaires, en annonçant que le comte de Maillebois, fils du maréchal, le suivait de près pour la conclusion du traité définitif; mais la cour d'Espagne, qu'il avait enfin fallu prévenir de ce qui se passait, opposait tant d'obstacles à l'accomplissement des vues de Louis XV, que l'arrivée en Piémont

de monsieur de Maillebois dut nécessairement être retardée. Ce retard fit craindre au roi de Sardaigne que la citadelle d'Alexandrie tombât au pouvoir des Français: Charles Emmanuel, inquiet sur le sort de cette importante forteresse, fit prévenir monsieur de Maillebois, que s'il n'arrivait pas avant la fin de février, avec pouvoir de publier la suspension d'armes, les conférences seraient rompues; le négociateur français n'en vint pas moins à Rivoli, le 3 de mars; dans l'entretien qu'il y eut avec le comte Bogin, ministre du roi, il mit des difficultés à la publication de l'armistice, dont il voulait faire les conditions; monsieur Bogin ne fut peut-être pas fâché de retourner à Turin sans avoir rien conclu; car il n'approuvait pas la conclusion d'un traité particulier, et la négociation qui était l'ouvrage d'un autre ministre (a), soit que d'après les principes sévères qu'il professait, il crût la délicatesse du roi compromise, soit que jugeant des intérêts du Piémont d'après les circonstances relatives de sa position, il ne pensât pas que l'avantage de l'agrandir balançât l'inconvénient d'en éloigner tout à fait l'une des deux puissances rivales. Dans un An 1745.

(a) Le marquis del Caretto de Gorzègue.

An 1745.

conseil tenu par le roi, le jour même du retour de son ministre, il fut résolu, qu'on romprait la négociation; on en fit part à monsieur de Maillebois (1), qui repassa les alpes, avec le double regret de n'avoir pas rempli les vues de sa cour, et d'avoir déplu à celle de Madrid, dont il venait de recevoir des marques de confiance et de faveur. Les détails que nous venons de donner relativement à cette négociation ne sont pas entièrement conformes à ce qu'en a écrit monsieur de Pezai; mais nous n'avons pas hésité à suivre d'autres guides, l'éxactitude de leur narration nous étant garantie par le témoignage de quelques personnes qui ont vécu sous le règne de Charles Emmanuel, et qui y ont eu part aux affaires.

Au moment où l'on rompait les conférences de Rivoli, l'avant-garde de la nouvelle armée que Marie Thérèse faisait passer en Italie depuis la paix de Dresde, arrivait à Vérone (2); mais on ne pouvait pas attendre cette armée pour délivrer Alexandrie, que le manque des vivres, et les maladies qui en sont la suite, réduisaient à la dernière extrémité. Le gouverneur avait fait connaître l'état déplorable de sa brave garnison: il n'y avait pas un instant à perdre (3); et néanmoins cette entreprise offrait les difficultés les plus grandes; il fallait percer la ligne des quartiers de l'armée

(1) Millot, tom. 4, liv. 6. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 7 e 8. — Minutoli. — Flassan, 6.e pér., liv. 5.

(2) Maillebois.

(3) Mémoires du baron de Vallerieux. — Mem. dell'ab. Pavini.

française, et même en y réussissant on s'exposait à être pris entre cette armée et les Espagnols venant du Milanais. Les combinaisons multipliées par lesquelles il fallait prévenir des dangers qui semblaient inévitables, auraient embarrassé les militaires les plus expérimentés, et cependant la gloire de concevoir avec justesse, et de former avec précision un plan d'opérations, dont la moindre inexactitude devait rompre tout le concert, était réservée à un homme qui ne s'était pas voué au métier de la guerre. An 1745.

Monsieur de Bogin, que ses talens venaient de porter au ministère, n'approuvant pas la conclusion du traité particulier qui était offert au roi, sentait qu'en engageant Charles Emmanuel à continuer la guerre, il fallait tout risquer pour sauver une des plus fortes et des plus importantes places du Piémont, puisque la chûte d'Alexandrie aurait permis aux alliés d'ouvrir la campagne par le siège de Turin; mais la conséquence de l'entreprise qu'on allait tenter, et la nécessité de relever la gloire des armes piémontaises, que les malheurs de la campagne précédente n'avaient pas laissé de rabaisser, donnaient au roi et à son conseil de justes inquiétudes. Ces considérations occupaient Charles, lorsque le comte Bogin lui soumit un projet qu'il venait de concerter avec monsieur Bertola

An 1745. premier ingénieur du roi. Il n'était pas possible d'entreprendre la délivrance d'Alexandrie sans le concours des Autrichiens; mais on comptait avec raison sur la bonne volonté du prince de Licthenstein, et le plan d'opérations dressé par monsieur Bogin indiquait avec précision les marches que les Allemands auraient à faire des différens quartiers qu'ils occupaient, soit pour empêcher les Français qui se trouvaient dans la Lomelline de se porter vers Alexandrie, soit pour arriver en présence du poste ennemi de Moncalve, en laissant en arrière les détachemens par lesquels ce poste était couvert. Les Savoyards, d'après la même combinaison dont une seule main avait tracé le détail, devaient arriver par les deux bords du Tanaro à portée d'investir Asti, dont on voulait brusquer l'attaque, afin de marcher sans perte de temps vers Alexandrie, et rompre la chaîne des postes ennemis, pour jeter un renfort dans la place et un convoi de vivres.

Le plan simple et raisonné des différentes marches, le calcul des obstacles qu'on aurait à vaincre, et des moyens de les surmonter, étaient traités dans le mémoire du comte Bogin d'une manière digne de Turenne. Le roi en confia l'exécution à un officier capable d'en saisir l'étendue, en nommant le baron

de Leutron pour commander les trente bataillons et les six régimens de cavalerie, destinés à l'expédition (1). *An* 1745.

Le maréchal de Maillebois avait jugé aux premiers mouvemens des Savoyards que la gauche de ses quartiers était menacée : il demanda aux Espagnols des secours, qu'ils lui refusèrent avec d'autant moins de ménagemens, qu'ils venaient de pénétrer le secret des conférences tenues à Rivoli, et le général français réduit à ses propres forces, fit approcher des quartiers menacés une partie des troupes de sa droite; il en prévint monsieur de Chevert, commandant du centre, et il ordonna au comte de Montal, commandant la gauche, de se tenir prêt à se retirer par les collines en suivant la route qu'il lui indiquait (2). De son côté le baron de Leutron, ayant divisé ses troupes en différentes colonnes, entra dans l'Astesan, en même temps que le général Plats, à la tête de huit mille Allemands partis du Verceillais, traversait le Monferrat, et se présentait devant Moncalve, après avoir enlevé ou coupé les détachemens placés sur sa route, et en même temps qu'une autre colonne autrichienne, sous les ordres du général Staïmbak, entrait par le Novarais dans la Lomelline, et y attaquait les Français.

La nuit du 6 mars, monsieur de Leutron partit de Canal, et au point du jour

(1) Minutoli. — D'Ernex. — Malines. — Relation de la reddition d'Asti, et de la délivrance d'Alexandrie. — Mem. d'un Borghesé di Rivoli.

(2) Maillebois.

An 1745. il se trouva en vue d'Asti, avec toute sa cavalerie et vingt bataillons; par son ordre, le chevalier De-Martini, venant de Saint-Marsanot sur la gauche du Tanaro, força la tête de pont que l'ennemi avait sur cette rivière, et la passa après lui. Un autre corps détaché s'empara de Vialet de Montafia, pendant que de nombreuses milices unies à quelques troupes légères se montraient sur les collines de Moncestin et de Robella. Ces différens mouvemens furent si heureusement conduits, que chacun arriva à point nommé sur son terrain. L'artillerie, venant de Quérasque par des chemins difficiles, joignit l'arrière-garde au moment où elle allait se réunir au reste des troupes, qui ayant laissé une brigade aux capucins, et un bataillon pour la garde de chacune des cinq batteries qu'on se proposait d'élever, se portèrent sur la Versa, en poussant devant elles un corps de quinze cents hommes de la milice qui s'empara de Quart. La communication de monsieur de Montal avec le maréchal de Maillebois se trouvait ainsi coupée; mais on ne devait pas croire qu'Asti, défendu par neuf bataillons, se rendrait avant que le maréchal qu'on savait en mouvement, arrivât à portée de combattre: monsieur de Leutron se disposa à le recevoir; il posta sa cavalerie dans la

plaine, et son infanterie sur les hauteurs de la Chartreuse. An 1745.

Les troupes restées autour d'Asti travaillèrent à la construction des batteries; la nuit on y plaça le canon; et le 7, à l'aube du jour, huit pièces tirèrent contre la porte de Saint-Second, et dix contre celle de Saint-Pierre. Les Français venaient d'abandonner les postes retranchés qu'ils occupaient hors des murs: rien n'empêcha de les battre en brêche, et à deux heures après midi ils étaient si fort endommagés, que monsieur de Montal offrit au général piémontais d'abandonner la ville et de se retirer à Alexandrie avec sa garnison; cette proposition ayant été rejetée, le feu continua vivement, et avant la nuit les vieux murs se trouvèrent abattus sur les deux points de Saint-Second et de Saint-Pierre.

Pendant que les Savoyards pressaient ainsi Asti, les Autrichiens étaient repoussés à l'attaque de Moncalve; le général Plats se préparait à renouveller le combat, lorsqu'averti de l'approche du maréchal de Maillebois, il renonça à son entreprise, et alla occuper les collines de Portocomero, pour couvrir le flanc des Piémontais (1). Le maréchal ayant réuni à la hâte deux mille cinq cents chevaux, seize cents grenadiers et dix-sept bataillons, marcha, le 7, à Annone après avoir dégagé Moncalve; il écrivit

(1) Relation de la reddition d'Asti et de la délivrance d'Alexandrie. — Minutoli. — D'Ernex. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction.

An 1745. à monsieur de Montal qu'il arriverait, le 8, à son secours; mais cet officier ne reçut point la lettre, et dès le 7 au soir il se décida à capituler, quoique quelques-uns de ses officiers se fussent offerts de défendre les brêches (1). Monsieur de Montal, qui n'avait pas su prévenir le danger par la retraite, savait encore moins l'enlever par une généreuse résolution; il se rendit prisonnier de guerre avec cinq officiers généraux, trois cents soixante officiers, et quatre mille huit cents hommes, sans compter les malades. Le baron de Leutron envoya un aide de camp porter au roi vingt-sept drapeaux pris à l'ennemi, et poursuivit sa grande entreprise (2).

(1) Maillebois.

(2) Relation de la reddition d'Asti, et de la délivrance d'Alexandrie. — Minutoli. — Malines.

Le maréchal de Maillebois apprit la capitulation d'Asti, lorsque le matin du 9, il s'approcha de la Versa; affligé autant que surpris de cette nouvelle inattendue, il se retira à Saint-Salvador, espérant encore de prévenir le secours d'Alexandrie, si l'importance de cette conquête, dont les Espagnols eux-mêmes ne disconvenaient pas, les décidait enfin à lui accorder les secours qu'il réclama avec les plus fortes instances; mais loin de les accueillir, les Espagnols éclatèrent en reproches; faussement persuadés que la prise d'Asti était une suite des conférences de Rivoli, et que la France voulait les forcer par des revers à consentir au

traité proposé avec le roi de Sardaigne, ils rappelèreut en Lombardie leurs troupes, et celles de Gênes ou de Naples, restées au blocus (1). An 1745.

Dès le 9, le baron de Leutron réunit à Quart ses forces avec celles du général Plats; un nombreux convoi précédait son arrière-garde; et le 10, on marcha sur trois colonnes à Quatordés et à Soleri, où l'on enleva un reste de magasins que l'ennemi cherchait de retirer. Les Français ne pouvant résister seuls aux Piémontais, et n'espérant plus le secours d'un allié qui les regardait comme des ennemis secrets, se retirèrent derrière le Tanaro, et bientôt ils passèrent la Bormida et la Scrivia, pour camper successivement à Tortone et à Novi. Rien n'arrêtait les Savoyards dans l'exécution de leurs projets; le général Lasci quitta le blocus d'Alexandrie avec une si honteuse précipitation, qu'il abandonna ses magasins et sept à huit cents malades. Le baron de Leutron arriva, le 11, sous les murs de la forteresse qu'il venait de sauver; il la trouva réduite à l'extrémité la plus affreuse; la garnison, après avoir mangé les chevaux, les chats et les chiens, n'avait plus que pour trois jours le pain qu'on donnait aux officiers mêmes au poids de cinq onces; l'extrême besoin faisant seul la loi: on avait vu des malheureux soldats dévorer la chair de leurs

(1) Maillebois. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction — Bonamici.

An 1745. camarades tués; la désolation était extrême, et personne cependant ne parlait de se rendre. L'exemple de l'intrépide gouverneur, qui partageait les privations dont la garnison était accablée, soutenait son dévouement. On se hâta de retirer les régimens, que des maladies affreuses avaient d'ailleurs extrêmement diminués: on fit entrer des troupes fraîches dans la place, et on l'approvisionna, comme si le siége devait recommencer (1). Cependant l'ennemi était loin de songer à l'entreprendre; la mésintelligence la plus ouverte régnait entre les Français et les Espagnols; ces derniers paraissaient disposés à se retirer sur la droite du Pô, et se refusaient à tout ce que le maréchal de Maillebois proposait pour réparer les premiers malheurs de cette campagne (2).

La gloire de l'entreprise qui les avait causés, fut généralement attribuée à monsieur de Leutron, sans que le comte Bogin, ni après lui le chevalier Bertola, tentassent de la réclamer; l'un et l'autre, satisfaits du succès que leur plan avait obtenu, en jouissaient en secret avec la modération du vrai sage, et se donnaient garde d'affaiblir l'heureux prestige que le nom de Leutron inspirait aux troupes; elles étaient si animées, que l'autorité des chefs pouvait à peine les contenir. Le chevalier De-Martini, à la tête de six bataillons, venait d'entrer dans la vallée de

(1) Relation de la reddition d'Asti, et de la délivrance d'Alexandrie. — Minutoli. — Mém. du baron de Vallérieux. — D'Ernex. — Memorie di un Borghese di Rivoli. — Malines. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) Maillebois. — Bonamici.

Bormida, où il s'était emparé d'Acqui, après avoir forcé une division ennemie de se retirer à Nice. Moncalve fut pris; le château de Casal, défendu par trois cents hommes, se rendit, le 28, après vingt-quatre heures de feu. Vigevano ouvrit ses portes aux Autrichiens; et en peu de jours, les alliés furent chassés de tout le Piémont, excepté Valence et Tortone.

An 1745.

On évalua leur perte à douze mille hommes depuis l'ouverture de la campagne; les hôpitaux et plusieurs magasins tombèrent au pouvoir des Piémontais, et de nouveaux avantages semblaient devoir être la suite de l'arrivée du comte de Brawn aux frontières du Tyrol, avec une nouvelle armée allemande (1). Cependant Charles Emmanuel, loin de s'énorgueillir de tant de succès, crut le moment arrivé de mettre un terme à la guerre. Ce fut à cette époque et non pas lors des malheurs de l'année précédente, ainsi que le dit le journal des campagnes du maréchal de Maillebois, que le roi de Sardaigne écrivit à Louis XV, pour lui témoigner le desir d'avoir la paix; il chargea en même temps son ministre des affaires étrangères (a) d'offrir à monsieur de Champeaux (b) l'exé-

(1) Minutoli. — D'Ernex. -- Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

(a) Le marquis de Gorzegne.

(b) Envoyé de France à Genêve, duquel il a été précédemment parlé.

An 1745. cution du traité précédemment concerté; mais cette proposition ne fut point agréée; l'on ne songeait plus à Paris qu'à faire cesser les inquiétudes de la cour de Madrid (1).

(1) Millot, tom. 4, liv. 6. -- Flassan, 6 pér., liv. 5.

CHAPITRE XCV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Nouvelle armée allemande en Italie. — Ses succès. — Faiblesse des généraux espagnols. — Leur retraite sur la droite du Pô. — Division entre leurs chefs. — Fautes du marquis de Castellar. — Prise du château de Parme par les Autrichiens. — Ils sont attaqués à Codogno et l'abandonnent. — Situation des armées. — Leurs mouvemens. — Projet des Allemands. — Embarras de leurs ennemis. — Les Savoyards assiègent Valence. — Les Français s'en approchent. — Manoeuvre hardie du maréchal de Maillebois. — Il ne réussit point à sauver la place. — Prise du château d'Acqui par le maréchal. — Il est appelé au secours des Espagnols. — Le roi de Sardaigne le suit. — Bataille de Plaisance. — Projets des Piémontais et des Autrichiens après cette journée. — L'armée française retourne à Novi. — Marches

exécutées de part et d'autre. — Combat du Tidone. — Plaisance se rend aux Allemands. — Le marquis de Lasminas reprend le commandement des Espagnols sous les ordres de l'infant. — Sa retraite vers Nice. — Remontrances inutiles de monsieur de Maillebois pour l'empêcher. — Charles Emmanuel prend Serraval, bloque Tortone, et menace de couper les communications de ses ennemis. — La république de Gênes, abandonnée à ses propres forces, reçoit la loi des Autrichiens. — Nouveaux troubles en Corse.

Les généraux Brawn et Berenclau, qui commandaient les nouvelles troupes venues d'Allemagne en Italie, ayant réuni leurs forces dans le Mantouan, passèrent le Pô et l'Adda, pendant que le prince de Licthenstein revenait d'Alexandrie dans le Vigévanasque; les Espagnols ne leur résistèrent nulle part. Don Joseph d'Arambourou avait abandonné précipitamment le cours de l'Adda, pour se retirer à Plaisance. Les troupes placées à Codogno se replièrent de même, sans attendre un coup de fusil; rien n'arrêta le comte de Brawn au passage du Pô: Lodi et Marignan furent occupés par lui, et déjà Milan était menacé, lorsque les chefs *An 1746.*

An 1746. de l'armée espagnole ne paraissaient encore occupés dans cette grande ville que de fêtes, et de plaisirs. À l'approche des Autrichiens, ils quittèrent à la hâte la capitale de la Lombardie. Le 20 mars, ils réunirent l'armée à la Chartreuse de Pavie, laissant au prince de Licthenstein la liberté de joindre le comte de Brawn.

Dans un conseil de guerre, tenu le 21 chez l'infant, la résolution fut prise de se retirer le jour suivant sur la droite du Pô, et l'on en donna l'ordre; mais il n'y avait qu'un seul pont sur le fleuve, et les immenses équipages dont l'armée espagnole était suivie, achevèrent à peine de passer la nuit du 23, de sorte que l'on n'arriva que le 24 à Castel-San-Giovanni. Le comte de Gages ne voulait point s'y arrêter; il fit jeter un pont sur la Trebbia, que sa première ligne passa le lendemain; le reste des troupes ne put la suivre, à cause d'une crue subite d'eaux qui emporta le pont; mais le 28, l'armée se réunit à Borgo San-Donino, d'où elle se porta, le 30, à Sanguinaro, après avoir jeté garnison dans Parme. Les Autrichiens n'inquiétèrent point cette retraite; ils en profitèrent pour marcher à Guastalla et à Reggio, qui n'osèrent leur résister. Le commandant de cette dernière place se retira sans détruire le pont de Sorbolo sur la Lenza; et cette faute causa un nouveau malheur. Monsieur de

Castellar ayant été battu au Crostolo, s'était replié à Gualtieri, et comptait s'y soutenir; mais averti que les Allemands occupaient le pont de Sorbolo, et pouvaient lui couper ses communications avec Parme, il se hâta d'y arriver. An 1746.

Les Piémontais sortirent de Modène, et chassèrent les Espagnols de l'autre pont qu'ils avaient sur la Lenza à Saint-Hilaire; les Autrichiens prirent alors position le long du Taro; ils y campèrent, le 4 avril; et pendant seize jours leurs partis allèrent audacieusement insulter le camp de l'infant, sans que leur hardiesse fût une seule fois punie (1). L'inaction des généraux espagnols augmentait la confiance de leur ennemi, et abattait le courage des troupes. Monsieur de Gages, toujours contrarié par le conseil de l'infant, voyait refuser ce qu'il proposait pour sortir d'une inaction aussi peu convenable à la gloire de sa nation qu'aux règles de la guerre; tout était sacrifié à l'intrigue qui voulait porter le marquis de Castelar au commandement suprême, et cet officier, fier de la faveur dont il jouissait à la cour, restait à Parme, malgré les ordres du comte de Gages. Don Philippe, pressé par ce général et par le maréchal de Maillebois, écrivit enfin lui-même à monsieur de Castelar, pour le rappeler (2), en lui indiquant la route qu'il devait suivre, afin de

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. 1. — Mem. dell' ab. Pasini.

(2) Maillebois.

An 1746. rejoindre l'armée qui s'avançait à sa rencontre.

Forcé d'obéir, le marquis de Castelar se rendit, le 19, à Mulazzano; mais il s'amusa à attaquer quelques postes qu'il aurait pu éviter, et il donna ainsi au prince de Licthenstein le temps de faire arriver deux colonnes sur ses flancs, et d'occuper lui-même les hauteurs de Bercetto, pour lui disputer le passage du Taro. La position du général de Castelar devint alors très-dangereuse; il ne lui restait d'autre ressource, que de chercher à gagner Sarzana, en se jetant du côté des montagnes. Les Espagnols, divisés en deux colonnes, marchèrent par des chemins également difficiles à Sibiano et à Nivianola; ils se réunirent, la nuit du 22, à Castelnovo; le 23, ils arrivèrent à Culana, et le lendemain à Ceretto, manquant de pain, et ayant consommé la plus grande partie de leurs munitions dans des escarmouches continuelles. De leur côté, les Autrichiens devenus imprudens dans le succès, les poursuivant sans précautions, donnèrent dans une embuscade près de la Secchia, et monsieur de Castelar, profitant de ce moment d'avantage, pressa sa marche vers Sarzane, où il arriva le 27.

Le prince de Licthenstein s'était emparé du château de Parme, dont la garnison se rendit prisonnière. Le 29, il

s'approcha du camp de Sanguinaro, que l'infant abandonna pour se retirer vers la Nura, et aller prendre position à Plaisance. Les Autrichiens suivirent de près les Espagnols, sans pouvoir les entâmer; mais leur situation n'en devenait pas moins inquiétante; ils n'avaient point de magasins, et le pays, dont ils pouvaient tirer leurs subsistances, était fort resserré. Le danger de manquer de vivres fit surmonter enfin la répugnance qu'on avait pour combattre, et le lieutenant général Pignatelli reçut l'ordre d'attaquer à Codogno les quatre mille hommes que le général Gros y commandait. Des accidens imprévus retardèrent la marche de monsieur Pignatelli, qui y arriva en plein jour en présence de Codogno. Cet inconvénient ne fit toutefois que faciliter le succès de l'entreprise, car les Allemands ayant passé la nuit sous les armes, venaient de rentrer dans leurs casernes après le lever du soleil, et les Espagnols forcèrent la garde d'une porte, et se rendirent maîtres de la ville, avant que la garnison eût pris les armes. Après quelques jours monsieur Pignatelli fut rappelé à Plaisance, et les Autrichiens occupèrent de nouveau Codogno. An 1746.

Le 2 mai, le comte de Gages campa le long de Riffinto, et occupa le collège de Saint-Lazare, en donnant ordre à l'officier qui y commandait d'en contre-miner

An 1746. les souterrains, et de mettre le feu aux mèches, aussitôt que l'ennemi s'approcherait. Il tarda peu à paraître; le brigadier don Ignace Bagot, après un moment de résistance, se replia, en exécutant son instruction; mais le chapelain de Saint-Lazare l'avait pénétrée, et n'hésitant point d'exposer sa vie, pour sauver son établissement, il fit entrer dans les caves remplies de poudres l'eau d'un canal qui passait contre les murs du bâtiment; dès-lors un seul fourneau qui éclata, causa un dommage peu considérable. Sauvés du danger dont ils étaient menacés, les Autrichiens ayant occupé Saint-Lazare, le château d'Ussolengo et le couvent de Guardisola, campèrent en appuyant leur droite à Notre-Dame de Limosa sur le Pô-mort, et leur gauche à la Trebbia. Cette position formait un demi cercle, qui cernait Plaisance du côté de la plaine, le prince de Licthenstein construisit des redoutes, et éleva des batteries en avant de son front; il coupa tous les chemins du côté de la ville, et plaça des chevaux de frise sur les points les plus exposés (1).

Le projet d'affamer l'armée espagnole dans son camp, et de la forcer à une capitulation qui aurait décidé du sort de l'Italie, avait été annoncé à Vienne par les généraux allemands avec les plus flatteuses espérances; ils montraient leur

(1) Bonamici. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanct. — Becattini, tom. 1. — Mem. dell' abate Pasini.

An 1746.

dessein d'une manière si claire qu'il devenait visible aux yeux les moins clairvoyans. L'artillerie et les détachemens, placés par monsieur de Licthenstein sur le bord du Pô, en interceptaient la navigation; les canaux qui portent l'eau aux moulins de Parme, avaient été détournés, et de nombreux partis tenant toujours la campagne, arrêtaient les vivres que les Espagnols auraient pu se procurer du côté de Castel-San-Giovanni. Il devenait impossible de rester plus long-temps sans combattre; le comte de Gages fut enfin écouté, et l'infant ordonna à monsieur de Maillebois de lui envoyer seize bataillons de troupes françaises (1); mais au lieu de livrer bataille, ainsi qu'on l'avait d'abord annoncé, l'on se borna à attaquer de nouveau le poste de Codogno. Monsieur Pignatelli, chargé pour la seconde fois de s'en rendre maître, passa le Pô, la nuit du 28 mai, battit l'ennemi, et l'ayant forcé de se retirer derrière l'Adda, sous le canon de Pizzighettone, il transporta à Plaisance tout ce qu'il put amasser de vivres dans le pays soumis à ses courses (2).

Pendant que l'infant était dans une situation aussi difficile en présence des Autrichiens, le roi de Sardaigne assiégeait Valence sous les yeux du maréchal de Maillebois. Ce général ayant reçu quelques renforts de France, quitta son camp de Novi,

(1) Maillebois.

(2) Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

An 1746. et marchant du côté de la Bormida, il passa cette rivière à Rivalta, malgré le comte de al Roque, qui couvrait Acqui avec sept bataillons piémontais. Forcé de reculer devant un ennemi supérieur en nombre, et ne pouvant s'aventurer dans la plaine, sans cavalerie, monsieur de al Roque traversa les collines du Monferrat, et gagna par Nice le chemin d'Asti. Les mouvemens des Français ne laissaient pas douter du dessein qu'ils avaient de secourir Valence; on en poussa le siège avec une nouvelle vigueur. La nuit du premier mai, le baron de Leutron marcha l'épée à la main contre trois redoutes dont le poligone attaqué était couvert; ces trois redoutes furent emportées après un combat sanglant qui coûta la vie à la plus grande partie des défenseurs; et malgré le feu terrible des remparts, les Piémontais se logèrent dans ces ouvrages, où ils avancèrent leurs batteries. L'armée de secours qui venait de passer la Bormida, s'approcha du Tanaro, et par un mouvement hardi se porta sur le flanc d'Alexandrie à Casalbajan, dont elle força le pont; la garnison d'Alexandrie, accourue trop tard pour le sauver, réussit du moins à retarder le mouvement des Français vers les collines de Saint-Salvador, et le général Leutron, ayant eu le temps de les y prévenir, pressa tellement ses attaques contre

Valence, que dès le 4, il réduisit le gouverneur à capituler. *An* 1746.

La nécessité de brusquer le siège y fit perdre cinq cents hommes aux Savoyards, qui entrèrent en quartiers de rafraîchissement derrière le Tanaro. Le maréchal de Maillebois ne les inquiéta point. Averti de la perte de Valence, ce général retourna dans la vallée de Bormida, et fit attaquer le château d'Acqui, afin de s'assurer par Final une communication moins longue avec la Provence. Le comte de Setto commandait dans le château d'Acqui une garnison de deux cents hommes: il oblige a l'ennemià ouvrir la tranchée, et à placer des batteries; la brêche ne tarda pas à être faite dans les vieux murs de la place (1); mais le brave commandant ne se rendit qu'après avoir soutenu deux assauts, et Charles Emmanuel, juste appréciateur du mérite militaire, voulut donner une preuve distinguée de sa satisfaction à cet officier, dont il demanda l'échange sur le champ, et auquel il accorda la croix de Saint-Maurice avec une pension (2).

Maître d'Acqui, le maréchal occupa les collines d'Alié, de Rivalta, de Cassine et de Terzo, en poussant ses partis fort près de Nice; il serait probablement resté long-temps dans cette position, si la situation embarrassante de l'infant n'eût décidé l'ordre envoyé à

(1) Minutoli. — Maillebois.

(2) Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. — Mem. dell' ab. Pasini.

An 1746. l'armée française de le rejoindre à Plaisance. Ce mouvement offrait dans son exécution de grands dangers en présence d'un ennemi aussi habile que le roi de Sardaigne; il fallait cependant obéir. Monsieur de Maillebois se rapprocha d'Acqui, le 14 mai; il en fit sauter le château, et reprit à Novi la position qu'il y avait déjà occupée. De son côté Charles, inquiet d'un mouvement dont l'objet lui était inconnu, rappela ses troupes de leurs quartiers, et campa, le 4 juin, entre Gamalerio et Cantalupo, en attendant qu'au moyen des ponts qu'il jetait sur la Bormida, il pût se porter entre cette rivière et l'Orbe, pour arriver aux collines de Capriata, et gagner le flanc de l'ennemi. Le 8, l'armée de Savoie passa en effet la rivière, et campa près des cassines de Saint-Léonard et de Castelas. Le 9, elle s'avança à la Pérouse, d'où les troupes légères ayant passé l'Orbe, prirent poste dans les environs de Silvan, de Capriata ou d'Ovada (1). La veille monsieur de Maillebois avait quitté Novi pour se rendre à Rivalta. Les Savoyards occupèrent, le 10, le camp que les Français venaient d'abandonner, et le roi en apprenant qu'ils se dirigeaient vers la Stradella, se mit à leur poursuite, après avoir masqué Tortone, où trois mille Espagnols s'étaient enfermés.

(1) Minutoli.

An 1746.

Quoique Charles Emmanuel suivît l'ennemi à deux marches de distance, monsieur de Maillebois parvint heureusement à Plaisance. Il ne trouva rien d'exagéré dans ce qu'on lui avait appris des dangers de l'armée espagnole, de son découragement, de l'incertitude et de la division de ses chefs; le comte de Gages seul conservait au milieu du péril assez de sang froid pour agir prudemment; c'était lui qui rédigeait le plan du combat qu'on voulait livrer; le maréchal l'approuva (1), et l'on décida de l'exécuter sans retard, autant pour prévenir l'approche de l'armée piémontaise qui aurait mis celle des alliés entre deux feux, que parce qu'il ne restait à Plaisance des vivres que pour trois jours (2). Le roi de Sardaigne n'ignorait plus les projets et les embarras de son ennemi; il espérait d'être à temps de prendre part à la bataille; et son activité ne se démentit pas dans cette circonstance importante (3).

L'arrivée du maréchal de Maillebois au camp de Plaisance parut faire cesser les discussions entre les généraux espagnols; on examina encore une fois le plan formé par monsieur de Gages. L'on a vu que le prince de Licthenstein appuyait sa droite à Notre-Dame de Limosa sur le Pô-mort, et sa gauche à la Trebbia, formant un arc de cercle autour du camp

(1) Maillebois. — Bonamici.

(2) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Becattini, tom. 1.

(3) Minutoli.

An 1746. des Espagnols; il occupait en avant de son front, garni de redoutes et de batteries, le château d'Ussolengo et le couvent de Guardissola; tous les chemins qui y arrivaient du côté de Plaisance, avaient été rompus, et de chevaux de frise avaient été placés sur les points les plus exposés à une attaque.

Pour aborder cette position redoutable avec quelque espérance de succès, il fut résolu qu'une colonne la tournerait par la gauche, et comme la marche de la colonne devait empêcher les Allemands de s'avancer à la rencontre des alliés hors de la ligne de leurs redoutes, on crut la cavalerie nécessaire entre la Trebbia et Plaisance, pour observer les mouvemens des Piémontais qu'on savait avoir dépassé la Stradella. L'infanterie se forma sur sept colonnes; trois de ces colonnes, entièrement composées de Français, se dirigèrent contre la droite des Autrichiens; les Espagnols durent attaquer leur centre, en renforçant de plusieurs régimens les Napolitains et les Génois, chargés de forcer la droite des ennemis. Dans cet ordre, et avant le jour, l'armée des trois couronnes se mit en marche, le 16 juin. Quelques redoutes avancées ayant été emportées, on se trouva en présence de l'ennemi. Le maréchal engagea le combat par l'attaque du couvent de Guardissola dont il se rendit maître; le château

d'Ussolengo et quelques cassines fortifiées entre ces deux postes furent enlevées par les Français ; et l'aîle gauche des Allemands, étonnée de l'impétuosité de leur attaque, fit un mouvement rétrograde, pour se placer dans les prairies de Saint-Bonico, derrière la cassine Raggia, fortement retranchée et couverte par un canal, le long duquel on disposa du canon, avec un corps nombreux de mousquetaires. An 1746.

La droite des Autrichiens ne tarda pas à être attaquée : les alliés les chassèrent des redoutes dont leur front était couvert, et le feu s'était engagé vivement sur ce point, avant qu'il commençât au centre de la ligne. Don Juan d'Arambourou qui le conduisait, devait s'emparer de la cassine Provinciale, où l'ennemi avait placé une batterie de quinze pièces ; il était nécessaire de se rendre maître de ce poste important avant d'entreprendre de forcer la gauche des ennemis sur le terrain avantageux qu'elle venait d'occuper, mais qu'on pouvait battre en flanc de la cassine Provinciale. Monsieur de Maillebois attendait impatiemment le résultat des mouvemens du centre. Cependant don Juan d'Arambourou ayant pris une fausse direction, laissa la Provinciale sur sa gauche, et s'avança par Toricella vers la cassine Raggia, sur un terrain si resserré, qu'il lui fut

An 1746. impossible de déployer sa colonne : accablés par le feu des batteries de la Raggia et de la Provinciale qui se dirigeait contre ses deux flancs, le désordre se mit dans ses troupes : elles cherchèrent leur salut dans une retraite précipitée, et se rejetant confusément sur leur droite, elles rompirent les rangs des Français, en abandonnant prisonnier monsieur d'Arambourou couvert de blessures.

Le général Nadasti, commandant la gauche des Autrichiens, profita de ce moment pour faire charger sa cavalerie ; la plus grande partie de celle des alliés était restée dans le camp de Plaisance, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ; cependant l'infanterie française se trouvait alors dans un pays plât et découvert ; l'éloignement de ses escadrons lui fit perdre courage ; elle se débanda sans attendre le choc, malgré les efforts du maréchal de Maillebois, qui combattait à pied, un drapeau à la main. La déroute aurait été complète, si une brigade de cavalerie espagnole ne fût enfin arrivée pour arrêter la poursuite des Allemands ; les bataillons se rallièrent alors, et commencèrent à se retirer sur Plaisance. La gauche des alliés combattait encore, et se soutenait dans son premier avantage, quoique monsieur de Lornage, commandant de la colonne destinée à tourner

les Autrichiens, se fût égaré dans sa route et n'eût pas rempli son objet. Cependant la retraite de la droite et du centre permit au prince de Licthenstein de faire marcher sur ce point la plus grande partie de ses forces, et à midi les alliés rentrèrent dans leur camp, ayant perdu dix pièces de canon, dix-huit étendards ou drapeaux, et six mille hommes. Les Autrichiens auxquels cette sanglante journée en coûta près de cinq mille, convinrent le même jour d'une suspension d'armes, pour enterrer les morts et retirer les blessés du champ de bataille. Le prince de Licthenstein, malade depuis long-temps, se fit transporter le soir à Fiorenzuola, en laissant le commandement de l'armée au marquis Botta, qui reçut bientôt après de Vienne l'ordre d'obéir au roi de Sardaigne, nommé généralissime (1).

An 1746.

Le général Berenklau se rendit, le 18, au quartier de ce prince, pour concerter un nouveau plan d'opérations. On convenait de part et d'autre qu'il fallait réunir les forces et agir de concert; mais on ne s'accordait, ni sur la manière d'exécuter cette jonction, ni sur les mouvemens qui devaient en être la suite. Le général Botta demandait que les Savoyards s'avançassent au delà de la Trebbia, pour couvrir la Lombardie, et empêcher l'ennemi de marcher vers Naples,

(1) Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Notizia manuscr. della battaglia seguita sotto Piacenza. — Maillebois. — Mém. pour servir à l'histoire de l'Europe. — D'Ernex. — Bonamici.

An. 1748. voulant leur laisser la retraite ouverte du côté de Gênes ; ce projet n'était ni militairement avantageux, ni admissible par le roi de Sardaigne, dont les états se seraient trouvés entièrement à découvert. Le monarque piémontais posait lui-même en principe, qu'il fallait s'opposer à l'entrée des Espagnols dans le Milanais, mais il voulait en même temps leur couper la route de l'état de Gênes, et leur laisser libre celle de la Romagne. Le comte de Nangy fut chargé par Charles Emmanuel de ramener le marquis Botta vers une opinion plus avantageuse à la cause commune ; mais monsieur Botta persista dans sa première idée ; son avis l'emporta dans deux conseils de guerre tenus à ce sujet, et l'officier savoyard retourna auprès de Charles sans avoir rien obtenu.

Ce prince, auquel le titre de généralissime des troupes autrichiennes ne donnait pas, comme on le voit, une bien grande autorité, manda au marquis Botta, que dans l'impossibilité d'accorder un plan de campagne de convenance réciproque, il avait décidé de s'éloigner, et de faire seul la guerre contre la république de Gênes. Cette résolution, annoncée de la manière la plus positive, détermina enfin le général allemand à se rapprocher, du moins en partie, des volontés de Charles ; on convint que les Autrichiens porteraient

leur aîle gauche à la Trebbia, et que les Savoyards, en y faisant avancer leur droite, se livraient à eux. D'après cette convention, monsieur Botta ayant placé dix mille hommes entre Pizzighettone et la Trebbia, et huit mille derrière la Nura, se mit en mouvement, le 17 juin, pour se rapprocher de l'armée sarde qui s'avançait vers lui (1). Mais le temps perdu en contestations donna aux alliés celui de revenir de leur étonnement; le maréchal de Maillebois, qui redoutait sur toutes choses de se voir couper la communication avec Gênes, et qui marcha sur le Lombro, comptant retourner dans sa position de Novi, épiait avec soin les moindres mouvemens de ses ennemis (2).

An 1746.

Il venait d'être décidé dans un conseil de guerre tenu par les généraux des deux nations en présence du roi de Sardaigne, que l'armée serait disposée de la manière suivante. Cinquante et un bataillons et dix régimens de cavalerie entre le Riffinto et la Trebbia, six mille hommes à Saint-Lazare, trente bataillons et trente-six escadrons entre le Pô et le Lambro. L'on resserrait ainsi de toute part les subsistances aux Espagnols campés à Plaisance, et on les forçait à combattre s'ils voulaient s'en éloigner. Ils voyaient sans doute le danger dont ils étaient menacés, et ils firent quelques mouvemens qui annonçaient l'intention d'attaquer le corps

(1) Minutoli. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) Maillebois. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction.

An 1746. posté entre le Pô et le Lambro; le général Brawn qui le commandait, demanda un renfort, et le roi le joignit lui-même, à la tête de quinze bataillons, et de douze escadrons de ses troupes. Le 2 août, Charles arriva au camp que monsieur de Brawn occupait entre Bissone et Sainte-Christine. Le projet du prince piémontais était d'attaquer les Espagnols du côté du Pô; mais après avoir examiné leur position, il préféra de marcher à eux du côté du Lambro, et la nuit du 4, il s'avança contre Saint-Ange. L'ennemi s'étant retiré au delà de la rivière après une faible résistance, Charles jeta trois ponts que ses grenadiers passèrent, le 8, en même temps qu'un corps de troupes légères s'emparait de Lodi et de Marignan. Le 9, le roi ayant campé, sa gauche appuyée à la Mussa, et sa droite au Lambro, les ennemis se retirèrent vers le Pô (1), et passèrent ce fleuve, sans que le général Botta, resté entre la Trebbia et le Riffinto, tentât de s'y opposer.

Ce mouvement était celui auquel le maréchal de Maillebois se préparait depuis long temps; les détachemens nombreux qu'il avait poussés du côté de Lodi, tendaient à cacher ses vues, et à diviser l'attention et les forces des Piémontais et des Allemands; une colonne qu'il fit marcher sur l'Adda, les faux préparatifs du siège de Pizzighettone, et les courses

(1) Minutoli.

de ses partis dans les environs de Milan, n'avaient pas d'autre but; les derniers mouvemens du roi de Sardaigne remplirent ses vues; dès qu'il les connut, il fit promptement retourner à Plaisance l'artillerie envoyée à Malio; il rappela à Boscocusani les troupes détachées à Gherradadda; des ponts furent construits à la hâte sur le Bottorone, pour que ces troupes pussent, selon l'ordre donné, marcher directement à Castel-San-Giovanni, où toute l'armée se rendit, en laissant huit mille hommes à Plaisance.

Le général Botta était trop près de la colonne qui se repliait des environs de Gherradadda, pour ne point en connaître les mouvemens; il la suivit cependant, moins dans l'intention de la combattre, que dans celle d'inquiéter sa retraite, et il n'y aurait pas réussi, si monsieur Pignatelli, auquel il avait été ordonné de se porter par la voie Romera à Rottofreddo sur le Tidone, ne s'était pas trompé de chemin, et n'avait ainsi donné le temps à l'ennemi de passer cette rivière, et de le prévenir à Rottofreddo, le 10 août. Les troupes légères autrichiennes, s'étant approchées des Espagnols, les trouvèrent rangés en bataille, la droite appuyée à l'Hôpital. Les miquelets passèrent le Tidone à l'approche des hussards allemands, et les attaquèrent; mais culbutés par quelques escadrons qui marchèrent au

An 1746. secours des hussards, ils furent chassés des maisons de l'Hopital; et quoique la cavalerie espagnole forçât les Autrichiens à reculer devant elle, la prise de l'Hôpital n'en laissait pas moins à découvert le flanc de monsieur Pignatelli. Le comte de Gages passait dans ce moment le Bottorone avec le gros de son armée; averti du danger que couraient les siens, il se hâta de les faire soutenir: cependant ses troupes n'ayant point de guides, remontèrent trop haut le cours du Tidone, et durent le redescendre pour se former entre la droite du général Pignatelli et la cassine Spalta. Le feu était très-vif sur toute la ligne; la division du général Berenklau qui s'était portée vers le château de Rottofreddo, incommodait beaucoup l'infanterie espagnole, que monsieur de Gages ne retirait pas, dans l'espérance que la colonne du marquis de Castelar venant de Boscocusani à Sentimento, ainsi qu'il l'avait ordonné, prendrait l'ennemi à dos; mais monsieur de Castelar n'arrivait point, et le général Berenklau s'étant porté en avant de Verato, la journée paraissait entièrement désespérée: déjà les dispositions étaient faites pour que l'infant prît sous escorte la route de Gênes, et la retraite des Espagnols serait devenue difficile, si la mort de monsieur de Berenklau n'eût retardé et rendu incertains les

mouvemens de sa troupe. Le comte de Gages profita de ce moment inespéré, et gagna le chemin de Voghère, ayant perdu plus de trois mille hommes, dix-huit canons et treize drapeaux.

An 1746.

Le vainqueur, dont la perte égalait à peu près celle des ennemis, prit position à Castel-San-Giovanni. La garnison de Plaisance, forte de huit mille hommes, se rendit prisonnière. On trouva dans la place soixante et dix canons, trente mortiers, et des munitions proportionnées à cette immense artillerie (1). Le roi de Sardaigne instruit de ce qui se passait, quitta les bords du Lambro, marcha diligemment par Borghetto, et arriva, le 10, sur le Pô, pour être témoin du combat, sans pouvoir y prendre part. Le 15, il traversa le fleuve, et vint camper à Casteggio, pendant que le général Botta allait camper à Broni (2). L'armée espagnole était à Voghère, lorsque le marquis de Lasminas, rentré en grâce de Ferdinand VI, fils et successeur de Philippe V, en reprit le commandement à la place du comte de Gages, rappelé à Madrid ainsi que le marquis de Castelar. Ce nouveau chef ayant rejoint les Français à Tortone, se refusa obstinément au projet de combattre que le maréchal de Maillebois avait formé; rien ne put lui faire changer son plan de retraite à Novi, où il conduisit

(1) Relazione del fatto d'armi seguito al Tidone. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe. — Malines. — Memor. dell'ab. Pasini.

(2) Minutoli.

An 1746. en effet son armée, le 18 août; mais à peine se disposait-il à y camper, que les troupes légères de l'ennemi ayant paru devant la ville, il se remit précipitamment en route vers Ottaggio, et y arriva dans le plus grand désordre.

Monsieur de Maillebois, destiné à éprouver toujours de la part des généraux espagnols des contradictions d'où naissaient les revers qu'on cherchait à lui imputer, s'opposa inutilement à la retraite honteuse de monsieur de Lasminas. L'infant ne pouvait pas l'empêcher, car depuis la mort du roi son père, ce prince conservait à peine l'ombre du commandement; il avait même, pendant la vie de Philippe V, éprouvé souvent des désagrémens de la part des chefs que la faveur de la cour envoyait à la tête des armées. Le maréchal de Maillebois, habitué à sacrifier des plans bien concertés à des opinions contraires, pour prévenir des divisions toujours funestes, passa les montagnes de la Boquette, et se réunit aux Espagnols à Saint-Pierre d'Arène. On ne laissa, sur la montagne, que vingt-quatre compagnies de grenadiers, et autant de piquets. La cavalerie des deux nations fila du côté de Nice, et on plaça l'infanterie par échelons, jusqu'à Pontedécimo, où l'on établit le quartier général.

Le roi de Sardaigne suivit l'armée des

trois couronnes, il attaqua le fort de Serraval qui capitula, le 22: et après avoir bloqué Tortone, il fit entrer trente-quatre bataillons dans la vallée de Bormida, d'où il menaçait de couper les communications des ennemis, en même temps que cinquante bataillons forçaient les gorges de la Boquette. Ces mouvemens décidèrent celui des confédérés sur Voltri; les troupes de Gênes se retirèrent vers la capitale de la république, qui se trouva ainsi abandonnée de ses alliés, au moment d'être accablée par ses puissans ennemis. Elle réclama vainement l'exécution des promesses qu'on lui avait faites; les Espagnols continuèrent leur marche, et les Français ne pouvant agir seuls, étaient entraînés par eux (1). Dans des circonstances aussi malheureuses, le sénat de Gênes fit à la hâte des préparatifs de défense, moins dans l'intention de résister, que dans l'espérance d'obtenir quelques adoucissemens aux conditions de la paix. Une députation de sénateurs se rendit, le 4 septembre, au quartier général autrichien, où l'on convint de plusieurs articles provisionnels, en attendant les ordres de Vienne. Une garnison allemande arriva dans Gênes consternée, qui paya deux millions de contributions au vainqueur.

An 1746.

(1) Maillebois. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Bonamici. — Mem. dell' ab. Pasini.

Les Piémontais étaient entrés dans la partie des états de la république connue

An 1746. sous le nom de rivière de Ponent. Le chevalier Alciati surprit Cassano, s'empara de Zucarel, l'épée à la main, et attaqua Château-Vieux. Cependant le général Sauli ayant réuni un grand nombre de paysans aux troupes qu'il commandait, s'avança vers les Savoyards, et averti qu'il ne restait que quatre cents hommes à Zucarel, cerna cette petite ville; on y combattit avec acharnement; les Savoyards tentèrent de s'ouvrir un passage au travers des partis des assiégeans; mais forcés de rentrer à Zucarel, après avoir perdu plus de cent hommes, ils se rendirent prisonniers. Une colonne de troupes piémontaises emporta, le 8 septembre, les retranchemens de la Tour et de Cade-Bona; elle se présenta devant Savone, qui ouvrit ses portes; et la citadelle, défendue par le noble Adorno, fut aussitôt cernée. Le château de Final, attaqué en même temps, se rendit le 15, et tout le pays des environs se soumit au roi de Sardaigne. La république de Gênes semblait avoir fini d'exister; ses malheurs reveillèrent les espérances des mécontens de Corse, qui toujours conduits par le comte de Rivarola, et soutenus par le comte de Cumiane à la tête de douze cents Piémontais, étaient maîtres d'une grande partie de l'île; ils en auraient bientôt conquis l'autre, si l'arrivée de quelques troupes françaises, et la

mort de monsieur de Rivarola, que monsieur Mattra remplaça mal, n'eussent changé la face des affaires dans ce pays infortuné (1). *An* 1746.

(1) Hist. des révol. de Gênes, tom. 5, liv. 8. — Mém. du baron de Vallerieux. — Stor. dell'Italia occidentale, lib. 16, cap. 9. — Mémoires pour servir à l'hist. d'Europe. — Minutoli. — D'Ernex.

CHAPITRE XCVI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1742.

Sommaire. Retraite de l'armée combinée de France et d'Espagne vers Nice. — Elle est attaquée à Vintimille. — Elle abandonne sa position. — Le comté de Nice évacué. — Le château de Vintimille se rend aux Savoyards. — Entrée des Autrichiens et des Piémontais en Provence. — Le roi de Sardaigne s'empare de Villefranche et de Montalban. — Il fait assiéger la citadelle de Savone. — Journal de ce siège. — Maladie de Charles Emmanuel. — Évènemens militaires en Provence. — Gênes se soulève contre les Allemands, qui sont chassés de cette ville. — Continuation de la campagne en Provence. — Le général Brawn repasse le Var. — Suite du siège de la citadelle de Savone. — La place capitule. — Gênes assiégé par les Autrichiens et les Piémontais réunis. — Les Français et les Espagnols s'avancent à son secours. — Guerre

dans le comté de Nice. — Les Français menacent la frontière occidentale du Piémont. — Ils passent le Mont-genèvre. — Combat de l'Assiette. — Relation de cette journée. — Ses suites. — Plan adopté dans un conseil de guerre tenu par le roi de Sardaigne. — Mouvemens qui en sont le résultat. — L'armée des Bourbons rentre en Provence. — Nouvelles hostilités dans le comté de Nice et dans l'état de Gênes. — Circonstances qui favorisent la paix. Traité d'Aix-la-Chapelle.

An 1746. Pendant que Gênes subissait le joug le plus rigoureux, les armées de France et d'Espagne s'en éloignaient tous les jours davantage. Le roi de Sardaigne, maître des apennins, inquiétait leur retraite, et remportait presque toujours l'avantage dans les combats qu'il engageait. Il avait été convenu entre le maréchal de Maillebois et le capitaine général Lasminas, qu'on s'arrêterait à Vintimille, pour se donner le temps d'évacuer les hôpitaux, de faire passer l'artillerie à Nice, et de transporter les magasins en Provence. Les Français se chargèrent de défendre la ville et l'espace compris entre Dolceacqua et la mer, pendant que les Espagnols occuperaient les montagnes jusqu'à Sospello. Chacun se fortifia sur son terrain.

Cette position offrait un aspect redoutable; cependant fier de ses succès, et secondant le vœu de ses troupes, qui ne demandaient qu'à combattre, Charles Emmanuel résolut de l'attaquer par la droite; il y marcha, le 3 octobre; on y combattit deux jours; au troisième les Français furent forcés sur tous les points, et les Espagnols craignant d'être coupés par la colonne savoyarde que le marquis de Balbian conduisait sur le col de Remo, abandonnèrent leurs postes, et se replièrent à Nice, où toute l'armée se réunit. Le monarque piémontais fit aussitôt marcher de gros détachemens à Montleuse, Montegros et Saint-Ponce, pendant que monsieur de Balbian se portait sur le haut Var, et menaçait de couper le chemin de la Provence. Ces mouvemens décidèrent la retraite des alliés: le 19, ils rentrèrent sur les terres de France, et campèrent à Saint-Laurent. Charles marcha par la Turbie à Nice. Le commandeur de Berzeul, chargé de réduire le château de Vintimille, ouvrit la tranchée la nuit du 16, contre le front du couchant qui touche aux murs de la ville. Huit pièces de canon, portées sur la montagne, battirent la place de ce côté, pendant que quatre autres furent placées avec deux mortiers à l'attaque commencé vers le sud, où l'on occupa l'ancien château d'Appio presqu'entièrement An 1746.

An 1746. ruiné. Monsieur Dieffenthaller, commandant du château, mettait en œuvre tout ce que son courage et son intelligence lui suggéraient pour prolonger sa défense, et elle aurait duré long-temps encore, si les Savoyards en conduisant leur sape, n'eussent découvert un égoût, dont personne ne connaissait l'existence. A la faveur de ce souterrain, le mineur des assiégeans arriva sans être découvert jusqu'au pied des murs de la place, et y creusa des fourneaux; alors on somma le gouverneur avec menace de faire jouer la mine, et il fut forcé de capituler, le 23 octobre (1).

(1) D'Ernex. — Précis des opérations militaires depuis le premier juillet 1746.

Avant ce dernier succès, la cour de Londres formait le projet d'envahir la Provence; le roi de Sardaigne ne l'approuvait point; mais trop de motifs l'engageaient à ménager l'Angleterre; il y consentit, en refusant cependant de commander en personne une expédition dont les exemples de Charles Emmanuel premier et de Victor Amédée II lui faisaient prévoir le résultat; il joignit dix-huit bataillons de ses troupes (a) à celles

(a) Le premier bataillon du régiment aux Gardes, le second de Savoie, le premier de Monferrat, le second de Saluces, le premier de Fusiliers, le second de Schullembourg, le premier de la Marine, le premier de Monfort, le second de Kalbermatte, le premier de Bourg d'Orff, de Chablais, d'Aoste, de Turin, de Nice, de Casal, le premier d'Outiglier, le troisième de Salis, le premier de Baden.

de la reine de Hongrie, destinées à passer le Var sous les ordres du comte de Brawn, et il nomma le lieutenant général marquis de Balbian pour les commander (1), pendant qu'il assiégeait lui-même les petites places du comté de Nice. Montalban se rendit, le premier novembre, après six heures de batterie; et le château de Villefranche capitula, le 4 (2). Le comte de La-Roque, à la tête d'une division piémontaise, venait de repasser dans la rivière de Gênes, et allait mettre le siège devant la citadelle de Savone.

On choisit l'attaque contre le front del Molo, comme le plus resserré, et comme celui sur lequel les assiégés pouvaient placer le moins d'artillerie, puisqu'on voulait, pour épargner la ville, ne pas profiter de l'avantage qu'on aurait eu à battre la citadelle de ce côté. La tranchée fut ouverte par quinze cents travailleurs, la nuit du premier décembre; on éleva deux batteries, l'une de vingt pièces sur le Molo, l'autre de douze, en face des capucins: on plaça deux mortiers entre l'une et l'autre de ces batteries, et l'on en forma une de trois pièces au bord de la mer. Le 2, le feu commença: la place y répondit vivement; et malgré que le 5 on avançât les batteries, les boulets avaient si peu de prise contre le revêtement, qu'on prévit qu'il faudrait long-temps avant de réussir à ouvrir la

(1) Minutoli. — Tabl. de la guerre de la Prag. Sanction. — Memorie dell' abate Pasini.

(2) D'Ernex.

An 1746. brêche. On espéra réduire plutôt la place par l'effet des mines, et l'on dirigea des galeries vers la demi-lune de Saint-George et sous le bastion de Saint-Bernard. Le 10, les Piémontais élevèrent une nouvelle batterie du côté du Molo assez près du glacis, et poussèrent le travail de la sape, sous la protection de son feu; mais celui qui partait des remparts, détruisait l'ouvrage à mesure qu'il avançait, et il en coûta beaucoup aux assiégeans avant d'avoir pu perfectionner la seconde parallèle.

La garnison fit jouer, le 11, quelques fourneaux qui éventèrent. Les Savoyards dirigèrent toute leur artillerie contre les défenses de flanc du bastion de Saint-Bernard, et les ayant ruinées, ils commencèrent à battre en brêche le bastion même (1).

Charles Emmanuel, âgé alors de cinquante ans, fut attaqué à Nice de la petite vérole, et conduit par cette cruelle maladie aux portes du tombeau; sa mort eût sans doute été fatale au Piémont, et les circonstances ajoutaient aux profonds regrets, que la crainte de perdre un si bon roi excitait parmi ses peuples; il fut rendu à leurs vœux, et à peine convalescent, il repassa les alpes (2) avec la douleur de voir que l'expédition de Provence allait plutôt selon les calculs de sa prévoyance, que selon ses desirs.

(1) Relation manuscrite du siége de Savone. — Minutoli.

(2) Malines. — Mem. dell' ab. Pasini.

Le 30 novembre le général Brawn avait marché au bord du Var; il passa cette rivière sur six colonnes protégées par le feu de la flotte anglaise qui battait le flanc droit de la position des ennemis. Un corps de troupes légères embarqué sur cette flotte, ayant pris terre au delà du Var, les Français et les Espagnols se replièrent à Cannes. Monsieur de Brawn fit assiéger Antibe par un détachement, et il s'approcha de Cannes, qu'il trouva abandonné. La plus grande partie des troupes espagnoles venait de prendre des quartiers d'hiver: le maréchal de Maillebois ayant remis le commandement de son armée au marquis de Mirepoix, s'était rendu à Paris, où les ordres de sa cour le rappelaient. Le maréchal duc de Bellisle, destiné à le remplacer, arriva alors en Provence, et prit position à Poget, d'où il couvrait en même temps Toulon et Marseille; les Autrichiens marchant sur sa droite, occupèrent Grasse, Fayance, Clavières et Draguignan (1). An 1746.

Pendant que le général Brawn entâmait ainsi le territoire français, et que le comte de La-Roque pressait le siège de Savone, le marquis Botta exerçait à Gênes un despotisme qui révoltait tous les esprits; l'on peut adopter des lois étrangères, si les principes du gouvernement qui les apporte ne contrastent pas avec l'esprit public, et si le vainqueur

(1) Histoire de la guerre de 1741. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. -- Maillebois. — D'Ernex.

An 1746. généreux ou clairvoyant se persuade qu'il faut faire plier les habitudes nationales, et non prétendre les briser; mais le général autrichien n'était, ni assez sage, ni assez bon pour entrer dans ces principes, et peu content de pressurer les Génois, il les traitait avec un mépris insultant; plus ces républicains paraissaient accablés, moins la licence militaire se montrait satisfaite; leurs plaintes étaient rejetées avec hauteur, et les marques de leur soumission étaient reçues avec dédain. Cependant le moment était arrivé où l'excès des souffrances devait redonner aux malheureux vaincus le courage du désespoir, qui en ne calculant rien, porte à tout entreprendre. Le 5 décembre, un officier allemand ayant maltraité un homme du peuple, qui se refusait au travail qu'on exigeait de lui pour le transport d'un mortier, la multitude accourue mit en fuite le détachement autrichien, s'empara de l'arsenal, attaqua avec succès les différens postes que les troupes étrangères occupaient, et chacun croyant venger son propre honneur en servant un juste ressentiment, montra une bravoure si déterminée, que le marquis Botta chercha de capituler avec les mêmes hommes qu'il venait de traiter avec tant d'arrogance.

Cette preuve de la faiblesse d'un ennemi qu'on ne pouvait soupçonner de

bonté, acheva de le perdre; les Gênois enhardis osèrent lui proposer à leur tour les conditions les plus humiliantes; les hostilités recommencèrent: les Autrichiens chassés de la porte Saint-Thomas, du fort de Saint-Bénigne, du Fanal et de Saint-Pierre d'Aréna, se virent forcés d'abandonner Gênes, et se retirèrent à Gavi, toujours poursuivis par les paysans, qui avaient pris les armes contre eux (1). — *An 1746.*

La révolution des états unis de l'Amérique et la révolution française n'avaient pas encore appris quelle est la force d'un peuple que l'enthousiasme fait agir; le premier exemple d'une armée aguerrie et disciplinée, battue par une multitude sans instruction et sans expérience, étonna l'Europe entière, et pendant qu'un parti s'occupait à prévenir les suites d'un évènement aussi funeste, l'autre songeait à en profiter pour faire changer l'aspect de la guerre en Italie. Déjà l'armée du maréchal de Bellisle avait été renforcée par quarante-sept bataillons tirés de celle de Flandre, et déjà les Espagnols abandonnant leurs quartiers, retournaient en Provence. Le maréchal se mit en mouvement, à la moitié de janvier; il battit à Castellane le corps autrichien qui y était placé; et monsieur de Brawn, chassé du bord de l'Argens, qu'il prétendit en vain défendre, désespéra de se soutenir contre des forces aussi supérieures — *An 1747.*

(1) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 3, liv. 8. — Mém. pour servir à l'histoire de l'Europe. — Minutoli — Storia dell'Italia occidentale, lib. 19, cap. 9. — Memorie di un Borghese di Rivoli. — Bonamici. — Mem. dell' ab. Pasini.

An 1747. aux siennes. Il était d'ailleurs pressé de rejoindre monsieur Botta, qui le rappelait avec instance; l'abandon de la Provence ayant été résolu, il se replia devant l'ennemi, et après avoir passé le Var, la nuit du 2 février, il renforça de quelques régimens autrichiens les dix-huit bataillons piémontais qu'il laissa à Nice, avant de poursuivre sa marche, pour se réunir au général en chef (1).

L'insurrection de Gênes, et la retraite de la division allemande qui était à Arbizola, rendait dangereuse la position des Savoyards occupés au siège de Savone. Le comte de La-Roque savait que les Génois, enhardis par leurs succès, demandaient hautement qu'on essayât de secourir la place; cependant le général savoyard ne voulait pas abandonner légèrement une entreprise dont il se flattait de venir bientôt à bout; il envoya de forts détachemens sur les hauteurs qui séparent Savone d'Arbizola, et il redoubla la vigueur de ses attaques. Le 12 décembre, il entreprit sans succès de s'emparer du chemin couvert; il le tenta de nouveau le jour suivant; mais les grenadiers piémontais, après avoir réussi à couper les palissades et à chasser la garnison de deux places d'armes, ne purent se soutenir dans le logement qu'ils venaient de commencer.

Les galères de Gênes avaient cherché

(1) Tab. de la guerre de la Prag. Sanction. — Malines. — Mem. dell' abate Pasini.

vainement d'introduire par mer un renfort dans la place; cependant monsieur Adorno, informé du grand évènement arrivé à Gênes, comptait sur un prompt secours; tout l'annonçait en effet, et les mouvemens de l'ennemi ne paraissant pas laisser de doute sur son projet de troubler le siège. Monsieur de La-Roque marcha, le 14, jusqu'à Cellé, à la tête de huit bataillons, comptant attaquer lui-même les Gênois, s'ils osaient l'attendre. Ne les ayant point rencontrés, il retourna dans ses lignes, le 15, après avoir désarmé les communes par lesquelles il avait passé, et celles où ses partis étaient arrivés. La milice des Langhes et celle de la province de Mondovi étant arrivées ce même jour au camp, le général piémontais les disposa de manière à couvrir le siège, qui touchait cependant à sa fin. Le 17, la brêche était faite, le gouverneur demanda à pouvoir se retirer à Gênes avec sa garnison; on le lui refusa, et la même nuit le mineur savoyard se logea au pied du rempart: le feu continua avec beaucoup de vivacité jusqu'à midi du 18, que de nouveaux parlementaires se présentèrent à la tranchée; monsieur Adorno consentit à se rendre prisonnier, et il sortit le soir par la brêche, à la tête de soixante-douze officiers et de douze cents soldats, qui furent conduits à Mondovi. Les postes

An 1747.

An 1747. d'observation étaient attaqués au moment, où la garnison déposait les armes sur le glacis; mais elle n'eut pas à regretter de s'être trop tôt rendue, car le secours se retira à Arbizola après une légère escarmouche.

Le comte de La-Roque trouva dans la place cent-neuf pièces de canon, dix mortiers et des magasins considérables; il n'avait perdu que trois cents cinq hommes, morts ou blessés : mais ses troupes étaient accablées de fatigue; il fallut leur donner quelques jours de repos, après lesquels monsieur de La-Roque ayant laissé une garnison de deux mille hommes à Savone, alla joindre les Autrichiens, qui marchaient contre Gênes (1). Cette grande ville était agitée depuis les derniers évènemens par des troubles intérieurs qui auraient pu avoir des suites funestes sans la prudence, et les soins des officiers que le roi de France envoya pour soutenir le courage et diriger les efforts de ces républicains. Ce monarque et celui d'Espagne voulaient tenter les plus grands efforts en leur faveur, et leurs forces se réunissaient en Provence pour porter de nouveau la guerre dans les états du roi de Sardaigne (2).

Le 3 juin, l'armée combinée arriva au bord du Var; la cavalerie française traversa ce fleuve avec un corps de grenadiers au gué de Saint-Laurent, en même

(1) Relation du siège de Savone. — Maillebois. — Malines.

(2) Histoire de la guerre du 1741. — Bonamici — Maillebois. — Histoire des révolut. de Gênes, tom. 3, liv. 8.

temps que des détachemens d'infanterie embarqués à Antibe prenaient terre à portée de soutenir la première colonne; la seconde passa le Var à Gattière, la troisième entre Saint-Martin et Saint-Blaise, la quatrième entre Malaussena et Villar; un corps nombreux soutenait les ouvriers occupés à rétablir le pont que le général Brawn avait abattu en se retirant. Les Piémontais n'entretenaient sur le bord du fleuve que des postes d'observation qui se replièrent, car monsieur de Leutron, nouvellement destiné au commandement du comté de Nice, jugeant impossible de se soutenir avec vingt-deux bataillons contre toutes les forces des alliés, se retira sur les hauteurs de la Turbie, en ordonnant au chevalier Demartini, qui était placé à la tête de cinq bataillons entre le village de Toretta et le confluent de la Vesubia, de se porter par l'Escarène au col de Braus, et de fermer la route de Tende. An 1747.

L'ennemi poussa de ce côté une forte colonne, et s'avança en même temps à Nice, où il entra sans obstacles. Les châteaux de Villefranche et de Montalban furent aussitôt assiégés; l'un se rendit après neuf jours, l'autre capitula le troisième. La colonne française qui s'avança du côté de la montagne, ne tarda pas à paraître en face du col de Braus; monsieur Demartini le quitta, le 15, et

An 1747. évitant toujours le combat que l'ennemi recherchait, il prit, le 19, une bonne position à la Briga, où il reçut quelques renforts. De son côté, le baron de Leutron alla camper entre le col de Braus et le poste Bossirossi, en occupant le col de Prus, le col de la Penna, les hauteurs de l'Olivette, le col du Giari, Straforco, Barma-del-Cairo et l'Airale (1).

Le maréchal de Bellisle et le capitaine général Lasminas, maîtres de Nice, n'étaient pas d'accord sur les opérations qui devaient suivre cette première conquête, soit qu'ils eussent eu l'imprudence de n'en pas convenir auparavant, soit que des circonstances imprévues eussent fait juger à l'un d'eux, que les plans combinés pouvaient se changer avec avantage. Quelque fût le motif de la diversité des opinions, elles se trouvèrent opposées; le général français voulait entrer en Piémont par les alpes, et le général espagnol opinait pour qu'on s'avançât dans l'état de Gênes, d'où l'on passerait la Boquette après s'être rendus maîtres de Savone et de Gavi. Ce dernier plan, le plus conforme aux vues des deux cours et aux vrais intérêts des coalisés dans les circonstances, fut adopté à Paris et à Madrid; l'armée marcha conséquemment à Menton; mais d'un consentement unanime, les deux chefs déterminèrent alors de faire passer en Dauphiné le chevalier de

(1) D'Ernex. — Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe.

Bellisle lieutenant général (1), à la tête de cinquante bataillons dans la double vue de préparer le siège d'Exiles qu'on desirait beaucoup, et de faciliter le secours qu'on allait porter à Gênes, en obligeant le roi de Sardaigne à rappeler en Piémont ses troupes, alors occupées au siège de cette ville avec l'armée autrichienne.

Les Allemands venaient de reparaître, la vengeance dans le cœur, sous les murs de la capitale de la république, et ils en entreprirent le siège, soutenus par les Savoyards, et protégés par la flotte anglaise. Les alliés avaient cependant fait entrer dans Gênes des secours de troupes et d'argent; on mettait de part et d'autre autant d'animosité que de courage à cette importante entreprise vers laquelle les yeux de l'Europe se fixaient avec intérêt, et l'on combattait journellement aux environs de la ville. Les Gênois, soutenus par les Français, opposaient la résistance la plus opiniâtre, malgré laquelle, ils se voyaient bien près d'être resserrés dans leurs murs, lorsque les mouvemens du chevalier de Bellisle dans les alpes, en rappelant les Piémontais à la défense de leur propre pays, trompèrent les espérances des Impériaux, qui se retirèrent sur la Polcevera de manière à barrer le chemin aux armées de France et d'Espagne, et à conserver la

(1) Millot, tom. 4, liv. 5. -- Maillebois. -- Bonamici. -- Mem. dell' ab. Pasini.

An 1747. communication de la Boquette. Quatorze bataillons piémontais se placèrent entre Oneille et la Briga; car on craignit que les mouvemens des ennemis eussent pour objet d'engager le roi de Sardaigne à découvrir Démont et Coni. Cependant monsieur de Bellisle était arrivé à Barcelonnette, le 10 juillet; le lendemain ses colonnes filèrent de Tournoux sur Guillestre; le 12, elles arrivèrent à Briançon; le 14, l'armée entra dans la vallée d'Oulx sur trois colonnes.

Les lettres trouvées sur monsieur de Bellisle après sa mort prouvent qu'on s'attendait à voir les Piémontais abandonner leur position sans grande résistance (1). Ils n'avaient en effet que quatorze bataillons sur cette partie de la frontière, et ne pouvant avec aussi peu de troupes s'étendre jusqu'aux montagnes de Saint-Colomban, ils se bornaient à défendre la chaîne de celles qui sont situées entre Fenestrelles et Exiles, depuis le col de Sestrières jusqu'à celui de l'Assiette. Cette position couvrait la première de ces places, entretenait une communication libre avec la seconde, même en la supposant attaquée du côté de Saint-Colomban, et assurait aux Savoyards une retraite toujours libre au camp de Catinat. Le lieutenant général comte de Briquérasc avait placé sept bataillons dans les retranchemens de l'Assiette, et

(1) De Saluces. Recueil de mémoires militaires, vol. 2. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Malines. — Mem. dell' ab. Pasini.

dans les communications qui joignaient ces retranchemens à ceux du col de Séran, défendu par un régiment; un bataillon fut envoyé à l'Orgueil, un autre au col du Grand-Lac et au Vallon-des-Morts, un à La-Valette, un sur le col des Tallières et des Fenêtres, et deux cents hommes de ligne avec les Vaudois occupèrent le col de l'Albergeran (1). An 1747.

Le maréchal de Bellisle ne cessait de reçommander au lieutenant général son frère de forcer la position ennemie avant d'entreprendre le siège d'Exiles, et de ne pas l'entreprendre, plutôt que de s'exposer au risque d'être lui-même attaqué quand il serait occupé à réduire la place. Le chevalier de Bellisle n'hésita pas: il fit le détail de ses mouvemens; ses troupes, toujours divisées en trois colonnes, devaient arriver en quatre marches depuis Sezane à portée d'engager l'attaque (2) qu'on se proposait de pousser surtout contre les retranchemens du col de l'Assiette. La nature a donné à ce poste tous les avantages de position; en l'occupant, les Savoyards s'étaient seulement couverts à hauteur d'appui d'un parapet de pierres sèches; mais comptant sur l'avantage de leur campement, ils y attendaient impatiemment l'ennemi. Les Français de leur côté, se confiant dans leur courage autant que dans la supériorité de leurs forces, se promettaient une victoire certaine.

(1) Minutoli.

(2) De Saluces. Recueil de mémoires militaires, vol. 2.

An 1747. Le matin du 19 juillet, ils s'avancèrent fièrement au combat sous la protection du feu de neuf pièces de canon placées en face de la ligne piémontaise, et après avoir laissé huit bataillons en réserve pour soutenir l'attaque ou protéger la retraite. Une colonne marcha vers le col de Séran par le vallon qui est entre les hauteurs de la Pourrière et celles de l'Assiette; une autre descendit dans le bois en face des retranchemens, et une troisième suivit la crête des montagnes, pour en attaquer le centre. Ces deux dernières colonnes firent halte à la portée des Savoyards, afin de donner à la première le temps d'arriver par le chemin long et difficile qu'elle devait parcourir. A quatre heures après midi le combat s'engagea. Le courage plutôt que la prudence décida l'attaque, et seul il la dirigea; mais les prodiges d'une valeur inconsidérée ne firent qu'augmenter le nombre des victimes; quatre fois les assaillans s'avancèrent l'épée à la main contre les faibles remparts des Piémontais; et toujours repoussés avec perte, ils n'en devenaient que plus animés. Monsieur de Bellisle, conservant au milieu des dangers le sang froid de l'homme intrépide, remarqua qu'il y avait sur la droite de l'Assiette, entre ces postes et celui des ruines de Riobacon, un espace de terrain non fortifié et occupé par un

faible détachement; il y fit marcher des forces considérables devant lesquelles le détachement savoyard se retira, et les Français profitèrent de l'instant, où vainqueurs sur ce point, leurs troupes attaquaient de ce côté l'Assiette, pour renouveller par tout le combat. Des rangs entiers d'officiers formaient la tête des colonnes; le feu le plus meurtrier ne les arrêta point; une butte avancée, défendue par quelques grenadiers, fut emportée à la baïonnette, et déjà ils étaient arrivés pour la cinquième fois contre les retranchemens dont ils sapaient le pied; les Savoyards, montés sur le parapet, combattaient à découvert avec une ardeur égale: on faisait de part et d'autre des prodiges de valeur : le chevalier de Bellisle en donnait l'exemple; quoique blessé, il paraissait à la tête des siens; mais au moment où il plantait un drapeau qu'il avait à la main sur le retranchement, il reçut un coup mortel, et son malheur ralentit l'audace de l'attaque. Elle continuait cependant encore, et le comte de Villemur lieutenant général ayant pris le commandement des Français, songeait d'autant moins à se retirer, que la colonne qui s'était emparée des ruines de Riobaçon était parvenue contre le retranchement du col de Séran. Ce poste dominait l'Assiette, et sa perte aurait entraîné celle de toute la position; monsieur de Briquérasc après An 1747.

An 1747. avoir envoyé un troisième bataillon, y accourut lui-même, avec le général major comte Alciati, en laissant au comte de Saint-Sébastien le commandement de l'Assiette. Le combat était terrible au col de Séran; les Suisses au service de Savoie s'y couvrirent de gloire: les ennemis repoussés deux fois avec perte, ne reculaient que pour se remettre et revenir à la charge; il parut difficile au général piémontais de soutenir leur nouvel effort autrement qu'en réunissant toutes ses troupes, et il envoya au comte de Saint-Sébastien l'ordre d'abandonner l'Assiette, et de venir le joindre; mais cet officier n'obéit point, et par un double bonheur l'un et l'autre poste furent sauvés. Une troisième attaque, exécutée contre Séran, réussit aussi mal que les précédentes; les assaillans poursuivis, se retirèrent en désordre, et monsieur de Villemur en étant averti, abandonna enfin l'entreprise, et reprit le chemin de Sezane, poursuivi long-temps par les Savoyards. La perte qu'il venait d'éprouver, et que l'on fait monter à plus de six mille hommes, parmi lesquels quatre cents officiers, mais plus encore le désordre dans lequel étaient les troupes, ne permettait pas au général français de s'arrêter en deçà des alpes; il abandonna ses hôpitaux à la générosité du vainqueur, et il repassa le Montgenèvre. Les Piémontais donnèrent

aux malades et aux blessés français tous les soins que des amis auraient pu leur rendre ; ils renvoyèrent à Briançon le corps du chevalier de Bellisle, qu'on réclama, et à Turin l'artillerie, avec les drapeaux pris à cette glorieuse journée (1).

An 1747.

Elle eut pour le roi de Sardaigne des suites aussi heureuses que le gain d'une bataille rangée, puisqu'ainsi que nous allons le voir, ses ennemis furent réduits à renoncer à leurs projets, et à se tenir sur la défensive. La grande-croix de Saint-Maurice, une riche commanderie, et la place de gouverneur du duc de Chablais (a), accordées au comte de Briquérasc, en récompense d'un service dont on lui attribuait toute la gloire, réunirent à ses ennemis jaloux les nombreux amis du comte de Saint-Sébastien, pour le décrier. L'on a vu comment ce dernier en refusant d'obéir à l'ordre de quitter l'Assiette contribua au succès de cette brillante journée; mais il n'en est pas moins vrai que si le col de Séran avait été forcé, comme il fallait le craindre, la position entière serait tombée au pouvoir des Français, et alors au lieu

(1) D'Ernex. — Relation manuscr. de l'attaque des retranchem. de l'Assiette. — Mem. d'un Borghese di Rivoli. — Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe. — Minutoli. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanc. — Mem. dell' abate Pasini.

(a) Le comte de Briquérasc fut nommé l'année suivante vice-roi en Sardaigne; il mourut en 1782, chevalier de l'ordre de l'Annonciade, grand-maître d'artillerie et général. Avant le combat de l'Assiette, monsieur de Briquérasc s'était distingué à l'attaque d'Asti, à Plaisance et à Savone.

An 1747. d'aspirer à des récompenses, monsieur de Saint-Sébastien aurait probablement été sévèrement puni; le succès qui justifia son imprudence aux yeux du public l'aurait fait pardonner par le gouvernement, si monsieur de Briquérasc en avait rendu compte; mais malgré le soin qu'il prit de la taire, il n'évita pas d'injustes soupçons; l'on ignora, ou l'on se tut sur la faute du colonel, auquel le roi donna une pension de mille livres, avec la croix de Saint-Maurice, et l'on accusa hautement le général d'envahir seul la gloire qu'il n'avait pas mérité tout seul.

La joie de cette victoire fut d'autant plus vivement partagée par les Autrichiens, qu'ils espérèrent de pouvoir reprendre le siège de Gênes (1), objet de leur premier desir. Le roi de Sardaigne ne voulut pas contredire ses alliés, qui même après le succès brillant de la journée de l'Assiette, lui pardonnaient avec peine de s'être séparé d'eux un moment; mais il n'approuvait pas une entreprise aussi importante, pendant que l'armée des trois couronnes menaçait le Piémont, et il voulut la discuter dans un conseil de guerre qu'il tint à Turin, en présence du général anglais Wintnon et du général autrichien comte de Brawn. Charles Emmanuel les ramena l'un et l'autre au dessein qui l'occupait d'éloigner l'ennemi des frontières de l'Italie, et l'on se sépara,

(1) Minutoli. — Mem. dell' abate Pasini.

en adoptant le plan d'opération que le roi avait dressé pour parvenir à ce but. An 1747.

D'après ce plan, on devait agir sur plusieurs points à la fois, et forcer ainsi les Français et les Espagnols à diviser leur attention et leurs forces. Le comte de Briquérasc se mit en mouvement dans la vallée d'Oulx, et se rendit maître du Montgenèvre : un fort détachement entra dans la vallée de Barcelonnette ; et quoiqu'on ne pût, ni d'un côté, ni de l'autre, se soutenir long-temps sur les terres de France, ces mouvemens favorisèrent néanmoins ceux que le baron de Leutron exécutait dans le comté de Nice. Ce général, descendu des montagnes qu'il occupait entre Oneille et la Briga, bloqua le château de Vintimille, d'où il menaçait les communications de Gênes avec la Provence. Le maréchal de Bellisle et le marquis de Lasminas, qui campaient en avant de Menton, se replièrent alors, en prenant une position dont la droite était appuyée à la Turbie et la gauche à Levenzo ; mais les Savoyards s'étant portés entre Utelle et Massuin, comme s'ils eussent voulu passer le Var, en le remontant vers sa source, l'ennemi se hâta de prévenir, en rentrant en Provence, la nouvelle invasion qu'il craignit. Cependant le roi de Sardaigne ne songeait point à une entreprise dont une expérience malheureusement trop répétée l'avait assez

An 1747.

dégouté; il destina vingt-cinq bataillons dans le comté de Nice et dans la principauté de Monaco, pour couvrir le blocus de Vintimille, et avant la fin du mois d'octobre, il donna au reste de son armée des quartiers en Piémont (1). Les Autrichiens prirent les leurs; mais à peine se furent-ils séparés, que les Français et les Espagnols réunis repassèrent le Var. Le baron de Leutron avait placé quatre bataillons au poste de l'Olivette, six sur les hauteurs de la Penne, sept sur le col de Prus ou les montagnes voisines, un à Belvedère et quatre entre le col de Laution, les Formagines, le col de Vaus, Mongiabò et les hauteurs de Breil: neuf cents hommes occupaient le poste de Bossirossi, en tenant des détachemens à Castellard et Castiglione. Le 18 octobre, cette position fut attaquée. Les ennemis marchèrent sur quatre colonnes par la Scarena, par Figlio, par Gerbio et par Menton; ils s'emparèrent d'abord des villages de Castellard et du Molinet, et en s'avançant du premier de ces villages au col de Gramont, ils forcèrent les Piémontais à abandonner Bossirossi; alors les Français se présentèrent devant les postes qui couvraient le blocus de Vintimille, les battirent, chassèrent les Savoyards de la ville, et dégagèrent le château. Les troupes du baron de Leutron qui avaient campé dans la plaine de

(1) Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 9. — Bonamici. — Memorie dell' ab. Pasini.

Saint-Augustin, se retirèrent sur les hauteurs de Saint-Jacques et sur celles de Notre-Dame des Vertus, en même temps que monsieur de Leutron mettait toute sa ligne en mouvement; les sept bataillons placés au col de Prus se portèrent au col de Brois, d'où passant le col de Gian avec les quatre bataillons qui étaient à l'Olivette, ils arrivèrent d'un côté à Dolceacqua, tandis que les six bataillons campés à la Penna s'y rendaient par le col d'Abeglio. Le reste des troupes marchaient par le col de Letourraine, et le 23, elles se trouvèrent toutes réunies dans la nouvelle position, à la réserve des détachemens restés aux environs de Sospel, pour défendre la vallée de la Roya. An. 1747.

Le maréchal de Bellisle espéra d'éloigner les Piémontais qui se trouvaient ainsi placés sur son flanc, en faisant attaquer leur gauche; mais après un léger combat, tenté le 24, il se contenta de les resserrer vers les montagnes, afin d'assurer la chaîne de ses communications avec l'état de Gênes, et il disposa ses troupes en quartiers. La petite guerre se fit, pendant l'hiver, de ce côté (1); elle n'avait pas discontinué dans les environs de Gênes; un détachement sorti de cette ville mit à contribution la vallée de Taro; un autre détachement qui pénétra dans celle de la Trebbia, y fut fait prisonnier. Les Français s'avancèrent

(1) Minutoli — D'Ernex. — Mém. pour servir à l'histoire de l'Europe.

An 1747. une fois jusqu'à Sespello dans les plaines d'Alexandrie; le 15 octobre, ils furent
An 1748. battus à Campofreddo; le 4 janvier, ils surprirent Varaggio: les Allemands comptaient s'en venger en prenant Voltri: mais la neige qui tomba en abondance, le 17 février, fit échouer leur dessein. Le duc de Richelieu en préparait dans le secret un d'une toute autre importance. Le soir du 26 mars, il fit sortir du port de Gênes cent soixante bâtimens escortés par quelques galères qui se dirigèrent du côté de Savone, vers où quatre mille hommes marchèrent depuis Voltri. Ce détachement ayant chassé devant lui les postes qu'il rencontra sur sa route, arriva le matin près de la place, en même temps que les troupes venues par mer à Arbizola; l'une et l'autre colonne se jetèrent sur le faubourg où étaient les magasins, le parc d'artillerie et les hôpitaux des Savoyards. Milord Des-Roches, le même qui avait défendu Casal, commandait à Savone; il sortit de la ville à la tête de sa garnison, et engagea le combat; l'action fut vive: les Français, chassés du faubourg, se soutinrent pendant plusieurs heures à portée d'en renouveler l'attaque; mais averti que les troupes piémontaises cantonnées dans les environs de Savone marchaient à lui, monsieur de Richelieu donna l'ordre de la retraite; sa flotille qui s'était avancée

en face du port, comptant brûler les bâtimens qui s'y trouvaient, et revenir chargée de butin, fut elle-même attaquée par quelques vaisseaux anglais unis aux galères sardes, et entièrement détruite. An 1748.

Pendant que la guerre de détail continuait dans la rivière de Gênes, par tout ailleurs en Italie on était dans l'inaction. La prise de Mastricht rendait les ennemis de la maison de Bourbon moins éloignés d'accepter la paix honorable qu'elle leur offrait, et le congrès réuni a Aix-la-Chapelle donnait à l'Europe fatiguée l'espérance de voir enfin cesser ses maux. Cette espérance ne fut pas trompée; on signa bientôt des articles préliminaires, qui après avoir été quelque temps refusés par la cour de Vienne, furent enfin ratifiés, et le traité définitif se conclut le 18 octobre. Le roi de Sardaigne, pour qui don Joseph Osorio chevalier grand-croix de Saint-Maurice, et Joseph Borré comte de la Chavanne conseiller d'état, avaient traité à Aix-la-Chapelle, obtint, avec la restitution de la partie de ses états occupée par les armées ennemies, la cession définitive et la garantie du haut Novarais, du Vigévanasque et de l'Oltrepò; il ne conserva qu'un droit éventuel à la succession du duché de Plaisance, que l'infant don Philippe obtint avec ceux de Parme et de Guastalle. Le pays

An 1748. de Gênes fut évacué par les Piémontais, et Final demeura au pouvoir de la république (1).

(1) Becattini, tom. 2. — Storia dell' Italia occidentale, lib. 16, cap. 10. — Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe. — Tableau de la guerre de la Prag. Sanction. — Maillebois. — Histoire des révolutions de Gênes, tom. 3, liv. 8. — Bonamici. — Flassan, 6 pér., liv. 5.

Nous avons guidé nos lecteurs à travers deux siècles, depuis l'époque malheureuse de 1535, jusqu'à celle de gloire et de bonheur de 1748, et nous croyons avoir prouvé, que le Piémont a figuré d'une manière bien importante dans la balance politique; nous croyons avoir prouvé encore, que lorsqu'on a tiré parti de ses moyens, il a développé des ressources qui ont amené de grands résultats.

L'accord de l'esprit public avec les vues du gouvernement fait le plus bel éloge du souverain et des sujets; et cet accord toujours existant semble prouver que le bien public dans la monarchie est indépendant de la balance des pouvoirs, car il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer, que cette balance disparaissait en Piémont, lorsqu'elle s'affermissait par tout ailleurs. L'on a vu que cette contrée, avant d'être entièrement soumise à la maison de Savoie, se partageait en plusieurs petites principautés, ou en plusieurs républiques, reconnaissant la suprématie des empereurs d'Allemagne, et non seulement ce

vasselage, mais les priviléges dont jouissaient les communes, réglaient les formes monarchiques, ou assuraient l'équilibre du gouvernement municipal. Ces priviléges, contenus dans les statuts particuliers de nos villes, portent constamment l'empreinte de l'amour du bien public. Mais la qualité de vicaires impériaux laissant aux comtes de Savoie, dans les provinces même qui ne leur étaient pas soumises, l'exercice du pouvoir réservé aux empereurs, les habitans de ces provinces voyaient souvent leur main s'étendre sur eux pour les protéger, les défendre ou les punir; la sagesse de ces princes rendait la soumission douce; la multitude s'y portait avec joie; et si quelque seigneur tenta de résister, il se vit écrasé au nom de l'empereur, avant de pouvoir lui porter des plaintes; car le soin de soutenir l'ancienne constitution politique de l'Italie intéressait peu les empereurs, occupés en Allemagne de soins plus importans.

Il ne restait aux comtes de Savoie qu'à faire tomber les priviléges particuliers renfermés dans les statuts, pour exercer dans nos provinces en deçà des alpes la plénitude de la puissance souveraine; ils eurent la sagesse de ne point attaquer de front cet antique édifice, dont on ne pouvait manquer de sentir l'incohérence, à mesure que soumises à la même

domination, nos villes acquéraient des rapports et des intérêts communs. Les princes se bornèrent pendant long temps à donner des lois supplémentaires; l'on regarda sans doute comme un grand bienfait la publication des statuts généraux et l'établissement d'une magistrature, qui fondant ses décisions sur des bases invariables, ne déclarât plus illicite ou nul à Turin le contrat passé à Verceil, parce que des lois différentes réglaient la jurisprudence de ces deux villes; dès-lors les anciens statuts particuliers tombèrent dans l'oubli.

Quelques provinces conservèrent encore les assemblées des états jusqu'au règne du duc Emmanuel Philibert, qui ordonna à leurs députés de se rendre auprès de lui, pour former un conseil permanent. On ne vit dans cette disposition que l'intention bienfaisante d'un souverain qui voulait s'entourer d'hommes capables de lui faire connaître les intérêts et les besoins de ses sujets, et l'on applaudit à l'établissement du conseil d'état, dont les places, à mesure qu'elles se rendaient vacantes, furent données par le gouvernement.

Nous avons suivi Emmanuel Philibert dans la marche par laquelle il réunit tous les pouvoirs; les lois faites par lui furent abrogées à sa volonté: nulle charge inamovible, nul corps représentant la

nation, nul intermédiaire entre elle et le trône; il n'y eut point en Europe un monarque dont l'autorité fût plus illimitée. Mais par quel bonheur, ou plutôt par quelle heureuse disposition de la providence, de dix souverains qu'eut le Piémont depuis Emmanuel Philibert ne s'en trouve-t-il pas un seul qui n'ait fait de ce pouvoir l'instrument de la félicité publique? Des princes si différens entr'eux par leur caractère, et placés dans des circonstances si différentes, comment se concertèrent-ils pour donner à leurs sujets deux cents ans de bonheur, et à l'Europe l'exemple unique d'une aussi longue succession de souverains dignes de leurs hautes destinées par leurs talens et par leurs vertus?

FIN.

V. Zavatteri LL. AA. Praeses.

Se ne permette la stampa
BESSONE per la Gran Cancelleria.

TABLE
DU TOME CINQUIÈME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

Chapitre LXXXVIII. Suite de la guerre de 1733.

DE L'IMPRIMERIE DE VINCENT BIANCO.

ERRATA DU TOME V.

Pag.	Lign.			Lisez.
15	22	*et passim*, torrent Sendon	»	torrent Giandon
33	2	se défendait . . .	»	se défendit
34	17	à leur manquer . .	»	à manquer
44	29	dans lesquels . . .	»	derrière lesquels
51	23	le cardinal de Sorbin	»	le cardinal de Forbin
99	21	au *Sannage* . . .	»	au Saunage
114	10	lui supposant . .	»	lui croyant
120	21	Conetto	»	Canetto
161	18	en embrassant . .	»	en embarrassant
id.	28	de prisonniers . .	»	de pioniers
162	25	bombes vives . . .	»	bombes vides
179	21	on voulut	»	il voulut
186	10	sur le glacis . . .	»	sous le glacis
199	23	ses traverses . . .	»	les traverses
242	2	ne soutiendrait . .	»	ne se soutiendrait
254	11	du Vanoise . . .	»	de Vanoise
269	19	de la cour . . .	»	de cette cour
305	20	1734	»	1731
307	2	qui la commandait .	»	qui le commandait
308	10	visité ces quartiers .	»	visité ses quartiers
310	21	le commandait . .	»	les commandait
349	11	habituellement . .	»	habilement
356	11	en rappelant . . .	»	en en rappelant
358	10	le reste des forces .	»	le gros des forces
367	17	montagne du Cornet	»	montagne du Cormet
410	1	venait changer . .	»	venait d'en changer
410	32	escadrons appuyèrent	»	escadrons y appuyèrent
442	3	*et passim*. Ottaggio	»	Voltaggio
469	24	vallée de Tanaro .	»	vallée de Bormida
470	10	cascheres	»	Cascheré
473	20	à le voir	»	à se voir
479	19	conclu	»	arrêté
495	17	qui y arriva . . .	»	qui arriva
502	6	et de chevaux de frise	»	et des chevaux de frise
507	3	se livraient . . .	»	se lieraient
512	9	cerna	»	il cerna
id.	12	au travers	»	à travers
540	1	Sospello	»	Sessello


LIBERTÉ
ET
PATRIE

